

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

114239/1





## CHAÎNE DE MARGUERITES

## CHAPITRE PREMIER

« Miss Winter, serez-vous occupée cette après-midi ?  
Pourrez-vous faire une longue promenade avec nous ?

— Combien de fois ne vous ai-je pas reprise de votre pétulance, ma chère Ethel. Qu'avez-vous oublié ?

— Je vous demande pardon. Bonjour, miss Winter, » dit une jeune fille d'environ quinze ans, grande, maigre, aux mouvements anguleux, au teint jaune ; la nécessité de contenir son impatience et de répondre avec politesse la faisait trembler de la tête aux pieds.

« Bonjour, Ethel ! bonjour, Flora ! » dit à son tour l'institutrice, femme d'un certain âge, à l'air raide et pincé, qui venait chaque jour leur donner des leçons. Elle ôta son chapeau tout en parlant, et se mit à arranger ses petites boucles de cheveux devant la glace longue et étroite qui faisait paraître sa figure de travers.

« Bonjour, mademoiselle, répondit poliment Flora, jolie et fraîche jeune fille, de deux ans plus âgée que sa sœur.

— Voudriez-vous..., » recommença Ethel. Mais sa requête fut encore arrêtée dès son début par miss Winter.

« J'espère que votre maman est passablement, ce matin ?

— Oh ! elle est très bien, répondirent ensemble les deux sœurs ; elle assistera à notre culte, et papa doit lui faire faire une promenade en voiture aujourd'hui.

— J'en suis enchantée. Et le petit enfant ?

— Je crois vraiment qu'elle le fait exprès, » murmura

111 239/1





Ethel en se balançant avec agitation sur le large rebord de la fenêtre où elle venait de s'asseoir, et donnant de grands coups de pied dans la table, actes qui eurent pour résultat d'ajourner la réponse qu'elle sollicitait et de lui attirer une réprimande qui la fit se redresser de l'air d'une victime, avec une sorte de raideur affectée. Mais ses regards inquiets, ses doigts qu'elle faisait craquer l'un après l'autre, le bout de ses pieds qu'elle remuait incessamment, trahissaient l'impatience qu'elle contenait à grand'peine.

Cette scène se passait dans l'une de ces chambres comme il s'en voit souvent dans les vieilles villes de province. Les deux fenêtres donnaient sur une rue antique ; les murs étaient peints en bleu et entourés d'une bordure si large, qu'elle montait à plus d'un tiers de la hauteur ; la cheminée, qui datait d'un temps où elles étaient construites de façon à donner le moins de chaleur possible, était garnie de briques de faïence bleue et blanche, sur lesquelles on avait peint des traits de l'Histoire sainte ; elle était entourée d'un garde-feu vert d'une hauteur inaccoutumée ; les chaises, d'une antiquité tout aussi respectable, étaient solides et massives, les sièges étaient recouverts d'une vieille tapisserie fanée ; d'autres chaises et des tabourets de plus petite dimension, disséminés dans la chambre ; un piano, une sphère, une grande table au milieu de l'appartement, deux ou trois pupitres, et de plus petites tables entre les fenêtres ; des rayons de bibliothèque, chargés de livres, complétaient l'ameublement.

Flora commença à son tour : « Si vous n'aviez pas eu d'engagement particulier pour cette après-midi... » Ethel en un instant se trouva debout et la bouche ouverte :

« Oh ! miss Winter ! voudriez-vous avoir la bonté de venir à Cocksmoor avec nous ? »

— A Cocksmoor, ma chère ! s'écria l'institutrice consternée.

— Oui ! oui ! Mais écoutez-moi, écoutez-moi, cria Ethel ; ce n'est pas pour rien. Hier...

— Non, c'est avant-hier, interrompit Flora.

— On a amené à l'hôpital un pauvre homme qui a été horriblement blessé dans la carrière ; papa dit qu'il en mourra. Il est très malheureux, parce que sa femme

vient justement d'accoucher de deux jumeaux ; ils avaient déjà une quantité d'enfants ; ils manquent de tout au monde : nourriture, vêtements ; nous voudrions leur en porter.

— Heureusement que nous avons une certaine quantité de vêtements tout faits, dit Flora ; et de plus, une couverture, du thé, un morceau de lard ; maman dit que nous pourrons bien marcher jusque-là, si vous avez la bonté de venir avec nous. »

Miss Winter avait l'air embarrassé :

« Mais comment pourrez-vous porter cette couverture, ma chère amie ?

— Nous avons tout arrangé : nous prendrons l'âne avec nous, reprit Ethel, et, si vous êtes fatiguée, vous le monterez en revenant.

— Mais votre maman a-t-elle bien réfléchi ? les gens sont si sauvages à Cocksmoor ; il me semble qu'il n'est pas prudent d'y aller seules.

— C'est samedi aujourd'hui, nous pourrons prendre les garçons avec nous, dit Ethel.

— Mais considérez, ma chère amie, qu'ils ne servent à rien pour nous protéger. Henry ne fera que des sottises, et vous et Marie des extravagances.

— Quel dommage que Richard soit absent ! dit Flora.

— J'ai notre affaire, cria Ethel : M. Ernescliffe viendra ; je parie qu'il est assez bien pour marcher jusque-là, à présent. Je cours le lui demander. »

La porte de la chambre se referma sur Ethel avec un bruit retentissant, avant que l'institutrice eût eu le temps de recouvrer ses esprits ; elle avait l'air mécontent.

« Ethel n'y pense pas ; je ne crois pas du tout que votre maman l'approuve.

— Pourquoi donc ? demanda Flora.

— Comment ? un monsieur se promener avec vous, et surtout si Marguerite est de la partie !

— Je ne crois pas qu'il soit assez bien pour venir, répondit Flora ; mais pour ma part je ne saurais y voir de mal. Nous sommes tous sortis hier avec papa, jusqu'au petit Aubrey, et M. Ernescliffe nous a accompagnés.

— Mais, ma chère... »

Miss Winter fut interrompue par l'entrée d'une grande

et belle fille, brillante de fraîcheur et de santé; elle paraissait avoir dix-huit ans; elle tenait par la main une jolie enfant de cinq ans. « Bonjour, miss Winter! Flora vous a-t-elle présenté notre requête?

— Oui, ma chère Marguerite; mais votre maman a-t-elle bien réfléchi à quel point Cocksmoor est un endroit dangereux?

— C'est ce qui l'a fait hésiter un peu; mais papa assure qu'il ne nous arrivera rien, et maman a pensé que vous auriez la bonté de nous accompagner.

— C'est fâcheux! commença miss Winter, interrompue par l'arrivée de nouveaux venus, qui bondirent dans la chambre les uns par-dessus les autres, Ethel à leur tête.

— Oh! Henry! s'écria la pauvre maîtresse, qu'un petit garçon de douze ans secouait de toutes ses forces par sa robe.

— J'ai tout arrangé, miss Winter, annonça Ethel; M. Ernescliffe dit qu'il peut très bien venir avec nous et qu'il vous défendra contre les attaques des hommes de la carrière.

— Miss Winter en a-t-elle peur? vociféra Henry; faut-il que j'emporte une massue?

— Je prendrai mon fusil pour les tuer, » s'écria Tom d'un air valeureux.

Tandis que les jeunes garçons se livraient à ces menaces, Marguerite demanda à voix basse à sa sœur :

« Lui as-tu demandé de venir avec nous ?

— Oui; il m'a dit que rien ne pouvait lui faire plus de plaisir. Papa, qui était là, assure que la promenade n'est pas trop longue pour lui. D'ailleurs, nous prenons l'âne, papa l'a dit; ainsi il faut venir, miss Winter. »

Miss Winter lança un regard éloquent à Marguerite, et Ethel commença à se douter qu'elle avait fait une bêtise. Flora allait prendre la parole; mais Marguerite, dont les joues étaient devenues pourpres, lui, murmura à l'oreille : « N'en parle plus, je vais tout arranger. » Et elle se glissa hors de la chambre.

« Qu'est-ce qu'il y a donc? Quel vent souffle par ici? » s'écria Henry.

— Allons-nous à Cocksmoor, oui ou non? demanda Marie, petite fille de dix ans, à l'air positif.

— Nous le saurons dans un moment, dit Ethel ; il vaut mieux que j'attende après la lecture pour raccommo-der mon horrible robe.

— Je le pense aussi, puisque nous voici tous réunis, » dit miss Winter. Ethel s'assit sur le rebord de la fenê- tre : elle avait pris un volume de Shakspeare qu'elle lisait en le tenant tout près de ses yeux. Son frère Nor- man, qui, pour l'âge, venait entre elle et Flora, s'age- nouilla sur la fenêtre, s'appuya d'un bras au contre- vent et, penché sur elle, se mit à lire aussi, sans faire attention aux escarmouches que se livrait cette partie de la famille qu'on appelait du nom collectif de : *les garçons*, et qui se composait de Marie, de Henry et de Tom, jusqu'à ce que Tom, ayant été violemment re- poussé par les autres, vint tomber sur les genoux d'Ethel, la fit tomber à son tour, entraînant Norman dans sa chute. Au milieu du tapage, on entendit crier : *Le sphinx !*

« Vous l'avez écrasé, s'écria Henry en distribuant des coups de poing à droite et à gauche.

— Non, le voici, dit Marie s'élançant au milieu d'eux et rapportant une grande chenille sphinx ; il n'a point de mal.

— *Pax ! Pax !* dit Norman d'un ton d'autorité, en sau- tant légèrement et en remettant Tom sur ses pieds. Henry, je ne te conseille pas de recommencer. Allez- vous-en, et laissez-nous lire en paix.

— Voici la place, dit Ethel : Crispin : Que j'aime Henry V !

— Il est inutile d'essayer de faire tenir tranquilles ces garçons, soupira miss Winter.

— C'est une saturnale, comme papa appelle le samedi, dit Flora.

— Votre frère aîné ne revient-il pas à la maison au- jourd'hui ? » demanda miss Winter à voix basse.

Flora secoua la tête.

« Il ne reviendra pas, dit-elle, avant d'avoir passé son examen. Il trouve que cela vaut mieux. »

Dans ce moment entra une dame tenant un enfant dans ses bras. Sa belle physionomie était remarquable par une expression de douceur calme ; elle paraissait trop jeune pour être la mère de Marguerite, qui la sui-

vait de près. Il y eut un instant de silence pendant qu'elle souhaitait le bonjour à miss Winter ; les jeunes filles entourèrent leur petite sœur, âgée seulement de six semaines.

« Veux-tu la porter dans sa chambre, Marguerite ? lui dit sa mère, lorsque ses enfants lui demandèrent encore s'ils pouvaient aller à Cocksmoor.

— Vous ne trouvez pas la course trop longue pour vous ? demanda Mme May à l'institutrice, dès que Marguerite fut sortie avec le petit enfant.

— Oh ! non, pas du tout, je vous remercie ; ce n'était pas pour cela. Marguerite vous aura expliqué...

— Oui, pauvre enfant, répondit Mme May en souriant : elle a tout concilié en décidant qu'elle resterait à la maison avec moi. Quant aux autres, c'est fort égal, et, comme il part lundi, cela n'arrivera plus.

— Marguerite s'est très bien montrée, dit miss Winter.

— Oui, en vérité, répondit la mère en souriant. Eh bien ! Henry, comment se porte la chenille ?

— Nous venons justement de la prendre, maman, » dit Marie.

Mme May conseilla à Norman et à Ethel de mettre leur Henry V de côté et de chercher dans leurs bibles le chapitre qu'on devait lire.

Pendant ce temps, Marguerite, portant sa petite sœur, qui était aussi sa filleule et qu'on devait baptiser le lendemain, traversait le vestibule et se préparait à monter l'escalier, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit, et qu'un jeune homme d'une tournure élancée, aux brillants yeux bleus, mais d'un extérieur délicat, parut.

« Vous faites la bonne, dit-il en souriant ; quelle drôle de petite figure ! Je ne croyais pas que les petits enfants blancs fussent aussi jolis. Je vous préviens que je me considérerai toujours comme son véritable parrain, c'est l'autre qui est le faux.

— Je le pense comme vous, répondit Marguerite ; mais il ne faut pas la laisser dans le courant d'air. »

Et la jeune fille monta l'escalier.

« Nous allons faire une grande course aujourd'hui, » lui cria le jeune homme.

Marguerite ne répondit pas ; mais elle poussa un

soupir, et, lorsqu'on ne put l'entendre, elle murmura :  
« Oh ! bienheureux poupon, pendant bien des années tu n'auras pas à t'inquiéter des convenances. »

Elle remit son léger fardeau à la vieille bonne, caressa un petit garçon de trois ans, qui paraissait considérer comme un affront de ne plus être le cadet de la famille, et redescendit promptement assister au culte du matin. C'était un doux spectacle que cette nombreuse famille, réunie calme et silencieuse pour cet acte important. La présence de la mère, un seul de ses regards, suffisaient pour contenir l'extrême vivacité de cette turbulente jeunesse. Miss Winter et Marguerite étaient heureuses entre tous de la voir reprendre sa place accoutumée au milieu d'eux, pour la première fois depuis la naissance de sa petite fille. Sans qu'elle parût prendre la moindre peine, chacun se tenait tranquille autour d'elle : plus de petits rires étouffés, plus d'agitations, plus d'impertinences de Henry à l'adresse de la pauvre gouvernante.

La portion de l'Évangile qu'on lut et expliqua ce matin-là était sur l'humilité.

« Il faut nous attacher au sens le plus élevé de cette leçon, dit Mme May ; elle nous enseigne que ceux qui sont véritablement humbles, soit à leurs propres yeux, soit aux yeux des autres, ont le plus de prix devant Dieu. »

Marguerite jeta un coup d'œil expressif sur sa mère, mais ne parla pas.

« Pouvons-nous nous en aller, maman ? demanda Marie.

— Oui, à moins que vous n'ayez encore quelque explication à me demander. »

Les garçons se hâtèrent de profiter de la permission ; Norman resta pour mettre ses livres en ordre ; Ethel avait un air pensif.

« Il me semble, dit-elle enfin, que c'est aussi une leçon pour nous mettre en garde contre l'ambition.

— C'est vrai, répondit sa mère, contre le désir d'occuper la première place en toutes choses.

— Ce désir se présente à nous sous tant de formes différentes, dit Marguerite : les richesses, les grandeurs de ce monde, la beauté...

— En un mot, s'écria Norman, vouloir se faire passer

pour ce qu'on n'est pas; rien ne me paraît plus bas et plus méprisable que de recevoir des louanges qu'on ne mérite pas.

— Oh oui! dit Ethel; mais cela n'arrive pas souvent.

— Comment donc! cela arrive tous les jours.

— J'espère ne jamais connaître ces gens-là, reprit Ethel; mais je veux vous dire, maman, à quelles personnes je pensais; c'est à celles qui deviennent très savantes et très habiles, seulement pour le plaisir de l'emporter sur les autres, de faire une chose parce que d'autres ne peuvent pas la faire, en un mot désirer d'être le premier en tout plutôt que d'avoir pour but de faire de son mieux.

— Tu as raison, mon enfant, je suis bien aise que tu aies retiré de notre lecture une leçon pratique qui vous soit utile à tous deux; je pense que cela vaut encore mieux que de lire le Nouveau Testament en grec, quoique ce soit aussi une bonne chose, ajouta Mme May en souriant et en posant la main sur le petit Testament grec dans lequel Ethel venait de lire. Maintenant, va raccommoder ta malheureuse robe, et, si tu ne t'amuses pas à rêver et à réfléchir au lieu de travailler, ce sera tout de suite fait.

— J'aurai fini dans une minute, » s'écria la jeune fille en se précipitant hors de la chambre. Elle monta les escaliers quatre à quatre, faillit tomber deux ou trois fois avant d'atteindre la grande chambre en mansarde où elle couchait avec Flora et Marie. Les fenêtres de cette pièce étaient garnies de fleurs et de cages, dont les habitants emplumés chantaient à rendre sourdes des têtes moins solides que celles des jeunes filles. La vue de ces fenêtres était charmante : au delà de la ville, on voyait serpenter la rivière à travers les collines qui s'étendaient au loin. A force de fureter et de chercher en mettant son nez partout, car elle avait la vue très courte, Ethel finit par trouver son panier à ouvrage, miracle de désordre et de confusion; elle ôta promptement sa robe, s'enveloppa d'un châle, s'assit sur son lit à la manière des tailleurs, et commença à coudre avec vigueur, tout en déclamant une ode d'Horace qu'elle avait apprise par cœur avec Norman : elle suivait les mêmes études que lui; tout son désir était qu'il ne la

dépassât pas, et, quoiqu'elle fût de onze mois plus jeune, cela n'était pas encore arrivé. Il avait l'habitude, le samedi, de lui montrer tous les devoirs qu'il avait à faire pour la semaine suivante, et, dès qu'elle eut terminé sa couture, elle courut le chercher pour s'en informer. Elle le trouva au salon, jolie pièce, quoiqu'un peu basse, dont les fenêtres ouvraient sur une verte pelouse : Norman lisait, et M. Ernescliffe travaillait, entouré d'instruments de mathématiques et d'ouvrages de calcul. Ethel n'aurait pas voulu pour rien au monde qu'on sût qu'elle s'occupait d'études classiques; elle espérait que son père même l'ignorait; aussi l'idée d'en parler devant M. Ernescliffe la fit reculer. Elle fit un signe à Norman en le priant de sortir.

« Tout de suite, répondit-il.

— Qu'as-tu là? demanda-t-elle en lisant par-dessus son épaule. Mais elle se détourna presque aussitôt :

« Maman m'a recommandé de ne pas lire ces histoires-là, dans la matinée. Viens, Norman, seulement pour cinq minutes.

— Attends un instant; je viens tout de suite. »

Ethel restait, un peu impatientée, lorsque M. Ernescliffe demanda à Norman s'il y avait une table de logarithmes à la maison.

« Oh! oui, s'écria Ethel; ne sais-tu pas, Norman, dans un certain livre brun, à la salle à manger. Ne te rappelles-tu pas que papa nous les a expliqués le jour où l'on a épousseté tous les livres. »

Norman était trop absorbé par sa lecture pour se rappeler quoi que ce soit. Ethel trouva le livre demandé; elle resta un moment à regarder les dessins de M. Ernescliffe et lui demanda ce qu'il faisait. Il le lui expliqua, tout en pensant qu'elle n'y comprenait probablement rien du tout; mais elle fronça le sourcil, fit une certaine grimace qui lui était particulière lorsqu'elle saisissait une explication, et passa une grande demi-heure à s'occuper de l'art nautique.

Stoneborough était une ville belle par son antiquité. La cathédrale, qui datait du règne de Henry III, était située au bord d'une large rivière; elle était entourée d'un ancien couvent qui, par les soins d'un certain bon évêque, était devenu depuis longtemps un collège, où

s'étaient distingués nombre d'écoliers. Parmi ceux-ci, nous citerons un des princes du négoce anglais, Nicolas Randall; on admirait son portrait placé dans une niche de la Chancellerie : il était revêtu d'un manteau écarlate; ses mains étaient recouvertes de manchettes de dentelle; devant lui était posée une bible, et il était encadré de chaque côté par des colonnes de marbre de Derby. Il avait fondé treize maisons de charité et deux bourses à l'université d'Oxford, objets de l'ambition des écoliers de Stoneborough tous les dix-huit mois.

Il y avait environ soixante pensionnaires réguliers; les écoliers externes de la ville demeuraient chez leurs parents et y passaient le samedi, jour de vacances à l'école et le plus heureux de la semaine pour la famille May; Norman et Henry, connus d'ailleurs sous les sobriquets de *Juin* et de *Juillet*, parce que leur frère aîné portait celui de *May*, avaient la permission de dîner avec leurs parents ce mémorable samedi.

Quelque deux siècles auparavant, un certain docteur Thomas May avait été le directeur de l'école; mais, dès lors, au lieu de docteurs en divinité, la famille avait plutôt fourni des docteurs en médecine.

Le docteur May actuel était fort estimé dans sa profession, et, s'il avait vécu à Londres, il y aurait fait certainement une belle fortune; mais il tenait à son toit paternel, à sa ville natale. Il était habile et intelligent; son caractère avait toute la gaieté et la rondeur de l'enfance : sensible, vif, étourdi même, mais doué d'une tendresse pleine de sympathie, aiguës plutôt qu'émoussées par les scènes de souffrance dont il était témoin chaque jour.

Vers la fin des vacances d'été, on avait appelé un matin le docteur May pour visiter un étranger qui était tombé gravement malade à l'hôtel du *Cygne*. Le docteur fut reçu par un petit garçon de dix ans, qui lui expliqua que son frère était parti de Londres deux jours auparavant pour l'amener à l'école de Stoneborough; qu'il n'était pas bien déjà lors de leur départ, mais que depuis la nuit dernière son état avait beaucoup empiré. Le docteur trouva en effet l'étranger fort malade; il paraissait âgé de vingt-deux à vingt-trois ans; accablé par une fièvre violente, il n'avait plus sa connaissance

et ne s'apercevait pas de ce qui se passait autour de lui. Le docteur conseilla au petit garçon d'écrire à sa famille; mais l'enfant lui répondit, avec un regard qui lui alla au cœur, qu'Alan était tout ce qui lui restait au monde; leur père et leur mère étaient morts; il avaient quelques parents en Écosse, mais ils les connaissaient à peine.

« Où demeurez-vous donc ? »

— Alan m'avait mis à l'école chez Mlle Lawber, lorsque maman mourut, et j'y suis resté pendant ces trois dernières années que mon frère était en Afrique.

— Est-il dans la marine ?

— Oui, répondit l'enfant avec fierté; il est le lieutenant Ernescliffe; il a reçu son brevet la semaine passée. Mon père était à la bataille de Trafalgar. Alan a été trois ans aux Indes, puis sur la Méditerranée, et enfin sur la côte d'Afrique, à bord de l'*Atlantis*. Vous devez en avoir entendu parler, on l'avait porté sur la gazette lorsqu'il n'était que maître d'équipage. Il a commandé le *Santa-Isabelle*, ce négrier qu'ils avaient capturé. »

Une fois lancé, il aurait continué longtemps, si le docteur ne lui avait rappelé l'état précaire de son frère. Avant de les quitter, le bon docteur prit toutes ses mesures pour procurer aux deux jeunes étrangers tout le bien-être et les soins possibles.

Le docteur May apprit d'ailleurs que ces jeunes gens étaient de bonne famille. Le père, officier distingué, mais sans fortune, mourut sans avoir vu son petit Hector, qui était né pendant un de ses voyages, son dernier voyage et le premier de son fils Alan. Alan, l'aîné de treize ans, avait servi de père à son petit frère; il avait fait preuve d'une abnégation et d'une sûreté de jugement qui annonçaient un caractère noble et élevé. Il s'était distingué dans une rencontre avec des vaisseaux négriers; on lui avait confié le commandement d'un bâtiment capturé, qu'il conduisit à Sierra-Leone; il montra tant de sang-froid, de courage et d'habileté pendant une tempête et lors d'une émeute de ses prisonniers, que, comme le disait le docteur May, il était tout bonnement un héros. Alan n'avait point été éprouvé par le climat, tant qu'il avait été sous le poids d'une grande responsabilité; mais la fatigue, les inquiétudes

morales, la maladie et la mort de plusieurs de ses camarades firent leur œuvre sans qu'il s'en doutât. Il passa des examens dès qu'il fut arrivé, et il reçut le brevet qu'il avait bien mérité; mais, d'une constitution nerveuse et délicate, il avait dépassé ses forces, et il tomba gravement malade, comme nous venons de le voir.

L'hôtel du *Cygne* était tout près de l'habitation du docteur; aussi celui-ci y passait tous les moments dont il pouvait disposer, faisant les fonctions de garde-malade aussi bien que de médecin; plein de reconnaissance pour le jeune lieutenant qui lui avait apporté un échantillon assez curieux de fièvre exotique, il l'en récompensait en le comblant de soins et d'attentions; d'ailleurs son cœur si chaud et si aimant s'attachait avec un enthousiasme croissant aux deux orphelins. De leur côté, les deux frères ne tardèrent pas à voir dans leur cher docteur le meilleur ami qu'ils eussent jamais eu, et Alan savait que, s'il mourait, son frère retrouverait en lui un second père.

Dès que le jeune Ernescliffe put se lever, le docteur exigea qu'il vint s'établir chez lui : sa convalescence devant être longue, il serait trop triste de la passer seul à l'hôtel. Ce ne fut que lorsqu'il eut été confortablement installé sur le canapé du salon, qu'Alan découvrit que le moment choisi par son digne docteur pour le faire entrer chez lui, c'était deux jours après la naissance de son onzième enfant.

Quoique Mme May n'aimât pas beaucoup les étrangers et qu'elle ne fût pas sans inquiétude sur l'arrivée de ce jeune homme dans la maison, elle avait trop de sympathie pour son mari et trop de pitié pour le pauvre solitaire, pour s'y opposer. Elle avait pleine confiance dans la prudence de Marguerite; mais il pouvait se présenter telle situation embarrassante que papa ne verrait pas et qu'il ne pourrait empêcher. Cependant tout se passa bien, et personne n'entraît dans sa chambre sans lui faire les plus chauds éloges de M. Ernescliffe.

Le docteur ne tarissait pas sur ses talents, ses principes élevés, son noble caractère, sa gaieté; Norman rétracta ce qu'il avait dit : « que le nouveau venu gâterait leurs soirées; » les jeunes filles ne parlaient que de ses perfections; les garçons furent cent fois sur le point

de trahir qu'il leur enseignait à construire un petit vaisseau, une surprise pour maman lorsqu'elle descendrait au salon pour la première fois; Blanche mettait en jeu pour lui plaire toutes les petites coquetteries dont Marguerite s'abstenait. Tous enfin se réjouissaient que maman le vît, et, lorsque ce moment important arriva, elle déclara qu'il était digne de sa réputation.

Alan n'avait maintenant plus de prétexte pour rester; mais il ne pouvait se décider à s'en aller, et il fut trop heureux de profiter de l'excuse du baptême, où il devait remplacer le parrain absent, pour demeurer quelques jours de plus; en les quittant, il irait en Écosse, et il avait ensuite l'espoir d'un voyage en mer; mais Stoneborough serait toujours pour lui ce qu'il n'avait plus, « le toit paternel. » Il faisait tout à fait partie de la famille : aussi prit-il une part très active à la discussion qui s'éleva relativement au nom du nouveau-né; les anciens noms de famille étant pris par les aînés, on ne savait à quoi se décider. Le docteur déclara qu'il ne voulait ni d'Alice ni d'Edith; les garçons se moquèrent de tous les noms que proposèrent leurs sœurs, comme trop romantiques. Henry demanda qu'on l'appelât Atlantis, et le docteur dit que, s'ils ne se décidaient pas, il la ferait baptiser Dowsabel; Mme May leur conseilla d'écrire leurs choix sur des morceaux de papier qu'on ferait tirer au sort par le petit Aubrey; les deux premiers seraient les noms irrévocablement choisis, et, malgré les prédictions de Henry, elle espéra que ce ne serait pas Atlantis-Dowsabel.

Ce fut presque pire, Aubrey tira : Gertrude et Marguerite; Ethel et Marie firent grand tapage pour découvrir qui avait écrit Marguerite; c'était M. Ernescliffe, qui répondit que Flora l'avait prié d'écrire son nom favori. Le jeune marin, complètement décontenancé, ne raccommoda pas les choses en disant que c'était le premier nom qui lui était venu à la pensée.

---

## CHAPITRE II

La leçon d'Ethel sur l'art nautique fut interrompue par la cloche du dîner. Il aurait été difficile de voir des figures plus heureuses que celles du docteur et de sa femme, lorsqu'ils prirent place au milieu de cette longue table. Mme May n'avait aucun rapport avec son mari; elle était petite, avec ce léger embonpoint qui dénote un grand calme d'esprit; sa figure, encore fraîche et jolie comme celle d'une jeune fille; ses manières, élégantes et gracieuses; son expression était celle d'un bonheur paisible; mais avec sa douceur on sentait qu'elle exerçait une grande autorité autour d'elle, dans le cercle de sa famille; dès qu'elle en sortait, elle était plutôt froide et réservée.

Le docteur avait au contraire près de six pieds; sa longue taille osseuse, maigre, efflanquée, paraissait plus longue encore; ses traits étaient fortement accentués, son grand nez aquilin, son front large et élevé sur lequel se jouaient quelques boucles de cheveux assez rares. Ses yeux étaient bleu très clair; mais, obligé de porter des lunettes à cause de sa vue courte, on les voyait peu; le trait le plus remarquable de sa figure était sa bouche, dont l'expression variait constamment, son brillant et charmant sourire, qui laissait voir une rangée de belles dents; il avait, de plus, une jolie petite main blanche et délicate.

Les enfants s'étaient partagé la ressemblance entre le père et la mère. Ethel était presque l'exagération des traits du docteur, surtout à l'âge ingrat de quinze ans. Norman avait comme lui un long nez, le teint un peu jaune, sa grande taille; mais il avait les beaux yeux de sa mère et faisait un agréable garçon sans être beau. Tom était comme une édition en miniature de son père, et Blanche était parvenue à lui ressembler beaucoup, tout en étant fort jolie.

De ceux qui avaient tiré du côté de maman, comme disait la bonne, Marguerite était grande et fraîche; elle avait les yeux calmes et doux, mais aussi le brillant

sourire de son père; Flora avait les traits plus réguliers et devenait une fort belle fille; Marie et Henry ne pouvaient prétendre à la beauté, mais ils étaient l'image de la santé; Henry avait la tête couverte de petites boucles de cheveux blond clair, parfaitement ébouriffés toute la semaine; la bonne mettait le samedi à profit pour les peigner, les brosser, et lui donner, comme elle disait, l'air d'un monsieur, au lieu d'un jeune lion.

Le docteur prétendait que pour le moment le petit Aubrey ressemblait à la pleine lune; il était assis à côté de maman, racontant dans son langage inintelligible où il avait été avec papa.

« Il a fait le petit docteur, dit son père en découpant le bœuf aussi vite que possible; il est venu avec moi voir Mme Robin, et, si je vous y reconduis jamais, vous serez complètement gâté, mon jeune monsieur.

— Pauvre femme, cela a dû lui faire plaisir, il est si rare qu'elle voie quelqu'un, dit Mme May.

— Qui est-elle? demanda M. Ernescliffe.

— La vieille mère du boucher, répondit Marguerite; c'est une des malades favorites de papa, parce qu'il la croit isolée et malheureuse.

— Ses fils sont insolents avec elle, dit le docteur, trop occupé à découper pour s'apercevoir des regards que lui lançait sa femme pour l'avertir de la présence des domestiques; et son élégante fille est pire encore. Elle ne vient jamais voir la pauvre vieille sans la mettre dans un tel état d'agitation, que je redoute chaque fois une nouvelle attaque; elle n'est pas de force à lutter contre eux tous. Cette fille a épousé un herbageur; elle veut faire la belle dame; elle se fait faire de jolis cadeaux par sa mère; ses frères le trouvent mauvais; ils se disputent, crient et s'arrachent le bien de la pauvre vieille avant qu'elle soit morte. Je me suis accordé la satisfaction, l'autre jour, de lui dire ma façon de penser, à cette fille; je ne pouvais plus y tenir.

— Madame, vous répondrez de la mort de votre mère ou je ne m'appelle pas Dick May, harpie vêtue de plumes et de dentelles! »

Il y eut un éclat de rire général; on lui demanda s'il l'avait réellement appelée harpie; Ethel prétendit qu'il

l'avait seulement murmuré, ce qui faillit lui faire tirer les oreilles. Il était parfaitement inutile de chercher à obtenir un peu d'ordre et de tranquillité pendant le dîner du samedi : le docteur, ce jour-là, était pire que ses enfants : c'était à qui ferait le plus de bruit. Mme May restait calme et paisible; mais, lorsque le tapage allait trop loin, un mot de sa part suffisait pour remettre chacun à sa place.

La voix du docteur dominant le tumulte donna à *Maggie*, comme il appelait toujours sa femme, des nouvelles de M. Rivers, qui avait acheté Abbotstoke-Grange; Alan Ernescliffe exprimait à voix basse, à Marguerite, combien il était heureux de voir la famille réunie, et combien cette gaieté lui plaisait.

« Vous nous voyez pour la première fois au complet, lui dit Marguerite, avec maman au milieu de nous, et cependant nous ne sommes pas au complet sans Richard.

— Quelle bénédiction pour vos frères qu'une maison comme la leur, reprit Alan; je ne vois rien de comparable à une famille où le père et la mère sont comme les vôtres, tellement un avec leurs enfants. »

Marguerite sourit et regarda la douce figure de sa mère.

« Je me le rappellerai souvent, et je me réjouirai... » Ici il s'interrompit. Il s'était fait un calme subit autour de la table; ses paroles n'étaient pas destinées au public; il se mêla à la conversation générale, et ayant entendu prononcer son nom, il s'écria : « Qu'est-ce que c'est donc que cette affreuse proposition, Ethel?

— De vous faire monter sur l'âne, dit Norman.

— Ils ont envie de voir comment un marin monte à cheval, insinua le docteur.

— Docteur May, cria Hector Ernescliffe d'une voix indignée, son honnête figure rouge comme un coq, je vous assure qu'Alan monte comme....

— Comme un cheval marin, » interrompit Norman.

Hector et Henry étaient furieux; mais *Juin* était un homme trop important à leurs yeux pour qu'ils osassent répondre; ils laissèrent ce soin à Marie, qui s'écria à son tour :

« Quelle idée, Norman! M. Ernescliffe a monté le

nouveau cheval noir qui est si vif, jusqu'à ce qu'il l'ait forcé à se tenir tranquille.

— Se tenir tranquille? non, Marie, il n'en est pas encore là, dit M. Ernescliffe.

— N'en dites pas de mal, c'est un excellent cheval, il est magnifique, s'écria le docteur; je vous conduirai avec lui cette après-midi, Maggie.

— L'avez-vous attelé plusieurs fois? demanda Alan.

— Oui; il m'a mené hier à Abbotstoke; il n'a pas sauté une seule fois, excepté lorsqu'il a rencontré une stupide femme, avec un parapluie, et lorsque le train a passé. Nous aurons soin de ne pas le rencontrer aujourd'hui. »

Il faut éviter le viaduc à quatre heures et demie, dit Mme May; c'est bien facile.

« Ainsi, le reste de la bande va à Cocksmoor, reprit le docteur. J'ai dit à ce pauvre homme que vous iriez voir sa femme; il a été si reconnaissant que cela m'a réjoui le cœur.

— Comment s'appelle-t-il? demanda Flora.

— Je n'en sais rien.

— Comment faire alors? nous ne pouvons pas aller à Cocksmoor, demandant partout où demeure l'homme qui est à l'hôpital.

— J'ai fini de dîner, dit Norman. Je vais courir à l'hôpital m'en informer; me le permettez-vous, maman?

— Tu n'attends pas le poudding, mon ami?

— Je ne m'en soucie pas, dit Norman en repoussant sa chaise; puis-je aller, maman?

— Certainement, mon enfant.

— Un moment, monsieur! cria son père. Que vas-tu demander? est-ce qu'on sait à l'hôpital ce que c'est que Cocksmoor et l'homme qui a deux jumeaux? Il faut demander l'accident du numéro cinq.

— Ne te fais pas attendre, recommanda Ethel.

— Je serai de retour avant qu'Ethel *la jamais prête* ait besoin de moi, répondit-il en bondissant hors de la chambre. A propos, dit-il en mettant la tête à la fenêtre, s'il me revient une part du poudding, envoyez-la par Tom et Blanche à Bill Blake. Hallo! hallo! »

Et il disparut dans le jardin, en poussant de grands cris qui firent rire tout le monde, tandis que sa mère

faisait observer qu'il perdait ainsi la seule chance qu'il eût de manger du pouding pendant la semaine. Henry et Hector entamèrent là-dessus une discussion intéressante sur les mérites de certains gâteaux vendus à l'une des portes de la ville. Le docteur se mit à parler des tartes qu'on faisait dans sa jeunesse avec les mûres sauvages de Cocks Moor; de là, il passa au récit de ses hauts faits d'écolier, récits qui enchantaient les enfants beaucoup plus que leur mère; il leur raconta que son ami Spencer avait gravé un nom tout au haut de la croix du marché, croix que le conseil municipal venait de faire enlever, à la grande indignation du docteur.

— Papa, dit Ethel, voudriez-vous me prêter une paire de lunettes pendant la promenade?

— Oh! Ethel! quelle figure tu auras! s'écria Flora.

— Cela m'est indifférent, je veux voir le paysage.

— C'est très mauvais pour toi, Ethel, lui dit sa mère; ta vue deviendra toujours plus courte si tu portes des lunettes.

— Je n'en porte jamais dans la maison, maman.

— Par une bonne raison, dit Marguerite; tu n'en as point.

— Non; je crois que Henry me les a prises pendant les vacances; vous savez, papa, une certaine paire qui ne vous servait à rien. Je vous en prie, prêtez-m'en d'autres.

— Je n'irai pas avec toi, dit Henry, si tu persistes à te donner l'air d'une folle.

— Ah! ah! s'écria le docteur, ces messieurs se rappellent la caricature du petit médecin en jupons.

— Oui; dans le dictionnaire de Norman, reprit Ethel; elle vous ressemblait étonnamment, papa; mais il n'a jamais voulu me dire qui l'avait dessinée.»

Ethel ignorait aussi que cette caricature était cause que Henry était rentré un jour à la maison avec un œil poché; il continua à déclarer qu'elle n'irait pas à Cocks Moor, si elle portait des lunettes. Sans s'inquiéter de ses cris, Ethel renouvela ses instances auprès de son père, qui lui répondit que les ouvriers de la carrière la prendraient pour un hibou.

« Je voudrais que vous fussiez condamné à vous en passer, papa, et vous jugeriez par vous-même comme

c'est agréable de n'y pas voir plus loin que son nez.

— Mais il me semble que c'est encore assez loin, » répondit le docteur avec malice en se levant de table.

Les deux filles aînées s'élançèrent pour savoir qui des deux serait la première à apporter la petite sœur. Mais leur père monta l'escalier quatre marches à la fois, fit un profond salut lorsqu'il fut en haut, et redescendit avec sa petite fille dans ses bras. Il fit un signe de triomphe aux deux sœurs, et déposa le poupon sur les genoux de sa mère.

« Là, Maggie, vous voilà au complet, ma poule avec ses poussins ; ne pourrais-tu pas faire son portrait comme cela, Marguerite ?

— Avec son bonnet rose, Blanche et Aubrey à ses côtés, comme ils sont maintenant, dit Flora.

— Il faudrait que Marguerite fût aussi dans le tableau. Va chercher l'artiste du dictionnaire, Henry, dit Ethel.

— Allons, cria le docteur, il faut que je m'en aille ; soyez prêtes pour trois heures. Adieu, la poule et les poulets !

— Voulez-vous me prêter les lunettes ! demanda Ethel courant après lui ; vous savez que je suis une pauvre victime ; maman ne me permet pas de porter la petite dans la maison, parce que je suis si aveugle.

— Je te permets de te faire aussi belle que tu le voudras, pour ce qui me concerne, » répondit son père.

Il ne resta plus dans la salle à manger que Mme May, Marguerite et le petit enfant.

« Oh ! non, maman ! soupira la jeune fille, vous n'êtes pas la poule avec tous vos poussins ; voici le premier baptême où nous ne serons pas tous réunis.

— Il valait mieux ne pas insister, mon enfant ; ton père aurait pensé aux mécomptes qu'il vient d'avoir, et Richard est si malheureux d'en être la cause, qu'il vaut mieux ne pas les rapprocher dans ce moment.

— Mais nous ne le reverrons pas de bien longtemps, reprit Marguerite : peut-être, comme vous le dites, est-ce mieux ainsi ; c'est si pénible quand papa se moque et dit des choses piquantes ; Richard ne les comprend pas ; il les prend trop à cœur ; cela l'effraye toujours plus, et il perd toute présence d'esprit. Je ne sais ce qu'il deviendrait si vous n'étiez pas là pour l'encourager.

— Ou toi, sa bonne sœur, dit sa mère en souriant ; s'il pouvait apprendre à ne pas se désoler lorsqu'on se moque un peu de lui et à avoir plus de confiance en lui-même, il irait très bien avec ton père.

— Pourquoi, s'écria Marguerite d'un ton légèrement indigné, pourquoi papa ne veut-il pas croire que Richard fait de son mieux ?

— Mais c'est que papa croit qu'il pourrait faire mieux encore.

— Mon père est si distingué qu'il ne comprend pas qu'il y ait des intelligences moins promptes que la sienne ; mais je ne puis supporter qu'il dise à Richard qu'il est inutile de songer à étudier pour le ministère, et qu'il vaudrait mieux qu'il se fit charpentier tout de suite, et, tout cela, parce qu'il a manqué un examen.

— N'y pense plus, mon enfant, ton père est vif. Il a été très désappointé ; il ne faut pas donner à ses paroles plus de valeur qu'elles n'en ont. Il est très content que Richard se soit décidé à ne pas revenir qu'il n'ait fini ses examens.

— Mais songez qu'il va étudier tout le temps des vacances, et le baptême !... dit Marguerite les larmes aux yeux ; on croira qu'il a fait quelque mauvaise action. Je suis persuadée que M. Ernescliffe le pense, parce que papa change toujours de conversation lorsqu'on en parle. J'aimerais tant que vous le lui expliquiez, maman ; c'est ce qui m'afflige le plus.

— Si j'en trouve l'occasion, répondit sa mère, satisfaite qu'elle n'eût pas cherché à disculper son frère favori aux dépens de son père. Mais, après tout, mon enfant, je ne suis pas parfaitement sûre que notre pauvre Richard fasse tout ce qu'il peut ; il est trop défiant de lui-même, trop facilement découragé, pour faire usage de toutes ses facultés.

— Oui, et plus papa en est vexé, plus Richard se décourage. Que de fois j'aurais aimé le pousser lorsque je le voyais sur le point de s'arrêter ! Il a tant de bon sens et de raison pour tout ce qui est pratique, pourquoi donc ne peut-il pas apprendre ? C'est humiliant.

— Je crois qu'il est bon pour nous d'être un peu humiliés, dit sa mère ; il y a tant de chagrins plus grands

que des examens manqués. Cela montre combien nous sommes heureux, puisque nous les prenons si fort à cœur; j'aurais plus d'inquiétude pour Norman que pour Richard; ses talents et ses succès pourraient bien lui être un piège.

— Mais il n'est cependant pas vaniteux, dit Marguerite.

— J'espère que non, et il est si vrai, si candide, qu'on s'en apercevra tout de suite et qu'on pourra couper le mal à sa racine. Mais il y a un certain danger pour lui à se croire à peu près certain du succès; je suis bien aise qu'il ait entendu ce qu'Ethel disait ce matin.

— Ethel a parlé d'une manière qui m'a beaucoup frappée; elle a souvent des idées remarquables.

— C'est une excellente compagne pour Norman.

— Le désir d'être le premier, reprit Marguerite, je pense que c'est là une des formes de l'égoïsme; cela m'a fait penser aux différentes variétés de l'ambition. L'ambition des richesses, du rang, de la beauté, est tellement reconnue pour être mauvaise, que personne ne songe à le contester; mais, comme le disait Ethel, le désir d'être le premier par ses talents et sa science, sans autre but, est tout aussi fâcheux.

— Ou le premier dans l'affection, dit Mme May.

— Dans l'affection! Oh! maman, il y a toujours quelqu'un qui vous préfère à tout, » s'écria Marguerite vivement.

Puis, s'apercevant que sa mère la regardait, elle rougit et continua précipitamment: « Richard, je n'y ai jamais pensé, mais c'est mon plus grand bonheur!

— Ma chère enfant, je ne conteste pas que tu ne sois la favorite de Richard et que tu ne le mérites; mais n'y a-t-il aucun danger à désirer d'être au-dessus des autres même dans l'affection? N'est-ce pas là encore une forme de l'égoïsme?

— Peut-être, car c'est ce qui engendre la jalousie.

— Le mieux en tout est de ne point penser à nous, dit Mme May; l'amour est autour de nous comme la lumière du soleil; on ne peut ni le mesurer ni le comparer. Donnons-nous nous-mêmes librement, mais sans rien espérer en retour.

— Oh ! maman, comment pouvez-vous dire cela ?

— J'aurais peut-être mieux fait de dire : sans rien exiger en retour ; l'affection viendra d'elle-même, si nous ne l'exigeons pas ; mais, si nous nous posons en idoles et nous faisons adorer, elle s'enfuira au galop.

— Vous n'y avez donc jamais pensé ! maman.

— Il est sûr qu'il aurait été absurde de ma part de me tourmenter à mesurer, à peser l'affection que vous avez pour moi, répondit Mme May en riant ; vous m'aimez tous, depuis le premier jusqu'au dernier, autant que vous le devez ; que me faut-il de plus ? Non ! non ! Marguerite, ne va pas me faire de grandes protestations que tu m'aimes plus que tu ne le dois. » Voyant que sa fille ouvrait la bouche pour parler : « Il est naturel que la plupart d'entre vous, avec le temps, finissent par aimer un autre plus que moi ; que deviendrais-je donc, si je tenais absolument à être la première dans vos affections ? Non, Marguerite, il est plus sûr de ne pas trop penser à nous et de ne pas placer notre bonheur dans les affections de ce monde. Recherchons premièrement l'amour céleste et les bénédictions qui en découlent, et toutes les autres choses nous seront données par-dessus, » ajouta-t-elle à voix basse, comme si elle se fût parlée à elle-même plutôt qu'à sa fille.

---

### CHAPITRE III

« Est-ce donc là tous ceux qui viennent se promener ? s'écria M. Ernéscliffé en rencontrant miss Winter, Flora et Norman dans le vestibule.

— Henry ne veut pas venir à cause des lunettes d'Ethel, répondit Flora, et, comme Marie ne le quitte jamais, ils sont allés jouer dans le pré avec Hector.

— Et vos sœurs ?

— Marguerite nous a fait faux bond ; elle sort en voiture avec maman, dit Norman ; quant à Ethel, la jamais prête, je cours la chercher. »

En un instant il fut à la porte de sa sœur.

« Entre, Norman ; est-il l'heure de partir ? »

— Mais certainement ; on n'attend plus que toi.

— Va seulement, je t'en prie ; dis-moi vite le participe passé d'*offerō*, et je vous rattraperai.

— *Oblatus*.

— C'est cela. Que je suis sotte. Voilà qui est fait. J'avais une phrase en tête, il fallait que je l'écrivisse ; n'est-ce pas un beau sujet cette fois ?

— Le dévouement de Décius ; fameux ! Voyons. »

Et Norman s'empara d'une feuille de papier couverte de vers latins écrits au crayon.

« Oh ! tu n'as pas suivi le même plan que moi. J'ai commencé par l'éruption du Vésuve.

— Mais il n'y en a point eu avant la destruction de Pompéi.

— C'est vrai, imbécile que je suis, cria Norman ; je l'ai oublié ; il faut que je recommence ; mes six meilleurs vers sont perdus ; ils serviront tout de même, c'est une excellente description d'un gouffre ; fais attention à la mesure ici : *A vana gloria triumphalis !*

— Ethel, Norman, à quoi pensez-vous donc ? cria Flora. Avez-vous l'intention de venir à Cocks Moor aujourd'hui ?

— Oui, oui, répondit Ethel en se préparant à la hâte ; mais j'ai perdu mon fichu à bords bleus ; l'as-tu vu, Flora ?

— Non, mais voici ton écharpe rouge.

— Merci, ma bonne Flora ! Ah ! il ne manque que deux points pour finir cette petite robe ; où s'est-elle donc fourrée ; allez, partez seulement, je vous rejoindrai en une minute. Dis-moi, Norman, ne vaudrait-il pas mieux...

— Tu ferais perdre patience à un saint, dit Flora en nouant l'écharpe autour du cou de sa sœur et en retournant du bon côté les doigts de ses gants, qui, comme à l'ordinaire, se trouvaient en dedans : là, es-tu prête ?

— Oh ! ma robe, ma robe, la voilà ; plus que trois points ; allez seulement, je vous suis, dit Ethel, saisissant une aiguille et cousant avec frénésie une petite robe rose ; allez donc ; miss Winter monte si lentement la colline, que je vous rejoindrai facilement.

— Viens, Norman ; c'est la seule chance qu'elle arrive une fois.

— Je l'attendrai, dit Norman; va, Flora, nous serons là en un clin d'œil. »

Flora s'éloigna, et il continua :

« Tes vers seront meilleurs que les miens, Ethel; j'avais fait une courte description du Vésuve et du pays, comme Alan nous l'avait raconté l'autre jour, et, sachant qu'il va mourir, Décius le regarde pour la dernière fois; il demande pardon à son cheval et lui dit que la postérité se rappellera d'eux, etc. »

Norman répétait ses vers, les corrigeant à mesure qu'il déclamait.

« Oh! oui, là, j'ai fini; viens vite, » dit Ethel, en roulant la pauvre robe comme une boule. Dès qu'ils furent dans la rue, elle recommença :

« C'est un beau sujet.

— Oui, et tu l'as très bien commencé, pourvu que tu n'aïlles pas le gâter, comme cela t'arrive souvent; si tu étais un garçon, tu aurais des pensums. Quel dommage que tu ne sois pas un garçon! Que j'aimerais voir la mine que ferait le vieux Hoxton, si tu lui montrais tes vers.

— Si j'étais toi, Norman, je ne ferais pas tant parler Décius de l'illustration qu'il va acquérir; cela ressemble trop aux bêtises dont certains livres sont pleins. Je voudrais qu'il dise : Rome, mon pays; les aigles, qu'elles soient victorieuses; ne vous inquiétez pas de moi.

— Mais pourquoi ne veux-tu pas qu'il se réjouisse de devenir illustre? La renommée et la gloire, voilà ce qui donne du charme à la vie, c'est la récompense d'une pareille mort.

— Non, non, dit Ethel; la renommée, c'est grossier et vulgaire; elle est plus aveugle, s'il est possible, que l'amour et la fortune; elle n'est au fond que la personification d'un journal, acclamant tout ce qui est extraordinaire sans se soucier que ce soit bon ou mauvais; elle s'inquiète peu de ce qui est délicat et aimable; je voudrais qu'on nous la donnât pour sujet de composition; j'en dirais tout le mal possible.

— Il est sûr que ce serait un point de vue assez nouveau; mais ce n'est cependant pas mon opinion; c'est l'espoir de la renommée qui a fait tous les grands

hommes, du premier au dernier; c'est là le principe moteur de ceux qui sont bons à quelque chose.

— Il me semble, dit Ethel, que travailler en vue de la renommée, c'est comme si l'on exigeait une récompense immédiate; je préfère que les gens s'oublient eux-mêmes. Crois-tu qu'Arnold de Vinkelried songeait à la renommée lorsqu'il embrassa les lances?

— Cela n'empêche pas qu'il l'a obtenue.

— Oui, mais pour le bien des autres et non pour sa propre satisfaction; la renommée est bonne pour ceux qui l'admirent, non pour ceux qui la gagnent. »

Le frère et la sœur demeurèrent silencieux pendant qu'ils gravissaient une colline rapide. Tout à coup Norman frappa avec véhémence de son bâton contre une pierre :

« Tout cela est bel et bon, Ethel; mais la vie est un combat et une course où l'on s'efforce toujours d'être le premier, et c'est ce qui donne du courage.

— Je sais que la vie est une lutte, une course, dit Ethel, la Bible le dit. Mais là est la différence que *tous* peuvent arriver au but, et non pas seulement *un seul*. Il faut faire de son mieux sans se soucier d'être le premier ou le dernier; c'est ce que nous disait la lecture de ce matin.

— Elle parlait contre la vanité, contre une fausse élévation, contre le mal qu'il y a à prendre une place qu'on ne mérite pas et qui appartient à d'autres; mais aussi on méprise ceux qui le font.

— Parles-tu d'Harvey Anderson? »

Au lieu de répondre, Norman s'écria :

« Non; je ne veux me laisser dépasser par personne; personne ne m'a jamais dépassé que toi, Ethel, lorsque tu te donnes de la peine, ajouta-t-il en regardant sa sœur avec fierté. Je ne voudrais pas ressembler à Richard pour le monde entier.

— Oh! non; pauvre Richard!

— C'est un excellent garçon en tout ce qui n'est pas études; je voudrais lui ressembler en une infinité de choses; mais cet examen qu'il a manqué, je l'aurais passé très facilement. Il faut que je me distingue dès mon arrivée à Oxford, si je ne veux pas être connu comme le frère de celui qui a échoué dans ses examens.

— Oui, si papa voulait te laisser concourir pour la bourse Randall l'année prochaine ; mais il dit que cela ne vaut rien d'aller à Oxford trop jeune.

— D'ailleurs, je n'aimerais pas à y être avec Richard ; il ne lui plairait pas que je fusse son rival. Pauvre garçon, ce n'est pas sa faute. Je crois que je ferais mieux de rester encore une année ici, de tâcher d'obtenir une des places ordinaires, et de laisser les bourses de Stoneborough à ceux qui ne peuvent pas faire mieux. »

Nous devons faire observer ici que Norman ne parlait point pour se faire valoir ; d'ailleurs, il n'aurait jamais parlé de la sorte à personne d'autre qu'à Ethel, qui trouvait comme lui que cela allait sans dire. Pendant ce temps, le reste de la société avait atteint le haut de la colline et regardait la ville à ses pieds ; les tours jumelles de la vieille cathédrale au bord de la rivière, les maisons mêlées d'arbres et de jardins, les belles prairies vertes qui s'étendaient au loin, en faisaient un joli coup d'œil.

« Ah ! vous voici enfin, dit Flora ; j'avais averti nos compagnons qu'il était inutile de vous attendre lorsque vous étiez plongés dans une discussion.

— Monsieur Ernescliffe, cria Ethel, dites-moi ce que vous en pensez : lequel vaut le mieux, le nom ou la chose ?

— Comment veux-tu qu'on te comprenne, Ethel ? dit Norman. Voici la question : Ethel veut qu'on fasse de grandes choses sans se soucier de la renommée qu'elles peuvent vous acquérir, et je dis, moi, que l'amour de la gloire est un puissant mobile.

— Très puissant, répondit Alan ; mais, si je vous ai bien compris, il me semble que je préfère la manière de voir d'Ethel. Il y a d'ailleurs une source de tentations également fâcheuses dans les succès ou les non succès de ce monde. »

Ici, la conversation fut brusquement interrompue. Il fallait traverser une plantation fermée par une barrière qu'il était impossible d'ouvrir. Cette barrière offrait un obstacle qui paraissait infranchissable soit à miss Winter, soit à l'âne. Cependant M. Ernescliffe parvint, à force d'éloquence et de galanterie, à faire passer miss Winter, pendant que Norman conduisait l'âne par un long détour de l'autre côté du champ.

On suivit un chemin boueux et raboteux, montant et descendant, jusqu'à un monticule assez rapide, dont tout un côté était coupé par une carrière d'ardoises. La carrière était entourée d'une colonie de misérables cabanes bâties de terre, de gazons ou de grands morceaux d'ardoise. Les ouvriers étaient occupés à fendre l'ardoise et à la charger sur des chars ; c'était des hommes à l'aspect rude et presque sauvage. Les dames, un peu effrayées, se serrèrent contre leurs protecteurs ; mais les pauvres gens étaient trop occupés pour perdre leur temps à regarder.

On leur indiqua la chaumière de John Taylor, petite et misérable demeure, basse et enfumée. M. Ernescliffe et Norman restèrent à regarder la carrière pendant que les dames y entraient.

Elles trouvèrent plus d'ordre et de propreté à l'intérieur qu'elles ne s'y attendaient ; mais il y régnait la plus grande pauvreté. Il n'y avait presque aucun meuble ; une théière cassée était sur la table ; mais, au lieu de thé, il n'y avait que de l'eau panée. La pauvre femme était assise devant le feu, un des jumeaux sur ses genoux, le second posé sur une chaise à côté d'elle ; un enfant plus âgé, qui avait l'air malade et hébété, était au coin de la cheminée ; d'autres enfants de différents âges étaient dispersés dans la chambre. La mère n'était pas trop mal arrangée ; mais elle était fort pâle ; elle avait une expression de résignation presque désespérée, comme si les maux de cette vie eussent été trop pesants pour qu'elle eût la force de s'en plaindre, ou de soulever le poids qui l'accablait. Elle remercia languissamment ses visiteuses de ce qu'elles lui apportaient, et ne parut pas même se réjouir lorsqu'elles lui dirent que son mari était mieux.

Flora lui demanda quand on baptiserait les enfants.

« Je ne sais pas, mademoiselle ; c'est si loin.

— Je pense que vos enfants ne vont pas à l'école, demanda Flora ; je ne les y ai jamais vus, ajouta-t-elle en regardant une grande jeune fille de treize à quatorze ans.

— Non, mademoiselle ; c'est trop loin ; je suis bien fâchée qu'ils n'y aillent plus ; ils y étaient habitués dans l'endroit où nous demeurions avant de venir ici. Ma

filles aînées travaille très proprement ; j'aimerais bien lui trouver une petite place.

— Mais vous auriez de la peine à vous passer d'elle, ajouta miss Winter.

— C'est vrai, madame, mais elle aurait une meilleure nourriture, que je ne peux lui donner ; c'est un vilain endroit ici pour une jeune fille. Je n'y ai pas été accoutumée, j'allais à l'église et à l'école ; mais ici c'est un misérable endroit. »

Personne ne le nia, et la société quitta la chaumière silencieusement. Alan et Norman les rejoignirent en leur disant qu'un des surveillants leur avait raconté de tristes traits de la sauvagerie et de la brutalité de ces malheureux habitants. On ne voyait pas de remède à un mal si grave. Le pasteur de Stoneborough, M. Ramsden, était peu zélé et peu payé ; il laissait presque entièrement le soin de sa paroisse aux deux sous-maîtres du collège, M. Willmot et M. Harisson. Ces deux messieurs faisaient tout ce qu'il leur était possible de faire dans l'intérieur de la ville ; il y avait peu d'espoir qu'ils pussent s'occuper de Cocksmoor.

« Voilà qui serait un objet digne de notre ambition, dit Ethel en reprenant le chemin de la maison ; proposons-nous pour but d'élever une église à Cocksmoor.

— Combien de temps nous donnes-tu pour cela ? demanda Norman.

— Je ne sais pas ; c'est égal ; mais j'y penserai jusqu'à ce qu'elle soit finie.

— Ce ne serait pas si long, dit Flora, si l'on pouvait faire une souscription.

— Une souscription à un sou, suggéra Norman ; mais j'aimerais mieux la faire bâtir à moi seul.

— Ainsi tu l'approuves ? dit Ethel. Et vous, monsieur Ernescliffe ?

— Je crois que je peux me risquer à ce taux-là, » dit-il en souriant.

Miss Winter lança un regard de reproche à Ethel. La jeune fille se retira en arrière et tomba dans une profonde rêverie. Elle avait entendu parler de jeunes filles qui écrivaient des poésies, des romans, et qui gagnaient beaucoup d'argent. Ne pouvait-elle pas, elle aussi, tirer parti de la foule d'idées qui se croisaient dans

son esprit? Elle écrirait, publierait, gagnerait de l'argent, le donnerait à son père, sans lui dire d'où il venait, et le prierait de faire bâtir l'église. Un clocher, des arcs-boutants, des clochetons, s'élevaient devant elle; elle était sous le portique à côté de Norman, une population religieuse et paisible bénissait le bienfaiteur anonyme par les soins de qui la bonne nouvelle du salut lui était annoncée.

Ils étaient tout près de chez eux, lorsque la vue d'une foule rassemblée dans la grande rue les arrêta. Norman et M. Ernescliffe s'avancèrent pour savoir ce que c'était. M. Ernescliffe revint précipitamment. « Il est arrivé un accident; il vaut mieux descendre la petite rue et rentrer par le jardin. »

Il repartit en courant. Les jeunes demoiselles obéirent en silence. Sans savoir pourquoi, Ethel était parfaitement sûre que cet accident les concernait; dévorée d'inquiétude, elle marchait rapidement sans en rien témoigner. En approchant de la maison, elle laissa passer miss Winter la première. La grande porte était ouverte; les domestiques allaient et venaient en désordre. L'une des femmes poussa un cri d'effroi.

« Oh! mademoiselle! mademoiselle! savez-vous?

— Non; quoi? qu'est-il arrivé? Ce n'est pas Mme May? s'écria miss Winter.

— Oh! mademoiselle, c'est tous, tous... La voiture a versé, et...

— Qui est blessé?... maman? papa...? Oh! dites-moi! cria Flora.

— Voici ma bonne! » Et Ethel courut à elle. « Ma bonne, ma bonne, qu'est-ce que c'est?

— Mes pauvres, pauvres enfants! » dit la vieille bonne en l'embrassant avec passion. Henry et Marie, serrés l'un contre l'autre, se tenaient derrière elle.

Un étranger, suivi d'Adams, le palefrenier, entra dans la maison.

« On va apporter mademoiselle, » dit quelqu'un.

Incapable d'en écouter davantage, Ethel s'enfuit, comme si elle avait espéré par là échapper à la vérité; elle courut dans sa chambre, tomba à genoux devant son lit et cacha sa tête dans ses couvertures.

Elle entendit des pas lourds résonner dans le bas de

la maison, puis des pas rapides qui se dirigeaient de son côté. Norman s'élança dans la chambre et tomba sur une chaise. Il était d'une pâleur livide et tremblait de la tête aux pieds.

« Oh! Norman, Norman, parle-moi; qu'est-ce que c'est? »

Il gémit sans articuler un son distinct: il appuya sa tête contre elle; il étouffait. Ethel eut peur.

« Je vais appeler. »

Mais il la retint.

« Non, non, n'appelle pas... »

Il ne put achever; ses dents claquaient; il se trouvait mal. Ethel essaya de le soutenir; mais elle ne réussit qu'à amortir sa chute; il tomba sur le plancher; elle lui apporta de l'eau.

« Est-ce que... Oh! dis-le-moi... sont-ils gravement blessés? Essaye de me parler.

— On dit que Marguerite vit, dit Norman d'une voix entrecoupée; mais... et papa... il était debout... assis... il a marché... il est mieux...

— Est-il blessé?

— Son bras... »

Mais un nouvel étourdissement l'arrêta.

« Maman?... » murmura Ethel,

Mais Norman cacha sa tête dans l'oreiller qu'elle avait placé sous lui.

Ethel était frappée de stupeur, et l'état où elle voyait son frère la préoccupait plus que le sentiment vague du malheur qui était arrivé. Ils restèrent quelques moments en silence. Norman était agité d'un tremblement nerveux. On entendit de nouveau des pas lourds, des portes qu'on ouvrait et qu'on fermait, et des voix étouffées. Norman se retourna et pressa son front de sa main, comme pour se forcer à rester tranquille.

« Oh! qu'est-il arrivé, qu'est-ce que c'est? s'écria Ethel, que ces bruits vagues ramenèrent à la réalité. M. Ward, cria-t-elle en se levant, est-il ici?

— Oui, répondit Norman d'une voix défaillante; il était là... il l'a dit...

— Quoi... maman... »

Ethel commençait à comprendre; mais elle se refusait à croire. Norman lui serra la main convulsivement.

« Où est-elle? que lui font-ils? »

— Il n'y a rien à faire. Quand ils l'ont relevée... elle était...

— Morte!

— Morte. »

Norman se cacha de nouveau la tête. Ethel s'assit auprès de lui, trop écrasée pour éprouver les sensations ordinaires de la douleur. Un moment après, Norman reprit la parole :

« La voiture a été complètement renversée; sa tête a frappé contre une borne...

— L'as-tu vue?

— Je l'ai vue lorsqu'on l'a relevée... »

Norman parlait d'une voix entrecoupée, comme s'il respirait difficilement.

— Papa n'était qu'étourdi... il s'est relevé lui-même... Il est allé auprès d'elle... lui a tâté le pouls... et puis il est retombé sur elle.

— M'as-tu dit... je ne me rappelle pas... Est-il blessé? »

Norman frissonna.

« Son bras a été comme tordu... Il est cassé... »

— Mourra-t-il aussi? demanda Ethel d'un ton presque calme par l'excès de la stupéfaction.

— Non... non... non...

— Et Marguerite?

— On l'apportait à la maison... Je vais voir..... Qu'est-ce donc qui m'arrive? s'écria-t-il en colère contre lui-même, en voyant qu'il ne pouvait rester assis.

— Tu ne peux pas tenir debout, mon cher Norman; couche-toi; j'irai voir.

— Que c'est ridicule, que c'est stupide!... »

Mais il fut obligé de se recoucher. Ethel, toute tremblante, descendit comme elle put; mais, redoutant ce qu'elle pourrait rencontrer, elle se dirigea vers la chambre des enfants. Elle y trouva les pauvres petits fort effrayés. Marie était assise sur une petite chaise à côté du berceau, Blanche sur ses genoux, Henry et Tom appuyés contre elle; Aubrey s'endormait. Marie leva le doigt lorsque sa sœur entra.

« Chut! il ne faut pas réveiller la petite. »

Ethel sentit pour la première fois son cœur traversé comme par une flèche aiguë.

« Où sont-ils ? murmura-t-elle. Comment est papa ? qui est avec lui ? »

— M. Ward et Alan Ernescliffe, dit Henry ; ma bonne nous a dit tout à l'heure qu'on lui remettait le bras.

— Où est-il ?

— Sur le lit de son cabinet de toilette. »

Ethel demanda où était Flora.

« Avec Marguerite. »

Mais ils l'entendirent monter rapidement l'escalier. Ethel et Henry s'élançèrent à sa rencontre.

« Ne me retenez pas, je viens chercher des mouchoirs, dit Flora.

— N'est-elle pas dans sa chambre ?

— Non, elle est dans celle de maman, » dit Henry en se détournant.

Ethel courut après sa sœur, et, ouvrant les tiroirs les uns après les autres, sans savoir ce qu'elle cherchait, elle lui demanda comment étaient son père et Marguerite.

« On ne peut rien savoir encore de Marguerite... Elle a remué... elle a gémi... On ne croit pas qu'elle ait rien de cassé ; mais on craint pour sa tête... Oh ! si papa pouvait... »

— Et papa ?

— M. Ward est auprès de lui ; mais son bras est horriblement fracturé. Il ne paraît pas avoir repris connaissance. Ne me retiens pas.

— Ne puis-je pas aider à quelque chose ? demanda Ethel en la suivant.

— Non. Je ne vois pas trop ce que tu pourrais faire. Miss Winter est avec moi auprès de Marguerite ; il n'y a presque rien à faire. »

Ethel fut soulagée ; elle avait peur de ce qu'elle pourrait voir. Flora s'éloigna à la hâte, trop occupée et trop utile pour avoir le temps de réfléchir. Henry était retourné vers ses frères et sœurs ; Ethel revint à Norman. Ils restèrent longtemps l'un à côté de l'autre sans parler, sans remuer, écoutant les bruits qui se succédaient dans la maison. Ils avaient laissé la porte entr'ouverte et ne perdaient pas un mouvement. Ils ne s'apercevaient pas que le froid et l'obscurité les gagnaient.

Ils entendirent crier le petit enfant, et la bonne qui

montait, puis Henry qui appelait Norman à voix basse. Norman, ayant à peu près recouvré ses esprits, alla le chercher et l'amena dans la chambre d'Ethel. Le jeune garçon leur raconta que le bras de son père était cassé à deux endroits, et que son coude avait été sérieusement endommagé par la roue. Il était couvert de contusions, et, quoique M. Ward espérât qu'il n'y avait rien de sérieux à la tête, il était toujours sans connaissance. Cependant il avait gémi plusieurs fois pendant qu'on lui remettait le bras; Marguerite était dans le même état d'insensibilité.

Les cris lamentables de leur petite sœur leur fendaient le cœur. Norman se promenait avec agitation dans la chambre; il voulait descendre et ne l'osait pas.

Marie vint l'avertir que M. Wilmot était en bas, demandant s'il pourrait leur être utile.

« Miss Winter dit qu'il faut que tu ailles lui parler.

— Où est-il?

— Au salon. »

Norman demanda ce qu'il fallait dire.

« Dis qu'il n'y a rien à faire: personne ne peut rien faire. Va vite.

— Tu reviendras dès qu'il sera parti, » cria Ethel.

Norman descendit lentement; il frissonna en passant devant les chambres des blessés. Il trouva au salon M. Wilmot, Alan Ernescliffe et le chirurgien. M. Wilmot lui tendit la main avec un regard d'affection et de bonté qui lui allait droit au cœur. Le ministre attira le jeune garçon auprès de lui et le fit asseoir sur le canapé, tout en continuant ce qu'il disait.

« Vous pensez donc qu'il vaut mieux que je n'aille pas dans sa chambre?

— Oui, je le crois, répondit M. Ward; il a reconnu M. Ernescliffe; une autre personne pourrait l'agiter. Je redoute le moment où il reviendra complètement à lui-même.

— Est-il tout à fait sans connaissance?

— Non, il n'est qu'étourdi par le coup, et par la douleur. Il a parlé à Mlle Flora lorsqu'elle lui a apporté du thé.

— Quelle admirable présence d'esprit elle a montrée,

dit Alan; je craignais qu'elle ne lui répondit quelque chose qui l'agitât; mais, au contraire, elle l'a calmé.

— Elle est vraiment remarquable! Tant de jugement et d'activité, dit M. Ward; je ne sais ce que nous aurions fait sans elle. Mais il nous faut M. Richard; l'a-t-on envoyé chercher? »

Norman et Ernescliffe se regardèrent.

« Est-il à Oxford, ou chez son précepteur? demanda M. Ward.

— Il doit être à Oxford aujourd'hui; n'est-ce pas, Norman?

— Quelle heure est-il? La poste est-elle partie? Sept heures. Non; nous avons encore le temps, » dit M. Ward.

Pauvre Norman, il savait que c'était à lui d'écrire; il en était incapable; il lança un regard désolé à M. Wilmot.

« Ne vaudrait-il pas mieux, dit celui-ci, que j'allasse le chercher tout de suite et que je le ramenasse? Si je prends le train direct, j'arriverai aussi vite et même plus vite qu'une lettre.

— Et c'est ce qui vaut le mieux pour lui, pauvre garçon! dit M. Ward; il sera au désespoir; mais il faut absolument qu'il soit ici; vous pouvez être de retour demain au soir.

— Oh! merci, monsieur, s'écria Norman.

— Puisque c'est décidé, je vais retourner auprès du docteur, dit Alan; je n'aime pas à laisser Flora seule avec lui.

— Quel bonheur que ce jeune homme soit ici, dit M. Wilmot; il a tout à fait pris la place de Richard.

— C'est un trésor, continua le chirurgien; il a une sensibilité, une adresse, des ressources dignes d'un marin.

— Que faudra-t-il dire au pauvre Richard? demanda M. Wilmot.

— Dites-lui que j'ai tout lieu d'espérer que son père ira bien si l'on peut l'empêcher de s'agiter, mais que tout dépend de là; il est naturellement si nerveux, si impressionnable; dites-lui que M. Ernescliffe le soigne à merveille: il a été accoutumé aux malades, sur cette côte d'Afrique; le docteur l'aime beaucoup.

Quant à Mlle May, il est difficile de rien dire de précis sur elle ; la seule chose certaine, c'est qu'elle n'a rien de cassé ; c'est une affaire de temps. »

Flora entr'ouvrit la porte et appela M. Ward ; M. Wilmot et Norman restèrent seuls ; Norman se couvrit la figure de ses mains et fit entendre des gémissements étouffés. Son maître le regardait avec inquiétude ; mais il lui sembla que ce n'était pas le moment de parler de consolation.

« Que Dieu vous bénisse et vous soutienne, et qu'il fasse tourner tout ceci pour votre bien, mon cher enfant ! lui dit-il avec bonté en lui serrant la main ; j'espère vous ramener votre frère demain.

— Je vous remercie, monsieur, » fut tout ce que Norman put répondre. Dès que M. Wilmot fut parti, Norman sortit de la chambre ; il rencontra M. Ward sur le palier, qui lui dit, à son grand soulagement, qu'il était plus prudent de ne pas entrer chez son père dans ce moment. Rien ne l'empêchait de retourner auprès d'Ethel et de Henry, et de leur raconter ce qui s'était passé, assez humilié de ne pouvoir rien faire, tandis que Flora faisait beaucoup et qu'un étranger soignait son père. Si cela avait été nécessaire, Norman aurait essayé de se vaincre ; mais, lorsqu'on lui dit qu'il ne ferait que du mal, il céda et s'éloigna.

Ils restèrent ensemble jusque près de neuf heures ; la bonne, après avoir mis les cadets au lit, vint les chercher. « Mes chers enfants, mes pauvres chéris ! » dit-elle en les trouvant dans l'obscurité, les mains glacées ; elle les fit entrer dans sa chambre, où Marie était déjà, les plaça auprès du feu, et leur donna à chacun une tasse de thé. Marie et Henry mangèrent par désœuvrement ; Norman, la tête appuyée sur sa main, but son thé, mais sans manger. Ethel ne voulait ni thé ni rien du tout, mais elle fut obligée de céder aux instances de sa bonne.

La bonne les envoya tous se coucher ; elle y conduisit elle-même les deux jeunes filles, les aida à se déshabiller, et quitta Marie prête à s'endormir, tant elle avait pleuré ; ses larmes avaient recommencé à couler en faisant sa prière. Ethel ne pouvait fermer les yeux.

La vieille bonne alla dans la chambre des garçons,

borda leurs lits, comme s'ils eussent été de petits enfants.

« Dieu vous bénisse, mes chéris! » dit-elle en leur donnant un baiser qui rafraîchit le cerveau brûlant de Norman et sous l'impression duquel cédèrent tous les efforts que faisait Henry pour ne pas pleurer.

Flora était toujours dans la chambre de Marguerite; elle y était trop utile pour qu'on pût se passer d'elle. Ainsi se termina ce terrible samedi.

---

## CHAPITRE IV

Quelle triste et longue journée que celle du dimanche! Personne n'alla à l'église, les enfants erraient mélancoliquement dans la maison, parlant à voix basse. On leur dit d'aller au salon; et lorsque Blanche demanda pourquoi ils ne pouvaient pas aller dans la salle d'études, Tom lui serra la main en frissonnant. On permit à Ethel d'entrer auprès de Marguerite, et même de prendre pour un moment la place de miss Winter; mais elle ne se sentait pas assez utile, pour ne pas éprouver une sorte de crainte, d'étonnement, en présence de ce corps immobile, insensible, d'une pâleur mortelle. D'ailleurs, la vue de cette chambre, de ces objets d'un usage journalier à celle qui n'était plus, l'étouffait et lui causait comme un poids insupportable. Elle restait dans un coin, la figure cachée dans ses mains, et, dès qu'elle le put, elle retourna auprès de Norman.

Il était défendu d'entrer chez le docteur; il était toujours dans le même état, plongé dans une sorte d'apathie; il ne parlait que quand on le questionnait; il n'était permis qu'à Flora et à M. Ernescliffe de lui parler. Henry passa presque toute sa journée à dormir; Ethel lisait et engageait Norman à en faire autant; Marie empêchait les plus jeunes de faire du bruit et leur conseillait, pour les occuper, de guetter l'arrivée de Richard.

Ils poussèrent un cri de joie quand, vers quatre heures, ils l'aperçurent, se dirigeant vers la maison, et,

malgré l'air honteux de Marie et de Tom, lorsque Ethel fit une exclamation de reproche, il y eut comme un soulagement général, quand on sut que le frère aîné arrivait : les enfants savaient qu'ils ne seraient plus ni isolés, ni abandonnés, et qu'ils auraient quelqu'un pour les consoler et prendre soin d'eux.

Henry courut ouvrir la porte, et Richard, avec sa petite personne bien arrangée, sa figure jeune et fraîche, rouge d'émotion, mais calme d'ailleurs, se trouva au milieu d'eux. Ses sœurs et ses frères cadets le dévorèrent de caresses; il les leur rendit avec usure, tout en lisant dans le regard des aînés que son père et sa sœur n'étaient pas plus mal.

Puis-je voir papa? furent les premières paroles intelligibles qu'il put prononcer. Ethel ne le croyait pas; mais elle le conduisit dans la chambre de Marguerite, où il resta quelques instants sans parler; il murmura à Flora qu'il allait retourner auprès des autres, et qu'elle l'appellerait si elle avait besoin de lui; il redescendit suivi d'Ethel.

Tom et Blanche, que cette longue tranquillité fatiguait, avaient commencé à se taquiner; Norman les réprimanda avec vivacité, et Blanche se mit à pleurer. Mais l'entrée de Richard ramena la paix : il s'assit près d'eux, prit Blanche dans ses bras, et sa douce voix la calma comme par enchantement,

Flora entra tard dans la soirée dans la chambre de son père; il avait les yeux fermés, la respiration hale-tante, le front contracté par la souffrance. Elle le regarda d'un air désolé, comme pour le supplier de revenir prendre sa place au milieu d'eux. Après son activité de la veille, elle avait de la peine à supporter la tranquillité de ce jour. Elle n'avait pas eu le temps de réfléchir, et, maintenant que les pensées lui revenaient en foule, elle trouvait difficile de n'avoir plus qu'à attendre patiemment.

« N'y a-t-il aucun changement? demanda Alan avec bonté.

— Non, répondit-elle d'une voix basse et triste; elle a cependant dit une fois : « Je vous remercie. »

Flora tressaillit en entendant prononcer le nom de Marguerite; les yeux de son père étaient fixés sur elle.

« Parlez-vous d'elle? demanda-t-il.

— Oui, cher papa, répondit Flora sans perdre sa présence d'esprit, quoiqu'elle eût peur de la question qui suivrait. — Elle est calme; ne vous tourmentez pas à son sujet, je vous en prie.

— Dites-moi, — il était évident qu'il avait recouvré complètement l'usage de ses sens; — qu'a-t-elle? »

Il continua ses questions jusqu'à ce que Flora lui eût expliqué en détail l'état de sa sœur; mais elle fut consternée lorsqu'il lui déclara qu'il voulait aller auprès de Marguerite. Très alarmée, elle le conjura d'y renoncer; elle en appela à Alan, qui le pria d'attendre au moins la permission de M. Ward; mais le docteur ne voulut rien entendre et la renvoya avertir qu'il allait se lever.

M. Ernescliffe suivit Flora hors de la chambre, et, la voyant si désolée, il essaya de la consoler.

« Vous voyez qu'il a toute sa connaissance; ses idées sont parfaitement claires et lucides.

— Je vous en supplie, essayez de l'en empêcher, jusqu'à ce que j'aie eu le temps de faire chercher M. Ward.

— Je ferai ce que je pourrai; mais je le crois tout à fait en état de juger par lui-même; je crains que nous ne lui fassions plus de mal que de bien en cherchant à l'arrêter.

— Mais vous savez, reprit Flora d'une voix étouffée, en lui montrant la porte de la chambre, elle est là; c'est la chambre de maman; il va tout comprendre.

— Je crois qu'il le sait, dit Alan; c'est ce qui lui a fait perdre connaissance après l'accident; au premier moment, il avait toutes ses facultés. Il m'a semblé qu'il avait mieux sa tête que nous ne pensions, mais qu'il ne pouvait se résoudre à envisager la réalité de son malheur; il redoutait aussi qu'on lui parlât d'elle, de votre sœur; il a été soulagé lorsque nous avons prononcé son nom. Je suis persuadé qu'il sait le reste; allez seulement; soyez calme comme vous l'avez été jusqu'à présent, et tout ira bien. »

Flora s'éloigna. Ethel se chargea volontiers de faire chercher M. Ward; elle se hâta de sortir de la chambre de sa sœur, en proie à une sorte de terreur. Peut-être redoutait-elle une occasion de donner un libre cours à son chagrin. Elle désirait ardemment revoir son père;

mais elle avait peur de le rencontrer; après avoir fait sa commission et avoir raconté à ses frères ce qui se passait, elle resta à rôder dans les corridors et sur l'escalier pour avoir quelques nouvelles. Enfin, Flora sortit et se dirigea précipitamment vers la chambre des enfants, parla à Ethel tout en marchant.

« Cela s'est mieux passé que je ne l'espérais : il a été calme et tranquille; il est revenu seul dans sa chambre. Oh! pourvu que cela ne lui fasse pas de mal; que je voudrais qu'il eût déjà vu la petite?

— L'a-t-il demandée?

— Oui, il voulait même venir auprès d'elle; mais je l'en ai empêché; ma bonne, entendez-vous, papa veut voir la petite, donnez-la-moi.

— Vous ne pourrez jamais la porter, mademoiselle Flora; vous tremblez trop. A-t-il été auprès de Mlle Marguerite?

— Oui, il boitait un peu et marchait avec peine.

— Crois-tu que Marguerite l'ait reconnu? demanda Ethel.

— Elle a répondu à ses questions avec ce ton rêveur, comme si elle dormait; papa est de l'avis de M. Ward; il croit qu'elle reprendra bientôt toute sa connaissance; il est tout à fait en état d'en juger.

— Eh! crois-tu qu'il sache tout?

— Oh! j'en suis sûre; il a demandé à voir la petite; il vous demande aussi, ma bonne; seulement, faites bien attention de ne rien dire qui puisse l'agiter. »

La vieille bonne promit tout ce qu'on voulut; mais, en approchant de la chambre de son maître, elle commença à pleurer et à sangloter si fort, que Flora fut obligée de prendre l'enfant et de la laisser derrière la porte ouverte. Ethel resta aussi à écouter : il régnait un profond silence dans la chambre; les petits cris de l'enfant ne tardèrent pas à l'interrompre; puis Ethel entendit son père la caresser et la tranquilliser, avec une voix si douce et des paroles si tendres, que l'espèce de terreur que la jeune fille éprouvait depuis la veille se dissipa comme par enchantement; il lui sembla qu'on lui rendait son père. Son cœur bondit de joie, et une impulsion dont elle ne fut pas maîtresse la conduisit auprès du lit du malade, oubliant ses propres craintes et le danger

de lui faire du mal. Il était couché avec sa petite fille tout près de lui; sa figure n'était point changée. Rien ne rappela à Ethel la prudence qu'on lui avait tant recommandée; aussi elle s'écria avec une brusquerie qui consterna Flora :

« Papa, ne faudrait-il pas la baptiser? »

Le docteur leva les yeux sur Ethel et les reporta sur l'enfant.

« Oui, dit-il faiblement, il faut que quelqu'un s'en occupe. Richard est-il arrivé? »

— Oui, papa.

— Envoyez-le-moi. Où est la bonne? »

Ethel s'éloigna un peu alarmée de ce qu'elle avait fait, et elle vit bien à la figure de M. Ernescliffe et de Richard, lorsqu'elle le leur raconta, qu'ils la trouvaient imprudente.

Richard rougit de bonheur en apprenant que son père le demandait. Il n'y avait pas à redouter qu'il manquât d'empire sur lui-même et qu'il agitât son père par une explosion de sentiment; naturellement peu expansif, il était complètement abattu, non seulement par la perte de cette tendre mère qui s'était toujours placée entre lui et l'impatience de son père, mais encore par la crainte qu'il ne pût ni aider ni consoler son père dans sa profonde douleur.

Mais le regard doux et triste qui rencontra le sien, la voix lente et faible qui l'accueillit avec affection chassèrent bien loin l'idée qu'il s'était faite que son père ne l'aimait pas. Et, lorsque celui-ci ajouta : « Je suis bien aise que tu sois venu; tu veilleras à ce qu'on fasse ce qu'il faut; » le pauvre garçon se sentit utile et reprit courage : il vit que son père avait confiance en lui et qu'il était heureux de l'avoir à ses côtés. L'admirant, l'aimant passionnément, très défiant de lui-même, Richard avait fini par croire qu'il ne serait jamais pour son père qu'une occasion de mécomptes et de contrariétés.

Il resta auprès de lui toute la soirée, et il obtint de le veiller la nuit suivante. Le docteur était beaucoup plus calme qu'on ne l'aurait attendu d'un homme si vif et si impressionnable; mais ce coup violent, inattendu, et ses souffrances paraissaient avoir amorti et comme

éteint ses sensations et sa faculté d'exprimer ce qu'il sentait.

« Je vais demander si je puis souhaiter le bonsoir à mon père, dit Ethel à Norman en montant se coucher. Veux-tu que je le demande aussi pour toi ? »

Norman pâlit ; il hésitait. Il secoua la tête sans répondre et courut après Henry.

Richard dit à Ethel qu'elle pouvait entrer ; rien ne lui parut plus douloureusement triste que le tendre regard qui s'arrêta sur elle. Ethel prit la main de son père et lui demanda s'il souffrait beaucoup.

« Cela va mieux, mon enfant, répondit-il à voix basse ; puis, comme elle se baissait pour l'embrasser, il ajouta : « Il faut prendre soin des petits enfants.

— Oui, papa ; » et deux grosses larmes montèrent lentement aux yeux de la jeune fille, comme si elle avait eu le cœur trop serré pour pleurer.

« Vont-ils tous bien ? »

— Oui, papa.

— Sont-ils sages ?

— Oui ; ils ont été très sages tout le jour. »

Il poussa un profond soupir, et les larmes d'Ethel coulèrent le long de ses joues.

« J'espère que je les verrai demain ; Dieu te bénisse, mon enfant ; bonsoir, bonne nuit ! »

Ethel trouva la pauvre Flora épuisée de fatigue et des efforts qu'elle avait faits pour se contenir ; elle était sous l'influence d'une réaction inévitable. Couchée sur son lit, sanglotant comme si son cœur allait se briser, et appelant avec désespoir : *Maman ! maman !* elle cachait son visage dans son oreiller pour étouffer ses cris. Ethel, intimidée par la violence de son chagrin, la suppliait de se calmer : la pauvre enfant aurait voulu aller chercher quelqu'un, mais qui... Elle se rappela que leur mère ne les consolerait plus. Marguerite et papa étaient trop malades ; leur vieille bonne occupée auprès de sa sœur. Ethel restait à côté de Flora, ne sachant plus que lui dire, et Flora continuait à sangloter. Marie se réveilla ; effrayée de la douleur de sa sœur, elle se mit à pleurer aussi. Elles entendirent bientôt frapper à la porte, et la voix de Richard demandant ce qui leur arrivait.

Il entra, et ses douces paroles, ses tendres caresses tranquillisèrent Marie, comme autrefois, lorsqu'il était si fier que sa mère lui confiât ses frères et sœurs à soigner. Flora se calma peu à peu et le supplia de retourner auprès de son père. Richard les quitta après avoir conseillé à Ethel de lire à haute voix jusqu'à ce que Flora s'endormît. Ethel lisait encore que ses deux sœurs dormaient profondément. Elle croyait être sous l'influence d'un rêve, et elle était convaincue qu'en se réveillant elle verrait que rien de ce qui s'était passé n'était vrai et que leur vie reprendrait son cours accoutumé.

Elle finit par s'endormir aussi, et ne se réveilla que fort tard ; Flora était déjà descendue chercher des nouvelles des malades. Marguerite était toujours dans le même état<sup>6</sup> ; son père s'était assoupi après une nuit fort agitée ; il avait souffert de son bras et il avait eu de la fièvre. Chaque fois que Richard espérait qu'il était plus tranquille, il l'entendait soupirer et murmurer avec angoisse : « Maggie, oh ! ma Maggie ! »

Norman paraissait très malheureux ; sa figure était pâle et défaite. Henry raconta qu'il avait parlé, gémi et même crié pendant son sommeil, et que, ne pouvant plus dormir, lui, Henry, avait fini par le réveiller ; ce qui l'avait calmé.

Les enfants restèrent toute la matinée au salon. On entendit des pas dans la maison, des allées et des venues tout à fait inusitées. Richard et M. Esnescliffe seuls en savaient la raison. Suivant l'usage en pareil cas, les habitants de Stoneborough prétendaient que depuis longtemps ils avaient prédit ce qui venait d'arriver. Le docteur avait toujours conduit ses chevaux avec une imprudence inouïe ; c'était un miracle qu'il n'eût pas eu d'accident plus tôt. M. Ernescliffe et Adams disaient tout bas qu'il n'aurait pas fallu atteler de sitôt le nouveau cheval noir.

« J'ai vu papa, s'écria Henry en entrant au salon après qu'on leur eut rendu la liberté ; sa porte était ouverte ; il m'a entendu et m'a appelé ; il m'a dit qu'il aimerait que nous allassions tour à tour lui faire une visite. Norman, ne ferais-tu pas bien d'y aller ? »

Norman tressaillit et se hâta de sortir de la chambre ;

mais il tremblait si fort qu'il eut de la peine à ouvrir la porte. Ethel, voyant son agitation, le suivit précipitamment. Il fut obligé de s'arrêter au haut de l'escalier et de s'appuyer contre la balustrade, respirant avec peine et le front mouillé de sueur.

« Je t'assure, mon cher Norman, lui dit-elle, qu'il n'y a rien qui puisse te troubler à ce point ; il est comme à l'ordinaire ; on ne dirait pas qu'il soit rien arrivé. »

Mais Norman demeurait immobile, incapable de bouger.

« Eh bien ! dit Ethel, n'y va pas à présent ; tu iras lorsque tu seras mieux, un peu plus tard ; il ne t'a pas demandé en particulier.

— Je ne veux pas me laisser dominer par une niaiserie pareille, » dit Norman en s'avancant et ouvrant brusquement la porte de son père. Il supporta l'entrevue assez bien ; il tenait la main de son père entre les siennes, sans parler, en détournant la tête, de peur que le malade ne vît l'expression de sa figure.

Presque au même instant, la bonne entra pour donner des nouvelles de Marguerite. Le jeune garçon saisit cette occasion de s'échapper ; il courut s'asseoir au haut de l'escalier, et il appuya sa tête contre Ethel.

« Qu'est-ce donc qui me rend si ridicule ? » dit-il d'une voix faible, mais indignée.

Le chirurgien, M. Ward, montait en cet instant. Norman fut obligé de se déranger pour le laisser passer. M. Ward remarqua sa pâleur, et Ethel, quoiqu'elle sût que cela contrarierait son frère, raconta ce qui s'était passé.

« Oh ! oh ! dit M. Ward en se dirigeant vers la salle à manger, nous allons mettre ordre à cela tout de suite ; voulez-vous avoir la bonté de me procurer de l'eau chaude ? miss Ethel. »

Armée du cordial que le docteur avait préparé, Ethel pourchassa son frère jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé, et finit par le persuader, malgré ses reproches et ses gronderies, d'avalier le contenu du verre, puis elle l'engagea à faire le tour du jardin, et il se sentit tellement mieux, qu'il put retourner auprès de son père.

Il y avait une autre chambre où Ethel et Norman

avaient bien envie d'entrer ; mais ils n'osaient pas le demander. Richard vint les rejoindre pendant qu'ils étaient au jardin.

« Ne voulez-vous pas venir dans le cabinet d'études ? » dit-il d'une voix sérieuse et triste.

Ethel et Norman le prirent par la main, et bientôt ils furent en présence de cette figure calme, insensible, mais belle encore. Jusque-là, ils n'avaient pas pensé avec autant de force que le doux regard de ses beaux yeux bleus ne les guiderait plus, ne les surveillerait plus, que son sourire ne les encouragerait plus, ne les accueillerait plus. La voir là, insensible pour la première fois à leur présence, à leur douleur, leur paraissait incompréhensible ; ils ne pouvaient y croire, et, oppressés par la nouveauté même de leur chagrin, ils restaient silencieux autour d'elle. Ethel, en quittant la chambre, aperçut Aubry et Blanche dans le jardin : « Ils ne se la rappelleront jamais ! Oh ! pourquoi ? pourquoi ? »

Il n'y avait point de proches parents à faire avertir. Le docteur May était fils unique, et la sœur de sa femme, Mme Arnott, était à la Nouvelle-Zélande ; son frère était mort depuis longtemps, et sa veuve, qui demeurait à Édimbourg, leur était à peu près inconnue.

Mais, si la famille May n'avait pas beaucoup de parents, elle était riche d'amis, dont la plupart lui étaient attachés par la reconnaissance autant que par l'affection. Aussi il arrivait à chaque instant des billets, des lettres, des messages auxquels Flora, Richard et Alan étaient constamment occupés à répondre. Mais personne cependant n'était placé de manière à les aider, et au fait il n'y avait pas grand'chose à faire. Miss Winter leur fut d'un secours précieux, et Alan était infatigable, soit dans les soins qu'il donnait au docteur, soit pour des conseils dans certains arrangements à prendre ; plus âgé que Richard, il avait plus d'expérience des choses de la vie. M. Wilmot venait souvent les voir ; il entra même auprès du docteur, à qui sa visite parut faire plaisir.

On devait baptiser la petite fille ce jour même. L'usage de Stoneborough était de consacrer un dimanche par mois aux baptêmes en général, à moins que par une

raison ou par une autre on ne préférât un jour particulier. Puisqu'on n'avait pu baptiser l'enfant le dimanche précédent, comme on en avait eu l'intention, on décida de la porter à l'église au service de l'après-midi.

Richard avait touché au cœur la vieille bonne en la priant de représenter Marguerite ; Mme Hoxton était l'autre marraine, et il pria M. Ernescliffe de vouloir bien se considérer comme le vrai parrain et non pas seulement comme un représentant. Les enfants cadets devaient accompagner leur petite sœur. En dépit de toutes les convenances, Ethel avait un extrême désir d'y aller aussi, et, malgré les représentations de miss Winter, elle persistait dans cette idée ; elle finit par dire qu'elle en appellerait à son père ; mais Flora l'arrêta en lui disant : « En vérité, je ne crois pas qu'il existe une personne plus dénuée de toute espèce d'égards que toi. »

Très confuse et honteuse, Ethel promit que, si on lui permettait d'aller auprès de son père, elle ne dirait pas un mot du baptême, à moins qu'il ne commençât, et, en effet, il la pria de lui en lire la liturgie. Flora ouvrit la porte de Marguerite pour écouter aussi, et, quand la lecture fut finie, ils restèrent tous silencieux.

« Comment pourrons-nous bien élever notre pauvre petite sœur sans mère ? » se demandaient les deux jeunes filles.

L'une se répondit :

« J'espère que nous l'élèverons très bien, cette chère petite ; j'ai vu que quand il le fallait je pouvais me tirer d'affaire. Je n'aurais pas cru d'avance que je me serais rendue aussi utile, et c'est grâce à l'éducation que m'a donnée ma chère maman. J'en viendrai à bout, j'en suis sûre ; ils apprendront à se confier en moi et à me respecter. Comme cela m'a été doux lorsque papa m'a dit que c'était une consolation pour lui que je puisse soigner Marguerite ! »

Voici à peu près quelles furent les réflexions de l'autre :

« Pauvre petite, c'est encore plus triste pour elle que pour nous ; elle ne se rappellera jamais maman ; mais si Marguerite se rétablit, elle la soignera, et nous,

nous l'aiderons, c'est notre devoir ; mais moi, si sotté souvent, si étourdie, si j'allais faire du mal à ces chers enfants par ma négligence ou mon mauvais exemple ! Oh ! que deviendrai-je, maintenant que je n'ai plus personne pour me diriger ? Si j'allais faire de la peine à papa par mon étourderie ! »

On entendit le bruit des enfants qui rentraient à la maison.

« Pouvons-nous vous l'apporter ? demanda Flora à son père.

— Oui, mes enfants. »

Flora posa sa petite sœur à côté de son père, qui l'entoura de son bras. Le docteur regardait cette petite figure placide, qui lui rappelait l'expression douce et calme de sa femme.

« Gertrude-Marguerite, dit Flora.

— Ma petite fleur de Marguerite, ma Maggie ! murmura le docteur d'une voix tendre.

— Nous permettez-vous de la porter à sa marraine, demanda Ethel, pour voir si elle y fera attention ? »

Le docteur avait l'air de le désirer.

« Non, répondit-il cependant, en soupirant profondément ; non, il vaut mieux ne pas risquer de l'agiter. Mes enfants, ajouta-t-il, il faut apprendre à être attentifs et à réfléchir ; nous n'avons plus personne qui pense pour nous maintenant. »

Flora pressa le petit enfant dans ses bras ; deux grosses larmes qu'Éthel ne put retenir coulèrent le long de ses joues.

Marie s'écria : « Je tâcherai de ne plus être sotté. »

Et Blanche grimpa sur le lit pour embrasser son père.

« Je veux être toujours sage, papa, dit-elle.

— Marguerite, la Marguerite de papa, murmura Ethel en s'emparant de sa sœur pour un instant ; petite fleur de maman, nous te garderons, nous te soignerons. Oh ! que Dieu te garde du mal, jusqu'à ce que tu retournes à elle ; que tu fleurisses ici, jusqu'à ce que tu ailles prendre ta place dans cette guirlande qui ne se fane jamais ; ma chérie, ma pauvre petite Marguerite orpheline ! »

## CHAPITRE V

Le docteur May voulut se soigner lui-même; il avait si peu égard aux recommandations de M. Ward, que ses enfants étaient dans des transes continuelles qu'il ne se fit du mal.

Cependant il ne dépassait pas la chambre de Marguerite, assis auprès de son lit, heure après heure, les yeux fixés sur elle, tant qu'elle resta plongée dans cette profonde insensibilité. Il parlait peu; de temps en temps, il soupirait; mais ses enfants ne savaient pas si c'était la souffrance physique ou la souffrance morale qui en était la cause. Ils redoutaient beaucoup qu'il ne voulût revoir sa femme, mais il n'en parla pas, excepté une fois, lorsqu'il pria Richard de lui retirer son anneau, qu'il passa à son petit doigt, sans ajouter une parole.

Richard lui lisait la Bible le matin avant qu'il fût levé, et Flora lui apportait sa petite sœur, qu'elle couchait à ses côtés.

On avait craint aussi qu'il ne voulût assister à l'enterrement, et Flora s'était décidée à rester à la maison, au lieu de suivre ses frères et sœurs. On avait espéré qu'il ne s'apercevrait de rien; mais il avait tout entendu; aussi, quand Flora entra dans la chambre de Marguerite sans châle ni chapeau, il lui dit :

« Je croyais que vous y alliez tous.

— Oui, tous mes frères et sœurs y vont; mais ne me permettez-vous pas de rester avec vous et avec elle, cher papa?

— Je préfère être seul, mon enfant; je la soignerai; je désire que vous y soyez tous. »

Richard conseilla à Flora de faire ce qu'il demandait.

« Tu en seras bien aise plus tard; » ajouta-t-il en passant son bras sous le sien.

La tombe avait été creusée dans le cloître de la cathédrale; c'était un beau carré de gazon, marqué çà et là de pierres plates, sur lesquelles étaient gravés les noms de ceux qui y étaient enterrés, et parmi ceux-ci on

retrouvait plus d'une génération de May ; en leur qualité de descendants d'un chef du collège, ils avaient le droit d'y être enterrés. Les seuls amis que Richard eût prié de les accompagner étaient le docteur Hoxton, M. Wilmot et le chirurgien ; mais la cathédrale était remplie de monde pour le service ; on respectait et on aimait beaucoup le docteur et sa femme dans le voisinage.

« Au milieu de la vie, nous sommes dans la mort. » On entendit dans l'assemblée comme un sanglot qui resta associé à ces paroles dans le souvenir d'Ethel. Et cependant les jeunes gens réunis autour de la tombe ne versèrent pas une larme.

Henry et Marie se tenaient étroitement serrés par la main. Henry baissa la tête, et l'effort qu'il faisait pour se contenir le fit trembler ; mais ce fut le seul signe extérieur d'émotion auquel se livra la jeune famille ; ils avaient une espèce d'instinct qu'une démonstration bruyante de leur douleur aurait été antipathique à la nature réservée de leur mère. La beauté calme de cette journée semblait les inviter au calme, les rayons du soleil éclairaient doucement les voûtes du cloître et le gazon d'un vert tendre ; le ciel était d'un bleu pur, les arbres nuancés par l'automne : tout était en harmonie et leur rappelait que la vie de leur mère n'avait été troublée d'aucun nuage, jusqu'au dernier moment. La plupart d'entre eux eussent préféré rester là, plutôt que de retourner dans leur demeure si morne et si désolée.

Mais il fallut bien y retourner, et, avant de monter dans leurs chambres, comme Flora et Ethel étaient restées à causer au bas de l'escalier avec Norman, Ethel dit d'un ton résolu, comme quelqu'un qui a repris courage :

« Maintenant il faut recommencer tout à nouveau.

— Oui, répondit Flora, nous avons une grande responsabilité ; mais j'espère que nous serons capables de remplir nos devoirs.

— Et lorsque Marguerite sera mieux, elle nous dirigera, dit Ethel.

— Il faut que j'aille auprès d'elle, s'écria Flora en montant rapidement.

— Combien j'aimerais à me rendre aussi utile que Flora, reprit Ethel ; je veux essayer ; je veux tâcher au

moins de ne pas faire trop de bévues; notre but à tous doit être de consoler papa.

— A quoi bon, répondit Norman d'un ton languissant; c'est impossible!

— Mais, mon cher Norman, il ne sera pas toujours comme à présent; je suis sûre qu'il sera satisfait, si nous nous efforçons de bien faire.

— Nous étions si heureux, » murmura le jeune garçon.

Ethel hésita un moment; mais elle reprit :

« Il me semble que ce n'est pas bien de nous désoler comme nous le faisons et de ne penser qu'à nous.

— Ce n'est pas mon intention, répondit Norman du même ton découragé en secouant la tête.

— Je crois que nous devrions nous réjouir de ce qu'elle est heureuse; tu ne le penses pas; eh bien, je n'en suis pas très fâchée, parce que je ne peux pas y parvenir non plus; je n'aime pas à penser qu'elle est plus heureuse qu'elle ne le serait avec papa et avec nous tous; je sais que j'ai tort, parce que tout est bon, tout est bien là où elle est; j'essaye de n'y pas trop réfléchir et de faire ce qui peut plaire à papa; je voudrais aussi reprendre mes études.

— C'est cela qui m'est insupportable, dit Norman; je ne trouve plus de plaisir à rien.

— N'as-tu pas envie que papa soit content de toi et que nous le soyons aussi? » reprit Ethel.

Comme Norman ne pouvait pas le dire, il préféra ne pas répondre.

« Que je voudrais... » commença Ethel un peu déçagée; mais elle reprit avec vivacité : « Je suis persuadée que c'est parce que nous n'avons rien à faire. Tu seras mieux lorsque tu retourneras lundi à l'école.

— Ce sera le pire de tout, au contraire.

— Peut-être que tu redoutes de revoir tes camarades? mais il faudra bien le faire une fois. Veux-tu que je prie Richard de demander encore une semaine de congé pour toi?

— Non, non, ne fais pas de pareilles bêtises; on n'y peut rien. »

Ethel avait presque honte que son frère fût plus accablé de leur chagrin qu'elle ne l'était; elle s'accusait de légèreté, d'insensibilité; mais elle ne pouvait s'em-

pêcher de se réjouir de la perspective de reprendre ses occupations et ses études; il lui semblait qu'elle serait moins triste. Puis tout à coup cette pensée lui traversa l'esprit : « Qui me reprendra lorsque je ferai mal ? » Mais, sans mériter le reproche de légèreté, Ethel avait trop d'élasticité dans l'esprit, trop de vie, pour ne pas chercher aussitôt des consolations; elle en trouva dans l'espoir que Marguerite serait bientôt rétablie et qu'elle l'aiderait.

Marguerite revenait graduellement à la vie; elle avait une perception plus claire de ce qui se passait autour d'elle; elle reconnaissait ceux qui parlaient, leur répondait avec clarté, avait parlé d'elle-même une ou deux fois; elle avait même témoigné de l'inquiétude, en voyant son père le bras en écharpe; mais il était parvenu à la tranquilliser à ce sujet. Moins que jamais il la perdait de vue; il ne pouvait supporter de la quitter pour un instant, tant il redoutait le moment où elle parlerait de sa mère pour la première fois; ses autres enfants le redoutaient autant pour lui que pour elle.

Le soir dont nous parlons, elle paraissait décidément mieux; elle était plus réveillée, et ses idées étaient assez nettes pour qu'on attendit la fatale demande d'un instant à l'autre. Le docteur restait dans sa chambre; il n'avait pas le courage de s'éloigner; Marguerite lui demanda l'heure et le supplia d'aller se coucher.

Comme il se penchait sur elle, elle leva les yeux sur lui et lui dit doucement : « Cher papa ! »

Il y avait quelque chose dans le son de sa voix qui lui indiqua qu'elle soupçonnait la vérité; il s'agenouilla à côté d'elle, l'embrassa à plusieurs reprises, n'osant parler, de peur de trahir son émotion.

« Cher papa, dit-elle encore, j'espère que bientôt je serai mieux et que je pourrai vous être de quelque utilité.

— Mon amour! ma bien-aimée, ma consolation, murmura-t-il, incapable d'en dire plus long.

— Et la petite est-elle bien ?

— Oui, grâce au ciel; elle n'a pas souffert du tout.

— Je l'ai entendue ce matin; je la verrai demain; mais ne restez pas là, cher papa; il est tard : je suis sûre que vous êtes souffrant; votre bras vous fait-il bien mal ?

— Il n'y a pas de quoi t'inquiéter, mon enfant; je suis infiniment mieux que je n'osais l'espérer.

— Et vous m'avez soignée tout ce temps; maintenant, c'est à mon tour, je vous en prie, allez vite vous coucher, et levez-vous très tard; ma bonne me soignera très bien. Bonsoir, bonne nuit, cher papa! »

Lorsque le docteur sortit de la chambre de sa fille et qu'il voulut raconter à Richard ce qui s'était passé, il fut suffoqué par ses larmes, qui coulèrent enfin avec abondance. Il éprouvait une profonde reconnaissance; il lui semblait que sa fille lui était donnée une seconde fois. Le plus mauvais moment était passé; il se sentait soulagé d'un grand poids, et, dès le lendemain, il put penser à autre chose; quand le chirurgien vint, il mit un intérêt de médecin à l'état de son bras; il demanda des nouvelles de ses malades et parla même de les aller voir. Mais, pendant ce temps, Marguerite avait fait prier Richard de venir auprès d'elle; elle lui demanda de lui tout raconter, et elle l'écouta avec autant de fermeté qu'il en mit à lui parler. Ce récit n'était pas tout à fait nouveau pour elle; elle avait entendu et compris bien des choses, pendant qu'elle était incapable d'exprimer ses sentiments; mais elle revenait toujours à son père. Elle se fit expliquer son accident, et demanda à Richard si les soins qu'il lui donnait pouvaient lui faire du mal; mais son frère la rassura en lui disant que rien ne convenait mieux à leur père que de se dévouer à elle; la pauvre enfant sourit.

« Il est probablement fort heureux que j'aie été malade à ce moment-là? » dit-elle.

Elle demanda encore qui avait soigné son père avant l'arrivée de Richard, et elle parut contente d'apprendre que c'était Ernescliffe. La visite de la petite Gertrude-Marguerite se passa fort bien. Marguerite ne se sentait pas de mal, elle était seulement faible et incapable de se mouvoir.

Le dimanche suivant s'annonça sous des auspices sinon plus heureux, du moins plus sereins que le précédent; pour la première fois, le docteur descendit au salon; il voulait accompagner à l'église son troupeau tout entier, moins les deux Marguerite. Sa figure était altérée et vieillie; mais ses enfants étaient heureux de

se retrouver autour de lui, et la petite Blanche s'empara de sa main en faisant un certain signe de tête triomphant à M. Ernescliffe, comme pour lui dire : « Maintenant, je n'ai plus besoin de vous. »

Au moment de partir, Norman manqua à l'appel, mais on le retrouva à sa place habituelle à l'église; en revenant, il agit de même; il se glissa inaperçu et disparut; mais il était de retour le premier à la maison; Ethel en comprit la raison en le voyant faire la même chose l'après-midi. La grande rue qu'ils prenaient ordinairement pour se rendre à l'église conduisait à l'endroit où l'accident était arrivé. Ethel ne savait pas exactement où c'était; mais Norman le savait, et la scène dont il avait été témoin était tracée en caractères indélébiles dans son esprit; elle devina que c'était pour l'éviter qu'il passait par l'allée de Randall, chemin plus court, qu'il prenait ordinairement pour aller au collège.

Le dimanche rappela aux enfants qu'il n'y avait personne pour leur faire réciter leurs hymnes; mais Richard se multipliait et les soignait avec le dévouement d'une sœur plutôt que d'un frère. Ethel se sentit un peu honteuse, quand elle le vit nouer le chapeau de Blanche, enfiler les gants d'Aubrey et leur faire mettre de côté leurs jouets du dimanche, comme pour leur enseigner à être soigneux et bien arrangés comme lui-même.

Le docteur n'eut pas le courage d'assister au dîner ni de retourner au culte de l'après-midi; mais Blanche fut bien glorieuse de réussir à le faire descendre pour prendre le thé avec eux; avant de remonter, il eut une longue conversation avec Alan Ernescliffe, qui devait partir le lendemain matin de bonne heure.

« Maintenant, j'ai plus de courage pour vous quitter, dit le jeune homme; j'aurai souvent de vos nouvelles; Hector m'en donnera, et Richard a promis de m'écrire.

— Oui, oui, et vous nous écrirez souvent; je parie que vous êtes bon correspondant.

— Jusqu'à présent je n'ai pas eu beaucoup d'amis qui se souciaient de recevoir de mes lettres; mais ici, où je sais qu'on s'intéresse à moi...

— Oui, rappelez-vous que vos lettres nous feront toujours plaisir, interrompit le docteur, et, lorsque vous

viendrez dans ces parages, n'oubliez pas votre séjour sous ce toit; nous ne vous oublierons jamais après... et sa voix trembla... après toutes vos bontés pour mes pauvres enfants dans leur malheur.

— Ce serait pour moi une vive satisfaction de penser que j'aie pu être de quelque utilité, dit Alan en s'efforçant de cacher son émotion sous ces paroles banales.

— Plus que je ne le sais, répondit le docteur, plus que je ne puis le dire; mais nous nous reverrons, quoique tout soit bien changé à présent; il faudra que vous veniez voir votre filleule; pauvre petite, puisse-t-elle être élevée comme ses sœurs l'ont été. Elles feront de leur mieux, pauvres enfants; il faut que je fasse de mon mieux aussi; mais tout cela est triste. »

Ils étaient trop émus tous les deux pour continuer à parler; mais le docteur fut le premier à recommencer; après avoir ôté ses lunettes humides, il dit avec un sourire, comme s'il cherchait à s'excuser :

« Vous le voyez, jusqu'à présent la vie m'a été si facile et si douce, que je ne sais comment supporter la douleur. Ma bien-aimée Maggie s'était chargée de tout : elle pensait, elle agissait pour moi; j'avais aussi peu de soucis que mes garçons. Je ne sais pas comment cela ira; mais, de tous les hommes du monde chargés de onze enfants à élever, je suis certainement le pire qu'on pouvait choisir. »

Alan essaya de lui parler de ses enfants, de confiance, d'affection; mais il ne put continuer.

« Oui, oui, reprit le docteur, ce sont de bons enfants, et il me reste bien des sujets de reconnaissance si j'avais seulement le courage de les apprécier.

— Et vous êtes convaincu que Margue..., que Mlle May se rétablira ?

— Elle a fait de grands progrès aujourd'hui; la tête est parfaitement saine; mais je n'en suis cependant pas tout à fait content. Il y a quelque chose de plus que de la faiblesse dans cette incapacité de remuer. Ward ne croit pas qu'il y ait autre chose. Ce n'est pas mon avis, tout en espérant qu'il a raison. Mais on ne peut rien dire encore quant à l'état de l'épine du dos. Si cela ne va pas mieux, je ferai demander Fleet pour l'examiner; c'est un de mes camarades d'études; il est fort habile,

et j'ai plus de confiance en lui qu'en qui que ce soit pour ce genre de mal.

— Oh oui ! faites-le ; oui, murmura Alan consterné ; mais vous me ferez donner de ses nouvelles ; Richard aura cette bonté.

— Je vous le promets, répondit le docteur profondément touché des efforts du jeune marin pour dominer son émotion. Je vous écrirai moi-même dès que j'aurai repris l'usage de ma main ; mais j'espère que Marguerite sera guérie avant ce moment-là.

— Votre bonté..., » commença Alan ; mais il ne put achever. « Je vous demande pardon ; ce n'est pas le moment ; non, mais vous me donnerez de ses nouvelles.

— Oui, oui, » dit le docteur.

Et comme Alan se hâtait de sortir de la chambre, il s'écria :

« Pauvre garçon, pauvre enfant ! je vois tout maintenant ; ce n'est pas étonnant. Dieu veuille que je n'aie pas brisé ces deux jeunes cœurs en même temps que le mien. Maggie hésitait un peu, autant qu'elle pouvait le faire lorsque j'étais décidé à une chose, quand je lui proposai d'amener Alan ici. Mais, après tout, elle l'aimait autant que nous ; elle n'aurait pas voulu qu'il en fût autrement ; il est digne de notre Marguerite. Oui, certes, et Maggie le pense comme moi. S'il réussit dans sa profession, eh bien ! nous verrons. »

Mais le soupir d'angoisse qu'il poussa alors montra qu'il n'avait oublié sa blessure que pour un moment.

« Fou que je suis, qu'est-ce que je dis là ? Je m'égare à présent qu'elle n'y est plus. Ma pauvre fille ! »

M. Ernescliffe partit avant le lever du soleil. Les garçons, Ethel et Marie s'étaient levés pour lui dire adieu. Pendant qu'ils prenaient congé les uns des autres dans le vestibule, on entendit une voix qui appelait M. Ernescliffe, et l'on aperçut à travers la balustrade de l'escalier une petite tête bouclée, des joues rouges, une épaule et un bras rond et blanc ; une bizarre construction de papier rose et blanc tomba aux pieds d'Alan, et une voix d'enfant cria :

« Monsieur Ernescliffe, voici une rose blanche pour vous. »

On entendit par derrière un « Mademoiselle Blanche »

plein d'indignation ; il n'est pas sûr que la pauvre petite ait jamais entendu les remerciements qu'elle espérait ; on l'entraîna dans sa chambre, tandis que les autres avaient peine à retenir un éclat de rire, et ainsi, promettant de conserver ce gage précieux, Alan quitta le toit du docteur May avec moins d'émotion qu'il ne s'y était attendu.

Le docteur lui-même ne put s'empêcher de rire lorsqu'on lui raconta l'aventure de la rose blanche ; il déclara que Blanche était une jeune personne fort dangereuse. Mais l'histoire réussit moins bien auprès de miss Winter, qui dit gravement que cela ne l'étonnait pas, puisque la sœur aînée de Blanche lui avait donné l'exemple de la hardiesse en courant de si grand matin après M. Ernescliffe. Ethel, furieuse de cette inculpation, ne se retint à grand'peine de s'excuser qu'en songeant qu'il n'y avait plus personne pour faire la paix, et qu'elle avait pris la résolution de ne penser qu'aux bontés de miss Winter pour eux et de supporter sa raideur et sa pédanterie.

Ethel était convaincue que le chagrin l'empêcherait de retomber dans ses anciens défauts ; mais elle découvrit qu'elle était, au contraire, plus irritable, plus étourdie qu'à l'ordinaire, parce qu'elle était habituellement préoccupée. Elle s'en faisait d'amers reproches ; elle souffrait plus de la perte qu'elle avait faite qu'au premier moment ; elle ne savait à qui aller ; elle sentait qu'elle faisait mal, et que personne ne l'avertissait et ne l'aidait à rentrer dans la bonne voie. S'il en était ainsi dès le premier jour, qu'en serait-il des suivants ?

Marie était au contraire tellement adoucie par l'épreuve, qu'elle devenait un modèle d'application et de sagesse ; Blanche était très obéissante. Flora était trop occupée pour penser beaucoup à la salle d'études ; outre les soins à donner à Marguerite, toute la charge de la maison retombait sur elle. Le docteur était retourné à son hôpital et à ses malades ; l'occupation paraissait lui convenir ; il était d'ailleurs reconnaissant et heureux de la sympathie qu'il rencontrait partout et dans toutes les classes de la société.

Les garçons étaient toute la journée à l'école : Norman trouvait le moyen, pendant la récréation d'après-

dîner, de venir en courant s'informer des nouvelles de son père et de Marguerite ; à part cela, on ne le revoyait qu'à huit heures du soir. Autrefois, cette heure était la plus gaie de la journée ; toute la famille se rassemblait ; papa était prêt à jouer ou à faire la conversation, suivant l'occasion ; maman, assise devant son panier à ouvrage, écoutait en souriant ; les sœurs avaient mille histoires à raconter ; les frères, gais comme pinsons, disaient mille folies ; on trouvait toujours les soirées trop courtes, et le seul mauvais moment était celui où il fallait aller se coucher. Qu'elles étaient différentes maintenant, ces soirées ! Le docteur était auprès de Marguerite, et, quoique Richard s'efforçât d'entretenir gaiement ses frères lorsqu'ils rentraient, personne ne faisait écho ; les deux garçons allaient s'asseoir mornes et silencieux de chaque côté de la cheminée, jusqu'à ce que Richard, qui imprimait des lettres sur du carton, pour remplacer celles qui manquaient à l'alphabet d'ivoire d'Aubrey, appelât Henry pour l'aider ; Ethel levait de temps en temps les yeux de dessus son ouvrage pour regarder Norman ; elle aurait donné tout au monde pour lui dire quelque mot qui pût le consoler et le secouer de sa tristesse.

Plus tard, dans la soirée, Flora descendit, et, posant devant sa sœur quelques feuilles de papier à lettres, couvertes d'une écriture serrée :

« Voici, dit-elle, une lettre de notre chère maman à tante Flora ; elle n'est pas finie, papa désire que les aînés de la famille la lisent ; elle contient une description de nous tous, et nous y apprendrons bien des choses qui seront utiles ; j'ai l'intention d'en garder une copie. »

Flora prit son ouvrage et se mit à causer avec Richard, tandis qu'Ethel s'approchait de Norman : elle s'agenouilla à côté de lui de manière à s'appuyer contre son épaule ; il s'était assis sur un tabouret, et ils lurent à la clarté du feu la dernière lettre de leur mère ; cette lettre, où elle racontait tous les événements qui les avaient occupés dernièrement, événements auxquels elle avait pris part ; et elle n'y était plus ! Après un récit très détaillé, car ses lettres à sa sœur étaient comme un journal, Mme May continuait ainsi :

« Vous dites qu'il y a longtemps que je ne vous ai fait le portrait de tous mes poulets ; si je ne profite de mes derniers jours de loisir, il n'y a guère de chance que j'en aie le temps lorsque je serai rentrée dans le tourbillon de ma vie habituelle. Notre nouvelle fleur ressemble à Marguerite à son âge ; puisse-t-elle continuer à lui ressembler ! jolie petite créature, elle sera difficilement plus charmante qu'elle ne l'est à présent. Aubrey, la pleine lune, est loin d'avoir pris son parti de n'être plus le cadet ; c'est un personnage grave, solennel, très retardé pour parler, mais avec des volontés si positives, qu'il donnera de la peine à élever ; il est très différent de Blanche, qui est une seconde édition de Flora, plus jolie encore, plus gracieuse ; aucun de mes enfants n'a été aussi séduisant que cette jeune demoiselle ; personne ne lui résiste, pas même le docteur Hoxton, qui lui donne des dragées et des baisers. Je crains qu'il n'y ait là un certain danger pour elle ; il n'est pas bon de toujours plaire, même au point de ne jamais s'attirer une réprimande. J'espère que sa petite sœur lui fera du bien à cet égard. Flora a vite cessé de s'occuper de sa beauté, et la vanité fait moins de mal à cinq ans qu'à quinze. Mon pauvre Tom ne mène pas une vie aussi heureuse que Blanche ; ses leçons lui donnent de la peine, et Henry le tourmente souvent pendant les heures de récréation, malgré tout le zèle que son champion Marie met à le défendre ; je ne me mêle point de leurs querelles, parce que je crois qu'il est bon pour lui de passer par ces tourments préparatoires avant d'aller à l'école. Tom ne manque point de facultés ; mais il n'a ni persévérance ni énergie ; il faut que je me charge de son instruction avant son entrée au collège, dans l'espoir de lui en inculquer quelque peu. Ses camarades l'auront bientôt guéri de sa timidité et de ses enfantillages, et Henry a trop de bonté et de générosité pour le tourmenter plus que de raison. Norman, d'ailleurs, veillera à ce que cela n'aille pas trop loin. On prétend en général que Marie aurait dû être le garçon et Tom la fille. Marie est une créature joyeuse, brusque, la plus bruyante de toute la maison, se bataillant toujours avec Henry pour défendre Tom, et cependant elle lui est entièrement dévouée et ne peut se séparer

de lui. Ils se ressemblent beaucoup, Henry et Marie, sauf la crinière blonde de celui-là, dont sa sœur s'est abstenue. Henry est le garçon par excellence, plein de vivacité, d'ardeur et de malice, mais vrai, ouvert, bon et généreux ; on ne l'aime jamais mieux qu'après les confessions toujours volontaires de ses sottises. Je ne puis vous dire à quel point je suis heureuse de la confiance que mon garçon a en moi. C'est là, je le crois, le meilleur correctif des inconvénients que peut avoir cette vie, moitié à l'école, moitié à la maison, vie qui ne serait pas sans danger pour lui. Deux des fils de Mme Anderson, au collège, sont trop de ses amis pour mon goût ; il est facilement entraîné par le désir de prouver qu'il n'a peur de rien. Dernièrement, notre jeune marin lui a inculqué un ardent désir d'aller en mer ; j'aurais vivement désiré qu'il ne fût pas nécessaire de nous séparer de lui si jeune, à cause du défaut dont je vous parle, quoique pour d'autres raisons cela pût être bon pour lui.

« Mais en voilà assez sur les cadets que vous n'avez jamais vus, chère Flora. Parmi ceux que vous avez laissés dans le temps où le bon public me plaignait d'avoir tous ces petits enfants ensemble, Norman est le plus grand, trop grand pour son âge, et la figure pointue d'Ethel, qui ressemble à son père, lui donne l'air plus âgée que Flora. Norman et Ethel ont beaucoup de rapport avec leur père : ils ont la même intelligence, la même profondeur de sentiment, la même impétuosité dans l'action ; mais ma pauvre Ethel avec son étourderie, sa vivacité, ses manières brusques, sa distraction pour tout ce qui n'est pas son sujet favori, ne se développe pas comme elle le devrait et s'attire souvent des reproches, et cependant je crois que ses défauts mêmes produisent une certaine discipline qui lui sera bonne à la fin ; les défauts qu'on voit, on sait comment s'y prendre pour les corriger, et j'ai la confiance qu'elle a en elle le principe qui l'aidera à se vaincre.

— Si..., soupira tristement la jeune fille ; mais son frère lui indiqua du doigt ce qui suivait :

« Je fonde le plus grand espoir sur son entière indifférence aux éloges, non pas à l'approbation, mais aux éloges. Tant qu'elle n'est pas arrivée à ce qu'elle estime

la perfection, elle travaille, non pas toujours de bonne humeur, mais avec persévérance, et sans se soucier des éloges, jusqu'à ce qu'elle soit contente d'elle-même, estimant qu'il est absurde de ne pas voir ses propres défauts. Je voudrais la même indifférence à la louange chez son frère et sa sœur. Ils la méritent souvent, et elle leur plaît, ce qui est assez naturel; mais je ne suis pas sûre qu'ils n'en fassent pas plus de cas qu'il ne faut. Comme tous les écoliers de son âge, Norman est soumis à une vie d'émulation, et jusqu'à présent il a toujours réussi. Je crois que M. Wilmot et Hoxton sont aussi fiers de lui que nous le sommes; jusqu'ici, je n'ai pas vu en lui la moindre tendance à la vanité; mais il aime à être le premier; il a la conscience de sa supériorité, il en est fier, et il cherche trop à se comparer aux autres plutôt qu'à ce qu'il pourrait être. »

« Je le sais, dit Norman, j'étais ainsi autrefois; mais c'est passé; j'en ai vu la valeur. Je donnerais tous les *quam optimus* que j'ai gagnés dans ma vie pour être aussi utile que Richard l'est à papa.

— Tu en ferais autant si tu avais son âge.

— Non; je ne suis pas de cette nature-là; je ne lui ressemble pas à elle. Voulons-nous continuer à lire ce qui concerne les aînés ?

— Oh! oui, n'en perdons pas une parole; d'ailleurs elle ne peut en dire que du bien.

« Et maintenant parlons de votre chère filleule; il me semble que je vous en ai fait un peu les honneurs à propos de Blanche, et cependant rien n'est plus éloigné de ma pensée; il serait difficile de vous dire ses défauts; par son caractère ferme et solide, elle m'est déjà fort utile avec les cadets; elle devient si aimable et si jolie, que j'aimerais que vous la vissiez; elle n'en est point vaniteuse; mais ce sera pour elle une source de tentations, d'être aimée et recherchée de tout le monde. Et Marguerite, ma compagne chérie, mon amie, je vous en ai parlé si souvent que vous la connaissez; elle a aussi beaucoup de traits de ressemblance avec son père. Et lorsque j'ai cru, dans cette dernière occasion, que je leur serais peut-être enlevée, c'était pour moi un bonheur de penser qu'elle était en état de conduire la famille, qu'elle serait une précieuse res-

source pour son père, et qu'elle était même bien plus en état que sa vieille Maggie de soutenir la conversation avec lui. Cela a été réellement une épreuve pour sa prudence que d'avoir M. Ernescliffe à la maison pendant que j'étais malade; mais elle s'en est tirée à merveille. Les derniers examens manqués de mon pauvre Richard sont notre plus grand malheur pour le moment; il a beaucoup travaillé chez un professeur pendant les vacances, et il ne veut pas revenir à la maison qu'il n'ait passé de nouveaux examens à Oxford; j'espère qu'il réussira; mais sa timidité et sa défiance de lui-même m'en font encore douter. Il est le contraire de Norman; il est très malheureux, parce qu'il se croit incapable, et je ne m'en étonne pas en voyant à quel point ses défaites irritent son père. Mais Richard sait peu combien la confiance entière que nous avons tous les deux en lui vaut mieux que les honneurs de l'Université. Cela vous divertirait de voir combien il a peu changé du joli petit poupon au teint blanc, aux cheveux blonds et bouclés, qui ressemblait tant, disiez-vous, à mon vieux portrait; sa petite personne mignonne et toujours bien tenue forme un contraste complet avec les longues jambes et les longs bras de Norman, qui..... »

La lettre s'interrompait ici, et il y avait quelque chose, dans le ton affectueux et gai de ces dernières paroles, qui était plus poignant encore en songeant que la main chérie qui les avait tracées ne les achèverait jamais.

---

## CHAPITRE VI

« Eh bien ! te voilà donc tout arrangée pour la journée; tu parais très bien établie, » dit Ethel en entrant un matin dans la chambre de sa sœur.

Marguerite était assise dans son lit, soutenue par des coussins appuyés sur un cadre de bois.

« Oui; ne trouves-tu pas que Richard a bien organisé tout cela; il m'a rendu l'usage de mes mains.

— Je crois qu'il te prépare quelque autre chose; je l'ai

entendu charpenter dès six heures ce matin; mais je pense que c'est un secret.

— N'admires-tu pas le bonnet de Marguerite? dit Flora.

— Est-il différent des autres? demanda Ethel en regardant sa sœur de plus près. Ah! oui, je vois, c'est un élégant bonnet de nuit; est-il de ton invention, Flora?

— En partie, et en partie de la mienne, dit Marguerite, j'y ai mis toutes ces petites cocardes blanches; ne trouves-tu pas qu'elles me font honneur et que je suis fort habile?

— Elle te méprise de toute son âme pour les avoir faites, dit Flora.

— Je suis enchantée que tu aies pu les faire, articula Ethel gravement; mais sais-tu, cela me rappelle une horrible vieille femme qui avait eu une attaque de paralysie, et la première preuve qu'elle donna de son retour à la sensibilité, c'est qu'elle dit: « Des rideaux couleur de rose pour les docteurs. »

— Eh bien! mes cocardes ont été aussi pour le docteur, et elles ont fait un merveilleux effet; il est arrivé pendant que j'essayais mon bonnet, et il m'a dit que j'avais meilleur visage.

— Est-ce que réellement on t'a apporté le miroir pour te le faire essayer? s'écria Ethel.

— Oui, réellement! répondit Flora. Ne vaut-il pas mieux se donner la meilleure mine possible quand même on est malade? A quoi sert d'affliger ses amis avec un air lamentable si l'on peut faire autrement?

— Non, pas lamentable; mais les cocardes, les garnitures, le miroir.

— Pauvre Ethel, tu ne peux pas en prendre ton parti, dit Marguerite; ainsi tu trouves qu'on paraît plus triste lorsqu'on est mal vêtu.

— Mais tu pouvais t'arranger fort bien sans cocardes; si elles t'ont amusée un moment, j'en suis très contente; mais je ne vois pas à quoi elles servent.

— Pauvres cocardes, reprit Marguerite en souriant; mais tu sais que j'ai un faible pour les jolies choses. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle en attirant sa sœur tout près d'elle, je ne crois pas avoir perdu mon temps, puisque

papa a été tout joyeux un instant de me voir une autre figure que ces jours passés. A propos, Flora, dit-elle en changeant de conversation, j'ai parlé à papa de la proposition de ma bonne; il y consent; il est impossible qu'Anne reste seule chargée des enfants, pendant que la bonne s'occupe autant de moi.

— Je le pense aussi, et il ne faut pas songer à faire entrer Aubrey dans la chambre d'études; il distraît Marie et Blanche, et cela déplaît à miss Winter.

— Maintenant la question est de savoir qui nous prendrons. Ma bonne n'a personne en vue; mais elle ne veut à aucun prix d'une des filles de l'école de Stoneborough.

— C'est dommage, dit Flora; ne crois-tu pas que Jeanne White aurait fait notre affaire? elle est gentille.

— J'y avais pensé; mais cela n'irait jamais, si elle déplaît à ma bonne; je me rappelle d'ailleurs que, lorsqu'Anne est entrée, maman trouvait qu'il y a du danger à prendre une jeune fille qui connaît trop de monde, surtout si elle est chargée de conduire les enfants à la promenade; nous ne sommes pas assez sûres de pouvoir toujours l'envoyer avec Anne.

— Vous rappelez-vous?... dit Ethel; mais elle s'arrêta.

— Eh bien! quoi? demandèrent les deux sœurs.

— Te rappelles-tu, Flora, cette jeune fille de Cocks-moor, dont le père est à l'hôpital?

— Oui, elle a très bonne façon; je voudrais bien savoir ce qu'en penserait ma bonne.

— Quel âge a-t-elle? demanda Marguerite.

— Quatorze ans; mais elle est grande; la chaumière était très propre. »

Les jeunes filles continuèrent à en parler, jusqu'à ce que, Marguerite s'attachant à cette idée, elles se demandèrent comment on pourrait la faire venir pour la voir avant que la bonne eût le temps de prendre des préjugés contre Cocks-moor.

En ce moment, Richard frappa à la porte; il entra suivi de Tom, qui l'aidait à porter une petite table à jambes courtes, qu'il avait faite pour poser sur le lit de Marguerite.

Il s'éleva un concert général d'admiration de la part des uns et de reconnaissance de la part d'une autre.

« C'était justement ce qu'il fallait; comment l'avait-il faite ?

— Vous ne la reconnaissez pas ? demanda-t-il.

— Oui, oui, c'est le vieux pupitre à dessiner dont on ne se servait plus; et tu y as mis des jambes; c'est superbe; tu es fort habile, Richard.

— Vois ici, tu peux l'élever pour lire ou écrire; voici un endroit pour l'encrier, et le revoici tout plat pour tes repas.

— C'est merveilleux; comme tu as réussi à le rendre facile; il était si dur! Là, donne-moi mon panier à ouvrage, s'il te plaît, Ethel; je veux faire quelques cocardes.

— Qu'as-tu encore, Ethel ? demanda Flora; tu n'as pas l'air d'approuver la table.

— C'est que je pensais que vous aviez l'air de l'établir pour longtemps dans son lit.

— J'espère bien que non, interrompit Richard; mais je ne vois pas pourquoi elle n'y serait pas aussi bien que possible pendant qu'elle y est.

— Je fais des vœux pour que tu ne sois jamais malade, Ethel, s'écria Flora; tu serais insupportable à soigner.

— Elle apprendra à être reconnaissante lorsqu'elle le sera, dit Marguerite.

— Richard, c'est aujourd'hui le jour de l'hôpital. Papa n'a pas besoin de toi pour le conduire en voiture ? demanda Ethel.

— Non; je suis à tes ordres. As-tu envie de faire une promenade ? »

Il fut décidé que Richard et Ethel iraient ensemble à Cocks Moor.

Il était difficile d'avoir moins de points de ressemblance que le frère et la sœur, et cependant ils s'aimaient beaucoup. Il est vrai que l'étourderie d'Ethel était quelquefois fort désagréable à Richard; il ne comprenait pas toujours ce qu'il y avait d'élevé dans son caractère; mais il admirait beaucoup quelqu'un qui ressemblait autant à leur père. Ethel, de son côté, avait un grand respect pour les bonnes qualités de son frère

ainé, et une vive reconnaissance pour sa bonté envers elle. Mais son manque de talents et sa lenteur lui faisaient éprouver une sorte de compassion et d'étonnement, et quelquefois un peu d'impatience lorsqu'il ne la comprenait pas.

La conversation roula, en allant à Cocksmoor, sur différents sujets, comme cela arrive entre deux personnes qui ont peu d'intérêts en commun, qui ne se seraient peut-être pas choisies, si elles n'eussent pas été de la même famille, mais qui s'aiment cependant. Ethel désirait savoir ce que Richard pensait de l'état moral de son père, et s'il lui parlait pendant leurs courses.

« Quelquefois... cela dépend des jours... Un jour, il est comme à l'ordinaire, un autre il reste silencieux plusieurs heures de suite.

— Et il soupire ? Ces soupirs si longs, si pénibles, sont profondément tristes ; on dirait qu'ils renferment des volumes, et qu'il est accablé d'un poids si lourd...

— Il y a des gens qui ne le trouvent pas aussi changé qu'ils s'y attendaient, reprit Richard.

— Vraiment !... Il me semble difficile cependant de sentir une épreuve plus profondément que lui... Il ne peut pas changer sa nature, c'est clair ; mais...

— Marguerite lui est une précieuse consolation, continua le jeune homme, voyant que sa sœur s'arrêtait.

— Oh ! oui... Elle pense à lui tout le jour, et je crois qu'ils ne sont jamais plus heureux que le soir lorsqu'ils sont ensemble... Ils parlent de maman. »

C'était là un sujet que Richard ne pouvait encore aborder ; il fit une observation pour détourner l'attention de sa sœur ; mais Ethel y revint en lui demandant comment allait le bras de son père, elle n'aimait pas lui en parler à lui-même.

« Je crains que cela ne soit bien long ; il dit même qu'il ne reprendra jamais complètement l'usage de son coude.

— Crois-tu qu'il souffre beaucoup ? L'autre jour Aubrey était sur ses genoux ; il bougeait, et papa tressaillait chaque fois ; mais cela paraissait lui coûter de mettre Aubrey à terre.

— Oui, son bras est très douloureux, et souvent il lui fait mal la nuit.

— Ah! dit Ethel, il a une ligne, ici autour des yeux, qu'il n'avait pas autrefois, et, quand elle se creuse plus profondément, je suis sûre qu'il souffre ou qu'il n'a pas dormi.

— Que tu es singulière, Ethel! Comment peux-tu lire de pareilles choses sur la figure des gens, tandis qu'à la même distance tu ne vois quelquefois rien du tout?

— C'est que je regarde les choses dont je me soucie. D'ailleurs, on voit mieux avec les yeux de l'esprit qu'avec ceux du corps... La meilleure vue, c'est la vue intérieure.

— Mais vois-tu toujours la vérité? demanda gravement Richard.

— Oh! oui, bien assez. »

Richard secoua la tête. Cette réponse ne le satisfaisait pas; mais il n'était pas assez sûr de comprendre sa sœur pour l'interroger.

« Pourquoi ne portes-tu pas de lunettes? »

Cette exclamation, résultat des réflexions de son frère, fit rire Ethel. Elles étaient si différentes des siennes! Mais ce rire fit place à un regard plein de tristesse.

« Notre bonne mère n'aimait pas que j'en porte, » dit-elle à voix basse.

Ils s'entretenaient ainsi jusqu'à Cocks Moor, où Mme Taylor, encouragée par de meilleures nouvelles de son mari et la perspective d'une place pour sa fille, leur parut une tout autre femme. Richard eut soin cependant de ne pas lui donner de fausses espérances, en lui disant que la décision dépendait de Mlle May et de la bonne. Mais ces réticences n'abattirent en rien la joie de Lucie, qui, propre et bien arrangée, souriait et faisait la révérence tour à tour. Les jumeaux avaient grossi; ils avaient meilleure mine. Ethel demanda si l'on ne les apporterait pas à l'église le premier dimanche de baptême. Mais leur mère ne savait pas; c'était si loin! on n'avait ni parrain ni marraine. Ethel trouvait ces raisonnements absurdes; mais elle n'osa rien dire, et Richard se borna à conseiller à la pauvre femme de ne pas attendre que le temps fût devenu mauvais et les jours plus courts; ce serait plus difficile encore.

Au moment où ils sortaient de la maison, un grand garçon, à l'air brusque et sauvage, s'avança au-devant d'eux.

« Dites donc ! cria-t-il d'une voix rude, n'êtes-vous pas le jeune docteur de Stoneborough ? »

— Je suis le fils du docteur May, répondit Richard, tandis qu'Ethel, un peu effrayée, se pendait à son bras.

— Grand'mère est malade, » répondit le jeune garçon, qui, sans lui donner d'autres explications, le conduisit à une autre cabane, ou plutôt un trou, quoique Richard essayât de lui expliquer que la science de la médecine n'est pas naturellement héréditaire.

Ils trouvèrent une vieille femme qui gémissait auprès du feu. Deux misérables enfants, à peine vêtus, étaient accroupis dans un coin de la chambre.

La douce voix de Richard et son air de bonté lui valurent des descriptions étonnantes des maux de la pauvre vieille. La tête lui grouillait, il lui semblait que ses jambes étaient de peau et qu'on lui traversait le corps avec un couteau.

« Je ne suis pas médecin, répondit le jeune homme ; mais je parlerai de vous à mon père, et peut-être qu'il pourra vous donner un billet pour entrer à l'hôpital.

— Non, non, je vous remercie ; je ne veux pas aller à l'hôpital ; je ne veux pas laisser ces pauvres enfants : ils n'ont ni père ni mère, monsieur ; ils n'ont plus que moi.

— De quoi vivez-vous donc ? demanda Richard en jetant un regard autour de lui.

— Des gages de Samuel, monsieur, ce garçon là-bas. C'est un brave enfant pour moi et ses petites sœurs. Il apporte régulièrement à la maison tout ce qu'il gagne ; mais ce n'est que six francs par semaine, et on l'oblige à en dépenser la moitié en bière et en victuailles, ce qui est bien mauvais pour un jeune garçon comme lui, monsieur.

— Quel âge avez-vous ? Samuel. »

Samuel se gratta la tête et ne répondit rien. Sa grand-mère savait qu'il était de la même date que son chapeau noir, et, comme il paraissait avoir quinze ans, Ethel en conclut que c'était l'âge du chapeau. Richard lui dit qu'il devait être heureux, si jeune encore, de soutenir

sa famille; en prenant congé, il promit de prier son père de venir voir la malade, attendu que des symptômes aussi étranges que les siens ne pouvaient être soignés par un intermédiaire.

« Quel misérable endroit, dit Richard lorsqu'ils furent dehors; ces pauvres gens sont presque abandonnés; personne ne leur vient en aide; il est inutile de les engager à venir à l'église; elle est trop éloignée.

— Oui, c'est fort triste, » répondit Ethel.

Les pensées qui l'avaient occupée lors de sa dernière promenade lui revinrent en foule, et, bien loin de les effacer, les événements qui s'étaient passés depuis sa visite leur donnèrent, au contraire, une nouvelle force. Elle s'était dit alors que le but de sa vie serait d'amener Cocksmoor à devenir un village chrétien. Une fois qu'elle avait pris cette résolution, elle ne voulait pas la mettre de côté légèrement et n'en tenir aucun compte; il fallait agir, mais comment? Elle n'avait pas oublié le projet qu'elle avait formé de mettre à profit son instruction et les facultés dont elle était douée; avec le temps, elle espérait y parvenir et réussir; oui, avec le temps! mais en attendant il y avait là toute une population qui vivait dans un état de paganisme presque complet. Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit. Richard était un des maîtres les plus zélés de l'école du dimanche de Stoneborough; il était le seul *monsieur* de la ville qui eût accepté cette tâche; les autres maîtres, outre les deux ecclésiastiques, étaient un petit boulanger grave et pédant, et un ou deux moniteurs de la même espèce.

« Richard, s'écria la jeune fille, si nous établissions une école du dimanche à Cocksmoor? Nous y trouverions peut-être une chambre; nous y viendrions l'après-midi, et nous irions à l'église le soir. »

Richard fut si étonné de cette proposition inattendue, qu'il ne répondit pas tout de suite; ce ne fut qu'après les exclamations répétées de sa sœur, qu'il lui dit :

« En vérité, je ne sais trop; il me paraît difficile d'aller à l'église précisément à l'heure du thé; cela dérangerait toute la maison; les soirées seront désagréables.

— Elles le sont toujours à présent, surtout le dimanche.

— Oui; mais deux de moins dans le cercle de famille

ne les rendront pas plus gaies pour ceux qui resteront.

— Papa est toujours auprès de Marguerite ; nous ne lui manquerons pas ; et ces pauvres enfants de Cocks-moor ne sont-ils pourtant pas plus importants que ces petites considérations-là.

— Et l'école de Stoneborough, que deviendra-t-elle ?

— Je la déteste ! » s'écria Ethel.

Mais, voyant qu'elle avait fait de la peine à son frère et que d'ailleurs elle avait été plus loin qu'elle ne le voulait, elle reprit :

« Je sais bien que les garçons ne vont pas très mal ; mais, vois-tu, il est impossible avec ce comité de faire marcher les filles. Tu ne saurais croire combien Mme Ledwich se conduit singulièrement avec nous. J'y suis retournée pour la première fois dimanche dernier ; comment ai-je trouvé cette classe que Marguerite avait pris tant de peine à organiser, qu'elle enseignait si bien ? On l'a donnée à Fanny Anderson, qui a autant de talent pour enseigner que ce bâton, et tout ce que Marguerite a fait sera perdu. On n'a aucun égard pour nous ; on n'a pas même eu la politesse d'attendre et de s'informer si elle serait bientôt guérie.

— Mais, si nous les quitions maintenant pour aller à Cocks-moor, ne croirait-on pas que nous sommes choqués ? »

Ethel ne savait trop que répondre.

« Papa aurait été très fâché s'il l'avait su.

— Je suis bien aise que tu ne lui en aies pas parlé.

— Je pensais que cela lui serait désagréable, dit Ethel, et qu'il traiterait tout cela de commérage ; d'ailleurs, quand Marguerite sera rétablie, tout ira bien, si Fanny Anderson n'a pas trop gâté son œuvre, cependant. Mais tout le mal vient de Mme Ledwich. Oh ! j'étais indignée quand tout ce monde venait nous serrer la main et nous demander des nouvelles de papa et de Marguerite par pure curiosité !

— Chut ! chut ! Ethel, à quoi bon penser à ces choses-là ? »

Après un instant de silence, Ethel s'écria :

« Mais dis-moi, Richard, tu ne crois pas que je veuille fonder une école à Cocks-moor parce que celle de Stoneborough m'est désagréable ?

— Non, je t'assure. »

L'accent de sincérité avec lequel il se hâta de rendre justice à sa sœur ouvrit le cœur d'Ethel, et elle continua vivement :

« Voici l'origine de la proposition que je t'ai faite tout à l'heure. La dernière fois que nous avons été à Cocks Moor, *ce certain jour*, tu sais, je l'ai dit, et j'en avais la ferme intention, que j'y penserais, que j'y travaillerais, que j'essayerais, que je n'aurais aucun repos jusqu'à ce que Cocks Moor fût pourvu d'une église et d'un pasteur. Je t'assure, Richard, que cela me fait l'effet d'un vœu, et tu sais que lorsqu'on a fait un vœu il faut le tenir. Mais je ne puis pas donner d'argent; je n'ai pour toute fortune que 25 francs; mais j'ai du temps à moi, et je voudrais l'utiliser, si tu pouvais m'aider.

— Je ne vois pas trop comment. »

Un léger sourire parut sur la figure de Richard, comme si le projet d'Ethel lui paraissait par trop fantastique.

Ce sourire, ce ton froid, étaient profondément humiliants pour une jeune fille à l'imagination aussi vive qu'Ethel; aussi ne dit-elle plus rien.

Ils marchaient en silence depuis un moment, lorsque Richard l'avertit que sa robe traînait dans la boue. Elle crut y voir un nouveau sarcasme contre ses projets; elle releva avec un peu d'humeur sa pauvre robe, dont les garnitures de crêpe étaient éclaboussées d'une boue rougeâtre; puis, se rappelant le regard que sa mère lui aurait jeté, elle regretta son mouvement d'humeur et dit d'une voix triste :

— Il y a des gens qui ont le talent de marcher sans se crotter au milieu de la boue; tu n'as pas une tache, et j'en suis couverte.

— Il s'agit simplement d'y faire attention. D'ailleurs, ta robe est trop longue; ne saurais-tu la relever par une épingle?

— Mes épingles ne tiennent jamais, continua Ethel du même ton désolé, en rassemblant les plis de sa robe d'une main, tandis qu'elle cherchait une épingle de l'autre.

— Cela n'est pas étonnant, si tu les piques de cette manière, dit Richard. Oh! tu vas déchirer ce crêpe...

là... Permetts-moi de t'aider... Vois-tu, il faut la faire entrer et sortir comme ceci... Il ne faut pas la planter toute droite... »

Ethel se mit à rire.

« Voici la troisième chose que tu m'enseignes : à enfiler une aiguille, nouer un ruban et piquer une épingle. Personne n'avait jamais pu me l'apprendre ; on me montre, mais on ne m'explique pas. »

Les deux jeunes gens rencontrèrent le docteur May à l'entrée de la ville. Il était fatigué, harassé, et, lorsqu'il prit le bras de Richard, il poussa ce profond soupir qui affligeait tant Ethel.

« Cher, cher, cher papa, pensa-t-elle, mon œuvre à moi, c'est de faire tout ce que je pourrai pour vous consoler. »

Mais son père interrompit brusquement ses réflexions.

« Ethel, quelle étrange tournure tu as ; comment oses-tu te présenter avec ces jupons et ces bas couverts de boue... Allons, bon, voilà que tu balayes le pavé, à présent ; ne saurais-tu adopter un juste milieu ? On dirait que tu n'as jamais porté de robe de ta vie. »

Pauvre Ethel ! ses jupons crottés donnaient un coup mortel à ses projets de bienfaisance pour Cocksmoor et à ses intentions de se consacrer à son père ; elle marchait la tête basse, le cœur gros. Où était sa mère pour compatir à ses peines ?...

Elle ouvrit la porte du vestibule ; elle allait s'élançer dans l'escalier ; mais la bonne, qui passait, s'écria à son tour :

— Mademoiselle Ethel ! Mademoiselle Ethel ! vous n'allez pas monter avec ces souliers ; en vérité, vous êtes pire qu'un garçon ! Et votre robe ! !... »

Ethel s'assit sur l'escalier et se déchaussa sans mot dire. Elle entendit son père prier Richard d'entrer avec lui dans son cabinet d'études pour écrire une lettre sous sa dictée. Elle espéra que rien ne l'empêcherait d'avoir Marguerite tout à elle, et elle courut dans sa chambre. En effet, Marguerite était seule ; les enfants et les bonnes prenaient leur thé ; Flora s'habillait. Il régnait un demi-jour dans la chambre ; mais le feu lançait de temps en temps de joyeux reflets.

« As-tu fait une jolie promenade, Ethel ?

— Oui... non... Oh ! Marguerite ! »

Et, se jetant sur le lit de sa sœur, la pauvre enfant fondit en larmes.

« Qu'as-tu, Ethel?... Papa!...

— Non, non... Seulement j'ai crotté ma robe, et Richard m'a jeté un verre d'eau froide dessus... et je ne suis bonne à rien... Oh ! pourquoi maman n'est-elle plus ici ?...

— Ma chérie, que je voudrais pouvoir te consoler ; viens plus près de moi, je ne puis pas t'atteindre. Qu'est-ce qui va mal, mon Ethel ?

— Tout... non, je suis trop sale pour toucher à ton lit si blanc. J'oubliais que tu n'aimes pas la boue non plus, répondit-elle d'un ton un peu piqué.

— Tu as froid, tu es mouillée, tu es fatiguée, habille-toi ici, ne monte pas là-haut au froid, mets-toi auprès du feu, ôte tes habits crottés, et nous en ferons chercher d'autres, arrange-toi bien confortablement. Maintenant dis-moi qui t'a jeté cette eau froide ?

— C'était une eau froide au figuré, dit Ethel, qui ne put s'empêcher de sourire ; j'ai été assez sotte pour raconter tous mes projets à Richard. C'est affreux de parler à quelqu'un qui vous tient pour une personne déraisonnable et romanesque... Et puis cette boue est venue...

— Mais de quels projets parles-tu ?

— De Cocksmoor, répondit Ethel.

— Je voudrais aussi que cela se pût, ce serait une si bonne chose. Mais comment Richard t'a-t-il fait de la peine ?

— Il a l'air de croire que c'est impossible ; il a peut-être raison ; mais il l'a dit froidement, et puis il a souri d'une manière!...

— Il est un peu trop calme pour nos vues ambitieuses, répondit Marguerite ; mais, s'il ne croit pas que quelques-unes de tes idées puissent réussir, ce n'est pas une raison pour renoncer à tout et ne pas commencer quelque chose tout de suite. Tu ne m'as point parlé de cette fille. »

Ethel raconta son histoire.

« Eh bien, s'écria Marguerite gaiement lorsqu'elle eut fini, tu as déjà deux manières d'aider les habitants de

Cocksmoor. Ne pourrais-tu pas faire quelques vêtements pour les petits enfants de la vieille femme. Je t'aiderai un peu, et, lorsqu'ils seront bien vêtus, il sera plus facile de les faire venir à l'école du dimanche. Et quant à ces jumeaux, nous pourrions peut-être louer un char pour les amener au baptême de dimanche; Richard s'en chargera volontiers.

— Oui, répondit Ethel; mais ce sont là de petites choses isolées.

— Mais il faut à toute chose un commencement.

— Tu penses donc, Marguerite, que c'est bien un vœu que j'ai fait, demanda Ethel en la regardant attentivement.

— Chère Ethel, je ne crois pas que maman approuvât que nous fissions des vœux et que, dans ce cas-ci, tu te crusses engagée par une promesse; mais il me semble que rien ne nous empêche de nous occuper de Cocksmoor, et tout ce que tu as vu aujourd'hui me le fait envisager comme un devoir.

— Oh! Marguerite, que je suis contente de t'entendre dire cela; tu comprends toujours tout.

— Nous sommes si jeunes et nous ne l'avons plus pour nous diriger; il faut commencer par les petites choses dont nous sommes sûres; sans cela, nous ne ferons que du mal.

— Ce n'est cependant pas le moyen d'arriver à faire de grandes choses.

— Mais je ne sais pas, il me semble que les grandes choses ne peuvent durer que si elles reposent sur une base solide de plus petites.

— Richard a peut-être raison: il vaut mieux ne pas commencer d'emblée par une école du dimanche; mais il est si calme, si froid, et ses observations sur ma robe et sur les avantages de l'ordre et du soin sont si peu agréables.

— Il est probable que cela t'est fort bon. Tu t'envolerais trop haut, si tu n'avais pas un correctif salutaire dans ces petits détails ennuyeux, j'en conviens; si tu t'appliques à t'en corriger, tu verras que tes projets ne resteront pas tous dans les nuages; notre bonne mère nous le disait souvent!... Ah! voici Marie! Marie, veux-tu aller chercher ce qu'il faut à Ethel pour s'habiller?

Elle est revenue gelée et toute mouillée; elle s'est réchauffée au coin de mon feu. »

Marie fut enchantée d'être utile, et Ethel était habillée et consolée lorsque son père entra avec Flora. Après une courte visite à Marguerite, ils descendirent prendre le thé, laissant les cadets, sous la surveillance de la bonne, tenir compagnie à leur sœur. Après le thé, le docteur venait passer deux heures dans la chambre de sa fille, et, quoique leur conversation fût triste, elle savait cependant que ce moment lui faisait du bien. A dix heures, il redescendait pour le culte de famille. Marguerite entendait le coup de cloche, le bruit des domestiques qui se rassemblaient, le silence de la prière, puis le bruit qui recommençait, et les pas qui se dirigeaient de différents côtés; les frères et les sœurs venaient lui donner le baiser du soir; la bonne et Flora l'arrangeaient pour la nuit, et Flora revenait occuper le petit lit qu'on lui faisait dans un coin de la chambre, et enfin son père, le dernier de tous, lui souhaitait tendrement et tristement le bonsoir. Tout était tranquille dans la maison, excepté un murmure de voix dans l'appartement à côté, pendant que Richard aidait son père à se mettre au lit.

Marguerite n'était plus distraite par le monde extérieur; elle pouvait réfléchir. « Chère Ethel, quel caractère noble et élevé! Mais j'ai peur. Elle est à un âge difficile, et plus elle a de belles qualités, plus grand est le danger de ne pas la diriger comme il le faudrait. Si ses idées élevées, ses grands projets n'aboutissent à rien de positif comme les miens, ou s'ils l'entraînent à se conduire d'une manière excentrique et peu convenable pour une femme, ce serait dommage. Et moi qui suis de si peu plus âgée qu'elle, qui ai infiniment moins de moyens, et qui ai justement assez de sympathie avec elle pour ne pas exercer tout le contrôle qu'il faudrait; c'est sur moi que retombe la responsabilité : que dois-je faire? Maman me les a confiés, papa me considère comme le chef de la famille, et je me sens si faible, si incapable, au moral comme au physique. Mais c'est Dieu qui me l'a envoyée cette incapacité, et c'est lui qui m'a couchée ici; il me relèvera, s'il le juge bon, et il m'aidera à diriger mes sœurs. « Accorde-moi un un ju-

« gement sain en toutes choses, et que je me réjouisse  
« toujours plus en Toi ! »

## CHAPITRE VII

Ethel se réveilla longtemps avant le jour le lendemain matin; elle resta à réfléchir dans son lit; Marguerite sympathisait avec ses idées; elles n'étaient donc pas si folles. Gagner de l'argent en écrivant avait toujours été son projet favori; elle faisait comparaître devant elle ses différents cadres de romans et d'autres œuvres, pour juger laquelle ferait le mieux sur le papier. Elle compara, pesa, jugea, jusqu'à ce qu'il fût à peu près une heure raisonnable pour se lever. Il faisait encore obscur; mais, en se mettant tout près de la fenêtre, elle y verrait assez pour écrire; elle n'avait pas de papier blanc, mais elle interlignerait son cahier de thèmes. Elle descendit dans la salle d'études, se blottit sur le rebord de la fenêtre et, dans tout le feu de la composition, se mit à écrire jusqu'à ce que Norman, pressé de se rendre à l'école, l'appelât pour l'aider à chercher un livre.

Dès qu'il fut parti, elle monta chez Marguerite pour lui raconter son histoire et la consulter; mais ce n'était pas facile. Elle trouva la petite Daisy <sup>1</sup> à côté de sa sœur, et Tom apprenant sa leçon de latin au coin du feu.

« Ah! bonjour, chère Ethel? tu arrives à temps.

— Pour prendre le poupon!

— Oui; elle a été très sage; mais elle commence à se fatiguer de rester si tranquille, et je ne puis la faire danser.

— Oh! Marguerite, j'ai un plan magnifique dans la tête, » commença Ethel en promenant l'enfant dans la chambre.

Mais ici Tom l'interrompit :

« Veux-tu voir si je sais ma leçon, Marguerite? »

1. *Daisy* signifie en anglais *pâquerette*, petite marguerite des champs.

Et il lança sa grammaire à sa sœur, au moment où le docteur entra.

« Eh! quoi, une grammaire latine! C'est trop fort pour toi, Marguerite. Bonjour, mes enfants! Allons, Tom, mon garçon, emporte ton livre. Je ne veux pas que tu infliges ce supplice à ta sœur maintenant. Si tu sais ta leçon, tu trouveras ton maître Richard dans ma chambre. Ah! vous voilà aussi, ma toute petite!... »

— Comment est votre bras, papa? vous a-t-il empêché de dormir?

— Non; au contraire, il m'a fait rêver. Un rêve tout à fait romantique, digne de toi et d'Ethel.

— Racontez-le-nous, papa.

— Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il est la suite d'un rêve que j'ai fait il y a environ vingt-quatre ans. J'étais jeune alors, je faisais mes études à Edimbourg, et je faisais la cour à... »

Ici, le docteur s'arrêta pour tâter le pouls de sa fille, lui adresser quelques questions et caresser l'enfant. Ethel avait un ardent désir d'entendre son rêve; mais elle n'osait pas le lui demander. Cependant il continua de lui-même :

« Mon premier rêve avait eu lieu après un pique-nique avec les Mackensie; maman et tante Flora y étaient. C'était un véritable rêve de garçon. Il y avait un tournoi ou quelque chose de pareil où j'étais vainqueur. La reine... vous comprenez qui elle était... me décerna le prix... C'était une chaîne de marguerites... »

— Est-ce pour cela que vous aimez à nous appeler votre chaîne de marguerites? demanda Ethel.

— L'avez-vous jamais mis en vers? demanda Marguerite à son tour. Il me semble que j'en ai vu sur ce sujet dans son pupitre.

— J'avais vingt-trois ans, et j'étais amoureux, répondit le docteur avec un air drôlement coupable au milieu de sa tristesse. Je les ai relus il y a un jour ou deux, et c'est ce qui m'y a fait penser. Cette nuit, j'ai de nouveau rêvé à un tournoi, mais j'étais au milieu de la mêlée. J'étais étouffé, écrasé par les chevaliers armés et les chevaux. Il y avait des blessures, des cris de douleur... Je cherchais en vain ma... ma Maggie... Enfin, je fus vaincu, mon épée se brisa, je tombai. On me

foula aux pieds... j'étais perdu, et tout ce que je pus faire fut de saisir mon gage précieux... ma chaîne de marguerites... — le docteur pressa la main de sa fille. — Au même instant, le tumulte disparut, je n'éprouvai plus de mal... J'étais étendu sur l'herbe dans le cloître, et l'un des bouts de la chaîne était dans le ciel et m'y attirait. Voilà un singulier rêve pour un vieux médecin de campagne. Je ne sais trop pourquoi je vous l'ai raconté; n'en parlez à personne. »

Il sortit de la chambre, laissant Marguerite les yeux pleins de larmes, et Ethel qui caressait sa petite sœur avec une sorte de véhémence.

« Que c'est beau ! s'écria celle-ci.

— Je suis sûre que cela lui aura fait du bien.

— Tu ne crois pas que ce soit un mauvais présage ? demanda Ethel d'une voix tremblante.

— Loin de là, ce rêve l'aura calmé ; n'est-ce pas d'ailleurs ce que nous sentons tous ; ce cher petit bouton de fleur n'est-il pas un lien entre nous et le ciel ?

— Oui, mais pour lui ! il avait été vainqueur la première fois, et vaincu la seconde.

— Peut-être vaudrait-il mieux ne pas le prendre trop au sérieux ; mais je crois que cela signifie que, lorsqu'on est jeune, on tient à la victoire et aux distinctions de ce monde, comme Norman et comme lui-même autrefois. En vieillissant, on s'en soucie moins ; on est dépassé, mais on ne s'en afflige plus ; nous savons que dans le combat où nous sommes engagés tous peuvent être vainqueurs.

— Mais papa a une grande réputation ; on vient le consulter de loin ; on le respecte beaucoup ; il a une véritable autorité dans la ville. »

Marguerite sourit.

« Tout cela est peu de chose en comparaison de ce qu'il aurait pu être s'il s'était établi à Londres.

— Oh ! je suis si contente qu'il ne l'ait pas fait.

— Maman m'a raconté qu'il avait répondu, lorsque mon oncle Mackensie le pressait d'y aller, que la santé et les souvenirs du toit paternel étaient un meilleur héritage que l'argent.

— Il avait bien raison. »

Ethel descendit pour le déjeuner, l'esprit rempli de romans, de littérature, de rêves, de chagrin, de tout au monde, excepté de la vie positive et actuelle. Elle fut forcément ramenée aux réalités lorsqu'on vint avertir son père qu'un malade le demandait dans son cabinet.

« Il faut que j'y aille avant de faire le culte, dit-il en posant ses lettres; mais j'ai bien envie d'avertir une fois pour toutes que je ne recevrai pas hors des jours fixés.

— Voilà ce qu'il dit toujours, mais il ne le fait jamais, fit observer Flora; s'il les renvoyait une belle fois, on ne reviendrait pas. »

Richard préparait en silence des tartines de pain et de beurre.

« Voilà encore la sonnette, s'écria Marie.

— Le voilà pris maintenant; ils vont se succéder sans interruption; mais je ne veux pas que Marguerite attende son déjeuner; je vais le lui monter. »

Le docteur recevait les pauvres chez lui deux jours par semaine; mais il était trop bon, lorsqu'il s'en présentait d'autres jours, pour les renvoyer; aussi, comme l'avait prédit Flora, ce fut une procession pendant la plus grande partie de la matinée; il ne parvint pas à s'en débarrasser facilement, malgré la rapidité de ses questions et les petits hiéroglyphes qu'il traçait de sa main gauche sur des carrés de papier: autant de talismans avec lesquels il les envoyait à l'infirmerie.

Ethel essaya de lire; les enfants erraient inoccupés; seul, Tom parvint à faire ses leçons avec Richard; il aimait beaucoup à les réciter à son frère, et c'était pour lui un puissant stimulant à apprendre rapidement, afin qu'il n'en restât point à dire à miss Winter lorsque Richard sortait avec son père. Si maman avait été là, le culte de famille aurait eu lieu malgré l'absence du père; mais les enfants n'osaient pas le faire sans lui.

Le docteur renvoyait son dernier malade au moment où on lui amenait son cabriolet devant la porte; il ne voulut cependant pas manquer le culte; mais il déclara qu'il n'avait pas le temps de déjeuner; il s'éleva un cri général de réprobation. Flora le força à boire son hé, et Richard mettait de petits morceaux sur son

assiette, qu'il finit par avaler tout en parcourant ses lettres; il courut dire adieu à Marguerite et renversa à moitié la pauvre petite demoiselle Winter en descendant l'escalier; il appela Richard et partit.

C'était le jour de la leçon de français, jour d'épreuve pour Ethel; M. Ballompré, le maître, savait ce qui était du bon et du mauvais français; mais il n'en pouvait pas toujours donner l'explication, et Ethel, habituée aux principes de la grammaire latine, voulait savoir le pourquoi et le comment de ses corrections; rien ne lui déplaisait plus que de voir ses pages raturées, sans savoir comment elle pourrait éviter de nouvelles fautes; M. Ballompré, de son côté, la trouvait fort ennuyeuse, quand il ne savait que répondre à ses questions; ils se querellaient; miss Winter était mécontente, et Ethel se posait en victime.

La mauvaise prononciation de Marie, qui ne pouvait comprendre pourquoi on disait un mot d'une façon plutôt que d'une autre, ne vexait pas autant M. Ballompré que tous les pourquoi d'Ethel; il était accoutumé à ce qu'on fit mal.

Son témoignage pour Ethel fut : *de l'humeur.*

« J'en suis fâchée, dit miss Winter; j'espérais que vous vous étiez corrigée de cette habitude de disputer sur tous les mots.

— Je voudrais bien savoir comment on peut apprendre une langue, si l'on ne vous explique pas vos fautes.

— Vous dites toujours la même chose, ma chère; il ne sert à rien d'arguer avec vous; mais je regrette que vous n'ayez aucun empire sur vous-même. Marie, appelez Blanche, et vous vous mettrez à votre arithmétique avec Ethel. »

Flora alla faire la lecture à Marguerite. Blanche se mit joyeusement à ses petites leçons faciles, tandis que Marie se plongeait de l'air le plus lamentable dans de grandes divisions composées. Ethel était trop indignée, trop irritée, pour s'absorber dans la racine cubique des nombres, sa consolation habituelle. Sa règle n'était pas juste; elle allait la refaire; mais miss Winter, qui n'aimait pas les branches élevées de l'arithmétique, lui dit qu'elle y avait mis trop de temps et l'appela auprès d'elle pour lui faire faire une espèce d'examen, chose

que l'institutrice aimait tout particulièrement et qu'elle faisait souvent. Ethel le trouvait inutile et le détestait, et, quoique ses réponses fussent ordinairement correctes, elle les lançait du ton le plus maussade. Voici, au reste, un échantillon des questions qu'on lui posait; le lecteur jugera de leur utilité.

- « A quelle date remonte l'invention du papier ?  
 — Quelle est la latitude et la longitude de Taïti ?  
 — De quoi est composé l'airain ?  
 — D'où vient la cochenille ? »

Dès que l'examen fut terminé, Ethel alla chercher son panier à ouvrage, et Marie son livre de morceaux choisis; la lecture du jour était la querelle entre Brutus et Cassius, de Shakspeare; la voix monotone, lente, nasillarde de Marie, était plus qu'Ethel n'en pouvait supporter. « Oh! Marie! comme tu les massacres!

— Massacres qui? demanda Marie, en ouvrant tout grands ses innocents yeux bleus.

— Quelle expression exagérée! commença miss Winter.

— Je l'ai entendu dire à papa, interrompit Ethel.

— Une jeune demoiselle ne doit pas toujours répéter ce que peut dire un homme; mais vous interrompez Marie.

— Laissez-moi lui montrer; cela me fait mal de l'entendre; écoute-moi, Marie!

— C'est de la déclamation, dit miss Winter, lorsque Ethel eut lu quelques vers; cela ne vaut rien pour une jeune fille; d'ailleurs, vous ne travaillez pas, et vous vous mêlez de ce qui ne vous concerne pas. »

Ethel fit la grimace. Ainsi passa la matinée; la sécheresse de miss Winter, comprimant la vivacité d'Ethel, lui causa de l'aigreur, jusqu'à ce que la jeune fille, irritée par les reproches qu'on lui adressait et le sentiment de l'injustice de l'institutrice, entrât chez Marguerite en allant se préparer pour le dîner.

Elle trouva sa sœur qui décousait une robe de mérinos.

« Vois-tu, dit Marguerite, j'ai pensé que cela te ferait plaisir de l'arranger pour un de ces enfants de Cocks-moor; mais qu'as-tu? ajouta-t-elle en voyant l'air triste et mécontent d'Ethel.

— Oh! rien; si ce n'est que miss Winter est horriblement ennuyeuse.

— Que t'a-t-elle fait ?

— Rien en particulier et tout en général; je sais que j'ai été maussade; mais c'est sa faute et celle de Balompré. »

Ethel était au milieu du récit de ses chagrins lorsque Norman entra. Le collègue était à une certaine distance; mais le jeune garçon n'avait pas manqué un seul jour de venir voir sa sœur pendant la récréation après le dîner,

« Tu es hors d'haleine, Norman; repose-toi; quelles nouvelles nous apportes-tu? Es-tu le premier de ta classe?

— Oui, répondit le jeune garçon d'un ton languissant.

— Qu'as-tu eu pour les vers? demanda Ethel.

— *Quam bene.*

— Tu n'as pas eu *optime*?

— M. Hoxton prétend qu'ils sont plats.

— Et Henry, quelle place a-t-il ?

— Il est le quatrième de sa classe; je l'ai laissé jouant à la balle.

— Le dîner est servi, dit Flora en entrant; que veux-tu que je t'envoie, Marguerite ?

— Je vais le lui chercher! » s'écria Norman, qui considérait comme son droit le privilège de servir Marguerite à dîner.

Quand il eut arrangé le plateau devant elle, il resta appuyé contre la colonne du lit à réfléchir.

Tout à coup, les ustensiles à feu tombèrent avec fracas, et Norman tressaillit violemment.

« Ethel a tisonné le feu tout à l'heure, » dit Marguerite, comme si c'eût été une explication suffisante.

Norman les remit à leur place, et, lorsqu'il vint prendre l'assiette de sa sœur, elle remarqua qu'il tremblait.

« Mon cher Norman, es-tu malade ?

— Non, je suis très bien, répondit-il un peu fâché qu'elle eût fait attention à lui.

— Tu ferais mieux de ne pas revenir en courant à la maison; je ne mérite plus que tu prennes toute cette peine; je suis tellement mieux! je n'aime pas que tu manques ta partie de balle.

— Je ne peux plus y jouer.

— Ce serait meilleur pour toi, » lui dit-elle en le regardant avec affection ; mais il s'éloigna avec son assiette, comme s'il eût voulu éviter son regard.

Flora s'était si entièrement consacrée à soigner Marguerite qu'elle avait besoin de prendre de l'exercice, et, quoiqu'elle prétendit que tout irait de travers pendant son absence, elle fut obligée de céder et de partir pour une longue expédition avec miss Winter et Marie, laissant sa sœur à la garde d'Ethel. Mais, avant qu'elle sortit, la bonne vint dans la chambre de Marguerite, où les sœurs se trouvaient réunies.

« Mademoiselle Marguerite, il y a une jeune fille là-bas qui vient se présenter pour la place ; elle s'appelle Taylor ; elle vient de Cocksmoor ; mais elle paraît propre et robuste ; elle dit qu'elle est accoutumée aux enfants. »

La bonne était admirablement tombée dans le piège qu'on lui avait tendu, et elle paraissait disposée à prendre cette fille comme une découverte qu'elle avait faite ; elle désirait savoir si Mlle Marguerite voulait la voir.

« Je le veux bien ; mais, si vous la jugez en état de remplir la place, cela suffit.

— Certainement, Mademoiselle ; mais il faut que vous voyez les choses par vous-même : je vais vous l'amener.

— Délicieux ! cria Ethel dès qu'elle fut sortie ; tu as eu là une idée excellente, Flora ; ma bonne est persuadée que c'est elle qui l'a choisie.

— Cette jeune fille te concerne cependant, puisqu'elle vient de ton cher Cocksmoor. »

Lucie Taylor entra très proprette en effet, très timide, faisant révérence sur révérence, et assez effrayée de la dame pâle couchée dans le lit. Elle satisfit complètement Marguerite, et il fut décidé qu'elle viendrait le samedi suivant ; en attendant, la bonne prendrait ses mesures pour qu'elle revêtît l'uniforme noir de la maison.

Lorsque tout fut arrangé et que les promeneurs furent partis, Ethel s'assit à côté de sa sœur et l'aida à découdre la robe de mérinos ; elle la remercia vivement d'y avoir songé et lui demanda pardon de l'avoir reçue si peu gracieusement le matin même. Heureuse de tailler, arranger, coudre sous la direction de sa sœur,

elle avait oublié ses chagrins de la matinée, lorsque Marguerite commença.

« J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit de miss Winter, et, en vérité, je ne vois pas trop ce qu'on pourrait faire.

— Je ne voulais pas t'en ennuyer, répondit Ethel, fâchée qu'elle eût pris la chose à cœur.

— Je préfère, au contraire, que tu me dises tout, chère Ethel; mais je ne sais trop comment agir dans ce cas-là; il faut continuer comme nous pourrons avec miss Winter.

— Cela va sans dire! s'écria la jeune fille, affligée que ses plaintes eussent suggéré l'idée d'un changement, car, de même que les autres membres de la famille, elle respectait et aimait sa gouvernante.

— Je crois que nous ne pourrions pas nous passer d'elle, lors même que je serais bien portante; notre bonne mère avait une entière confiance en elle; nous la connaissons et nous l'aimons tous, cela doit nous faire passer par-dessus les inconvénients.

— C'est ma faute, dit Ethel, qui aurait voulu excuser miss Winter à ses propres dépens; je t'en prie, n'en parle plus.

— Elle a été si bonne pour nous, que c'est presque mal d'en avoir eu l'idée, et, d'ailleurs, c'est une bénédiction d'avoir avec nous quelqu'un à qui nous pouvons confier Marie [et Blanche avec une entière confiance; mais pour toi...

— Je te dis que c'est ma faute!

— Je ne pense pas que ce soit tout de ta faute, et c'est là ce qui m'embarrasse; je sais que maman trouvait miss Winter excellente pour les enfants, mais qu'elle ne suffisait plus pour toi; elle craignait que vous ne vous lassiez pas l'une à l'autre; c'est pour cela qu'elle te gardait beaucoup auprès d'elle.

— Je ne savais pas que ce fût pour cette raison, » répondit Ethel, émue par ce souvenir des heureuses matinées employées à travailler dans cette chambre même, lorsque sa mère n'était pas assez bien pour affronter le bruit de la chambre d'études.

Cet amour maternel, ombre de la Providence, les avait si constamment entourés de tous les côtés, qu'ils ne s'en apercevaient que depuis qu'il leur manquait.

« Cela lui ressemble, n'est-ce pas? reprit Marguerite; mais maintenant, ma pauvre Ethel, il me semble que ce serait mal, soit pour toi, soit pour miss Winter, de t'enlever à ses soins; je crois que cela lui ferait de la peine.

— Je ne le voudrais pas pour le monde entier, dit Ethel.

— Elle m'a si bien soignée, et puis il ne serait pas convenable que nous fissions déjà des changements. D'ailleurs, mon cher roi Ethelred, nous savons tous que vous êtes un petit brin négligente, et, comme le dit la bonne, il faut toujours qu'on te coure après; je t'avoue que, lors même que je le pourrais, je préfère que ce soit miss Winter qui s'en charge.

— Oh! non, tu ne serais pas si pédante, pas si méticuleuse; tu ne me mettrais pas de mauvaise humeur.

— Mais peut-être que toi tu me mettrais de mauvaise humeur, ou que je finirais par ne plus rien te dire, et que je te laisserais avoir autant de désordre que cela te plairait, et cela nous ferait de la peine à toutes deux. Non, chère Ethel, je n'ai aucune envie d'être ta gouvernante; je préfère être ta sœur et ta camarade aussi longtemps que possible.

— Toutes ces petites vexations m'affectent beaucoup moins lorsque je suis près de toi...

— Essaye de la supporter et de te rappeler que, si elle est un peu ennuyeuse dans la forme, elle a raison dans le fond.

— Je te le promets, et je ne te tourmenterai plus de ces niaiseries; cela ne te vaut rien; tu parais si fatiguée.

— Non, je t'en prie, continue à me dire tout; par expérience, je sais que cela fait du bien de se lamenter de temps en temps.

— Tu n'as pas l'air à ton aise; qu'as-tu?

— Mon dos me fait un peu mal; je suis restée assise plus longtemps qu'à l'ordinaire; cela me fatigue. Veux-tu appeler ma bonne pour qu'elle me recouche à plat. »

La bonne, tout le monde était en dehors; Ethel revint assez alarmée d'avoir à se tirer d'affaire par elle-même, et cependant il ne s'agissait que de soutenir sa sœur d'un bras, tandis que de l'autre elle enlèverait les cousins; mais Ethel savait qu'elle était gauche et peu at-

tentive, et Marguerite n'avait pas grande confiance en elle. Cependant la pauvre malade était trop fatiguée pour attendre; aussi Ethel fut-elle obligée de faire de son mieux. Elle avait très peur et prenait toute la peine possible, ce qui lui donnait de l'incertitude et de la lenteur dans les mouvements. Elle espérait cependant qu'elle avait réussi. Marguerite essayait de le croire; mais elle ne se sentait pas comme à son ordinaire.

Lorsque le docteur May revint à la maison, il vit tout de suite, malgré son doux sourire, que Marguerite souffrait; elle convint que son dos lui faisait un peu mal; elle aurait même pu dire très mal. Il fallait la placer dans une meilleure position; mais Marguerite ne s'en souciait pas; elle préférait attendre; elle éprouvait une sorte d'effroi qu'elle ne put dissimuler de se sentir encore entre les bras de sa sœur. Ethel était désolée et le docteur très fâché, ce qui n'était pas étonnant. En voyant souffrir sa fille, il sentait amèrement son incapacité, et il était profondément vexé de voir une grande fille de quinze ans, forte et robuste, pleine de bon sens, et cependant hors d'état de faire ce qu'il fallait.

« C'est insupportable! s'écria-t-il. Ethel ne songe qu'à ses livres! J'ai grande envie de mettre fin à tout ce grec et ce latin; elle ne pense qu'à cela. »

Ethel supportait difficilement l'injustice, et, malgré son chagrin, elle s'écria :

« Papa, papa, je pense bien à autre chose; n'est-ce pas, Marguerite, j'ai fait de mon mieux? »

— Ne dis pas de pareilles niaiseries. De ton mieux, vraiment! Si tu avais pris la moindre peine...

— Je crois qu'elle n'en a que trop pris, dit Marguerite, fatiguée de cette dispute; cela ira mieux dans un moment, cela ne fait rien, cher papa. »

Mais le docteur May était à la fois vexé pour le présent et inquiet pour l'avenir, et, quoiqu'il sût que rien n'était plus mauvais pour Marguerite que de l'entendre se fâcher, il ne put se contenir; il continua à blâmer Ethel avec tant d'amertume, qu'elle finit par se défendre avec véhémence, et il lui ordonna de se taire.

Flora revint enfin et, du premier coup d'œil, vit ce qui allait mal; elle replaça Marguerite dans sa position habituelle; mais la douleur ne passa pas de sitôt, et son

père s'aperçut qu'elle avait très mal à la tête, ce dont il était pour le moins aussi coupable qu'Ethel.

Il n'y avait pas autre chose à faire qu'à la laisser tranquille, et Ethel s'en alla toute malheureuse. Flora essaya de la consoler en lui disant qu'il y avait une certaine manière d'arranger Marguerite dont elle n'avait pas l'habitude, et qu'elle savait bien que, lorsque son père était fâché, il en disait toujours plus qu'il ne voulait.

Mais ce qui consola le mieux la pauvre enfant, ce fut Marguerite elle-même, la recevant à bras ouverts lorsqu'elle alla lui souhaiter le bonsoir.

« Ma chérie, lui dit-elle en la tenant serrée dans ses bras, j'ai été si fâchée d'avoir causé tout cet embarras.

— Tu n'en as point causé; c'est moi qui ai fait le mal; j'en suis désolée; te sens-tu mieux?

— Oui, je n'ai plus qu'un léger mal de tête, qui se dissipera en dormant; j'ai passé une soirée si douce et si tranquille. Papa m'a lu; je n'ai jamais autant joui depuis que je suis malade.

— J'en suis bien aise; mais j'ai été malheureuse toute la soirée; je suis découragée; je ne sais plus ce que je dois faire.

— Essaye de faire attention à ce qui se passe, observe, et tu apprendras; commence, par exemple, par placer tes souliers l'un à côté de l'autre lorsque tu les ôteras. »

Ethel sourit et soupira, et Marguerite ajouta :

« Applique un peu ton intelligence à diriger tes mains, et tu réussiras à la maison et à Cocksmoor aussi. Bonne nuit, ma chérie!

— Papa est fâché contre moi, soupira Ethel. »

Au même instant, il entra dans la chambre.

« Papa, lui dit Marguerite, voici ma pauvre Ethel qui n'est pas encore remise de ses chagrins. »

Le docteur, maintenant tranquille sur Marguerite, se rappela qu'il avait été dur pour une de ses filles orphelines.

« Ah! ah! dit-il de son ton à moitié gai, à moitié triste, il faut l'envoyer à l'école enfantine : *ceci est ma main droite, ceci est ma main gauche*, il sera bon pour elle d'apprendre cette précieuse vérité; pauvre

petite, elle est plus à plaindre que moi ; je n'ai plus que ma main gauche, c'est vrai, mais les siennes sont gauches toutes les deux.

— Mais je veux essayer de mieux faire, papa.

— Oui, mon enfant, essaye ; j'ai été un peu vif avec toi ; j'étais contrarié, et nous n'avons plus personne pour nous calmer maintenant ; j'en suis fâché ; il faut me supporter ; je n'ai pas appris à vous connaître comme *elle*, lorsque je l'aurais dû ; il faut nous efforcer d'être patients les uns avec les autres. »

Ethel l'embrassa de toutes ses forces et se mit à pleurer ; il l'envoya se coucher en lui disant qu'ils avaient assez agité leur chère Marguerite pour un jour. La jeune fille s'éloigna, bien décidée à s'observer avec soin plutôt que de causer un moment de chagrin à un père et à une sœur comme les siens.

## CHAPITRE VIII

Ethel se réveilla le lendemain samedi encore très affligée de son incapacité, de son inhabileté à faire usage des longs bras et des mauvais yeux dont la nature l'avait douée.

Le samedi était, comme on se le rappelle, jour de vacances pour ses frères, et celui-ci était de plus le jour de naissance de Norman : il avait seize ans. Son père paraissait l'avoir oublié, et Norman arrêta Blanche, qui allait le lui rappeler, en lui lançant un regard que l'enfant n'oublia jamais. Il répondit en bâillant à Ethel, qui lui demandait ce qu'il avait à faire, qu'il allait repasser son Euripide et finir quelques vers.

« J'en suis fâchée ; c'est la première fois que le samedi ne sera pas un vrai congé.

— Cela m'est égal, à présent que je n'ai rien de mieux à faire, dit Norman d'un air languissant.

— Je vais lire à Marguerite, pendant que Flora étudie sa musique ; quand j'aurai fini, j'irai faire du grec et du latin avec toi, » lui dit Ethel.

Marguerite ne voulut pas garder sa sœur trop longtemps auprès d'elle ; elle aimait à la voir occupée avec Norman ; mais Ethel le trouva profondément endormi sur son livre ; il se réveilla en sursaut lorsque Tom et Henry entrèrent en courant dans la chambre au moment du dîner.

« Quel saut, Norman ! s'écria Henry ; je crois en vérité que, si tu n'y fais pas attention, tu sauteras un de ces jours hors de ta peau.

— Il me semble qu'on a quelque raison de ressauter lorsqu'on est réveillé subitement par un bruit pareil, fit observer Ethel.

— Il ferait mieux de dormir à l'heure où les braves gens dorment, dit Henry, au lieu de me réveiller toutes les nuits par ses cris, son tapage et les beaux discours qu'il tient en dormant.

— Mais tu viens de nous dire qu'il ne dormait pas ; comment donc peut-il parler en dormant ?

— Henry n'en sait rien du tout, interrompit Norman.

— Je ne le sais pas ! Ah ! vraiment ; je sais, moi, que si tu couchais au collège, tu aurais reçu plus d'une trempée pour t'apprendre à te comporter comme tu le fais pendant la nuit.

— Et je t'avertis, moi, que tu cours grand danger de recevoir une trempée si tu ne te tais pas. »

Le docteur ne revenait pas pour le dîner ; il avait été au loin à la campagne avec Richard ; Henry était impatient de partir tout de suite après le repas, et, lorsque Tom et Marie lui coururent après, il leur ordonna de le laisser tranquille.

« Où va-t-il donc ? s'écria Marie en le regardant s'éloigner.

— Je le sais bien, dit Tom.

— Où donc ? dis-le-moi ?

— Mais tu n'en parleras pas à papa ; les Anderson, Axworthy et lui vont louer un fusil pour aller à la chasse des étourneaux.

— Mais c'est très mal, cela ; papa en sera très fâché.

— Anderson prétend qu'il n'y a pas de mal ; mais Henry m'a recommandé de ne rien dire. Anderson voulait même me tirer les oreilles, parce que j'avais tout entendu, et cependant ce n'était pas ma faute.

— Henry ne l'a pas souffert ?

— Non, non, quoiqu'il soit beaucoup plus jeune, il lui a déclaré qu'il ne permettrait pas qu'on me touchât.

— C'est un brave garçon ! mais je suis fâché qu'il aille à la chasse ; et Hector Ernescliffe y va-t-il aussi ?

— Non. J'aime bien Hector ; il n'a pas voulu y aller, quand même Anderson le tourmentait et se moquait de lui. Quel dommage que Henry ne soit pas resté à la maison ! Hector serait venu, et nous nous serions amusés dans le jardin.

— Oui, c'est bien dommage, répondit Marie ; on ne s'amuse jamais à présent. Oh ! le voici, » s'écria-elle en apercevant Hector qui les épiait par-dessus la barrière qui conduisait de la prairie dans le jardin.

C'était la première fois que le jeune garçon venait chez le docteur depuis le départ de son frère ; aussi était-il fort intimidé ; mais le joyeux accueil de ses amis le rassura bien vite, et il vint promptement les rejoindre pour jouer tous ensemble. Marie demanda à être exemptée de la promenade solennelle de l'après-midi. Heureusement pour elle, miss Winter était dans la chambre de Marguerite. Marguerite y consentit volontiers ; Marie et Blanche partirent pour construire de singuliers échantillons de poterie sous la direction d'Hector et Tom. Il y avait un certain trou plein d'une boue jaune, et bientôt les heureux enfants eurent fabriqué des vases de toutes formes, qu'on laissait séjourner un certain temps dans la poche des garçons, avant de les risquer au feu de la chambre des enfants. Marguerite avait exigé qu'on se revêtît de grands tabliers, et, voyant l'air grave de miss Winter, elle dit :

« Pauvres enfants, cela leur fera du bien de jouer. »

Miss Winter ne voyait pas trop quel bien cela leur ferait de se salir dans la boue, et Marguerite sentit que ce serait une difficulté pour elle de suivre les idées de sa mère à l'égard des enfants, sans contrarier la bonne gouvernante.

Pendant ce temps, Norman était retourné tristement à son Euripide. Ethel, auprès de lui, l'aidait à chercher les mots, lorsque miss Winter vint lui dire d'aller se promener, parce qu'elle était restée la veille à la maison ; Flora et Ethel engagèrent Norman à les accom-

pagner, puisque miss Winter devait rester avec leur sœur.

Norman y consentit ; mais sa présence ne contribua pas beaucoup à égayer ses sœurs ; ils marchaient tous les trois avec un zèle exemplaire, à peu près sans échanger une parole. Flora cueillait des clématites, des baies rouges ; elle cherchait dans les haies des fleurs pour les rapporter à la maison. Lorsqu'Ethel vit combien Marguerite s'amuse à les arranger dans de la mousse, elle se blâma sévèrement de n'y avoir pas pensé ; elle en parla à Norman, qui répondit : « Personne ne fait attention à rien à présent. Le salon est horrible, rien n'a bonne façon, » ajouta-t-il en jetant un regard de tristesse sur les livres et les jolis ornements qui remplissaient l'appartement, mais qui n'étaient plus arrangés avec élégance et bon goût. Cependant il n'y avait pas de désordre ; aussi Ethel ne comprit pas ce qu'il voulait dire.

« Qu'est-ce qui va mal ? demanda-t-elle.

— Cela ne fait rien ; non, n'y touche pas, cela irait encore plus mal ; ce ne sera plus la même chose tant que nous vivrons !

— Que je voudrais pouvoir te consoler !

— C'est égal ! » répéta-t-il.

Puis il entoura sa sœur de son bras.

« As-tu fini ton Euripide ? veux-tu que je t'aide ?

— Je te remercie ; ce n'est pas là ce qui m'inquiète ; ce sont mes vers ; je n'ai pas une idée, » et le jeune homme passa ses doigts dans ses cheveux jusqu'à ce qu'ils fussent tout droits sur sa tête. « Quel absurde sujet ; les îles de corail ! il n'y a rien à en dire.

— J'en pourrais dire cent choses ; mais je ne veux pas te parler de mes vers, puisque les tiens ne sont pas faits.

— Non, je t'en prie.

— N'as-tu pas lu dans une revue une description des îles de corail ? tu y trouverais des idées ; veux-tu que j'aie te la chercher ?

— Je le veux bien ; merci ! »

Il restait nonchalamment sur le canapé, pendant que sa sœur bouleversait la bibliothèque ; elle finit par découvrir le volume désiré et lui lut avec animation la

description des étranges animaux de corail et de la beauté de leurs travaux. Autrefois, cela l'aurait ravi ; mais, aujourd'hui, il s'écria :

« Les vilaines petites bêtes ! Cependant il la remercia, prit le livre et dit qu'il pourrait peut-être en tirer parti, mais qu'il était par trop ridicule de donner de pareils sujets. »

Marie ne garda si religieusement le secret de Tom, que, pendant leur toilette pour le thé, elle ne racontât à Ethel où Henry avait été. Il n'était pas encore revenu ; ses sœurs, assez inquiètes sur son compte, se demandaient s'il ne faudrait pas en parler à leur père, qui venait justement de rentrer avec Richard.

Flora et Ethel se rencontrèrent les premières au salon, avant l'heure du thé.

« Je l'aurais dit immédiatement à maman, dit Flora. — Il ne l'aurait pas fait alors, soupira Ethel ; nous ne faisons point de mal dans ce temps.

— Mais je te demande bien pardon ; as-tu oublié la sottise de Henry, lorsqu'il grimpa au haut du mur, et quand il faisait des grimaces aux domestiques de Mme Richardson ?

— Et comme j'ai été sotté, le premier jour des derniers congés de Noël ; je crois bien qu'elle l'avait dit à papa ; elle lui disait tout ; ne penses-tu pas, Flora, qu'il doit tout savoir ? surtout à présent. Je n'aimais pas du tout la manière d'agir des Mackensie, qui faisaient mille cachoteries à leurs parents.

— Oui, et cependant ils se menaçaient en disant : Je le dirai à maman, je le dirai à maman, et ils nous appelaient rapporteurs, parce que nous disions tout à notre chère maman. Mais ce n'est pas la même chose à présent ; je n'aime pas à fatiguer et ennuyer papa, ni faire punir Henry ; d'ailleurs, Tom et Marie l'avaient dit en secret.

— Que je voudrais qu'il rentrât ! bon ! le voici ; ah ! ce n'est que toi !

— Qui donc attendais-tu ? » demanda Richard.

Les deux sœurs se regardèrent, puis Ethel lui expliqua leurs inquiétudes relativement à Henry.

« Il vient d'arriver, répondit Richard ; je l'ai vu courir à sa chambre tout crotté.

— Oh ! que je suis contente ! crois-tu qu'il faille le dire à papa ? Je ne sais trop ! c'est le secret des enfants.

— Cela ne peut que lui faire beaucoup de mal de fréquenter ces méchants garçons, fit observer Ethel.

— Je lui en parlerai, dit Richard ; mais il vaut mieux ne pas en tourmenter mon père à présent ; il est triste et fatigué ce soir ; son bras lui fait mal ; à quoi bon lui raconter les sottises des enfants pour l'attrister davantage ?

— Je suis bien contente, Richard, que tu sois ici, s'écria Ethel ; je n'aurais jamais pensé qu'un moment pût être préférable à un autre.

— Cela te ressemble bien, dit Flora en souriant.

— Pourquoi ne l'apprends-tu pas ? demanda Richard avec douceur.

— Je ne peux pas, répondit Ethel d'un ton découragé.

— Je n'en vois pas la raison ; tu as plus d'intelligence que la plupart des gens ; pourquoi n'en fais-tu pas usage pour apprendre ces choses, comme pour apprendre l'histoire, par exemple ?

— Il faut qu'il y ait deux espèces d'intelligence, dit Ethel ; toi, Flora, tu apprends bien tes leçons et tu fais attention à toutes les petites choses de la vie.

— Prends garde, tu froisses ta robe, répondit sa sœur ; je crois en vérité que tu n'y peux rien ; ta vue si courte est un grand inconvénient ; aussi il ne sert à rien de vouloir y remédier.

— Ne parle donc pas ainsi, dit Richard ; cela ne tient pas tant à sa vue courte, mais à ce qu'elle ne pense pas. Je suis persuadé que, si Ethel réfléchissait, personne ne ferait aussi bien qu'elle ; je sais que tu observes les physionomies, que tu peux y lire ; pourquoi ne les observes-tu pas avant de parler ?

— Je vais voir ce que deviennent les enfants, dit Flora ; si l'on apporte le thé pendant que je serai dehors, Richard, veux-tu le faire ?

— Flora désespère de moi, murmura Ethel.

— Mais moi je n'en désespère pas, dit Richard en souriant ; as-tu déjà oublié ma recette pour piquer solidement une épingle ?

— J'espère que non.

— Eh bien ! alors, il faut essayer d'apprendre à faire

le thé ; à propos, nous irons à Cocks Moor parler à Mme Taylor pour le baptême de ses enfants, le premier beau jour où papa n'aura pas besoin de moi !

— Quel bonheur ! je vais me hâter de finir mes robes pour les enfants Hall. Voici le thé ; je t'en prie, Richard, charge-t'en ; je ferai quelque sottise que Flora ne te pardonnera pas. »

Mais Richard ne voulut pas en démordre ; il se tint à côté d'elle, compta les cuillerées de thé, s'assura qu'elle mettait la quantité d'eau suffisante et qu'elle réchauffait convenablement les tasses.

« Ouf ! soupira Ethel, cela me donne infiniment plus de peine que de faire des équations. »

Tout allait bien, comme Flora se plut à le reconnaître avec un léger sourire de supériorité. Elle pensait que Richard ne réussirait jamais à faire d'Ethel une femme utile ou élégante, et qu'ainsi il valait mieux ne pas essayer et les laisser poursuivre chacune leurs routes différentes. Flora savait que, malgré son instruction et ses talents, elle n'atteignait pas à la supériorité intellectuelle d'Ethel ; mais elle savait aussi qu'elle était infiniment plus utile à la maison et qu'elle avait précisément les qualités qui manquaient à sa sœur. L'idée qu'il ne faudrait à Ethel qu'un peu d'attention pour l'égaliser ne lui plaisait point, et elle pensait que Richard se trompait.

Norman raconta le lendemain à sa sœur qu'il avait fini ses vers tard dans la soirée ; il les lui montra, et Ethel déclara qu'il n'en avait jamais fait de meilleurs ; elle y remarquait une poésie et des beautés bien supérieures au travail ordinaire d'un écolier ; elle lui en demanda le brouillon pour le montrer à son père.

« Je ne l'ai pas, dit Norman ; d'ailleurs, il ne ressemblait en rien à ceci ; lorsque j'ai voulu les recopier assez tard hier au soir, il m'en est venu d'autres à la place, je ne sais comment. La musique de Flora remplissait mes oreilles ; la chambre s'agrandissait et prenait les proportions d'une grotte ; les lumières vacillantes me paraissaient comme les rayons du soleil à travers les vagues.

— Comme tu le dis ici.

— Les mots m'arrivaient d'eux-mêmes, en bon latin,

comme si quelqu'un me les avait dictés; j'étais entouré de lumière : des rayons, des étoiles dansaient autour de moi. Je craignais que mes yeux ne pussent pas supporter la lueur du jour, mais je n'ai pas su y découvrir une erreur; regarde, je t'en prie. »

Ethel lut attentivement.

« Je ne vois aucune faute, ils sont superbes; il faut que je les copie, tu les as rêvés.

— C'est possible, parce qu'ils ne me font pas l'effet d'être de moi.

— As-tu rêvé après les avoir finis? »

Norman frissonna.

« Je crois que j'y avais trop pensé : le mugissement de la mer bourdonnait à mes oreilles; il me semblait que mes pieds gelés étaient attachés sur un glaçon; une horrible obscurité s'était répandue sur la nature, des monstres marins m'environnaient; je me suis noyé; c'était affreux!... — et sa figure exprimait une horreur indicible. — Mais voici l'heure; il faut partir, dit-il en se frottant les yeux et en bâillant; allons, viens, Henry. »

Ethel pensait que ces vers feraient sensation; mais le résultat fut *quam optime*, et, quand elle demanda à Norman si l'on ne lui avait rien dit en particulier, il répondit avec son air languissant :

« Non; M. Hoxton a seulement dit qu'ils étaient meilleurs qu'à l'ordinaire. »

Ethel n'eût pas même la satisfaction de savoir que M. Wilmot avait dit au docteur May : « Savez-vous que votre fils est un poète; il fait quelquefois des vers remarquables. »

Richard épiait une occasion de parler à Henry; mais c'était difficile : ses frères étaient à l'école lorsque lui se trouvait à la maison, et depuis quelque temps, comme s'ils l'eussent fait exprès, les deux garçons rentraient plus tard le soir. Le jeudi, les jeunes gens avaient deux heures de congé de plus qu'à l'ordinaire : les uns en profitaient pour préparer leurs devoirs, les autres pour se divertir. Richard rencontra Henry le mercredi suivant, comme il venait en courant chercher un nouvel instrument pour jeter des pierres.

« Je t'accompagnerai à l'école, dit Richard à son jeune frère.

— C'est qu'il faut que je coure.

— Es-tu donc si pressé? j'en suis fâché pour toi, Henry, car j'ai à te parler; j'ai quelque chose à te montrer ».

Henry comprenant, au ton de son frère, qu'il parlait de leur mère, se calma immédiatement.

« C'est bien, j'irai dans ta chambre. » Cette figure rose et épanouie, exprimant tout à coup la crainte, la timidité, le chagrin, prouva qu'il était suffisamment préparé.

« C'est un fragment d'une lettre qu'elle écrivait à tante Flora, une description de toute la famille; la lettre est partie, mais en voici une copie; j'ai pensé que tu serais bien aise de lire ce qui te concerne ».

Richard posa devant lui le morceau de papier sur lequel il avait copié le paragraphe de Henry, le laissa seul et partit avec Ethel pour Cocksmoor.

Ils trouvèrent la pauvre vieille grand'mère Hall une toute autre créature, jaune et sèche comme un parchemin, à la vérité, mais vive et animée.

« Est-ce bien vous, monsieur, et la jeune demoiselle aussi? »

— Oui, et j'espère que vous ne serez pas fâchée que je vous amène ma sœur aujourd'hui au lieu du docteur?

— Non, non, monsieur, j'en ai fini avec le docteur pour longtemps, s'écria la vieille, au grand amusement d'Ethel. Il m'a fait un bien terrible, et je l'en remercie de tout mon cœur; la jeune demoiselle est la bienvenue ici; mais les chemins sont trop sales pour elle.

— Cela ne fait rien, répondit Ethel un peu intimidée; je venais... Où sont les enfants?

— Quelque part dans la carrière; ils sont avec les autres enfants, je ne puis pas toujours leur courir après.

— Je voulais savoir si ceci leur irait bien, dit Ethel en ouvrant son papier.

— Comment cela! a-t-on jamais vu! Ici, vous autres, Polly, Jenny, venez, dépêchez-vous. Venez donc, méchants enfants, ou je vous donnerai le fouet, je vous romprai les os, vous verrez ».

La vieille vociférait ces menaces d'un air si bon en-

fant, si triomphant, si ravi, que le frère et la sœur ne purent s'empêcher de rire.

Polly et Jenny finirent par répondre à l'appel de leur grand'mère. Les deux enfants à demi sauvages, couverts de guenilles, le doigt dans la bouche, étaient trop timides pour montrer leur joie, lorsqu'elles aperçurent leurs vêtements neufs. La grand'mère parlait si vite, qu'Ethel n'aurait jamais pu lui faire comprendre que les enfants ne devaient revêtir leurs robes neuves que pour aller à l'école et à l'église, si, avec sa manière douce et ferme, Richard ne le lui avait dit positivement.

La grand'mère recommença de plus belle à protester qu'ils iraient certainement, et qu'elle les conduirait elle-même, quand le temps serait beau, puisqu'elles avaient des habits, et que d'ailleurs elles savaient leur catéchisme aussi bien que qui que ce soit, et qu'elles iraient à l'école pas plus tard que dimanche. Ethel promit de les présenter à la présidente du comité, et, accompagnés des remerciements les plus chaleureux de la vieille femme, le frère et la sœur s'éloignèrent. Ils trouvèrent John Taylor revenu de l'hôpital le matin même, pâle et faible encore; il fumait sa pipe au coin du feu; sa femme était fort affairée autour de lui, et les enfants criaient. Ils parurent très soulagés de ce que les jeunes gens ne venaient point leur faire de plaintes de Lucie, et assez surpris du but de leur visite. Mme Taylor les remercia de leur bonté d'envoyer chercher les jumeaux en voiture pour le baptême; mais elle avait l'air de ne pas savoir si elle était contente ou fâchée.

Richard espéra qu'ils auraient le temps de trouver des parrains et des marraines; mais Mme Taylor, avec sa voix traînante, dit qu'elle ne savait pas, que c'était bien difficile. Le mari finit par ôter sa pipe de sa bouche et déclara qu'il se chargeait d'en chercher.

« Ma femme croit toujours que personne ne peut rien faire.

— Je ne demande pas mieux que de les faire baptiser, certainement... mais c'est si loin... nous demeurons dans un si vilain endroit...

— Ah! ah! toujours la même chanson, femme, s'écria son mari.

— Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur;

vous avez été bon pour moi, et le docteur aussi, au milieu même de ses chagrins; je trouverai ce qu'il faut, et les enfants seront baptisés dimanche prochain ».

Richard lui parla ensuite des aînés et l'engagea à les envoyer à l'école du dimanche; mais la femme recommença ses doléances sur l'éloignement, etc., etc., et sur ce qu'aucun autre enfant n'y allait. Richard lui dit que les enfants Hall y viendraient; aussitôt Mme Taylor s'écria qu'elle ne se souciait pas que ses enfants fréquentassent les Hall, que leur grand'mère élevait fort mal. Le père interposa une seconde fois son autorité; M. Wilmot, le chapelain de l'hôpital, lui avait parlé pendant sa maladie, et c'est ce qui l'engagea à promettre que les enfants iraient à l'école. Richard dit à ceux-ci qu'ils y rencontreraient leur sœur Lucie, et que sûrement cela leur ferait plaisir. En somme, ils n'étaient pas mécontents de leurs débuts; mais ils craignaient un peu que la vieille grand'mère ne tint pas toutes ses promesses; son autorité sur ses petites-filles leur paraissait douteuse, et ils pensaient aussi que les bonnes impressions de John Taylor pourraient bien s'effacer. X

« Sa femme a l'air d'une horrible paresseuse, on ne parviendra jamais à lui faire du bien. »

Richard ne répondit rien, et Ethel fut un peu honteuse de ses paroles dures envers une pauvre femme ignorante, accablée par la pauvreté, ses enfants et sa mauvaise santé.

« J'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit la dernière fois que nous sommes venus ici, commença Richard après avoir marché longtemps en silence.

— Réellement! s'écria Ethel avec vivacité, et l'étang noir où l'on coupait la tourbe lui parut resplendir aux rayons du soleil.

— En as-tu sincèrement l'intention? lui dit son frère avec gravité.

— Mais sans aucun doute, répondit la jeune fille un peu indignée.

— Parce que, si tu y persévères, je crois avoir trouvé un moyen de commencer; mais il faut t'attendre à beaucoup de peines et à de longues courses, par de fort mauvais chemins; il faut que tu apprennes à ne pas traîner ta robe dans la boue.

— Oui, oui, mais dis-moi...

— Voici ce que c'est : je ne crois pas que je puisse retourner à Oxford après Noël ; il me semble que je ne dois pas vous quitter pendant que mon père est souffrant.

— Oh ! non ; il ne pourrait pas se passer de toi ; je l'entendais dire l'autre jour à M. Wilmot que tu étais son bras droit ».

Ethel s'applaudit d'avoir répété ces paroles, car elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu la figure de son frère rayonner de plaisir et se couvrir d'une rougeur aussi vive qu'à ce moment-là.

« Qu'il est bon ! s'écria-t-il avec chaleur ; non, je ne dois pas le quitter tant qu'il ne peut pas se servir de son bras. Donc, si je reste à la maison, je puis disposer du vendredi, jour d'hôpital.

— C'est cela ! c'est cela ! et nous irons fonder une école à Cocksmoor ; c'est excellent, c'est délicieux !

— Je ne crois pas que tu le trouves aussi délicieux que tu te l'imagines ; les enfants y seront ignorants, presque abrutis, et il me semble que cela ne te plaît pas trop à l'école de la ville.

— Non, je t'assure ; je ne penserai qu'à leur dénuement, à leur abandon ; tu es le meilleur des hommes, mon Richard, d'avoir eu une si belle idée.

— Il faut cependant que nous en parlions aux pasteurs et que nous demandions à mon père son consentement.

— Je ne doute pas qu'il ne le donne.

— Mais j'y mets une condition, Ethel : c'est que tu n'iras pas brusquement lui raconter tout à la fois ; je ne veux pas l'occuper indiscrètement de nos affaires.

— Je ne vois pas trop quelle objection il y ferait...

— Ne comprends-tu pas que, si nous entreprenons la chose, il faut la continuer, et que, lorsque je serai parti, elle retombera sur toi et Flora ; il faut voir cependant si tu es assez âgée, si tu as assez de fermeté ; s'il est convenable que tu fasses ces courses régulières dans ce misérable endroit, et enfin il y aura quelque dépense à supporter ».

Ethel brûlait d'impatience, mais n'avait rien à répondre à ces objections ; elle se borna à dire qu'elles ne

devaient pas l'emporter sur le bien à faire à Cocksmoor.

« Oui, mais cela fatiguera mon père d'y penser, dit Richard; il ne faut pas l'assaillir tout de suite d'une foule de demandes.

— Non, répondit Ethel tristement; mais tu ne veux cependant pas y renoncer?

— Tu es toujours dans les extrêmes; tout ce que je te demande, c'est de choisir le bon moment pour en parler. Rappelle-toi, ajouta-t-il en s'arrêtant, que je ne m'en mêle pas, si tu n'es ni discrète ni patiente.

— Je crois que j'y parviendrai mieux si j'en parle à Marguerite.

— A Marguerite, cela va sans dire; d'ailleurs, nous ne pouvons rien décider sans son secours.

— Je sais bien ce qu'elle dira! Oh! que je suis contente! » s'écria Ethel en franchissant les flaques d'eau de la route.

## CHAPITRE IX

Ethel revint à la maison au comble du bonheur; elle courut faire part à Marguerite de ses nouvelles espérances pour Cocksmoor; mais sa sœur l'arrêta dès son début.

« Richard est-il revenu? Appelle-le vite, je te prie! — Richard, veux-tu avoir la bonté de porter ceci à la Banque; je ne me soucie pas de l'envoyer par quelqu'un d'autre; il y en a beaucoup ».

Et elle prit sous son oreiller un sac de velours que sa petite main blanche avait peine à soulever.

« Papa t'a donné son argent à garder? s'écria Ethel.

— Oui, je l'ai vu prendre quelque chose dans la poche de son gilet, puis il l'a posé dans un tiroir en poussant un de ces gros soupirs que vous connaissez. Il m'a raconté que ses recettes s'étaient tellement accumulées depuis quelque temps qu'il fallait qu'il les envoyât à la Banque; il m'a parlé alors de son bonheur, la première

fois qu'il jeta l'argent qu'il avait gagné sur les genoux de maman; ils venaient de se marier, et son vieux oncle lui avait cédé sa clientèle; dès lors, il a toujours apporté très régulièrement ses recettes à maman; puis il a ajouté qu'elle l'a gâté en se chargeant de tout arranger pour lui. Il regardait son argent d'un air si triste, en me parlant, que je l'ai prié de ne plus s'en tourmenter et de me permettre de remplacer notre bonne mère de mon mieux; il m'a répondu que je le gâtai aussi, mais il a vidé le contenu de son tiroir sur mon lit; dès qu'il a été parti, j'en ai fait des rouleaux, et j'ai attendu Richard pour le prier de l'emporter bien vite à la Banque.

— Tu l'as compté?

— Oui, j'en ai gardé un peu pour les dépenses de la semaine; vois si le compte est juste, dit Marguerite en lui montrant ses rouleaux.

— Comment peux-tu parler de dépense, Ritchie? fit observer Ethel, puisque tout cet argent ne servait à rien dans ce tiroir! Quel bien nous ferait un de ces rouleaux.

— Je crois qu'il faut que je les emporte au plus vite, répondit Richard avec son air calme; veux-tu que je te rapporte le livre, Marguerite?

— Oui; il vaut mieux qu'il ne s'en occupe pas ».

Lorsque Richard fut sorti, elle continua :

« Mon père n'est pas aussi bien que je le voudrais, il est plus accablé que les premiers jours; cette douleur de son bras dure trop longtemps; elle l'épuise; il ne dort pas; il se fatigue pendant le jour à courir, à parler, et le soir il est harassé; j'ai souvent des choses à lui demander, et je ne sais comment commencer, tant il paraît incapable de penser et d'agir.

— Oui; Richard a raison, dit Ethel mélancoliquement; ce n'est pas le moment de lui parler de nous; mais] le crois-tu réellement moins bien aujourd'hui?

— Il n'a pas dormi cette nuit, et cela vient de ce qu'il n'a pas fait de course en voiture à la campagne; le grand air, le tête-à-tête avec Richard, sont un vrai] repos pour lui. Mais aujourd'hui en particulier il est très affligé; il ne croit pas que le vieux M. Southern passe la journée.

— Est-il maintenant chez lui ?

— Oui ; il a voulu essayer d'un remède pour calmer ses douleurs ; j'ai peur qu'on ne l'y retienne trop longtemps ; il est si fatigué.

— Peut-être que Richard le rencontrera et le ramènera. Devine, Marguerite de quoi nous avons parlé tout à l'heure, Richard et moi !

Et, sans se demander si c'était le bon moment, Ethel allait commencer son histoire ; mais Marguerite était trop inquiète pour l'écouter.

« Chut ! j'entends son pas ».

Et le docteur entra, triste et fatigué.

« Je suis arrivé trop tard, dit-il ; il venait de mourir, et je n'ai pu quitter sa fille jusqu'à ce qu'elle eût quelqu'un auprès d'elle.

— Pauvre fille ! N'était-il pas fort âgé, papa ?

— Oui, répondit le docteur d'une voix faible ; on ne peut pas assister sans émotion au départ de quelqu'un qu'on a vu à l'église toute sa vie et avec qui on a échangé tant de bonnes paroles ; et, quand on devient vieux soi-même, ces changements sont plus pénibles encore. Je te remercie, mon enfant, » dit-il à Ethel, qui lui apportait ses pantoufles et un tabouret.

Elle fut presque honteuse qu'il la remerciât pour une attention qu'il n'aurait point remarquée chez ses autres enfants.

« Papa, voulez-vous m'accorder la faveur de prendre le thé avec moi ? lui demanda Marguerite, qui pensa avec raison que le calme de sa retraite lui vaudrait mieux que le bruit des enfants ».

Il fit un signe de consentement en souriant.

Il était évident que Marguerite ne pouvait pas écouter Ethel ce soir-là ; aussi elle se consola en allant dénicher dans la bibliothèque tous les livres où il était question d'écoles. Flora la surprit dans cette occupation, et, en voyant l'état de désordre de la bibliothèque, elle s'écria :

« Est-il possible, Ethel, que tu aies pu laisser les livres dans une confusion pareille ?

— J'étais pressée l'autre jour ; je cherchais quelque chose pour Norman ; je vais les arranger, répondit Ethel, qui réprima son mécontentement d'être reprise

par Flora, en se disant que sa maman en aurait dit autant.

— Mais que fais-tu donc ? dit encore Flora impatiente ; tu empiles les gros livres sur les petits ; comment veux-tu qu'ils tiennent ? laisse-moi faire.

— Non, non, Flora, » dit Richard, qui donna à voix basse à Ethel quelques conseils sur la manière dont elle devait s'y prendre.

Il ne l'aida point ; mais, sous sa direction, Ethel enleva la poussière, arrangea les livres, mit ensemble les journaux, brûla les papiers inutiles, et finit par retrouver son *Ondine*, perdue depuis longtemps ; elle en fut si enchantée qu'elle allait tout oublier pour la lire, si Richard ne lui avait rappelé que sa tâche n'était pas finie ; elle en vint à bout et elle en fut récompensée, lorsque Flora déclara que c'était un plaisir de voir la bibliothèque en si bel ordre, et que Henry prononça que c'était magnifique à voir.

Impossible de parler à Marguerite le lendemain matin ; c'était le jour de la leçon de français, et Ethel avait pris la ferme résolution de se bien conduire, et, soit qu'elle essayât de comprendre ce qu'on lui disait, au lieu de chercher noise aux explications de son maître, soit que l'occasion ne s'en présentât pas, la leçon se passa sans disputes ; elle eut un excellent témoignage.

Flora dit plus tard à Marguerite :

« Grâce à moi, la leçon s'est bien passée ; j'ai empêché que la conversation ne roulât sur les sujets qui tiennent trop à cœur à Ethel ; dans ces cas-là, elle ne peut plus s'exprimer en bon français ; et c'est dommage, elle a un grand talent pour les langues ; comme elle apprend vite l'italien !

— Oui, très vite ; si tu me l'envoyais, Flora, pendant que tu vas à ton dessin ou à ta musique ; elle pourrait faire son arithmétique auprès de moi, ou me faire la lecture. »

Marguerite faisait cette proposition pour la seconde fois, et cela ne plaisait guère à Flora, qui aimait à se croire nécessaire à sa sœur ; elle avait eu dix-sept ans six semaines auparavant, et elle pensait qu'elle avait passé l'âge de la renvoyer à la salle d'études comme une enfant, elle qui avait si bien dirigé toute la famille.

Elle aimait l'étude, elle avait des talents, mais elle trouvait qu'il était temps qu'elle échappât à la direction de miss Winter, et il ne lui était pas agréable que sa sœur, qui n'avait que dix-huit mois de plus qu'elle, disposât de son temps sans cérémonie.

« Je préfère travailler mon piano dans la soirée : je pourrais bien dessiner ici, si je voulais, mais j'ai de la musique à copier. »

Sans comprendre pourquoi, Marguerite vit que Flora était mécontente.

« Il n'est plus nécessaire de me donner tout ton temps, maintenant, chère Flora.

— Que cela ne t'inquiète pas, répondit-elle ; je n'aime rien autant que de rester auprès de toi, et je puis très bien m'occuper ici.

— Je te dirai pourquoi je t'ai priée de m'envoyer Ethel ; c'est que ce serait un soulagement pour elle d'échapper aux bien-aimés examens du vendredi de miss Winter.

— Ces examens sont une absurdité. Pourquoi ne dis-tu pas à miss Winter qu'ils ne servent à rien ?

— Maman n'a jamais voulu le lui dire ; seulement elle gardait Ethel dans sa chambre ce jour-là, et, si tu avais la bonté de changer quelquefois avec elle et d'aller à sa place dans la salle d'études, elle serait délivrée de cette corvée, et miss Winter n'en serait point blessée.

— Je vais appeler Ethel, puisque tu le désires ; mais j'irai jouer du piano au salon ; l'autre piano n'est bon que pour le tapage de Marie. »

Flora s'éloigna assez vexée ; Marguerite n'eut pas le temps d'en chercher la raison ; Ethel entra en courant, une ardoise d'une main et deux livres de l'autre ; le reste était tombé dans l'escalier.

« Que je suis contente de venir auprès de toi, Marguerite ; miss Winter fait lire une comédie de Sakspeare à Marie ; cela me rend folle de l'écouter ; j'ai une belle proportion à faire, un lion, un ours et un loup qui dévorent une carcasse ; dès que je l'aurai finie, je te réciterai ma géographie ancienne, et puis nous lirons un joli morceau du Tasse ; s'il nous reste du temps, j'aurai quelque chose à te raconter ; mais il ne faut pas que je

commence à présent ; sans cela, je ne ferais jamais mes leçons. »

En effet, Ethel ne se permit d'ouvrir la bouche que lorsqu'elle eut fini ; alors elle s'écria :

« Je désirais extrêmement te dire que... Richard va... »

Mais décidément la pauvre fille jouait de malheur. Aubrey entra en trottinant pour qu'on l'amusât, Norman lui succéda ; en sorte qu'Ethel, désespérée, renonça à sa conversation tant souhaitée. Ayant déjà blessé Flora dans la matinée, Marguerite n'osa pas demander à Ethel de lui tenir compagnie dans l'après-midi ; ce ne fut qu'après la promenade qu'elle la pria de venir s'asseoir auprès d'elle et de lui raconter son histoire.

« Je suis si contente que Richard ait pensé à Cocks-moor.

— Oui, il y a pensé ; nous y louerons une chambre et nous irons tous les vendredis enseigner les enfants. Une fois par semaine, ce serait déjà beaucoup ; si nous pouvons leur inculquer le désir d'apprendre, et surtout si nous pouvons les engager à venir ici à l'école du dimanche.

— Cela me paraît une excellente idée, et, s'il peut rester avec nous jusqu'à Pâques, il mettra l'affaire en train, il te sera fort utile pendant les jours courts pour t'accompagner.

« Oui ; et nous donnerons tous des leçons, Flora, Marie et toi, quand tu seras guérie ; Richard dit que ce sera quelquefois un peu ennuyeux, mais je ne le crois pas, ce sont des gens si simples. Cette grand'mère Hall est une très drôle de vieille femme ; je suis sûre qu'avec un peu de soin Cocks-moor marchera à merveille.

— Il serait bon cependant, chère Ethel, de t'attendre à quelques mécomptes.

— Je le sais, je m'y attends ; mais je suis si contente que nous commençons enfin.

— Et moi aussi ; nous parlions une fois de ces sujets-là, maman et moi, et elle me dit qu'elle regrettait que tant de devoirs à la maison l'empêchassent de s'occuper des pauvres, comme elle l'aurait voulu ; mais elle espérait qu'en grandissant nous le ferions à sa place.

— Vraiment ! » Ethel n'en put dire davantage, mais elle était très heureuse.

« Je pensais que cela te ferait plaisir et que cela nous donnerait bon courage pour nous mettre à l'œuvre.

— Je voudrais seulement que nous puissions commencer. Richard est si lent ; il va sans dire que nous ne pouvons rien faire sans le secours de M. Wilmot et le consentement de papa ; mais Richard prétend qu'il faut choisir un bon moment pour lui en parler.

— Il a raison, dit Marguerite.

— Je le sais ; mais c'est impatientant ; Richard a une telle peur de papa que, tandis qu'il cherchera une bonne occasion, elles lui passeront sous le nez, Pâques arrivera, et nous n'aurons rien de fait.

— Il n'a plus aussi peur de papa qu'autrefois, reprit Marguerite ; il sent qu'il lui est utile et agréable, et papa est beaucoup plus doux avec lui ; il a bien plus de courage pour demander et proposer quelque chose à présent.

— C'est possible ; mais je regrette que ce ne soit pas toi qui en parles à mon père ; ne le pourrais-tu pas ? tu sais si bien ce qu'il faut dire.

— Non ; c'est l'affaire de Richard ; il faut le laisser agir comme il l'entend. Voyons, ne soupire pas, chère Ethel ; il le fera peut-être bientôt, et en attendant tu peux te préparer ; ne te rappelles-tu pas que maman nous disait que les choses commencées à la hâte se terminent mal ?

— Mais il me semble qu'il n'y a point de hâte dans tout ceci : il y a six semaines que j'y pense ; j'aimerais mieux agir que de toujours penser.

— Qui t'empêche d'agir ? c'est-à-dire plus tu te perfectionneras, plus tu deviendras sage, et mieux tu seras en état de travailler lorsque le moment sera venu.

— Oui, tu as raison ; j'ai tort de vouloir entreprendre du nouveau, tandis qu'il y a encore tant à faire. Figure-toi, Marguerite, que personne ne m'aide autant pour les petits détails que Richard ; quoiqu'il soit si exact, il ne m'ennuie pas ; il me fait faire les choses proprement et tranquillement, sans me fâcher ; miss Winter, ma bonne ou même Flora ne sont pas comme lui ; il a de si drôles de petites idées de vieux garçon ! elles m'amuse beaucoup ; il m'explique la théorie tout en montrant la pra-

tique, et, lorsque je ne réussis pas, il ne se moque pas de mes pauvres doigts.

— C'est un excellent maître pour toi, » dit Marguerite, que cette déclaration amusait et enchantait à la fois.

Richard était son favori, et elle triomphait quand ceux qui avaient l'habitude de le considérer d'un air de compassion lui accordaient quelques éloges.

« S'il voulait seulement lire un peu nos livres de poésies et les aimer, mais il tient tout cela pour de la niaiserie. Je ne puis pas comprendre pourquoi il y a des gens si différents les uns des autres. Ah! le voici! — Il ne faut pas nous prendre comme cela par surprise, Richard.

— Pourquoi donc? vous ne disiez pas de bien de moi?

— Au contraire, elle me racontait que tu veux faire d'elle une personne soigneuse.

— Je ne vois pas pourquoi elle ne le serait pas comme une autre; t'a-t-elle parlé de nos projets? »

Le frère et les sœurs recommencèrent à les discuter avec le plus vif intérêt de part et d'autre. Lorsqu'Ethel sortit de la chambre, Marguerite dit à Richard :

« Je suis heureuse que tu t'en occupes, non pas seulement pour le bien de Cocksmoor, mais pour celui d'Ethel; c'est un bonheur pour elle que ses grandes qualités ne se perdent pas à rêver.

— Je crois qu'elle ne se doute pas de ce qu'elle entreprend.

— Elle ne s'en doute nullement, mais tu l'empêcheras de se décourager; travailler avec toi et sous ta direction, on ne pouvait rien désirer de plus heureux pour elle.

— Parce que tu crois que les contraires vont bien ensemble, dit Richard en souriant; mais cela m'effraye quelquefois; je ne la comprends pas toujours, et quand j'estime certaines choses comme des niaiseries, et que je vois que vous les trouvez sublimes, je ne sais plus que penser. Je sais que je n'ai pas d'esprit, que je suis froid et lent; tu es la seule qui ne s'en afflige pas, c'est ce qui me fait regretter que Norman ne soit pas l'ainé; si j'avais son intelligence, je pourrais faire beaucoup plus pour Ethel et pour papa.

— Non, je ne le crois pas; tu aurais d'autres idées

en tête, tu ne serais plus notre bon vieux Richard, tu ne serais pas l'utile contre-poids du vif-argent qui remplit la plupart de nos têtes. Non, Norman est un noble garçon que je chéris; mais il ne vaudrait rien pour notre aîné, il y a trop de haut et de bas chez lui. Je suis très contente que tu puisses rester avec nous; papa en est enchanté aussi.

— Il faudra que je saisisse, pour lui parler, le premier moment où je le verrai libre. »

La scène qui se passa le soir même auprès du lit de Marguerite ne promettait pas beaucoup pour la liberté d'esprit de son père.

Henry entra dans sa chambre d'un air résolu.

« Marguerite, dit-il, j'ai à te parler; il faut absolument que tu parles à papa de mon projet d'aller en mer; il est temps de s'en occuper; j'aurai treize ans le 4 mai.

— Le veux-tu sérieusement, Henry ?

— Oui certainement, et très sérieusement, et, si cela doit avoir lieu, il faut s'en occuper, n'est-ce pas ?

— Il en est temps, comme tu le dis, répondit Marguerite en regardant tristement cette joyeuse figure ronde et rose, ces yeux bleus, cette heureuse insouciance de l'enfance; il lui semblait étrange qu'il fallût déjà décider de sa carrière dans ce monde.

— Je sais ce que vous me direz tous : que c'est une vie dure et difficile; mais il faut que je gagne mon pain d'une manière ou d'une autre, et je préfère celle-ci, dit-il vivement.

— Cela te serait égal d'être toujours absent ?

— Je reviendrai quelquefois, et j'apporterai de si jolis présents à Marie, à Daisy et à vous tous; d'ailleurs, je ne saurais quelle autre carrière entreprendre; je ne voudrais pas être médecin; je déteste les gens malades, et, comme je ne pourrais jamais écrire un sermon, je ne peux pas être ministre; je te déclare que je ne veux pas être avocat, parce que Harvey Anderson doit l'être; il ne me reste qu'à me faire soldat ou marin, et j'aime mieux être marin.

— L'essentiel, c'est que tu remplisses ton devoir et que tu le fasses bien; tu le peux tout en étant marin.

— Ah! j'étais bien sûr que tu ne t'y opposerais pas maintenant que tu connais Alan Ernescliffe.

— Si tu pouvais lui ressembler !... »

Marguerite se sentit rougir et s'arrêta.

« Ainsi, tu en parleras à papa.

— Il vaut mieux que tu le fasses toi-même; il est plus convenable que les garçons traitent les affaires sérieuses directement avec leurs pères, sans y mêler leurs sœurs. Tu n'as pas peur de parler à papa, eh ! Henry.

— C'est que, vois-tu, Marguerite, j'ai été chasser samedi avec deux de mes camarades, et je ne pourrai pas parler à papa de ce qui me concerne, avec ce poids sur le cœur.

— Allons, dis-le-lui tout de suite.

— Je savais bien que tu me le conseillerais; mais cela ressemble trop à une fille, et d'ailleurs je ne veux pas trahir mes amis; vois-tu, ajouta-t-il en s'agitant sur sa chaise, je sais bien que j'ai eu tort; mais ils disaient que j'avais peur d'un fusil et que je n'avais point d'argent; je sais bien à présent qu'ils ne le pensaient pas; mais je ne le savais pas alors, et Norman n'y était pas.

— Je suis bien aise que tu me l'aies dit, mon cher Henry; je savais que depuis quelque temps tu rentrais un peu tard le soir, et je craignais que tu ne fisses quelque sottise.

— Voici pourquoi! je ne peux pas supporter la vie triste qu'on mène ici à présent, comme Norman qui est toujours si morose; il faut que je m'amuse, et, depuis que Norman ne s'amuse plus avec nous, je fais des choses dont je suis fâché après.

— Mais, Henry, si tu te laisses entraîner à faire des sottises, parce que tu n'as pas Norman à tes côtés, que feras-tu lorsque tu seras en mer ?

— Mais je serai officier.

— Je crains que cela ne fasse pas grande différence au fond, quoique cela puisse en faire un peu pour la forme, répondit Marguerite en souriant; il faut apprendre à te diriger toi-même et à ne pas craindre qu'on dise que tu as peur.

— J'aimerais à être loin de ces Anderson; le cadet est un horrible individu; il déteste Norman et me querelle toujours; et cependant il a peur de moi, et

c'est pour cela qu'il veut m'entraîner dans tout le mal qu'il fait.

— Tu le sais, et tu te laisses faire. Oh ! Henry !

— Je ne me laisse pas faire, s'écria-t-il indigné ; mais je ne veux pas qu'il dise que je ne *peux pas* faire les choses. »

Marguerite se mit à rire. Henry voyait bien ce qu'elle pensait ; mais, au lieu de répondre, il vociféra :

« Il n'y a jamais eu de May en disgrâce au collège, et il n'y en aura jamais.

— C'est fort heureux certainement ; mais tu sais que la disgrâce publique n'est pas la seule chose à redouter ; les Anderson n'y ont jamais été exposés, pas plus que nous.

— Non, les rusés personnages, ils s'arrangent à merveille pour faire croire au vieux Hoxton qu'ils sont très vertueux ; ce qui n'empêche pas qu'ils copient leurs versions dans des livres et qu'ils copient de vieux vers. Oh ! ils ont fait une délicieuse farce l'autre jour ; je ne sais à quoi pense Norman ; mais il avait apporté à l'école par mégarde le vieux Gradus de Richard dont se sert Ethel ; il y avait dedans plusieurs de ses brouillons.

— Pauvre Ethel ! elle en serait dans une grande consternation ; j'espère que personne ne l'a découvert.

— Le cadet des Anderson ne savait à quel saint se vouer pour faire ses vers ; il découvre ces brouillons, et il copie en cachette un morceau de poésie qu'elle avait fait quand elle était... je veux dire quand Norman était de la cinquième classe. Anderson avait pour sujet une rivière, et elle avait eu Babylone ; mais, en changeant un vers ou deux, cela pouvait aller. Il n'a jamais su que je l'avais vu. Il aurait eu une bonne marque, si par bonheur Ethel n'eût pas fait un ou deux vers trop courts ; il a été assez stupide pour ne pas s'en apercevoir, croyant que Norman ne faisait jamais de bévues. Ainsi il a montré au vieux Hoxton les vers d'une fille, n'est-ce pas délicieux ? s'écriait Henry en dansant de bonheur.

— J'espère que personne ne s'est douté de qui ils étaient ?

— Non, certainement, dit Henry, qui considérait les

études d'Éthel comme un objet de contrebande ; crois-tu que je l'aurais dit?... Non ; et ce qui me fâche c'est qu'il ne le saura pas ; mais aussi je me soucie, comme de cela, de ce qu'il pourra me dire, maintenant que je sais qu'il copie les vers d'une fille. Ne le dis à personne, Marguerite ; je n'en ai pas même parlé à Norman.

— Mais tes autres camarades ne ressemblent pas à Anderson ; n'as-tu pas Hector Ernescliffe ?

— Oui ; c'est un gentil garçon ; mais il est parmi les plus petits ; je ne puis guère jouer avec lui sans descendre moi-même. Le fait est, Marguerite, qu'il y a justement à l'école à présent une collection de garçons mal élevés et très peu comme il faut, et, depuis que Norman est moins avec nous, ils sont devenus pires encore. La maison est bien différente aussi de ce qu'elle a été ; je suis plus avec eux que je ne l'étais, et je voudrais m'en débarrasser. Je me doutais à peine de tout ce que je viens de te raconter ; mais Richard m'a montré quelque chose qui me l'a fait comprendre ; j'ai vu qu'elle le savait.

— Oui, elle le savait. Il y a beaucoup de vrai dans ce que tu viens de me dire, Henry ; mais tu sais aussi qu'elle disait que la seule chose efficace, c'est le changement intérieur, le changement du cœur ; sans cela, le vaisseau ne t'ira pas mieux que le collègue ; tu y trouveras de mauvais camarades comme ailleurs.

— Je le sais ; mais crois-tu que papa y consente ? Elle y aurait consenti !

— Je ne puis pas te le dire. C'est possible ; mais, si tu veux que tes projets réussissent, il faut commencer par lui avouer ta faute.

— Je l'aurais dit depuis longtemps si elle avait été ici, soupira Henry. Cela me rend malheureux ; il me semble que cela m'empêche de souhaiter le bonsoir à mon père.

— Alors va le lui dire, je t'en prie.

— C'est qu'il sera si fâché... Je ne t'ai pas tout dit, Marguerite... Nous ne voulions que tuer des alouettes ; mais une compagnie de perdrix est partie à côté de nous ; malheureusement je tenais le fusil à ce moment-là ; j'ai tiré ; il en est tombé une... C'est tout bonnement

braconner ce que j'ai fait là... Nous avons entendu venir quelqu'un... oh ! comme nous avons couru ! Les autres garçons avaient ramassé l'oiseau ; ils l'ont fait cuire dans leur chambre et l'ont mangé. Ils rient et se moquent de moi quand j'en parle. Si le garde-chasse était arrivé, que serais-je devenu ? J'ai été plus mort que vif toute la semaine.

— Je ne puis que te répéter la même chose ; tu n'auras de paix que lorsque tu l'auras dit à papa.

— Oui, mais il sera si fâché ; te rappelles-tu que la même chose est arrivée il y a un an ou deux : quelques garçons avaient tué des lapins à Abbotstoke, papa dit que c'était très mal et qu'il nous défendait d'avoir aucun rapport avec eux. Oh ! que j'aimerais ne l'avoir jamais fait.

— Et moi aussi ; mais je t'assure que, quand même il serait fâché au premier moment, il sera bien aise que tu le lui avoues. »

Henry avait l'air malheureux et indécis ; sa sœur ne s'en étonna pas ; on ne savait jamais d'avance comment le docteur prendrait l'aveu d'une faute.

« Allons, Henry, lors même qu'il serait bien fâché ce ne sera jamais pire que le poids que tu dois avoir sur le cœur ; d'ailleurs, si tu n'as pas le courage de le lui dire, auras-tu le courage d'être un brave marin ?

— Je le dirai, » s'écria Henry. Au même instant, la porte s'ouvrit, et son père entra : le jeune garçon ne s'attendait pas à devoir s'exécuter si promptement ; pris par surprise, il eut presque envie de s'enfuir par l'autre porte. L'idée que Marguerite le tiendrait pour un poltron, incapable d'être marin, le retint.

« Henry ici ! je ne m'attendais pas à l'y trouver !

— Il a quelque chose à vous dire, mon père.

— Eh bien ! mon garçon, qu'est-ce que c'est ? dit-il avec bonté.

— Papa, j'ai tué une perdrix ; deux de mes camarades m'avaient engagé à louer un fusil, et nous avons été à la chasse samedi dernier, dit Henry avec fermeté ; nous ne voulions que tuer des alouettes ; mais une perdrix s'est levée, et je l'ai tuée. »

Il y eut un moment de silence ; Henry s'arrêta, et le docteur attendait, persuadé que son fils ne lui faisait

cette confiance que parce qu'il en était résulté quelque malheur.

« Est-ce tout? demanda le docteur en regardant son fils avec un mélange de bonté et de pénétration, comme pour s'assurer que la confession était franche et libre, avant d'accorder son pardon.

— Oui, papa, répondit l'enfant en perdant de sa fermeté à mesure que la physionomie de son père prenait une expression plus douce; je sais que j'ai eu tort, très tort, surtout à présent; j'en suis bien fâché. Voulez-vous me pardonner? »

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix entrecoupée, qui peu à peu se changea en sanglots lorsque son père l'attira à lui et le serra dans ses bras.

« Tu es le brave enfant de ta chère maman, » murmura le docteur avec émotion à l'oreille de son fils, si bas, si bas que Marguerite ne l'entendit pas; elle vit seulement que Henry le serrait plus étroitement en pleurant à chaudes larmes; aussi le docteur lui dit : « Fais attention à mon bras ! »

Henry s'éloigna d'un air si désespéré que le docteur se mit à rire :

« Tu ne m'as pas fait de mal; j'avais seulement un peu peur du jeune lion; reviens, mon garçon...., et il lui tendit la main..... Ce n'est certes pas beau, ce que tu as fait là, et cela n'ira jamais si tu te laisses entraîner à faire toutes les sottises qui passent par la tête de tes camarades; je devrais te gronder; mais, après l'aveu que tu m'as fait, je ne le puis pas, et j'espère que, après la semaine que tu viens de passer, tu n'y retomberas plus; je pense que je ferai mieux de ne pas trop te questionner à cause de tes camarades ?

— Oui, papa! merci! » répondit Henry, reconnaissant et soulagé, heureux de rester à côté de son père, qui l'entourait d'un bras, tandis qu'il s'entretenait avec Marguerite.

Quel monde de pensées traversa cette jeune tête pendant ce court espace de temps! Il éprouvait un amour ardent pour son père, et à peine moins profond pour cette douce sœur, qui lui tenait lieu de mère; un attachement presque douloureux pour les meubles de cette chambre, encore remplie de la présence de sa mère, une

tendresse toute nouvelle pour tous les membres de sa famille ; puis une espèce d'horreur à l'idée de demander à s'éloigner de son tendre père, de ce bras qui le tenait embrassé, de cette demeure qu'il aimait tant. Il préférerait tout plutôt que de la quitter. Mais peu à peu revint le souvenir de ses rêves chéris, la honte de renoncer si vite à ses projets, la pensée de ses matinées de collègue avec ses camarades qui le tenteraient peut-être encore, la mélancolie des soirées à la maison ; ses goûts d'aventures se réveillèrent, et il se reprocha d'avoir supposé un moment qu'il pourrait rester toujours à la maison. Il reviendrait comblé d'honneurs comme Alan Ernestcliffe ; et, si son père les avait tant estimés chez un étranger, que serait-ce chez son propre fils ? Un pareil retour à la maison compenserait la douleur du départ ! Le cœur de Henry battit avec force en pensant à la vaste mer, à son beau vaisseau, aux pays étrangers, où il avait déjà vécu en imagination. Fallait-il parler ? Était-ce le moment ? Il regardait fixement le feu, effrayé à la pensée qu'il allait décider de son avenir. Enfin le docteur le regarda en face :

« Qu'y a-t-il encore, mon garçon ? Ta tête est remplie de quelque chose ; qu'est-ce que c'est ? »

— Papa, dit Henry, voulez-vous me permettre d'être marin ?

— Ah ! t'y voilà encore ; je croyais que tu n'y pensais plus.

— Non, papa, dit Henry, en s'exprimant avec le courage que la décision qu'il venait de prendre lui donnait. Ce n'était pas un caprice, et je n'ai jamais cessé d'y penser ; je le désire sincèrement ; je voudrais être marin. Ce n'est pas que je craigne l'étude ; mais il me semble que je ferais un meilleur marin qu'autre chose ; je sais bien que ce n'est pas tout plaisir, mais cela m'est égal, et, comme je deviens vieux, c'est le moment de s'en occuper. Voulez-vous y consentir, papa ?

— Ce que tu dis là n'est pas absolument fou ; tu le veux donc ; tu sais que le métier est quelquefois difficile.

— Oui, Alan m'en a parlé, j'ai lu beaucoup d'histoires de marins ; mais il faut faire son chemin, et, lors même que je serais très loin de vous, je tâcherai de bien

faire, de remplir mes devoirs et de ne pas craindre le danger.

— Bien dit, mon garçon; mais il est plus facile de parler au coin du feu que d'agir lorsque le moment de l'épreuve est arrivé. J'y penserai; je ne peux pas me décider là sur le coup, lui dit son père en souriant avec bonté; mais je te promets de ne pas envisager ton désir comme un caprice d'enfant : tu as parlé avec courage, je te traiterai en conséquence. — Maintenant, descends et dis à tes sœurs que je vais venir pour la prière. »

Henry sortit, et son père soupira.

— Voilà ce qui arrive quand on introduit des marins sous son toit : vos garçons sont pris de la contagion... Petit singe, il parle comme s'il avait quarante ans... Je crois qu'il y a réellement mis son cœur... je le crains... Qu'en penses-tu, ma fille?

— Je le crois aussi; je suis persuadée qu'il y a toujours pensé.

— Une fois que l'esprit d'aventure s'est emparé d'un jeune homme, il faut le laisser courir; il n'est plus propre à autre chose.

— Mais il me semble qu'on peut se préserver du mal dans cette profession aussi bien que dans une autre, dit Marguerite.

— Ah! ah! vous en tenez aussi un petit brin, mam'selle; c'est l'histoire du Laboureur et de la Vipère, dit le docteur en souriant d'abord, puis en soupirant profondément lorsqu'il vit les joues pâles de sa fille se couvrir d'une rougeur subite. »

Mais elle répondit avec calme :

« Maman ne pensait pas que ce fût une mauvaise profession pour lui.

— Je le sais; mais elle n'en était pas venue au moment de la décision.

— Je préférerais aussi qu'il eût choisi autre chose, mais... »

Et ici Marguerite crut devoir exposer à son père une partie de ce que Henry lui avait raconté des tentations qu'il rencontrait au collège. Le docteur écouta et réfléchit un moment.

« Eh bien! dit-il en se levant, je dirai à Richard

d'écrire à Ernescliffe; nous verrons ce qu'il répondra... On ne peut empêcher... mais c'est tout simplement m'enlever mon garçon... voilà tout. »

Et, comme il sortait de la chambre, sa fille l'entendit soupirer et murmurer :

« Oh! Maggie!... Maggie!...! »

## CHAPITRE X

Ethel eut le plaisir de voir les Taylor à l'école le dimanche suivant, mais point de Hall... Et, lorsqu'elle en demanda la raison, on lui répondit :

« Ils ont dit, madame, qu'ils ne voulaient pas venir. »

Ethel se hâta de déclarer que la grand'mère Hall était une horrible vieille créature, hypocrite, vile et fausse, et qu'il ne fallait rien avoir à faire avec elle.

« Dans ce cas, dit Richard, il n'est pas nécessaire que je parle à mon père.

— Tu sais fort bien que je ne veux pas dire cela.

— Mais tu sais fort bien aussi que c'est ce qui t'arrivera constamment.

— Oui, quelquefois on manquera; mais, pour cette fois, c'est abominable; avec leurs belles robes neuves, et ces beaux châles de quarante sous, voilà quatre francs de ma pièce d'or jetés par la fenêtre.

— Il est peut-être arrivé quelque chose qui les a empêchés de venir; nous irons voir.

— Pour entendre encore de misérables cajoleries; je ne veux plus... »

Mais Ethel s'arrêta, et commença à s'apercevoir qu'il était fort heureux qu'elle ne pût pas toujours suivre ses impulsions.

Les jumeaux furent baptisés. Flora invita les parents à venir souper avec leur fille Lucie; Ethel et Marie s'emparèrent des poupons pour les présenter à Marguerite.

Pendant ce temps Richard questionnait John Taylor sur Cocks Moor et le nombre de ses habitants. Il ra-

conta à l'heure du thé ce qu'il avait appris, et son père l'écouta avec intérêt. Ethel, toute palpitante d'agitation, pensait que le moment était venu : Richard lui-même attendait, pour parler, la fin d'une longue tirade du docteur contre ceux qui devraient faire quelque chose pour l'endroit, lorsque, hélas ! Blanche grimpa sur les genoux de son père et lui demanda une de ses histoires du dimanche.

Ethel était trop cruellement désappointée pour se réjouir que son père pût s'occuper de nouveau de sa petite fille. Cependant son récit finit par la captiver elle-même au point d'en oublier sa mauvaise humeur. Le docteur racontait l'histoire de David ; il employait un langage biblique et poétique, si tendre et si beau dans sa simplicité, qu'Ethel ne put qu'en être frappée. De temps en temps, le narrateur jetait un coup d'œil sur Henry, comme s'il eût comparé son garçon aux cheveux dorés au « jeune berger beau à voir ».

« Voyons, Tom et Blanche, dit-il en finissant, pouvez-vous me dire en quoi nous devons ressembler au berger David ?

— Il n'y a point de géants, à présent, répondit Tom.

— Le mal est un géant, dit la petite fille.

— Bien, ma Blanchette. Que faut-il faire alors ?

— Le combattre, reprit Tom.

— Oui ; mais le géant, avec son armure, peut aussi être quelque grande chose que nous avons à faire. Mais qu'est-ce que David combattait lorsqu'il était jeune ?

— Le lion et l'ours.

— Oui, et il gardait son troupeau. Tandis que vous êtes de petits enfants, vous avez aussi de petites choses à combattre comme le lion et l'ours. Hâtez-vous de les tuer, de vous en débarrasser ; corrigez-vous de l'habitude de vous plaindre, de perdre votre temps ; ayez soin de votre troupeau, quel qu'il soit, dit le docteur en souriant doucement aux regards sérieux et intelligents de ses enfants, à mesure qu'ils saisissaient le sens de ses paroles ; si vous commencez dès à présent, vous aurez moins de peine à combattre le grand géant quand il se présentera.

— Ah ! pensa Ethel, ce qu'il dit là est pour moi aussi bien que pour les enfants ; j'ai un grand géant à Cocks-

moor, et il ne m'est pas encore permis de l'attaquer, parce que je n'ai pas assez bien gardé mon troupeau et que je laisse mon lion et mon ours errer dans la maison sans prendre la peine de les combattre. »

Elle fut moins impatiente pendant la semaine d'entamer le grand sujet, en partie à cause de ses réflexions et en partie parce qu'elle fut, avec toute la famille, très occupée du sort futur de Henry. Il revenait tous les jours avec Norman à la récréation de l'après-dîner s'informer si l'on avait reçu une lettre d'Alan Ernescliffe. Un jour enfin, Marie et Tom coururent à sa rencontre, et lui crièrent que Marguerite avait reçu la lettre qu'il attendait.

Le jeune garçon ne fit qu'un saut; sa sœur la lui tendit avec un sourire de satisfaction.

« La voici, Henry; papa m'a dit de te la remettre, de t'engager à réfléchir mûrement avant de te décider, et à lui faire part de cette décision lorsqu'elle sera prise. Ne te hâte pas trop, parce que ce sera une fois pour toutes. »

Ces paroles arrêtaient un peu l'impétuosité de Henry. Il prit la lettre tranquillement. Sa sœur posa la main sur son épaule.

« Je voudrais t'embrasser, mon cher Henry... »

Et, tandis qu'il passait tendrement ses bras autour du cou de Marguerite, elle murmura :

« Prie, afin que tu choisisses la bonne route. »

Il s'éloigna rapidement, et Norman demanda à sa sœur quels conseils donnait Ernescliffe.

« Il ne donne pas positivement de conseils; il dit qu'il y a certainement des moments difficiles à supporter, des tentations comme partout, mais qu'en pesant le pour et le contre il voit autant de chances de bonheur dans cette profession que dans une autre, et que la discipline et la régularité du service lui ont été très favorables à lui et à plusieurs jeunes gens de sa connaissance. Il dit encore que, si l'on a du penchant pour le mal, on trouvera mille moyens de le faire; mais que, si l'on est résolu pour le bien, rien ne vous empêchera de le pratiquer.

— C'est ce qu'on peut dire de toutes les positions de ce monde, interrompit Norman.

— C'est vrai; mais il répondait à la question de papa, qui voulait savoir si Henry serait exposé à plus de tentations dans cette profession-là que dans une autre; c'est pour cela qu'il était fort heureux de pouvoir s'adresser à quelqu'un qui comprit si bien la chose.

— Oui, et qui connaît le caractère de Henry.

— Il dit aussi qu'il a toujours eu la chance d'avoir de bons capitaines, et qu'après tout il a été heureux en mer, mais que Henry le sera plus encore avec son esprit aventureux, étant marin par choix et non par le fait des circonstances.

— Ainsi donc il le conseille; cela m'étonne; il ne veut pas qu'Hector entre dans la marine.

— C'est qu'il pense qu'il faut avoir un goût décidé, et il croit qu'Hector n'y entrerait que pour l'imiter. Il me disait une fois que Henry était de l'étoffe dont on fait les marins.

— Oui, c'est un brave garçon, un noble cœur, dit Norman avec un mélange d'approbation et de tristesse assez singulier chez un jeune homme à peu près du même âge; il est prêt à tout; il n'a peur de rien; il peut se mesurer avec n'importe qui au collège... Ah! ce sera pire que jamais quand il n'y sera plus.

— Oui, il te manquera beaucoup; il te suit comme ton ombre depuis sa naissance; mais voici l'heure; je ne veux pas te retenir. Adieu, Norman! »

Henry donna la lettre à son frère dès qu'ils furent hors de la maison, et passa son bras sous le sien pour le conduire pendant qu'il lisait.

« C'est bien, dit Norman dès qu'il eut fini.

— C'est bien, » répondit Henry.

Et les deux frères ne dirent plus rien; leurs cœurs se serraient en songeant qu'ils n'avaient plus qu'un petit nombre de courses à faire ensemble au collège de l'évêque de Whichcote. Le cœur de Norman se gonflait à la pensée d'une seconde place vide dans le cercle de famille, et celui de Henry battait à coups redoublés avec un mélange de joie en pensant à la vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui, de chagrin au souvenir de tout ce qu'il laisserait derrière lui, et surtout ce frère, son modèle et l'objet de son admiration depuis son enfance.

« *Juin*, s'écria-t-il enfin, combien j'aimerais que tu viennes avec moi ; cela ne me ferait pas la moitié autant de peine, si tu venais.

— Bêtise, Henry ; tu ne comptes pas me suivre à la piste toute ta vie ; tu deviendras bien plus vite un homme quand tu ne m'auras plus à côté de toi. »

Ce même soir, le docteur appela Henry dans son cabinet et lui demanda s'il était décidé. Il lui exposa clairement le pour et le contre et le pria de ne pas se laisser arrêter dans le choix qu'il croirait le meilleur par la fausse honte de changer d'avis.

« Nous n'aurons point mauvaise opinion de toi, et il vaut mieux à présent que trop tard. »

Il y avait quelque chose dans la voix et la figure de son père qui fit dire à Henry d'une voix étouffée :

« Je n'aurais pas cru que cela vous affligerait autant, papa ; je n'irai pas si cela vous déplaît trop. »

Le docteur posa sa main sur l'épaule de son fils et ne répondit rien. Henry passait par toutes les alternatives de la crainte, de l'espérance, de la joie et du chagrin.

« Non, mon enfant, il ne faut pas y renoncer pour cela, dit enfin le docteur, et je ne t'aurais pas ébranlé par mon émotion, si je n'étais pas moins fort qu'à l'ordinaire... Si ce parti est bon pour toi, il sera bon pour nous aussi... Ne te laisse pas influencer par nous et nos sentiments. »

Henry s'arrêta un instant, non pas qu'il fût indécis, mais il rassemblait toute son énergie.

« Alors, papa, je choisis la marine !

— Eh bien ! c'est décidé, Henry ; tu as choisi avec bon sens, sans égoïsme, et en enfant obéissant. J'ai la confiance que tu réussiras, car la bénédiction de ton père... oui... et celle de ta mère seront avec toi. Maintenant, appelle Richard, ajouta-t-il après un moment donné à l'émotion ; il faut qu'il écrive à Ernescliffe pour lui demander des détails sur l'école de marine. Tu demanderas ton congé du collège pour vendredi ; j'en avertirai M. Hoxton dès demain, et je ferai incriminer Tom à ta place. »

En inscrivant le nom de Thomas May, le docteur Hoxton exprima la confiance qu'il traverserait les classes

du collège sans reproche et sans tache, de même que Richard, Norman et Henry May.

Dès que la destinée de Henry fut fixée, Ethel recommença à penser à Cocksmoor, et elle y retourna avec Richard, Flora et Marie, s'informer auprès de la grand-mère Hall des raisons pour lesquelles les enfants avaient manqué de parole.

Les réponses de la vieille femme étaient un tissu de contradictions. Ses filles n'étaient que de misérables paresseuses, désobéissantes ; elles faisaient le tourment de sa vie. Elle leur avait prodigué en vain les menaces les plus effrayantes, si elles n'allaient pas à l'école ; la moindre de toutes était, selon son habitude, qu'elle leur romprait les os. Marie, fort effrayée d'une si horrible cruauté, s'empara des basques de l'habit de son frère pour se mettre à l'abri de cette vieille mégère.

« Mais je crains, madame Hall, dit Richard de son ton calme, que si vous exécutez vos menaces elles ne puissent venir à l'école.

— Là ! Monsieur, croyez-vous donc que je les toucherais du bout du doigt ? mais il faut toujours parler comme cela aux enfants, dit-elle d'un ton de pitié en voyant son inexpérience.

— Mais elles ont découvert probablement que ce ne sont que des menaces jamais exécutées. »

Cette réflexion parut amuser beaucoup la grand-mère Hall, qui se mit à rire d'un air triomphant et malin.

« Si elles l'ont découvert ! je vous en réponds, les malicieuses créatures ! elles sont habiles comme des singes. Quand je dis à la petite Jenny qu'il vient un homme noir pour la prendre elle me répond : Oh ! que non, grand-mère, ce n'est que le vent dans la cheminée.

— Mais il me semble que vous ne réussissez guère, dit Richard ; essayez pour une fois de les punir réellement quand elles ne vous obéiront pas.

— Ah ! monsieur, je ne voudrais pas les battre ; elles n'ont point de mère, vous savez, monsieur.

— Je crois que vous auriez pour elles une bonté plus véritable, si vous les punissiez à présent. Que seront-elles plus tard, si elles n'apprennent pas à être obéissantes étant jeunes ? »

Mais la prévoyance de la pauvre grand-mère n'allait

pas si loin, et elle recommença à se plaindre de la peine qu'elles lui donnaient et à se louer de la conduite de Samuel. Il y avait un certain charme chez elle, auquel les sœurs ne furent point insensibles ; Ethel oublia ses accusations d'ingratitude, et elles ne purent s'empêcher de la croire lorsqu'elle promit solennellement que Jenny et Poly iraient à l'école le dimanche suivant.

En sortant de chez elle, les trois sœurs firent une nouvelle connaissance ; une femme au visage pointu, qui tenait une petite fille par la main, les arrêta en faisant une grande révérence : elle s'adressa à Flora qui, étant presque aussi grande que Richard, lui parut la personne la plus importante des quatre.

« Je désirerais vous parler, mademoiselle, lui dit-elle d'une voix désagréable ; je voudrais envoyer ma petite fille à l'école ; mais elle n'a point de souliers.

— Mais il me semble que, si elle peut courir sur la bruyère, elle peut bien venir aussi à l'école.

— Oh ! les enfants se moqueraient d'elle ; pauvre petite, elle serait toute honteuse ; si quelqu'un pouvait lui donner une paire de souliers, je l'enverrais à l'instant à l'école ; j'aimerais qu'elle apprît quelque chose, et, si elle avait de bons habits, elle irait régulièrement ; je ne la laisse jamais courir comme ces Hall ; c'est une honte de leur voir ces jolies robes que leur grand-mère a accrochées avec ses paroles hypocrites.

— Comment vous appelez-vous ? interrompit Richard.

— Watts, monsieur ; on nous avait dit qu'il y avait de l'ouvrage ici ; nous y sommes venus ; mais je n'y aurais jamais mis les pieds si j'avais su quel horrible endroit c'était ; pire que des sauvages, point de ministre, point de rien... »

Et elle continua à déblatérer sur ce ton-là.

Marie murmura à Flora qu'elle avait une paire de chaussures trop petites pour elle ; mais Flora lui imposa silence en lui serrant la main ; les deux protecteurs de Cocks Moor étaient assez embarrassés.

« Si elle vient régulièrement à l'école, il ne sera pas difficile de lui procurer des habits ; je la recommanderai au comité si je vois qu'elle soit sage. Bonsoir, madame Watts ! il commence à se faire tard. »

Et les jeunes gens s'éloignèrent rapidement.

« Quelle horrible femme ! s'écria Ethel.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu que je lui donnasse mes souliers ? demanda Marie.

— Si elle est sage et qu'elle vienne à l'école, je te le permettrai peut-être, répondit Flora.

— Tu es venue à notre secours bien à propos, Flora, dit Ethel ; je ne savais que lui répondre.

— Ce sera la meilleure manière de mettre sa sincérité à l'épreuve, et l'enfant y gagnera ; mais je te félicite de l'aspect réjouissant de Cocksmoor.

— Nous ne nous attendions pas à le trouver parfait ; s'il l'était, il ne serait pas nécessaire de s'en occuper, répondit Ethel avec dignité ; mais le cœur lui manquait un peu en voyant de près ce qu'elle avait entrepris ; elle n'avait pas cru que le mal se présenterait sous des formes aussi désagréables. »

Cette course diminua son impatience à parler de son père, mais sans renoncer pour cela à son projet ni à la décision qu'elle avait prise de commencer par combattre le lion et l'ours qui l'empêcheraient d'aller plus loin.

Quoiqu'elle eût une certaine peine à essayer une plume par principes, à s'asseoir droite sur sa chaise, à enfiler son aiguille du premier coup, elle essayait cependant ; elle luttait courageusement contre ses défauts ; elle en était humiliée et les surveillait avec vigilance.

Pendant ce temps, Flora se perdait dans la contemplation des services qu'elle rendait à la famille ; elle admirait son énergie et sa persévérance ; elle tenait sa vanité et son amour-propre d'enfant comme complètement passés ; elle était trop sûre d'elle-même pour s'examiner à fond.

---

## CHAPITRE XI

Que le docteur eût jamais l'esprit assez libre pour l'écouter semblait à Ethel une espérance aussi illusoire qu'une certaine promesse que sa maman avait faite jadis

à Marguerite de lui fabriquer des habits de poupée quand elle n'aurait rien de mieux à faire.

D'ailleurs Ethel, aussi bien que Richard, était préoccupée pour le moment d'autres pensées ; la semaine qui précédait les congés était importante. On devait passer des examens au collège, d'après lesquels on décidait de la promotion des écoliers. Cette année-ci, ils étaient plus importants qu'à l'ordinaire ; les six premiers garçons du collège devaient concourir pour le prix Randall, de cent livres (2,500 fr.) par an, concours qui n'avait lieu que tous les trois ans. Richard n'était jamais parvenu à faire partie des six garçons, et Norman était si jeune qu'il n'était pas probable qu'il pût y arriver. Il avait huit camarades plus âgés que lui, et, parmi ceux-ci, Harvey Anderson, qui en général avait occupé une place inférieure à la sienne, mais depuis quelque temps il l'avait à peu près rattrapé. Henry avait décidé cependant que Norman serait parmi les six, et, excepté le parti des Anderson, tout le monde le pensait aussi au collège. M. Wilmot dit à Flora et à Ethel que leur frère avait de grandes chances de succès ; mais il craignait que Norman ne travaillât trop ; il comptait en avertir le docteur dès qu'il le verrait, ce qui était assez difficile à présent. Il y avait tant de malades qu'on l'apercevait moins que jamais.

Le 20 décembre était le grand jour. Ethel se leva de bonne heure pour voir ses frères avant leur départ pour l'école ; mais la physionomie de Norman n'augurait rien de bon.

« Ce n'est pas étonnant, lui dit Henry ; il a travaillé à son Euripide et à son Cicéron pendant toute la durée d'une longue, longue chandelle, qui était entière lorsque nous avons été nous coucher.... Mais tout cela serait bien égal, Ethel, si seulement il enfonce Anderson.

— Il se réveillera au dernier moment, » soupira Ethel en cherchant à consoler Henry.

Mais elle n'était pas trop rassurée elle-même ; elle aussi avait mis son cœur à ce qu'il *enfouât* Anderson. Tom alla aux nouvelles à l'heure du dîner ; mais, soit qu'il fût trop timide, soit qu'il fût trop tard, il n'apprit rien. Le docteur et Richard avaient l'intention d'assister aux discours et aux examens oraux de l'après-midi ; tous

les habitants de Stoneborough y prenaient un vif intérêt. Mais une dépêche télégraphique appela le docteur à la ville voisine, et il ne pouvait revenir chez lui que par le train de une heure de la nuit. Il consentit, un peu contre son gré, à ce que Richard l'accompagnât, pour faire plaisir à Marguerite, qui s'inquiétait de sentir son père seul, tard dans la nuit, en chemin de fer.

Les sœurs trouvèrent la soirée bien longue. Huit heures sonnèrent, point de nouvelles : neuf heures, rien encore ; Tom, accablé de sommeil, fut obligé d'aller se coucher ; Ethel, en proie à une violente agitation, ne pouvait demeurer tranquille, et Flora se demandait s'il n'aurait pas mieux valu qu'elle occupât et fixât son attention pour un moment. Marguerite convint que Flora avait raison, mais elle tressaillait au moindre bruit et levait les yeux aussi souvent qu'Ethel.

A dix heures, un violent coup de sonnette retentit dans la maison. Les sœurs descendirent en courant ; mais le vieux James avait été plus prompt qu'elles, et Henry criait déjà :

« Premier ! James, il est sorti le premier ! vivat ! Flora ! Ethel ! Marie ! voici le premier du collège de Stoneborouhh ! Où est papa ?

— Il est à Whitford. Norman premier ? est-ce bien vrai ?

— Je le crois bien ! Courons vite le dire à Marguerite. »

Et le joyeux garçon courut crier la bonne nouvelle à sa sœur et, sans s'arrêter, alla réveiller Tom en la lui vociférant aux oreilles, puis s'élança dans la chambre de sa bonne, qui lui pardonna pour cette fois de réveiller sa petite sœur.

Norman avait suivi ses sœurs au salon. Il mit sa main sur ses yeux comme si la lumière l'eût blessé ; il n'avait point l'air d'un conquérant qui vient de remporter la victoire.

Ethel s'arrêta dans l'expression de sa joie.

« Mais est-ce bien vrai, Norman ?

— Oui, dit-il en se retirant languissamment dans un coin obscur.

— Qu'as-tu ? demanda Flora. Es-tu fatigué, Norman ? as-tu mal à la tête ?

— Oui!... »

Il paraissait très souffrant.

« Ne veux-tu pas aller auprès de Marguerite ? » demanda Ethel, qui savait bien ce qui lui faisait le plus de mal.

Mais il ne bougea pas, et elles s'abstinrent de le tourmenter de questions. Henry ne tarda pas à revenir, apportant les beaux livres que Norman avait reçus comme prix ; ils étaient ornés d'une inscription latine.

« Ah ! dit-il en regardant son frère, il est épuisé. Quel homme que cet Everard ! quel excellent examinateur ! Il a dit qu'il n'avait jamais entendu de si beaux vers pour un écolier ; il ne voulait pas croire que *Juin* n'eût que seize ans. Le vieux Hoxton dit que, depuis cinquante ans qu'il connaît le collège, il n'a jamais vu un *premier* aussi jeune que Norman, et M. Wilmot m'a recommandé de dire à papa qu'il n'avait jamais entendu un si bel examen. Quelle drôle d'idée a eu ce ridicule individu de Whitfort de tomber malade aujourd'hui entre tous les jours de l'année. Allons, *Juin*, ne reste pas là, tu n'es bon qu'à mettre dans ton hamac, mon vieux.

— Oui, mais je voudrais lui donner du thé, auparavant, dit Flora..

— Raconte-nous encore, Henry, dit Ethel ; je savais bien qu'il réussirait !... Que je suis contente !... Quel dommage que papa soit absent !

— N'est-ce pas ? Si tu avais vu la grimace d'Anderson ; il est le quatrième ; il vient après Forder, Cheviot et Ashe. Ce sont les vers de Norman qui lui ont valu le grand prix. On leur avait donné une heure pour traiter le sujet de Thémistocle chez Admète, et là il les a mis en poudre ; c'était uni, coulant, sans une rature. M. Wilmot dit que c'est vraiment de la poésie... Mais je ne sais cependant pas si cela aurait suffi sans la récitation ; il avait le discours de Priam à Achille. Oh ! quel dommage que papa ne l'ait pas entendu ! On retenait sa respiration pour l'écouter.

— Quel bavardage ! » murmura Norman.

Mais on ne l'entendit pas, et maître Henry continua :

« Il a construit un chœur de Sophocle sans une ra-

ture... Mais, par le fait, voici, je crois, ce qui a décidé la chose ; on leur posait les questions les plus inattendues en histoire, géographie, etc., et ceux qui n'ont appris que le nécessaire étaient fort embarrassés. Cheviot croyait que le comte de Leicester de la reine Elisabeth s'appelait Simon de Montfort, et il ne savait pas le nom de cette bataille qui commence par un E... Quelle bataille, Norman ?

— Oh ! Henry, tu es aussi absurde qu'eux tous.

— Excepté que je ne suis pas de la sixième!... Tout le monde demandait papa et le regrettait... Le docteur Hoxton m'a appelé, il m'a serré la main, m'a fait toute sorte de beaux compliments, et m'a recommandé de dire à papa comme Norman avait bien réussi.

— Tu devais avoir l'air si heureux qu'il n'aura pu s'en empêcher, dit Flora en souriant à cette honnête et aimable figure rayonnante de joie.

— Oui, dit Norman en levant la tête, et ils lui ont dit quelque chose qu'il oublie de vous raconter.

— Point du tout, je n'ai rien oublié. Ils m'ont dit que je m'étais aussi bien conduit que tous les May, qu'ils espéraient que je continuerais et que je ferais honneur à ma profession.

— Pourquoi ne le disais-tu pas, Henry ? s'écrièrent les deux sœurs aînées, tandis que Marie l'embrassait vigoureusement.

— Va-t'en donc, Marie, tu étouffes les gens!... Cheviot voulait absolument que je vinsse chercher mon père pendant le dîner. Dès que nous avons été à table, *Juin* s'est presque trouvé mal, il n'a pas pu rester, il avait la plus horrible figure du monde, nous avons peur qu'il ne fût incapable de continuer, mais je savais que papa n'y était pas ; aussi nous l'avons laissé étendu sur un des bancs du cloître jusqu'à la fin du dîner.

— Quel charmant endroit pour s'enrhumer, dit Flora.

— C'est bien ce que Cheviot disait, mais je n'y pouvais rien, et quand nous l'avons appelé il était très bien. Quelle délicieuse farce quand ils ont proclamé les noms, et que celui de May est sorti le premier de tous. Je serais capitaine de frégate que je ne serais pas plus content ! Mais Marguerite ne sait pas la moitié de ce qui s'est passé. »

Après le lui avoir raconté, l'avoir répété à sa bonne et aux autres domestiques, Henry s'occupait à écrire en lettres gigantesques : « NORMAN EST SORTI LE PREMIER, » sur des morceaux de papier, qu'il dispersa dans la maison de façon à frapper les regards de son père dès son retour.

La joie d'Ethel fut tempérée par la froideur et la réserve de Norman ; il ne parlait presque pas, et, lorsqu'il alla souhaiter le bonsoir à Marguerite, il s'enfuit dès qu'elle voulut lui dire quelques tendresses.

« Pauvre garçon, il est harassé, dit-elle.

— Ah ! soupira Ethel, prête à pleurer, je ne croyais pas que cela se passerait comme cela, quand Norman serait le premier du collège.

— Il sera mieux demain, reprit Marguerite en cherchant à se consoler elle-même tout autant qu'Ethel ; réfléchis à tout ce qu'il a fait, non-seulement aujourd'hui, mais ces jours derniers ; il a plus travaillé que ses camarades qui sont plus âgés que lui. Il n'est pas étonnant qu'il soit accablé de fatigue. »

Mais Ethel ne comprenait pas ce que c'est que la fatigue de tête ; ses facultés remarquables et son énergie n'avaient pas encore été mises à de rudes épreuves.

« J'espère qu'il sera différent demain, répondit-elle d'un ton mélancolique ; je ne l'ai jamais vu si brusque ; il l'a été même avec toi, Marguerite.

— Non, non, Ethel ; ce n'est pas *aujourd'hui* que tu te plaindras de ton cher Norman ; tu comprends que... et-tu ne l'en aimeras que mieux comme moi ; mais il n'a pu rester dans cette chambre, où...

— Oui, c'est vrai, dit Ethel tristement ; comment n'y ai-je pas pensé ? que je suis sotte ; cher Norman, comme il la regrette, comme il l'aimait, et cependant, s'écria-t-elle avec dépit en pleurant à chaudes larmes, je ne puis pas, non, je ne puis pas me consoler de ce que nous sommes si peu pour lui ! je voudrais qu'il fût heureux de ses succès ; je ne puis pas m'en réjouir sans lui !

— Eh ! quoi ! Ethel ! est-ce bien toi qui te prononçais si fortement contre les éloges et les distinctions ; ne crois-tu pas que notre bonne mère préférerait qu'il ne fût pas triomphant ? Ah ! n'avons-nous pas sujet d'ai-

mer ces deux chers garçons : Norman, qui ne saurait se réjouir de sa victoire sans elle, et Henry, si heureux du triomphe de son frère, qu'il en oublie ses propres succès ; il me semble que je ne les ai jamais tant aimés. »

Ethel sourit et releva la tête en disant qu'il n'y avait pas beaucoup de garçons dans le monde qui leur ressemblaient ; elle alla se coucher un peu consolée, en espérant que les vacances lui rendraient son Norman d'autrefois.

La nouvelle de la victoire de son fils était certes la meilleure qu'on pût apprendre au docteur ; il n'avait pas perdu un atome de cet esprit de corps du collège qui distingue la jeunesse anglaise ; il avait suivi avec un intérêt de cœur, depuis sa tendre enfance, les péripéties du collège de Whichcote, et il estimait que le premier de tous les honneurs, c'était d'en être le premier (dux), et de gagner le prix Randall. Dès que son père fut réveillé, Henry entra chez lui et fut le bienvenu ; il est vrai que le docteur commença par le tourmenter un peu, en feignant de croire que la grande nouvelle était une vraie plaisanterie de marin, mais enfin il lui permit de faire le récit de l'examen et de toutes les félicitations qu'il avait reçues. Norman dormait encore lorsque Henry était sorti de leur chambre ; il descendit tard pour le déjeuner.

« Je ne m'y attendais pas, mon garçon, lui dit son père en s'avançant à sa rencontre, lorsqu'il entra dans la salle à manger ; c'est bien, Norman ! » Ce peu de paroles respiraient tant de joie et de bonheur qu'Ethel ne s'étonna pas de l'émotion de son frère en le voyant sourire et rougir de plaisir, quoiqu'il ne levât pas les yeux.

Vinrent ensuite les chaleureuses félicitations de Richard, qui paraissait aussi heureux, aussi ravi que s'il avait gagné lui-même les couronnes de son frère.

Le docteur avait retrouvé sa vivacité, son entrain d'autrefois ; il plaisantait Norman avec gaieté de son long sommeil ; il prétendait qu'il n'avait pas l'air bien réveillé, et finit par lui demander s'il était sûr que ses succès de la veille ne fussent pas un rêve.

« Je le croirais presque, répondit Norman, si vous n'en aviez pas tous l'air si convaincus.

— Si j'étais toi, Henry, j'irais vite me coucher, s'écria le docteur ; je serais curieux de voir ce que tu deviendrais en rêve. » On ne se souvenait pas depuis longtemps d'avoir fait un déjeuner aussi gai ; comme autrefois, tout le monde parlait et riait en même temps. Ethel se demanda à plusieurs reprises si d'autres qu'elle s'apercevaient que la voix qu'on entendait le moins, c'était celle de Norman. MM. Hoxton et Everard vinrent voir le docteur dans la matinée, et, dès qu'ils furent partis, le docteur monta chez Marguerite pour lui donner de nouveaux détails et confirmer le récit de Henry. Ses maîtres avaient été presque aussi frappés des talents de Norman et de son instruction que ses examinateurs. Le docteur traduisait ses vers à Marguerite, tout en admirant la facilité du style et la profondeur des pensées, si remarquables pour un garçon de seize ans.

Ces vers mémorables furent confiés à Ethel, qui ne put s'empêcher d'en parler avec admiration à leur auteur, tout en s'excusant de l'en ennuyer encore.

« Je voudrais ne pas être de si mauvaise humeur, répondit Norman, qui comprit combien il avait été peu gracieux la veille ; mais j'aimerais qu'on n'en fit pas tant de bruit.

— Je ne peux pas comprendre que tu sois si indifférent et que cela ne te fasse aucun plaisir.

— Au contraire, cela m'attriste, je voudrais m'en aller ; le seul bon moment que j'aie eu hier, c'est celui que j'ai passé sur le banc dans le cloître ; sans cela, je n'aurais jamais pu continuer.

— Tu as trop travaillé, tu es épuisé ; mais aussi ce n'est pas pour rien ; tu as causé à papa tant de bonheur, il me semble que tu dois en être content ; c'est bien différent de notre joie bruyante, à nous autres enfants.

— Quel bonheur cela peut-il lui donner ? A quoi lui ai-je été bon tout ce temps ? Pendant qu'il était malade, je l'ai laissé aux soins d'Ernescliffe, tandis que j'étais étendu comme un âne sur le plancher, et si, à l'heure qu'il est, il me fallait toucher à son bras, ce serait à recommencer. D'ailleurs, je ne sais, mais cette joie me fait l'effet d'un grand tintamarre. Et, vois-tu, Ethel, il me semble quelquefois que je n'ai pas gagné équitablement le grand prix ; Forder et Cheviot sont au fond

de meilleurs travailleurs que moi ; il n'est pas étonnant que je sache mieux qu'eux ces questions historiques ; ils n'ont pas les mêmes avantages que moi ; ils ne vivent pas chez eux, entourés de livres de toute espèce.

— Mais tu as été le plus fort dans d'autres choses aussi.

— Tout cela n'est que de la chance ; j'ai eu le bonheur d'être questionné sur ce que je savais, voilà tout, et puis j'étais dans ce *drôle d'état*, tu sais, où rien ne me paraît trop difficile ; il m'est arrivé justement hier au soir. Mais en général je me sens aussi stupide qu'un piquet, et Norman bâillait et s'étirait à se démettre les membres ; s'il me fallait faire un vers à présent sous peine de mort, j'en serais incapable.

— C'est une espèce de fièvre, comme le soir où tu fis ton morceau sur le corail ; c'est singulier ; mais es-tu sûr que tu sois tout à fait bien ? »

Norman répondit d'un ton mécontent qu'il était fort bien, et la quitta à la hâte en la priant de ne plus lui en parler. Ethel était à la fois malheureuse et inquiète, elle ne l'avait jamais vu si irritable ; mais elle avait trop peur de lui déplaire, pour faire part de ses craintes, même à Marguerite. Cependant le lendemain, dimanche, comme elle lisait à sa sœur après le service de l'après-midi, son père entra et leur dit à brûle-pourpoint :

« Je voudrais savoir ce que vous pensez de Norman ?

— Sous quel rapport, demanda Marguerite, quant à son état physique ou son état moral ?

— Tous les deux ; pauvre enfant ! il ne s'est jamais remis du coup terrible que nous avons reçu en octobre ; mais, à son âge, ce n'est pas tout à fait naturel. Il a perdu l'appétit ; il est abattu ; et avec cela il grandit comme une longue perche. »

Ethel regardait fixement son père et se demandait si elle devait lui parler ; Marguerite ne savait pas que Norman passât de mauvaises nuits, ni qu'il éprouvât ce qu'il appelait le *drôle d'état*.

« J'avais cru d'abord que cela tenait à sa croissance rapide et à l'excitation où l'ont mis ses examens ; j'espérais que cela passerait peu à peu ; mais il y a quelque chose de plus. Cet après-midi, je l'ai trouvé seul, non-

chalamment étendu ; je lui ai demandé de m'accompagner à l'église de la maison de charité ; cela ne paraissait pas lui plaire beaucoup ; mais il est venu cependant, et, comme je lui donnais le bras, je l'ai senti frissonner ; il est devenu pâle comme un linge ; mais, dès qu'il a vu que je le remarquais, il a rougi jusqu'à la racine des cheveux ; il soutient qu'il se porte très bien, mais il tremblait encore quand nous sommes entrés à l'église ; et toi aussi, Ethel, tu rougis comme lui.

— Il a passé, vous savez, la place, » murmura-t-elle.

Le docteur étonné fit un signe d'assentiment douloureux.

« Mais crois-tu qu'il n'y eût pas encore passé ? »

— Il faisait habituellement le tour par l'allée Randall ou le jardin, pour l'éviter ; mais il n'en parlait jamais.

— Je croyais que personne ici ne savait où c'était arrivé, reprit le docteur.

— Nous ne le savons pas ; il ne nous l'a pas dit ; mais il y était, lui.

— Lui ! Norman ! s'écria le docteur, je l'ignorais ; comment s'y est-il trouvé ?

— Il y est allé avec M. Ernescliffe, et il a tout vu, répondit Ethel, effrayée du regard de son père, qui avait l'air de scruter le fond de son cœur ; et puis il est monté dans ma chambre ; il est resté longtemps comme évanoui sur le plancher.

— Évanoui pendant combien de temps ? demanda son père d'un ton presque indifférent, comme s'il eût interrogé un malade ordinaire.

— Je ne le sais pas : tout m'a paru si long, ce soir-là ; il faisait nuit quand il est revenu à lui ; mais cela lui a repris le lundi suivant ; je crois que c'était votre bras ; parce que, dès qu'on parlait d'aller auprès de vous, cela ramenait une crise ; M. Ward lui donna alors un cordial dans de l'eau, qui le calma.

— Je suis fâché de ne l'avoir pas su plus tôt ; il y a là un dérangement du système nerveux ; pauvre enfant, il est si impressionnable ; je voudrais savoir comment il passe ses nuits.

— Elles sont terribles, reprit Ethel ; il n'a de som-

meil un peu tranquille que vers le matin; il rêve, il parle, il gémit, tout en dormant; Henry pourra vous le dire.

— Comment cela! s'écria le docteur un peu fâché; à quoi donc avez-vous pensé de garder ces détails pour vous tout ce temps?

— Il ne voulait pas qu'on en parlât, dit timidement Ethel, et je ne croyais pas que ce fût si important.

— Si important! je donnerais tout au monde pour l'avoir su, je n'aurais jamais permis qu'il s'épuisât à travailler et à passer des examens.

— Que je suis fâchée, dit Ethel désolée; que n'avez-vous été à la maison, lorsque Cheviot voulait que Henry vint vous chercher, parce qu'il ne croyait pas que Norman pût supporter l'examen. »

Ethel continua de raconter à son père ce qu'elle savait, quoiqu'elle eût peur de l'effet que ses paroles produisaient, surtout quand elle lui parla de ce que Norman appelait *le drôle d'état*.

« J'en apprends de belles; je m'étonne seulement qu'il ne soit pas tombé malade plus tôt. Un garçon sensible comme il l'est; un coup pareil; et personne ne s'en est inquiété; le plus tranquille et le plus abattu de tous; on n'y a fait aucune attention, c'est clair; et, mal disposé comme il l'était, il a eu encore ce surcroît de travail et d'excitation; en vérité, on ne s'y serait pas mieux pris pour causer une fièvre cérébrale. Pourvu que ne ce soit pas une santé ruinée pour la vie.

— Oh! papa, papa! s'écria Ethel avec désespoir, que faut-il que je fasse? Pourquoi ne vous l'ai-je pas dit plus tôt? mais...

— Je ne t'en blâme pas, mon enfant, soupira le docteur; tu n'en savais pas toute la gravité; mais il y a eu là une grave négligence; ah! il n'y a plus personne pour vous surveiller.

— Mais, interposa la douce voix de Marguerite, nous sommes peut-être à temps; ne vaut-il pas mieux que Norman ignore nos inquiétudes à son sujet?

— Certainement, ne lui en dites pas un mot; je vais questionner Henry sur ses nuits, et je le surveillerai moi-même exactement; mais il doit y avoir une grande irritabilité du cerveau! »

Il s'éloigna, laissant Marguerite consoler de son mieux la pauvre Ethel, ce qui était assez difficile.

« Ah! soupira-t-elle! ce succès a été chèrement payé. »

## CHAPITRE XII

Ce même soir, Norman se réveilla en sursaut de ce qui n'était pas un vrai sommeil, mais plutôt un sentiment d'accablement et d'étouffement : il vit son père penché sur lui qui l'examinait avec attention.

« Papa! qu'est-il arrivé? y a-t-il quelqu'un de malade?

— Non, non, recouche-toi, » lui dit son père en lui prenant la main.

Elle était brûlante et le pouls fort agité.

« Mais je ne suis pas malade; pourquoi donc me tâtez-vous le pouls?

— Pour savoir si ton sommeil agité le fait marcher plus vite. »

Norman, sans donner à son père le temps de compter, lui demanda quelle heure il était.

« Un peu plus de minuit.

— Pourquoi veillez-vous si tard, papa?

— Cela m'arrive quelquefois quand mon bras me fait mal.

— Je vous en prie, ne restez pas là au froid, lui dit Norman avec une sorte d'impatience fiévreuse, en cherchant une place fraîche sur son oreiller. Bonne nuit, papa; je n'ai rien, je vous assure.

— Passes-tu quelquefois des nuits agitées comme celle-ci?

— Oh! cela ne fait rien. Bonne nuit! répéta-t-il en essayant de rester tranquille.

— Norman, lui dit son père avec une douloureuse émotion, si ta mère était ici, tu ne te détournerais pas d'elle. »

Norman l'interrompit d'une voix étouffée par ses sanglots. « Il ne sert à rien de le dire; je croyais que cela

ne vous ferait que du mal; mais c'est que... oh! je ne peux pas vivre sans elle! » Et il cacha sa tête sous ses couvertures. Le docteur fut soulagé de lui voir répandre un torrent de larmes.

« Mon pauvre enfant! lui dit enfin son père, dès qu'il put parler. *Un seul* peut te consoler véritablement; mais ne te détourne pas de moi; laisse-moi faire pour toi ce que je pourrai, quoique ce ne soit pas la même chose.

— Je pensais que cela vous ferait trop de peine, dit Norman en levant les yeux sur lui.

— Eh quoi! de voir que mes enfants sentent comme moi et qu'ils comprennent la perte qu'ils ont faite? Mais je ne veux pas te tenir éveillé plus longtemps; j'avais remarqué que tu n'étais pas très bien; tu ne le nieras pas à présent, Norman.

— Je crois que je serais bien si je pouvais me débarrasser de ces horribles nuits; tantôt je suis éveillé, incapable de rester tranquille; tantôt j'ai des rêves affreux.

— Oui; et, quand j'ai questionné maître Henry là-dessus, tout ce que j'ai pu en tirer, c'est qu'il s'y était accoutumé, et que cela ne lui faisait plus rien; comme si j'étais inquiet de son repos! Comme il dort; il est fait pour le hamac d'un marin.

— Croyez-vous que je sois malade?

— Nous verrons cela demain matin. Viens dans ma chambre dès que tu seras levé; j'ai quelque chose à lire avant de me coucher; je vais essayer si cela t'endormira ».

La dernière chose que vit Norman avant de fermer les yeux, ce fut le profil de son père, et il était à peine réveillé le lendemain que le docteur était auprès de lui. Quoiqu'il se fût d'abord révolté à l'idée d'en convenir, Norman fut soulagé de ne plus chercher à faire croire qu'il était bien portant lorsqu'il ne l'était pas et de ne plus lutter avec lui-même. Aussi il s'accorda avec délices le bonheur de faire le paresseux, de reposer sa tête lourde, de s'étendre, sans qu'on s'en étonnât autour de lui. Son père le trouva, après le déjeuner, couché sur le canapé du salon, une tragédie grecque à côté de lui, se faisant chercher les mots dans le dictionnaire par Ethel.

« Comment, encore! s'écria-t-il; emporte-moi cela,

Ethel; je ne veux pas qu'on touche au grec ni au latin pendant les vacances.

— Si je ne travaille pas, je reculerai, papa.

— Tu reculeras certainement si tu ne prends aucun repos.

— Ce n'est qu'Euripide; je ne pourrais pas faire autre chose.

— Tu vas commencer par te bien porter; le grec deviendra ce qu'il voudra. Monte chez Marguerite; je t'ai confié à sa garde, pendant que je serai à Whitford; après, je suis sûr que Richard sera enchanté d'avoir congé et qu'il te permettra de me conduire en voiture à Abbotstoke. » Norman se leva et monta languissamment chez sa sœur; il y trouva la petite Daisy, et c'était précisément la société qui lui convenait. Daisy montrait une préférence marquée pour ses frères; il fut plus flatté de la trouver si gracieuse et si aimable avec lui que de toutes ses victoires de collègue; il la fit sauter, danser; il lui siffla ses plus jolis airs, lui fit admirer ses jolis yeux bleus dans le miroir, avec le plus grand succès, jusqu'à ce que la bonne vint la chercher. Mais il était entré un peu trop tôt chez sa sœur; car il ne fut pas plus tôt rétabli dans un grand fauteuil au coin du feu, que commença une série d'allées et de venues, inévitables dans une grande famille comme celle-ci. On venait chercher des ordres pour le boucher et la cuisinière; Henry arriva en courant demander la permission de conduire Tom, au bord de la rivière; Tom, qui ne devait sortir que lorsqu'il saurait sa leçon, entra à chaque instant pour réciter un verbe, d'une voix lamentable et toujours avec le même insuccès.

« Comment peux-tu supporter cet ennui? dit Norman, lorsqu'elle eut congédié le pauvre Tom pour tout à fait, qu'elle eut mis de côté son livre de comptes et qu'elle eut pris son ouvrage... Allons, en voilà encore! » comme on venait faire un message pour de l'huile de lampe, au milieu duquel Marie bondit comme une bombe, pour supplier Marguerite d'engager miss Winter à la laisser sortir avec Henry et Tom.

« Non, en vérité, Marie, je ne le permettrai pas; retourne à tes leçons et ne fais pas la sotte, en la voyant prête à pleurer.

— Je ne comprends pas comment tu peux t'empêcher d'être de mauvaise humeur avec tout ce monde, dit Norman, en enlevant les livres dont elle avait fini de se servir.

— Oh! cela ne m'ennuie que rarement; je suis trop heureuse d'être bonne à quelque chose; ce qui me fatigue parfois, c'est la monotonie; il me semble qu'un petit changement serait un repos.

— Quand crois-tu qu'on te permettra de te lever?

— Papa croit qu'on pourrait me transporter sur le canapé; mais M. Ward voudrait que je restasse étendue tout à plat; papa dit que cela me fera du mal; je pense que l'abrégé de tout ceci, c'est qu'il demandera une consultation de sir Mathieu Fleet.

— Est-ce cet individu qu'il appelle Mat?

— Oui, tu sais qu'ils ont été à l'Université ensemble, à Édimbourg et à Paris, mais ils ne se sont pas revus depuis que sir Mathieu s'est établi à Londres et qu'il est devenu célèbre. Je crois que ce serait bon pour papa qu'il le vit aussi; il me semble que son bras ne va pas bien; il n'a pas de confiance dans le traitement de M. Ward, il ne veut plus l'écouter; mais je suis sûre qu'il obéirait volontiers à sir Mathieu.

— Que je me réjouis que les vacances soient finies! s'écria Norman en bâillant.

— Voilà qui n'est guère poli, dès le troisième jour, dit Marguerite en souriant; j'étais si contente que tu pusses me soigner un peu pour soulager Flora.

— Est-ce que je pourrais faire quelque chose pour toi? demanda Norman avec une étincelle de son ancienne vivacité.

— Mais certainement, et même beaucoup de choses; je te préviens que ceux qui s'approchent de moi deviennent bien vite mes esclaves; il me faut maintenant ma lecture du matin, ce livre-là. Si tu veux me lire, je travaillerai à la robe de Daisy. »

Norman se mit à lire; mais, avant qu'il fût longtemps, il bâillait sans s'arrêter. Marguerite lui demanda le livre; il le lui rendit, en lui disant qu'il lui plaisait assez, mais qu'il se sentait tout bête. Un instant après, il s'endormit profondément et ne se réveilla que lorsque son père entra dans la chambre.

Richard et Ethel furent enchantés de faire une promenade ensemble; Marguerite leur avait fourni un but très agréable. Les enfants de Cocksmoor ne pouvaient retourner dîner chez eux, entre le service du matin et l'école de l'après-midi; Marguerite avait donné des ordres pour qu'on leur servit une soupe à la cuisine tous les dimanches; le frère et la sœur allaient les inviter de sa part. On avait permis à Marie de porter ses souliers à Rebecca Watts; Tom et Henry les accompagnaient.

Norman, pendant ce temps, conduisait son père en voiture; c'était une faveur qu'il appréciait vivement autrefois; lorsque le docteur était prêt à saisir les rênes, dès que ses chevaux un peu ardents sentaient le besoin d'être contenus par une main ferme, ou que le vieux cheval éprouvait un accès de paresse. Maintenant, loin de désirer comme jadis que le cheval se dressât sur ses jambes de derrière, Norman avait fait répéter plusieurs fois à Richard que l'animal était d'une nature pacifique.

Il ne put ni parler ni écouter jusqu'à ce qu'ils fussent hors de ville, et, même après, le docteur faisait à peu près seul les frais de la conversation. Ils avaient parcouru environ une lieue sur la grande route, lorsque le docteur fit prendre à son fils un chemin de traverse dans la campagne.

« Où conduit-il? »

— Il débouche à Abbotstoke; mais il faut que je passe par une ferme écartée.

— Papa, dit tout à coup Norman, j'aimerais bien que vous me permettiez de faire du grec.

— Est-ce donc à cela que tu as pensé tout ce temps? Ne saurais-tu laisser dormir quelque temps le vieil Homère?

— Ce n'est pas Homère, ce n'est qu'Euripide; je vous assure qu'il ne me donne aucune peine, et que cela me ferait plutôt du mal de rester sans rien faire.

— Arrêtons-nous ici; le chemin devient si mauvais, qu'il vaut mieux marcher; le groom nous retrouvera avec la voiture à Woodcote ».

Norman suivit son père le long d'un sentier étroit qui descendait rapidement la colline.

« Si vous vouliez me laisser continuer, je n'ai rien à faire, et, à présent que je suis parvenu à la première place, j'aimerais m'y maintenir.

— Je le crois sans peine. — Oh! oh! que ce ruisseau a grossi! » dit le docteur en arrivant au fond de la vallée, où un ruisseau bourbeux et jaunâtre se précipitait et bondissait en mugissant entre deux parois de rochers à travers lesquelles on avait jeté un pont, gardé d'un seul côté par une barrière de grossiers piquets. Le docteur l'avait traversé et continuait son chemin, lorsque, se tournant, il vit Norman pâle comme la mort, un pied sur le pont, et saisissant d'une main la barrière. Il revint et lui tendit la main. Norman la prit avec joie; mais il ne fut pas plus tôt de l'autre côté, qu'il s'écria : « C'est par trop ridicule, attendez-moi un moment, s'il vous plaît, je veux retourner. »

Il essaya; mais, dès qu'il eut touché la barrière vacillante et qu'il eut jeté un coup d'œil sur le torrent qui grondait à ses pieds, le cœur lui manqua, et son père, voyant ses joues blêmes et ses lèvres serrées, lui cria :

« Arrête, Norman; ne le fais pas; tu n'es pas en état.

— Je ne puis pas supporter l'idée d'être un pareil poltron, dit-il, je ne l'étais pas autrefois; je ne veux pas l'être, je veux me vaincre! » Il y retournait, mais son père l'arrêta décidément : « Non, je ne te le permets pas; si tu te forces, ce sera toujours pire ».

Mais plus Norman s'éloignait du pont, plus il était mécontent de lui-même, et plus il désirait le passer une seconde fois. Je vous en prie, laissez-moi retourner, je vous rattraperai; j'y parviendrai si personne ne me regarde.

— Non, non, répondit son père en le retenant; si tu y retournes, tu auras une crise ce soir.

— J'aime mieux cela que de passer pour un pleutre.

— Mais tu ne l'es pas : cette disposition disparaîtra si tu fais ce que je te dis; tes nerfs ont reçu un rude échec, mon garçon, et, si tu n'y fais attention, tu augmenteras le mal.

— Mes nerfs! répéta Norman avec dédain; je croyais que c'était bon pour les belles dames. »

Le docteur sourit. Cela te contentera-t-il si je te

promets de te ramener ici aussitôt que je te croirai en état de le supporter; je te permettrai alors de traverser le pont aussi souvent que cela te plaira.

— Il faut bien que je m'en contente; mais il n'est pas agréable de penser qu'on n'est qu'un imbécile. Et mon grec, papa?

— Encore! tu es bien le plus détestable malade que j'aie jamais eu; tu sais que je n'ai pas l'intention de t'empêcher d'avancer dans tes études; mais je t'assure que tu as besoin de repos.

— Vous ne pouvez comprendre quel vide cela me fait; je n'ai aucune occupation; les études du collège ne me donnent presque pas de peine, et je crois qu'elles me valent mieux que de penser. Je ne m'attendais pas à être le premier; mais, puisque je le suis, vous-même vous seriez fâché si je manquais le concours pour le prix Randall, et cela arrivera si je ne travaillé pas pendant les vacances.

— Je le sais, Norman, lui répondit son père avec bonté, et je sais aussi que je te demande une chose que je n'aurais probablement pas faite à ton âge. C'est ma faute si tu as eu tout ce temps un excès de travail, de soucis, d'inquiétudes, que tu n'étais pas en état de supporter, et je n'y vois d'autre remède qu'un repos complet et une absence d'occupation; je conviens cependant que, si tu te tourmentes et t'agites déjà pour le semestre prochain, ce sera pire pour toi que l'étude; il est possible que je me trompe et que le grec et le latin ne te fassent pas le mal que je redoute; si cela peut te tranquilliser, je ne te les défends pas absolument, mais je crois qu'il serait plus sage de t'en abstenir. Je te le dis pour te mettre l'esprit en repos; et enfin, si tu perds ta place, j'en assume la responsabilité, et j'en prends mon parti d'avance. J'aime mieux te voir un homme robuste, vigoureux, utile, qu'un pauvre misérable savant, toujours geignant et se lamentant, quand bien même tu remporterais toutes les couronnes de l'Université. »

Norman fit entendre un murmure d'assentiment, et le père et le fils marchèrent quelques moments en silence.

Ils avaient gravi, tout en parlant, une colline boisée

d'arbres assez rabougris; ils arrivèrent sur une vaste bruyère, couverte de plantes sèches; le terrain devenait plus accidenté, les teintes de la nature étaient plus grises, le paysage s'étendait jusqu'à un grand bois de sapins, au delà duquel s'élevait à une grande distance le sommet des montagnes du pays de Galles. Les teintes du soir les faisaient paraître de couleur violette, excepté les pics les plus hauts, qui étaient recouverts d'un voile de neige. Par derrière, le ciel était brillant comme de l'or; peu à peu, cette nuance s'affaiblissait et arrivait à un certain vert pâle, qui finissait par le beau bleu de l'hiver; le soleil se couchait derrière les sommets les plus élevés des montagnes et semblait les confondre en les inondant d'une vapeur brillante. Le docteur regarda son fils; la figure du jeune homme s'était épanouie, et, les lèvres entr'ouvertes, il admirait ce magnifique spectacle.

« C'est beau, n'est-ce pas? lui dit son père. J'amenais quelquefois maman ici; c'était une fête pour elle. Cela lui rappelait ses chères collines d'Écosse. Oh! ma Maggie! tu contemples maintenant les collines dorées du ciel! » ajouta-t-il, sans se douter qu'il parlait à haute voix. Le cœur de Norman se gonfla, il leva les yeux sur son père et les rabassa aussitôt pour cacher les larmes qui les remplissaient.

« Je vais te laisser, reprit le docteur; j'ai une jeune fille à visiter dans une ferme ici près; je ne serai pas dix minutes; attends-moi. »

Lorsqu'il revint, il retrouva Norman à la même place, qui regardait fixement le ciel; sa figure était baignée de larmes; il ne bougea que lorsque son père lui posa la main sur l'épaule; ils reprirent en silence le chemin de la maison.

Le docteur avait fait prendre à Norman l'ancienne chambre de Marguerite, afin de le surveiller plus facilement. En entrant le soir chez lui, il le trouva dormant d'un sommeil agité : Norman se réveilla dès que son père s'approcha de lui, en s'écriant : « Est-ce vous? je croyais que c'était maman; elle disait que ce n'était que de l'ambition. »

Il s'assit, regarda autour de lui, aperçut son père, et, recouvrant ses esprits, il dit avec un léger sourire :

« Je ne savais pas que j'eusse dormi : j'étais réveillé tout à l'heure, et j'y réfléchissais. Papa, j'y renonce; je veux essayer de ne plus penser au semestre prochain, et je tâcherai que cela ne m'afflige pas trop, s'ils me dépassent.

— C'est bien, mon garçon, lui dit son père.

— C'est-à-dire si Cheviot et Forder me dépassent; j'espère qu'Anderson ne le pourra pas; ce serait trop difficile à supporter; mais, après tout, ce n'est qu'une bêtise aussi.

— Tu as raison, Norman, et je suis soulagé de te voir envisager cette affaire d'une manière raisonnable.

— Non, je ne suis pas raisonnable du tout, papa; cela me fait encore beaucoup de peine, et je ne sais pas si je pourrai m'empêcher d'y penser, quand je n'aurai rien à faire : mais je sais que j'ai tort; en voyant que je me souciais si peu de mon examen, j'ai cru que je n'avais plus d'ambition; mais je me trompais, et, si je n'ai pas désiré d'être le premier, je sens bien que je supporterais difficilement de ne plus l'être; c'est toujours la même chose; quand elle me disait de me garder de l'ambition! Ainsi, tant pis si je dégringole, je penserai que c'est la place qui me convient et que c'est bon pour moi.

— Ah! mon enfant, lui dit son père plus ému qu'il ne voulait le montrer; si tu te laisses diriger par le souvenir de ta mère, je ne m'étonne plus que tu aies pris cette résolution, et il n'est pas surprenant non plus que tu penses à elle dans tes rêves. Lorsque je t'ai retrouvé cet après-midi près de la ferme, je l'espérais un peu.

— Je crois que c'est ce beau ciel qui en est cause, dit Norman à voix basse; il m'a fait penser à elle d'une autre manière; et puis, ce que vous avez dit aussi.

— Ce que j'ai dit! je ne me le rappelle pas. »

Norman ne pouvait pas répéter les paroles; il murmura : *les collines dorées*, mais c'en fut assez.

« Je comprends, reprit son père; tu ne sentais que le vide qu'elle nous fait ici; tu ne pensais pas aux demeures célestes, où elle est entrée.

— Oui, sanglota Norman; je ne le pouvais pas; je sais à présent combien j'ai eu tort; elle m'aurait dit qu'il est

mal à moi de tenir si obstinément à conserver une place, puisque vous ne vous en souciez pas, et que ce n'est pas dans le but de remplir mon devoir, mais pour satisfaire mon ambition. Je le savais bien, mais je ne vous en ai pas parlé avant de me coucher, parce que je ne pouvais pas m'y décider. »

---

### CHAPITRE XIII

Norman n'avait renoncé à poursuivre ses études qu'après une longue lutte avec lui-même, et au premier moment il n'en fut pas récompensé; loin de là, il prouva qu'il avait prédit juste; du moment que son esprit n'eut plus son aliment ordinaire, il fut plus accablé que jamais. Il aurait voulu cacher son chagrin à son père; mais il n'en avait ni la force ni le courage, et ne pouvait s'occuper de rien avec quelque intérêt. S'il avait eu une maladie véritable, il aurait été plus facile de le soigner; mais une espèce de fièvre lente, intermittente, qui ne le retenait pas au lit, le fatiguait, l'accablait, le dégoûtait de tout; il passait languissamment ses journées, n'était pas toujours en état de sortir avec son père; et, le jour de Noël, il ne fut pas assez bien pour se rendre à l'église.

Cet état de langueur lui faisait trouver plus-grand encore le vide de sa mère dans la maison; rien ne pouvait le tirer de son apathie et de sa mélancolie, si ce n'est les bontés de son père, qui lui étaient une surprise continuelle.

Le docteur était aimé et respecté de ses enfants; mais, étant fort occupé au dehors, il avait pris l'habitude de laisser la direction de l'intérieur de sa maison à sa femme, et ses enfants ne le connaissaient que comme un joyeux compagnon de leurs jeux ou comme un père quelquefois sévère; ils ne le connaissaient pas encore sous le point de vue intermédiaire d'un tendre ami plein de sympathie, prêt à les guider et à les diriger.

Norman était très touché de se voir, lui, grand garçon, soigné et surveillé avec toute la tendresse et la délica-

tesse d'une mère. La sollicitude de son père l'entourait jour et nuit; quelles que fussent d'ailleurs ses peines, ses souffrances, ses inquiétudes personnelles, personne ne savait si bien que son père découvrir ce qu'il aimait, dire ce qu'il fallait lui dire, trouver au moment favorable ce qui lui était bon; mais aussi, comme le remarquaient ses sœurs, il n'avait jamais l'air si bien et si heureux que lorsque leur père entra dans la chambre. La certitude qu'ils éprouvaient les mêmes sentiments sur leur profond chagrin avait rendu Norman plus communicatif avec son père; il ne se sentait pas la même sympathie avec ses frères et sœurs; leurs habitudes n'avaient pas changé à l'extérieur; le ton de leur esprit, de leurs discours, était à peu près le même; ils prenaient le même intérêt à ce qui les entourait, et Norman s'était trouvé isolé au milieu d'eux. Avec son père, c'était fort différent; il retrouvait les traces de sa douleur dans ses paroles et dans toute sa personne, et cependant il voyait bien qu'il était soutenu et consolé par quelque chose qui, certes, n'était pas de l'oubli.

Les demoiselles Anderson vinrent le lendemain de Noël faire visite chez le docteur May, visite toute de politesse et de bienveillance en apparence, mais dont le but réel et caché était de savoir ce que faisait Norman et s'il travaillait beaucoup pendant les congés : malgré les coups d'œil significatifs et inquiets de Flora, Ethel, ne voyant pas d'ailleurs les signes de sa sœur et ne se doutant nullement de la ruse, donna tête baissée dans le piège et dit avec bonne foi tout ce qu'il leur importait de savoir, c'est-à-dire que Norman était obligé de s'interdire toute étude pour le moment, et qu'ils avaient été assez étonnés de ses succès. Satisfaites sur ce point, les demoiselles Anderson passèrent au sujet de l'école du dimanche et se répandirent en plaintes amères sur l'inconvenance d'y attirer des enfants aussi pauvrement vêtus et aussi sales que ceux de Cooksmoor; à peine Ethel put-elle glisser quelques mots en leur faveur.

Dès que les demoiselles Anderson furent parties, les deux sœurs commencèrent un concert d'exclamations, Ethel contre leur dégoût pour ses protégés, et Flora contre ce qu'elles avaient dit de Norman.

« Comment est-il possible, Ethel, que tu leur aies

parlé de notre surprise, et que tu leur aies dit que Norman trouvait que ses succès n'étaient pas justes pour ses camarades. Elles vont colporter dans toute la ville qu'il a remporté le prix injustement; elles prétendent déjà qu'il y a eu partialité chez M. Everard.

— Oh! non, elles ne sont pas si méchantes; elles comprendront, j'en suis sûre, que c'était pure générosité et humilité de la part de Norman.

— Elles! comprendre de nobles sentiments! Non, en vérité; elles jugent les autres d'après leur cher Harvey; je sais très bien ce qu'elles sont venues faire; elles voulaient savoir si Norman serait en état de travailler pendant les vacances, et tu leur as dit précisément ce qu'elles désiraient savoir. Comme elles vont se réjouir avec leur Harvey; elles sont déjà certaines qu'il aura le prix Randall.

— Oh! non, non! cria Ethel : il faut que Norman l'ait.

— Je ne le crois pas; il perd son temps, tandis que les autres travaillent; ce n'est pas sa faute, c'est vrai; mais c'est bien dommage.

— Je regrette qu'il soit arrivé à cette place élevée, s'il doit s'arrêter là; que c'est désagréable! et de les voir triompher, ce sera insupportable!

— Il est hors de doute que Norman n'est pas bien, dit Flora; il a besoin de repos; mais il me semble que papa devrait lui laisser faire ce qu'il peut, cela lui vaudrait mieux que l'état de langueur où il est maintenant; d'ailleurs, le chagrin de perdre sa place sera bien plus grand qu'il ne le croit.

— Je voudrais bien savoir s'il se souciera jamais de quelque chose, soupira Ethel. Tout ce que je lui lis, ce que je lui dis, paraît l'ennuyer et le fatiguer.

— Je crois que cette apathie tient surtout à un manque d'exercice et de stimulant; si papa voulait me le permettre, je l'en ferais bien sortir, en lui disant qu'Anderson espère le faire descendre de sa place. Si cela arrivait, je n'oserais plus regarder personne en face. »

Ethel fut très malheureuse jusqu'à ce qu'elle pût conter ses peines à Marguerite; elle était prête à pleurer en songeant à Norman dépassé par Anderson, et ce qui l'affligeait, c'est qu'il n'avait pas l'air de se soucier

le moins du monde de perdre son temps pendant les vacances.

« Tu as tort, lui dit Marguerite; Norman en est très fâché; il n'a renoncé à travailler pour le semestre suivant que lorsqu'il a vu qu'il était de son devoir d'agir comme papa le jugeait bon pour lui. »

Et Marguerite raconta à Ethel ce qui s'était passé.

Ethel en fut frappée : « Mais, Marguerite, il est dur cependant de l'avoir vu si haut, pour le voir ensuite descendre, et donner ainsi l'avantage à ces Anderson.

— Pourquoi t'en inquiéter? ne peuvent-elles pas avoir pour leur frère les mêmes sentiments que nous pour le nôtre?

— Ah! oui, il est beau, leur frère; c'est égal, cela me fait mal de penser que Norman ne fait rien, et de savoir qu'Harvey Anderson le devancera.

— Voudrais-tu donc qu'il restât premier à tout prix?

— Ce serait affreux qu'il ne le fût plus.

— Ne te rappelles-tu pas lorsque tu disais qu'il ne faut pas se soucier des honneurs et des louanges, aussi longtemps qu'on fait son devoir, et que ces mêmes honneurs ne sont qu'une tentation?

— Oui, je me le rappelle, dit Ethel d'un ton moins assuré; mais je ne parlais que pour moi.

— Je sais qu'il est plus difficile de penser de même pour ceux que nous aimons; mais je crois que ce sera la pierre de touche qui nous fera connaître si nous aimons véritablement Norman pour lui, ou bien si nous n'avons qu'un certain orgueil de famille en rivalité avec les Anderson. »

Ethel baissa la tête. « Il y a bien un peu de cela, dit-elle, mais ce n'est pas tout; je n'ai pas la moindre envie de triompher d'eux, mais je n'aime pas qu'ils triomphent de nous.

— Peut-être est-ce une bonne leçon d'humilité pour nous. « Ceux qui s'élèvent seront abaissés, et celui qui s'abaisse sera élevé. » D'ailleurs, il a bien plus de chances de réussir, en commençant le prochain semestre, reposé, frais et vigoureux, que s'il se fatigue et s'épuise à travailler maintenant. »

Ces paroles calmèrent un peu Ethel; elle promit de penser le moins possible aux Anderson. Une prome-

nade à Cocksmoor avec Richard changea le cours de ses pensées. La soupe de Marguerite avait attiré d'autres enfants à l'école; mais ce n'était pas une œuvre facile; les pauvres malheureux étaient aussi mal vus à la cuisine du docteur qu'ils l'étaient à l'école de la ville.

« Que crois-tu que j'aie entendu aujourd'hui, Ethel? dit Flora le dimanche suivant; Mlle Graves disait à Mlle Boulder : Il faut que je porte plainte; je me suis chargée d'enseigner une école nationale, et non une école déguenillée. — Mlle Boulder lui a répondu en secouant sa belle robe de moire : C'est une haute inconvenance de mettre des dames en contact avec des êtres aussi rebutants.

— Des dames? cria Ethel; les filles d'un marchand de papier et d'un commis de banquier! Pourquoi viennent-elles donc à l'école?

— Parce qu'il est comme il faut de nous imiter. Aussi, dans l'espérance de mettre les enfants de Cocksmoor dans leurs bonnes grâces, j'en ai saisi une au passage, qui avait un immense trou à sa robe, et je l'ai arrangé avec une épingle; mais quelles guenilles il y avait là-dessous!

— Laquelle était-ce?

— Cette petite Irlandaise qui a un air si joyeux; je ne sais pas son nom.

— Oh! un joli nom irlandais : une Mac Carthey; que je suis contente que tu l'aies fait, Flora; j'espère qu'elles ont été bien honteuses.

— Je ne sais pas. Pour nous, nous sommes sûres de notre position sociale; mais elles, elles luttent pour devenir de vraies dames. »

Sir Mathieu Fleet, le fameux chirurgien de Londres, devait arriver le mardi suivant. L'attente de cette visite renouvela les souvenirs de jeunesse du docteur; il raconta les anciens temps à Marguerite, pendant leurs causeries du soir. Il lui parla de la cour qu'il faisait alors à sa femme, du désir qu'il avait que son camarade Fleet épousât sa belle-sœur, Flora Mackensie. Il y avait bien eu une petite inclination de part et d'autre; mais Mat était obligé d'être prudent, et il avait fini par ne jamais se marier. Le docteur et ses filles l'attendaient

donc avec la même impatience, tant pour le plaisir de voir l'ancien ami de leur père, qui avait manqué de devenir leur oncle, que comme l'arbitre de la destinée de leur chère Marguerite. Il arriva pour dîner à sept heures. Marguerite ne le vit pas ce soir-là, mais ses sœurs vinrent lui raconter leurs impressions sur leur hôte et lui donner des détails sur le premier dîner de cérémonie où Flora avait paru comme maîtresse de maison; il avait fort bien réussi : la seule aventure était une maladresse d'Ethel en servant d'un plat qu'on avait dû envoyer à Norman; Flora déclara que leur hôte avait l'air agréable et distingué; Ethel s'écria brusquement qu'elle était bien contente que tante Flora eût épousé l'oncle Arnott, au lieu de sir Mathieu.

« De quoi a-t-on parlé? demanda Marguerite.

— Ils ont parlé de leurs anciens camarades, dit Ethel, et lorsque papa lui a raconté cette belle action du docteur Spencer, allant soigner les pauvres émigrants malades de la fièvre, que crois-tu qu'il ait dit : « Spencer n'a jamais fait que des extravagances. » Figure-toi qu'il a osé le dire à papa, qui ne peut jamais en parler sans essuyer ses lunettes et qui aimerait tant à recevoir des nouvelles du docteur Spencer. Aussi papa n'a rien répondu; Flora et sir Mathieu se sont mis à parler de tableaux, et ce n'a plus été qu'une conversation de cérémonie.

— Conversation très agréable dans son genre. — Ah! Norman! comme celui-ci entr'ait dans la chambre. Ces messieurs sont-ils sortis de la salle à manger?

— Non. Ils parlent d'une nouvelle invention; ils en ont pour une heure au moins, je le parie, Papa m'a dit d'aller me coucher après le thé.

— Je vais t'envoyer le tien avec celui de Marguerite.

— Viens, Ethel, allons le faire. Bonsoir, Norman! as-tu mal à la tête?

— Non; moins depuis que je suis sorti de la salle à manger.

— Tu aurais mieux fait de ne pas assister au dîner, dit Flora en sortant.

— Ce n'est pas le dîner, dit Norman, c'est cet homme; je ne peux pas comprendre comment mon père a pu

l'aimer; je me soucierais tout autant de faire mon ami d'Harvey Anderson.

— Alors tu penses comme moi, s'écria Ethel; tu es content qu'il ne soit pas notre oncle.

— Comment, il a osé être amoureux de tante Flora!

— Mais qu'a-t-il donc? demanda Marguerite; je ne vois pas trop sur quoi Ethel fonde son antipathie; Flora l'a trouvé agréable.

— Elle n'a pas entendu ce qui m'a paru le pire de tout, ni toi non plus, Ethel; si vous saviez avec quelle dureté il parle des malades des hôpitaux. Je suis sûr qu'il estime que les pauvres sont d'excellents sujets d'études, et les riches d'excellents sujets à profits; et ses airs méprisants, et sa manière d'éviter la discussion. Quand il avait dit une chose qui n'était pas de l'avis de mon père, au lieu de soutenir bravement son opinion, il paraissait n'y pas tenir, comme si tout lui était égal et qu'il ne parlât que pour plaire à mon père; il a l'air de très bien le connaître. »

L'indignation de Norman lui avait rendu sa vivacité accoutumée, et Marguerite s'en amusait. Richard vint à son tour lui souhaiter le bonsoir; il avait attendu de connaître la décision du chirurgien sur le bras de son père; il admirait son habileté, la délicatesse de ses mouvements et de son toucher. Sir Mathieu Fleet était de l'avis du docteur May plutôt que de celui de M. Ward. Le docteur May n'avait jamais été complètement satisfait du traitement de M. Ward, et il le dit au chirurgien en regrettant de n'avoir pu se soigner lui-même dès le commencement. Il fallait maintenant opérer un changement complet dans le traitement à suivre; il serait moins pénible, moins fatigant et ne tarderait pas à diminuer la douleur. Sir Mathieu promettait une complète guérison dans trois ou quatre mois, au plus tard. La dernière visite que reçut Marguerite, ce fut celle de son père.

« Dors-tu, Marguerite? J'ai passé chez Norman avant d'entrer chez toi, dans le cas où il aurait été éveillé.

— Et l'était-il?

— Oui; mais son pouls est meilleur ce soir; il ne voulait pas s'endormir sans savoir l'opinion de Fleet à mon égard; je pense que Richard te l'aura dite.

— Oui, cher papa, et cela m'a rendu bien heureuse.

— Ah! ces messieurs de Londres sont habiles! mais c'est égal, je préfère ne pas y vivre. Je n'ai jamais vu d'homme aussi changé. Cependant, s'il réussit aussi bien avec toi; mais, n'en parlons pas d'avance; tu tacheras d'être calme, n'est-ce pas, mon enfant.

— Je fais tous mes efforts, papa; si vous pouviez ne pas trop vous inquiéter de moi; mais je sais que c'est bien plus difficile pour vous; je n'ai pas autre chose à faire qu'à rester tranquille, et vous, vous avez à décider, à arranger; mais je vous assure que je suis heureuse; j'ai beaucoup de jouissances, et je puis être utile. Écoutez le verset de ce cantique, comme il me va bien: « Oh! Seigneur, fais ta volonté, et je demeurerai en repos; je ne veux pas bouger, de peur d'abandonner ton bras et de rompre le charme qui me calme; je veux me reposer dans les bras de mon Père. »

— Mon enfant, ma chère enfant, je ne veux rien te dire de plus, de peur de détruire par mon impatience la douce paix de ton cœur! Je m'efforcerai de te ressembler, ma Marguerite. Adieu, ma bien aimée! bonne nuit! »

La bonne entra le lendemain matin chez sa jeune maîtresse pour lui annoncer la visite du chirurgien. Enfin elle était terminée cette visite si redoutée, et Marguerite attendait la décision. Sir Mathieu lui avait donné bon espoir; mais elle ne voulait rien fonder sur des paroles en l'air qu'il lui avait peut-être dites pour l'encourager; elle ne voulait rien croire, rien espérer avant d'avoir vu son père, qui ne cachait jamais son opinion à personne et qui ne la lui cacherait certainement pas à elle. Elle était trop émue pour supporter la conversation de ses sœurs; elle les pria de la laisser seule jusqu'à ce que la consultation fût finie, et elle demeura tranquille, se préparant avec calme à apprendre qu'elle était condamnée pour toujours à cet état d'incapacité et d'immobilité, ou qu'elle pourrait entrevoir la possibilité de reprendre encore une fois une vie active comme les autres. L'heure la plus longue de sa vie fut bien certainement celle qui s'écoula avant le retour de son père. L'expression de sa physionomie lui annonça qu'il était porteur

de bonnes nouvelles, et cependant elle n'osa pas parler la première.

« Je suis bien content de l'avoir fait venir, Marguerite ; il croit que tu te rétabliras ; mais il pense que ce sera long.

— Vraiment ! Oh ! papa ! » Et elle rougit vivement, tout en serrant la main de son père.

« Il a connu des cas où l'usage des jambes est revenu subitement après un an ou deux d'immobilité complète. »

Le docteur donna plusieurs détails sur les cas qui l'avaient convaincu.

« Ah ! ajouta-t-il, je craignais, ma pauvre enfant, de t'avoir fait un mal irrémédiable. Mais, grâce... »

Il ne put achever ; leurs mains étroitement serrées dirent le reste.

Le docteur lui dit ensuite qu'elle ne serait plus obligée de rester couchée à plat, qu'il fallait qu'elle se tint dans la position qui lui conviendrait le mieux, et que la seule chose à faire, c'était d'éviter la fatigue ; elle pourrait se lever dès le jour suivant, s'établir sur son canapé, et, si cela lui faisait plaisir, on la descendrait au salon.

Après être restée trois mois confinée dans son lit, il lui semblait qu'on lui rendait la liberté ; ses frères et ses sœurs vinrent s'en réjouir avec elle, comme si elle avait repris l'usage de ses jambes. Richard commença immédiatement la construction d'un nouveau pupitre à lire, pour son canapé ; Henry tourmenta miss Winter, pour qu'elle donnât congé à toute la bande dans ce jour mémorable, et il finit par remporter la victoire en faisant appel à son père ; ce point gagné, il mit son chapeau pour courir porter ces bonnes nouvelles à M. Wilmot : Norman, tout ranimé, l'accompagna.

Au milieu de cette joie, le docteur May revenait toujours sur le prodigieux changement qui s'était opéré chez son ami ; il passa la moitié de la soirée à raconter à Marguerite ce qu'il avait été autrefois. Mat Fleet était bien le cœur le plus chaud, le plus ouvert, le plus généreux que j'aie connu ; il était prêt à tout. Impossible de croire que ce soit le même indi-

vidu ; il n'est plus qu'une machine, mue par le ressort de l'intérêt personnel ! il se soucie des autres comme d'un fétu. Si ce n'était pour toi, ma fille, je serais désolé de l'avoir revu ; je préfère me souvenir de ce qu'il était à Édimbourg, comme je me rappelle mon bon vieux Spencer. C'est triste ! Il est vrai que cette vie de Londres est une rude épreuve, le changement perpétuel de malades ; il est impossible d'y mettre de l'intérêt. Cela doit vous endurcir, surtout lorsqu'on n'a aucun lien de famille : rien que la passion d'avancer et d'avancer pour soi tout seul ! Mon pauvre Mat a bien quelques excuses ; je n'avais jamais si bien compris quelle grande bénédiction ce fut pour moi que votre bonne mère consentit à m'épouser si jeune, et que je pusse m'établir ici, ma ville natale, au milieu des miens et de mes souvenirs d'enfance. Je suis enchanté de ne pas vivre à Londres. »

Lorsque le docteur se trouva seul avec Norman, il ne put s'empêcher de lui dire :

« Je suis plus content que jamais, mon garçon, que tu aies cédé à mes désirs pendant les vacances ; et la raison qui t'y pousse me fait surtout plaisir. Prends garde que la passion de t'élever et de te pousser en avant ne s'empare de toi ; rien ne change plus vite un homme. » Pendant ce temps, sir Mathieu rencontrait à Londres un ancien camarade de collège, qui le questionnait sur le Richard May des anciens temps.

« Pauvre May ! répondit le chirurgien ; je n'ai jamais vu d'homme plus changé... il est perdu... Avec ses talents et son intelligence, il aurait pu devenir un des hommes les plus remarquables de nos jours ; mais il n'a pas su en faire usage. Il est toujours le même, insouciant, bon enfant, et ne sachant tirer parti de rien pour son avantage personnel ; il n'est pas devenu d'un fil plus sage en vieillissant. Cela lui a été fatal de trouver si jeune encore cette place de médecin de campagne, et encore il n'en tire pas tout le parti qu'il pourrait. Comme on devait s'y attendre, il s'est marié de bonne heure, et le voici veuf avec une maison pleine d'enfants : des poupons qui crient dans tous les coins, de grands fils dont il ne sait que faire. Imprévoyant comme toujours, ne faisant aucune économie, je savais bien qu'il

en serait ainsi quand je l'ai vu s'enterrer dans cette misérable petite ville; mais je ne m'attendais pas à le retrouver aussi enfant qu'un enfant de dix ans. Et cependant c'est un des hommes les plus remarquables que je connaisse. Il est si habile dans sa profession, qu'il y a profit à l'entendre parler. Pauvre May! son mariage et la vie de province l'ont perdu! »

---

## CHAPITRE XIV

La visite de sir Mathieu Fleet fut comme un coup d'éperon pour la famille May. Elle la sortit de sa langueur et lui donna de nouvelles espérances. Norman se secoua un peu de son abattement : le docteur était soulagé pour son compte et pour celui de Marguerite, dont il entrevoyait enfin le retablisement. L'essai qu'on fit de la lever réussit si bien, que le dimanche suivant elle était en toilette, prête à recevoir la *société*. C'était un grand pas de fait de la voir étendue sur son canapé. Elle avait recours à toutes les ressources d'une innocente coquetterie, cherchait à se donner la meilleure mine possible pour plaire à son père, et se rendait ainsi fort jolie. Certainement, elle n'avait plus les brillantes couleurs de la santé; mais le contour de son visage n'avait rien perdu de sa rondeur; ses joues étaient nuancées de rose, et ses grands yeux bleus brillaient et souriaient à tout venant. Un paravent entourait son canapé, près de la cheminée, et lui faisait comme un petit salon dans sa chambre, où les divers membres de la famille vinrent la visiter à la sortie de l'église. Ethel était montée au plus haut degré de l'indignation sur ce qui s'était passé ce jour-là à l'école.

« Avez-vous jamais entendu parler d'une chose pareille?... Lorsque l'essentiel est de s'efforcer de faire des chrétiens de ces pauvres enfants, on les renvoie parce que leurs cheveux n'ont pas la longueur voulue!

— Quoi donc!... Qui a fait cela?... demanda le docteur en sortant de sa chambre, d'où il avait entendu ces paroles.

— Mme Ledwich. Elle a renvoyé trois enfants de Cocks Moor, ce matin. Elle prétend qu'elle les a avertis dimanche dernier, mais sans nous en dire un mot, à nous.

— Elle les a renvoyés de l'église? demanda le docteur.

— Non, pas précisément de l'église, répondit Marguerite.

— Cela revient au même, reprit Ethel, elle les a renvoyés de l'école; ils ne reviendront plus à l'église.

— C'est indigne! dit le docteur, à qui il ne fallait pas beaucoup de provocations pour qu'il se fâchât contre les affaires de la paroisse. Tout cela va fort mal; mais, tant que nous aurons ce vieux Ramsden, cela ce changera pas.

— Maintenant, mes pauvres enfants sont perdus! gémit Ethel, ils ne reviendront jamais! C'est affreux! papa. Il y a à l'école une quantité de filles qui portent de longues tresses, et Mme Ledwich ne leur dit rien. Elle ne l'a fait que pour chasser mes pauvres enfants de Cocks Moor, et ils le doivent au bavardage de Fanny Anderson.

— Je crains qu'il n'y ait une cabale contre eux, dit Marguerite; mais ils sont peut-être un peu désagréables, ces pauvres enfants.

— Comme si l'on tenait une école pour son divertissement particulier, dit le docteur. Voilà certainement ce que j'ai entendu dire de pire de Mme Ledwich. Cela fait bouillir le sang dans les veines; comment, on renvoie ces enfants parce que nos belles demoiselles sont trop élégantes pour s'occuper d'eux, et un ecclésiastique laisse ses affaires entre les mains de quelques hypocrites, qui ferment la porte aux pauvres ignorants qui viennent y heurter!... Souscripteur!... ouï-da!... J'ai grande envie de ne plus en être!

— Oh! non, papa! » commença Ethel.

Mais Marguerite, sachant qu'il n'en ferait rien, lui serra doucement la main pour la faire taire.

« Ce qui est positif, reprit le docteur, c'est que, si votre comité de dames vote encore contre Wilmot, je n'aurai plus rien à faire avec elles, aussi sûr que je m'appelle Dick May. C'est un scandale que la manière dont les choses se passent ici!

— Papa ! dit Richard, qui était demeuré silencieux, nous avons pensé, Ethel et moi, si vous l'approuvez, que nous pourrions faire quelque chose pour les enfants de Cocks Moor et les préparer pour l'école du dimanche. »

Ah ! comme le cœur de la jeune fille bondit, et que la pression de la main de Marguerite fut pleine de sympathie !

« Et que pensiez-vous faire ? » demanda le docteur.

Ethel brûlait de répondre ; mais la main de sa sœur lui rappela sa promesse.

« Nous voudrions, continua Richard, louer une chambre et y aller une ou deux fois par semaine pour donner quelques leçons aux enfants. Ce n'est pas grand-chose, il est vrai ; mais cela les civiliserait peut-être un peu et leur donnerait le goût d'en savoir davantage.

— Comment vous y prendrez-vous pour louer cette chambre ?

— J'ai fait une reconnaissance, et je crois que nous pourrions avoir une assez bonne cuisine pour l'après-midi, à raison de douze sous chaque fois. »

Incapable de se contenir plus longtemps, Ethel s'élança en avant et s'assit à terre aux pieds de son père.

« Oh ! papa ! papa ! dites que oui ! dites que vous le permettez.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda le docteur surpris.

— Ah ! vous ne savez pas que depuis deux mois j'y pense jour et nuit.

— Eh quoi ! Ethel a envie de quelque chose depuis deux mois, et la maison tout entière l'ignore ! dit son père avec un sourire d'incrédulité assez provocateur.

— Richard avait peur de vous ennuyer, il m'a empêchée de vous le dire. Mais dites, papa, le pouvons-nous ?

— Je n'y vois pas d'objection. »

Elle frappa ses mains de joie.

« Merci, merci, papa ! Oh ! Richard ! oh ! Marguerite ! criait-elle hors d'elle-même.

— Eh bien ! eh bien ! es-tu folle ?... » lui dit son père. Et, caressant sa fille appuyée contre lui :

« Rappelle-toi : fermeté et lenteur.

— Oh ! Richard m'aidera,

— C'est une garantie suffisante, j'en conviens, dit le docteur, souriant malicieusement en regardant son fils, dont la jolie figure se colora d'un rouge vif. Tu veux essayer de diriger, de dompter Ethel la jamais prête.

— Oui, répondit Marguerite, il a entrepris son éducation, et je crois vraiment qu'il lui a enseigné à relever sa robe et à piquer une épingle.

— Et à connaître sa main gauche de sa main droite, n'est-ce pas, Ethel?... je conviens qu'il y a là un certain mérite. Si nous invitons M. Wilmot à prendre le thé pour lui parler de notre projet?

— Oh ! merci, papa. Et quand ? Demain, n'est-ce pas ?

— Oui, si tu veux. Je dois aller au conseil ; je n'irai pas à la campagne ; ainsi je serai de bonne heure à la maison. Maintenant, comment feras-tu pour payer, comptes-tu me voler ?

— Si vous vouliez nous aider, dit Ethel d'un ton timide. Nous irons aussi loin que nous le pourrons avec nos propres finances ; mais je n'ai plus que vingt francs.

— Il faut t'arranger avec Marguerite pour lui prendre ce qu'il y aura dans ma poche demain <sup>1</sup>.

— Merci, bien obligé, cher papa, dirent le frère et la sœur avec effusion ; c'est plus que nous n'osions espérer.

— Ne me remerciez pas trop... Si j'allais ne rien recevoir demain.

— Oh ! non ! dit Ethel, je dirai à Norman de vous conduire chez les malades payants.

— Petite avare ! Mais si tu veux suivre mon conseil, Ethel, tu attendras à mardi ; je dois aller ce jour-là à midi chez M. Rivers, d'Abbostoke-Grange ; cela ferait bien ton affaire ; un vieux banquier assez riche pour faire les papillotes de sa fille avec des billets de banque.

— Oui, et s'il n'a pas de grave maladie et qu'il ne vous donne qu'une guinée ?

— Tu deviens prudente ; en effet, ce sera peut-être plus sage. »

Ethel courut dans sa chambre, pouvant à peine croire que la fameuse demande avait enfin été faite ;

1. En Angleterre, les médecins sont payés comptant.

elle avait été si facilement accordée, qu'il lui paraissait maintenant que les délais continuels de Richard avaient été superflus; Marguerite elle-même avait fini par croire que son éternelle phrase : « Plus tard, » se terminerait par « jamais ». Et cependant il était évident qu'il avait agi avec sagesse; le moment fait beaucoup; Richard n'aurait pu en choisir un meilleur : son père n'était ni fatigué ni préoccupé d'autres choses, mais tout disposé au contraire à s'intéresser à ce que lui disaient ses enfants.

Ethel fut au comble du bonheur toute cette soirée et le jour suivant; bien différente de son frère, qui, assez effrayé de la démarche qu'il avait faite, se tenait en arrière et redoutait la discussion qui devait avoir lieu dans la soirée; il fut saisi d'un fort accès de timidité; il désirait presque, que M. Wilmot ne vînt pas. Il était si grave et si réservé, qu'Ethel ne put jamais l'engager à parler de son sujet favori; elle fut obligée d'avoir recours à Flora et à Marguerite, pour leur faire part de ses transports et de ses projets; et, comme elle ne pensait qu'à cela, même au milieu de ses leçons, elle mit la patience de miss Winter à une rude épreuve. Mais cela lui importait peu, elle voyait une école, une église s'élevait de terre; il y avait là certes de quoi excuser ses inattentions et ses gaucheries. Elle accapara entièrement Marguerite pendant l'heure du crépuscule; elle parlait avec une volubilité, une animation qui finit par étourdir sa sœur, et, tout en répondant oui de temps en temps, Marguerite se demandait si Ethel ne se montait pas l'imagination d'une manière assez inconsidérée, et s'il ne serait pas de son devoir de ralentir ce beau zèle, en l'avertissant qu'elle perdait peu à peu tout empire sur elle-même. Mais, avant qu'elle s'y fût décidée, Ethel avait entamé une description qu'elle avait lue d'un endroit semblable à Cocksmoor. Marguerite ne se la rappelait pas; sa sœur lui dit que le livre dont elle parlait était au salon et qu'elle courait le chercher.

Marguerite savait par expérience ce que cela signifiait, quand on lui disait qu'on allait revenir dans un instant; elle pensa qu'il fallait profiter à présent ou jamais de l'occasion de dire à sa sœur ce qu'elle

avait sur le cœur : « Ethel, écoute-moi, attends un instant. » Mais Ethel était trop pressée pour l'écouter. « Je reviens prompte comme l'éclair, » cria-t-elle, et elle bondit hors de la chambre, renversant sans s'en apercevoir le panier à ouvrage de Marguerite ; ses papiers, ses notes, les objets qu'il contenait, se dispersèrent sur le plancher. Assez vexée au premier moment, Marguerite regretta ensuite son mouvement d'humeur.

Ethel ne trouva pas tout de suite le numéro du journal qu'elle cherchait : chemin faisant, une autre histoire attira son attention et en peu de minutes l'absorba complètement. Pendant qu'elle était plongée dans sa lecture, Aubrey, dont les robustes jambes le transportaient volontiers partout où on ne le désirait pas, trouvant la porte ouverte, entra ; il essaya, par ses gestes et ses paroles inintelligibles, de faire comprendre à sa sœur qu'il désirait quelque chose. Ethel le trouva fort ennuyeux ; elle ne put lui faire expliquer ce qu'il fallait qu'elle fit avec un journal et le feu. Elle se hâta de lui fabriquer un bateau avec un vieux journal, fabrication assez défectueuse et qui se ressentait de la précipitation qu'elle y mit. Elle lui dit de le faire naviguer sur le tapis, et qu'il serait M. Ernescliffe partant pour un voyage ; elle le crut en sûreté et retourna à son histoire ; la figure tournée du côté de la bibliothèque, elle lui tournait le dos. Absorbée par sa lecture, elle avait tout oublié, lorsqu'elle tressaillit en entendant dans le vestibule la voix de son père crier avec effroi :

« Aubrey ! pose cela ! à l'instant ! » Ethel se retourna et aperçut son petit frère qui brandissait un grand morceau de papier enflammé ; il le laissa tomber, à moitié sur le lapis, à moitié sur son tablier blanc ; Ethel voulut courir ; mais elle était assise à terre d'une manière si étrange, elle était tellement couverte de journaux, qu'elle ne put se lever aussi vite qu'elle le voulait ; son père arriva avant elle, étouffa la flamme du tablier avec la robe de mérinos du petit garçon, foula aux pieds le journal en flammes. Ils eurent bien peur au premier moment ; mais ils s'assurèrent immédiatement qu'il n'y avait aucun mal à déplorer.

« Ethel ! cria le docteur, es-tu folle ; à quoi pensais-tu donc ? »

Aubrey, revenu de sa stupeur et effrayé de la voix élevée de son père, commença à pousser des cris perçants. Le docteur le serra dans ses bras, l'embrassa et chercha à l'apaiser. Ethel, pâle, immobile, était muette d'effroi. Son père était plus fâché contre elle qu'elle ne l'avait jamais vu, et certes avec raison; elle put s'en convaincre, en contemplant le trou du tablier d'Aubrey et en respirant l'odeur de brûlé qui s'était répandu dans l'appartement.

« Comment l'as-tu laissé faire ?

— Je n'avais pas vu, balbutia-t-elle.

— Je n'avais pas vu. Je n'avais pas regardé. Je n'avais pas fait attention. Voilà l'abrégé de tout; c'est un peu dur de penser qu'on ne peut pas plus te laisser seule dans une chambre avec ton frère que si tu étais la petite Gertrude; si je n'étais pas arrivé à temps, je le trouvais réduit en cendres. »

Aubrey recommença à crier de plus belle; le docteur l'embrassa, le caressa et finit par l'emporter en le soutenant de son bras gauche; arrivé à la porte, il se retourna :

« Tout cela est insupportable, dit-il, je défendrai tout ce latin, ce grec et ces écoles si cela t'empêche d'être bonne à quoi que ce soit à la maison. »

Ethel avait eu trop peur pour savoir où elle était, ni ce qu'on lui disait; elle ne se rappelait qu'une chose : c'est que par sa faute son petit frère avait couru un grave danger et qu'elle s'était attiré le déplaisir de son père. Elle n'osa pas le suivre et resta anéantie, désolée; le bruit des pas de son père, qui rentrait au salon, la rappela à elle-même, et elle s'écria avec un sanglot étouffé :

« Oh! papa! »

Mais un déluge de larmes l'empêcha de continuer.

La colère du docteur, qui avait été causée en grande partie par la peur, était passée; il fut affligé de son désespoir; mais il ne put s'empêcher de lui témoigner encore un peu de mécontentement.

« Oui, Ethel... et il frissonna... cela aurait pu être affreux... un moment plus tard... pauvre enfant, il faut être profondément reconnaissant de ce qu'il l'a échappé à si bon marché. Que ce soit une leçon pour toi, à l'avenir !

— Oh ! oui, je l'espère, j'essayerai, sanglota la pauvre fille.

— Tu me l'as déjà dit une fois.

— Je le sais bien ; si je pouvais seulement...

— Mon enfant, lui dit son père avec tristesse, je crains qu'il en soit pour toi comme il en a été pour moi, — il parlait à voix basse et l'attira tout près de lui ; — j'ai grandi en pensant que mon étourderie, mon insouciance ne manquaient pas d'une certaine grâce, qu'il y avait là quelque chose de mâle qui me seyait bien. On m'a gâté lorsque j'étais encore enfant, et ma Maggie a continué de me gâter, en ne me laissant jamais souffrir des conséquences de mes défauts. En vieillissant, j'eus le bon sens de reconnaître que ce que je croyais une bonne grâce n'était qu'un défaut ; mais il était trop tard pour me corriger d'une habitude enracinée depuis si longtemps ; il est possible que je ne m'en souciasse pas beaucoup. Tu as vu, et c'est à peine si elle pouvait l'entendre, — tu as vu ce que mon insouciance a causé ; que cette leçon te suffise au moins et t'en épargne de personnelles. La pensée de ce que ton père doit souffrir tout le reste de sa vie... »

Il posa sa main sur l'épaule d'Ethel et s'éloigna sans lui permettre de voir sa figure. Étonnée et péniblement affectée, Ethel courut chez Marguerite : elle se jeta à genoux devant elle, sentit les bras de sa sœur autour de son cou, entendit ses douces paroles, et, lorsqu'elle fut un peu calmée, elle lui raconta d'une voix entrecoupée ce qui s'était passé, combien papa avait été bon pour elle, et ce qu'il venait de lui dire ; ses dernières paroles la préoccupaient maintenant plus que toute autre chose. » Oh ! Marguerite ! Marguerite ! que c'est terrible ! oh ! crois-tu que papa le *pense réellement* ?

— Oui, je le crois, répondit Marguerite.

— Comment peut-il le supporter ? dit Ethel en joignant les mains. Il me semble que j'en mourrais.

— Il le supporte, parce que Dieu le soutient et le console ; cher papa, il le supporte aussi pour l'amour de nous, parce que c'est son devoir ; l'amour et la confiance qui les unissaient le fortifient encore. Il sait combien elle serait heureuse de lui voir prendre courage et de lui voir chercher en haut ; mais si tu savais, Ethel, com-

bien il a souffert depuis cet automne; je frémis d'y songer, surtout quand je l'entends tard le soir dans sa chambre, et qu'il gémit si douloureusement, quand il a quelque chagrin, quelque souci particulier.»

Ethel était désespérée. « Et moi qui viens encore de l'affliger, justement au moment où il était mieux; tout ce que je fais va mal, et tout ira mal; je ne réussirai jamais à rien.

— Mais tu peux bien faire, quand tu penses avant d'agir.

— Mais je ne pense jamais; et je lui ressemble; tout le monde le dit; il assure que cette incurie est enracinée et qu'on ne peut pas s'en corriger.

— Oh! Ethel, je ne puis croire qu'il te l'ait réellement dit.

— Oh! oui, il dit que l'habitude est devenue trop forte chez lui et qu'il ne peut plus s'en défaire. Ainsi je ne le peux pas non plus.

— Mais réfléchis, Ethel, qu'il a quarante-six ans, que tu n'en as que quinze, et qu'il est bien plus facile à une femme d'être attentive qu'à un homme. Mais il ne faut pas commencer par en désespérer; tu as déjà fait beaucoup de progrès; Richard le dit, et miss Winter aussi.

— A quoi cela sert-il, si en un instant je redeviens aussi mauvaise qu'auparavant; et aujourd'hui, aujourd'hui! papa venait justement de me donner plus encore que je ne demandais, et avec tant de bonté!

— Je pensais, Ethel, que notre chère maman t'aurait dit que là en était précisément la raison: tu étais trop heureuse, et tu n'as plus été sur tes gardes.

— Tu as peut-être raison, répondit Ethel d'un air pensif; tu sais que Richard avait voulu me faire subir une espèce d'épreuve; il tenait à ce que je prisse plus d'empire sur soi-même, avant de parler de Cocks-moor à papa, et, au moment où tout a été décidé et arrangé, j'ai oublié que je devais redoubler d'attention et de soins.

— J'aurais dû t'en prévenir; mais je craignais de t'affliger.

— Je regrette que tu ne l'aies pas fait. Cher petit Aubrey! Oh! si papa n'avait pas été là! Je ne puis comprendre encore comment il a pu éteindre le feu avec

sa seule main et sans se faire de mal. Marguerite, comment ai-je fait si peu d'attention ! As-tu vu que sa robe est brûlée ?

— Oui, papa me l'a montrée. J'espère que notre pauvre Aubrey aura eu grand'peur et qu'il ne recommencera plus.

— Je sais, je comprends maintenant, s'écria Ethel, il voulait que je fisse flamber le feu, comme Richard l'avait fait un jour qu'il était éteint ; Aubrey avait poussé des cris de joie en le voyant si beau et si brillant ; mais j'étais tellement occupée de mon histoire, que je n'y ai plus songé, et je n'ai pas eu l'idée qu'il essayerait d'en faire autant. Je voulais seulement me débarrasser de lui ; que j'ai été sotte ! Je ne touchais pas terre, j'avais la tête tournée comme lorsque nous étions si heureux. Je voudrais que M. Wilmot ne vînt pas. »

Ethel resta longtemps la tête cachée dans les coussins de sa sœur, la main dans la sienne. Elle dit enfin en levant les yeux : « Oh ! Marguerite ! que je suis malheureuse ; je vois ce qui m'est arrivé. Lorsque papa m'a donné son consentement, j'étais tellement montée et fière de mes projets, que je n'ai plus pensé à mon étourderie, à ma sottise ; je me disais que M. Wilmot m'approuverait beaucoup ; j'étais remplie d'orgueil et de vanité ; je n'ai pas prié, et maintenant cela n'ira jamais.

— Mais pourquoi donc, chère Ethel ? La leçon que tu viens de recevoir sera pour ton bien ; je crois que tes projets n'auraient jamais réussi, si tu avais continué à vivre dans l'état d'effervescence où tu étais.

— Je voudrais pour beaucoup que M. Wilmot ne vînt pas ce soir, répéta Ethel, et, s'il vient, ce serait une juste punition que papa ne lui parlât de rien. »

Ethel demeura auprès de sa sœur jusqu'à ce que Marie et Henry vinssent la chercher en apportant le thé de Marguerite ; elle se glissa silencieusement dans le salon, derrière Henry, toujours assez bruyant pour qu'on ne la remarquât pas. Elle baissa ses yeux rouges et gonflés de larmes, lorsque M. Wilmot l'accueillit avec sa bonté accoutumée.

M. Wilmot avait eu l'habitude autrefois de venir prendre le thé avec les May à peu près tous les dix ou douze jours. Il était le parrain de Marie, et leur plus in-

time ami ; il leur avait été d'un précieux secours comme ami et comme pasteur pendant leurs récentes afflictions, et le jour de Noël il avait apporté à Marguerite la sainte Cène dans sa chambre. Ce fut en grande partie à cause d'eux qu'il se décida à passer les vacances à Stoneborough, plutôt que d'en profiter pour aller voir son père. C'était cependant la première fois qu'il revenait comme jadis passer familièrement la soirée avec eux ; et il y a quelque chose de triste à reprendre d'anciennes habitudes, lorsqu'au fond tout est changé.

En entrant dans le salon, Ethel trouva Flora qui faisait le thé ; Richard coupait le pain ; son père, étendu dans un grand fauteuil, ne disait rien ; Blanche, assise sur les genoux de M. Wilmot, lui faisait ses confidences avec volubilité. Ethel jeta un regard timide sur son père lorsqu'il se leva pour prendre sa place à table. Elle lui trouva la figure si étirée, si fatiguée, et la physionomie si triste, qu'elle se sentit blessée au cœur ; peu à peu cependant, il se secoua de sa mélancolie, et, tout en causant, il demanda à M. Wilmot ce qu'il pensait du nouveau propriétaire d'Abbotstoke : M. Rivers.

« C'est un excellent homme, obligeant et agréable ; je crois qu'il fera beaucoup de bien à la paroisse : il a donné énormément à l'occasion de Noël.

— Quelle famille a-t-il ?

— Il a auprès de lui une fille de l'âge d'Ethel et sa gouvernante. Il a été marié deux fois ; il a un fils de sa première femme, militaire je crois ; sa seconde femme était fille de lord Cosham. »

La conversation languissait ; chacun sentait l'absence de celle auprès de qui l'on respirait la gaieté et la joie ; ce n'est pas qu'elle parlât beaucoup elle-même ; mais tout se passait bien et facilement auprès d'elle. On resta si longtemps sans rien dire d'intéressant de part et d'autre qu'Ethel commença à croire que son père voulait la punir en ne mettant pas Cocks Moor sur le tapis ce soir-là, et, tout en se disant qu'elle l'avait mérité, elle en fut un peu désappointée.

« Nous voulions vous parler, dit enfin le docteur, d'un projet que ces jeunes gens ont formé. Je suis obligé de garder Richard à la maison pendant ce semestre ; nous ne pouvons nous passer de lui en aucune façon, et il

s'est fort occupé avec Ethel de ce qu'ils pourraient faire tous deux pour ce pauvre Cocksmoor.

— Vraiment ! s'écria M. Wilmot avec intérêt ; oui, il est terriblement abandonné ; ce serait bien bon de faire quelque chose pour cet endroit. N'avez-vous pas engagé des enfants de Cooksmoor à venir à l'école du dimanche ? Il me semble que j'ai vu quelques garçons à la physionomie assez rude et sauvage qui en venaient, m'ont-ils dit. »

Cet exorde conduisit le docteur à raconter l'histoire des dames qui trouvaient au-dessous d'elles de s'occuper des pauvres filles de Cocksmoor, et il la raconta avec toute la véhémence de l'indignation. Il s'animait et se montait tellement en parlant, qu'il finit par déclamer contre tout le monde en général et contre chacun en particulier : le comité des dames ; le pasteur négligent ; un personnel insuffisant, etc., etc. M. Wilmot, qui déplorait ces abus *in petto* depuis longtemps, et qui faisait volontairement et gratuitement les fonctions de pasteur, en dépit du mauvais vouloir du titulaire et des commérages absurdes de quelques personnes de la ville, écoutait patiemment le docteur, enchanté de lui voir prendre de l'intérêt aux affaires de la paroisse, tout en restant persuadé qu'on ne pouvait y apporter aucun remède. Ethel écoutait aussi, mais en tremblant que son père n'oubliât Cocksmoor au milieu de ses indignations.

Le docteur y revint cependant, et il en appela à Richard pour expliquer ses projets ; le jeune homme, tout en rougissant, exposa clairement, mais modestement, des idées qu'il avait évidemment pesées et mûries avant de les mettre au jour. M. Wilmot l'écouta attentivement et approuva ce qu'il proposait, et, comme il était urgent de ne pas perdre de temps, il promit d'aller à Cocksmoor avec Richard et Ethel, dans l'après-midi du lendemain, pour prendre des arrangements définitifs.

Pendant ce temps, Ethel n'avait pas dit un mot, à moins que ce ne fût pour répondre lorsque Richard en appelait à elle ; mais, avant de s'en aller, M. Wilmot lui donna une vigoureuse poignée de main.

« Ah ! pensa-t-elle, s'il s'avait comme je me suis mal conduite aujourd'hui. »

Elle ne se doutait pas que son silence même avait

paru d'un bon augure à M. Wilmot, et qu'il espérait mieux de sa persévérance en la voyant calme et réservée, que si elle avait été animée et exaltée comme à l'ordinaire. Quoi qu'il en fût, le bon M. Wilmot était content, et, lorsque le docteur l'accompagna jusque dans le vestibule, il lui exprima la satisfaction que lui avait causée l'exposition si nette et si raisonnable du projet de Richard.

« Oui, oui, répondit le docteur, il y a plus d'étoffe chez ce garçon-là que je ne le croyais autrefois ; c'est un brave enfant ; c'est celui de tous qui ressemble le plus à leur mère.

— En effet, répondit M. Wilmot, il y a chez lui un bon sens, une clarté, une simplicité, qui me la rappelaient à chaque instant. »

Le docteur lui serra fortement la main sans répondre, et monta chez Marguerite lui raconter le résultat de la soirée et les paroles de leur ami. Marguerite, de son côté, les répéta à Richard, et le rendit plus heureux qu'il n'avait été depuis plusieurs mois ; ce n'étaient pas seulement les paroles de M. Wilmot qui le rendaient heureux, mais l'assentiment que son père y avait donné.

---

## CHAPITRE XV

« Te sens-tu disposé à faire beaucoup de choses aujourd'hui ? Norman, dit le docteur à son fils le lendemain matin ; il faut que j'aie à voir la vieille dame Gould après le déjeuner, et que je sois à midi à Abbotstoke-Grange ; je pensais aller de là, à Fordholm, demander à Mlle Cleveland notre second déjeuner : j'ai quelques pauvres malades à voir en chemin, puis cette fille à la ferme de la Colline, et une autre encore en revenant à la maison. Je te préviens que tu resteras longtemps assis dans la voiture à m'attendre ; si tu crains le froid et la fatigue, dis-le-moi franchement, je prendrai Adams pour me conduire.

— Non ; je vous remercie, répondit Norman ; cette petite gelée me va à merveille.

— Je crains qu'elle ne finisse par de la pluie, dit le docteur en regardant par la fenêtre; comment irez-vous à Cocksmoor, braves gens ?

— Ethel ne croit à la pluie que lorsqu'elle tombe par torrents, » dit Richard.

Norman partit avec son père, et, après avoir fait tout ce qu'ils avaient projeté, le père et le fils arrivèrent à Abbotstoke à l'heure voulue.

« Ah ! dit le docteur pendant qu'on ouvrait une belle grille en fer, il s'est fait bien des changements ici depuis que j'y suis venu ; c'est fort bien tenu, en vérité ; il n'y a pas une seule feuille morte sous les vieux noyers ; les pelouses paraissent aussi unies que si une douzaine de jardiniers les roulaient tous les jours.

— Et l'avenue, dit Norman ; regardez quel magnifique cèdre.

— N'est-ce pas ? Je me le rappelle depuis que je suis au monde ; tu t'inquiètes peu de ces nouvelles splendeurs, n'est-ce pas ? ma vieille connaissance ; tu n'as pas changé depuis que je t'ai vu pour la dernière fois, et que le vieux Jarvis laissait tout tomber en ruine autour de toi. Ah ! Ah ! on a fait une nouvelle entrée ; une belle orangerie, des fleurs ; il paraît que le banquier fait bien les choses. Là, dit-il à Norman, qui l'aida à se débarasser de son plaid, enveloppe-toi bien, mon garçon ; le soleil a disparu, et je ne serais pas étonné que nous eussions de la pluie ; je ne resterai que le moins de temps possible. »

Le docteur disparut dans l'orangerie, où Norman voyait, à travers les vitres, des fleurs si fraîches et si belles, qu'il croyait en sentir le parfum malgré la distance.

« Comme un de ces camélias ferait plaisir à ma pauvre Marguerite, pensa le jeune homme, et ces gens en ont des boisseaux dont ils ne font aucun cas. Si j'étais papa, je ferais comme le père de la Belle, j'en volerais un ; comme elle le trouverait beau ! »

Norman eut amplement le temps de méditer sur les camélias ; quand il eut fini, il s'occupa du cèdre, se demanda quel âge il pouvait avoir, s'il avait été planté par les moines de l'abbaye de Stoneborough, à laquelle avait appartenu Abbotstoke ; peut-être un élérin l'avait-

il apporté du Liban. Il se promit de demander à Marguerite, la botaniste de la famille, si les cèdres devenaient très vieux. Puis il bâilla, fit faire un pas au cheval, trouva que M. Rivers était bien long, contempla le ciel, augura qu'il allait pleuvoir, boutonna son surtout jusqu'au menton, et accorda une pensée au déjeuner de Mlle Cleveland. Mais il s'éleva un vent froid qui lui fit chercher un abri sous le grand cèdre ; il le regarda encore et se dit que ce serait un beau sujet de poésie, et il se mit à rêver au parti qu'il en pourrait tirer.

Il fut tiré de sa rêverie par un aboiement sourd, et il vit un grand chien noir de Terre-Neuve sauter autour du cheval et aboyer avec indignation.

« Rollo ! Rollo ! » s'écria une jeune voix claire et fraîche...

Et Norman vit deux dames qui revenaient de la promenade.

Rollo retourna en galopant auprès de sa maîtresse, qui lui adressa évidemment une remontrance à laquelle le chien promit d'avoir égard. Les deux dames entrèrent dans la maison ; mais le chien se coucha sur les marches de l'escalier, sa grosse patte de lion pendante, et surveillant Norman du coin de ses brillants yeux bruns. Le jeune homme, après s'être impatienté de la longueur de M. Rivers, se mit à faire des avances pleines de politesse au bel animal ; Rollo les reçut avec infiniment de dignité, puis il remua la queue en réponse aux « bon vieux chien Rollo » que lui adressait Norman. S'étant probablement convaincu que le jeune homme était d'un rang analogue au sien, il daigna poser ses pattes de devant dans le cabriolet et écouter avec affabilité les délicates flatteries que lui prodiguait Norman : celui-ci espérait même l'engager à prendre la place vide à côté de lui ; mais une grande cloche retentit, Rollo se tourna immédiatement et partit ventre à terre pour quelque région inconnue de la maison. « Ah ! vous savez donc ce que signifie la cloche du dîner, pensa Norman. J'espère que M. Rivers a faim aussi. Si ce vieux podagre ne laisse pas aller mon père, Mlle Cleveland aura tout mangé quand nous arriverons. J'espère qu'il est horriblement malade ; c'est sa seule excuse... Ouf ! il faut que je marche un peu pour me réchauffer !... Allons, bon !

voici une goutte de pluie !... Est-ce que cela ne finira jamais !... Je voudrais bien savoir ce qu'Ethel fait à Cocksmoor.... Nous allons avoir la pluie toute l'après-midi. »

Et Norman ouvrit son parapluie d'un air très malheureux.

Enfin il vit son père et un autre monsieur dans l'orangerie ; enchanté, il préparait la place de son père, mais celui-ci l'appela :

« Descends, Norman. M. Rivers a la bonté de nous inviter à déjeuner avec lui. »

Avec toute la fausse honte d'un écolier, Norman souhaita tout bas M. Rivers à Pampelune ou tout autre endroit semblable, tout en remettant ses rênes à un domestique.

En entrant dans la serre, il y trouva un homme d'environ cinquante ans, au front chauve, aux yeux bleus, à la physionomie douce et aimable, qui lui tendit la main avec cordialité.

« Est-ce là votre fils aîné ? demanda-t-il au docteur avec le ton familier d'une ancienne connaissance.

— Non, c'est le second ; son frère aîné n'a pas de si longues jambes, » répondit le docteur.

M. Rivers demanda à Norman quel collège il fréquentait.

« Celui de Stoneborough, dit le jeune homme, qui s'amusait de l'indignation où auraient été Ethel et Henry s'ils avaient su que le paragraphe du journal du comté où M. N. May figurait comme premier grand prix du collège de Stoneborough n'avait pas même pénétré à Abbotstoke, ou que son propriétaire l'avait déjà oublié. »

Cependant son père ne put s'empêcher d'ajouter :

« Il est à la tête du collège ; c'est une place dont nous autres, habitants de la ville, nous sommes assez fiers. »

Norman eut si chaud, qu'il ne remarqua pas qu'il traversait un vestibule rempli de beaux vases, d'oiseaux empaillés, de bustes et d'une foule d'objets disposés avec goût ; il ne leva les yeux qu'en entrant dans une belle salle à manger, où le couvert était mis sur une petite table, près d'un grand feu.

Les deux dames qu'il avait vues précédemment y étaient déjà, et M. Rivers, en les présentant à ses hôtes, nomma sa fille et Mme Larpent. C'était certainement le repas le plus somptueux que Norman eût jamais vu. L'argenterie, la porcelaine, toute l'ordonnance de la table était fort élégante, et le repas d'une délicatesse et d'une recherche tout à fait inaccoutumées au jeune écolier. Il était si occupé de servir son père, dont il était en quelque sorte la main droite, qu'il ne vit rien et n'entendit rien pendant quelques moments, jusqu'à ce qu'enfin son attention fut attirée par l'admiration de son père pour un beau tableau de Claude Lorrain placé en face de lui.

Le docteur avait du goût pour les arts, et il avait profité de toutes les occasions pour visiter les galeries de tableaux pendant son séjour à Paris et une rapide excursion en Italie. Depuis ce temps, il n'avait pas revu de bonnes peintures, et celles qu'il voyait aujourd'hui lui faisaient éprouver une véritable jouissance, tandis que M. Rivers, amateur distingué, était enchanté de rencontrer quelqu'un qui les appréciait avec une vraie connaissance de l'art.

Norman prit d'abord beaucoup d'intérêt à la conversation des deux messieurs ; mais bientôt les autres habitants de la maison, et surtout la jeune demoiselle, assise au haut de la table, attirèrent son attention. Elle paraissait être à peu près du même âge que lui ; elle était petite, et, par sa grâce, sa légèreté, sa physionomie enjouée et animée, elle lui fit l'effet d'une petite fée. Quoiqu'elle eût toutes les apparences d'une santé robuste, sa petite personne avait le fini et la délicatesse d'une miniature, rehaussée par le regard doux et brillant de ses beaux yeux noirs ; sa tête était couronnée de tresses de cheveux noirs pareils à de la soie. La toilette soignée et élégante de la jeune fille frappa Norman, accoutumé au triste uniforme noir de la maison paternelle. Un petit lévrier italien, tout blanc, était à côté d'elle ; les gestes et les attitudes de la charmante bête eurent aussi leur part d'admiration, surtout lorsqu'elle relevait gentiment son petit nez pour demander des morceaux de pain.

Le repas terminé, M. Rivers pria le docteur de passer

dans sa bibliothèque, et Norman comprit que la conversation avait jusque-là pris la place de la médecine.

Cependant un bon dîner et un bon feu changent un homme ; aussi vit-il la séance se prolonger sans trop de chagrin, surtout lorsque Mme Larpent lui dit avec amabilité :

« Voulez-vous venir au salon avec nous ? »

Norman crut entrer dans un palais enchanté en suivant ses hôtes dans un appartement éclairé de grandes fenêtres qui ouvraient dans la serre. L'air était parfumé de l'odeur des fleurs ; les meubles et les décorations étaient d'un goût exquis et tout à fait appropriés à la jolie petite maîtresse de cette belle demeure. Elle se promenait dans son salon d'un certain air sérieux et timide, qui ne lui faisait rien perdre de sa légèreté et de sa grâce.

Norman se trouva si grand, si long, si écolier à côté d'elle, qu'il en fut lui-même tout intimidé au premier moment. Mais la politesse gracieuse de Mme Larpent, qui lui fit des excuses sur l'accueil peu courtois de Rollo, le mit vite à son aise. Il lui répondit en souriant qu'ils n'avaient pas tardé à devenir de fort bons amis. Mlle Rivers rit de bon cœur lorsqu'il parla de la promptitude avec laquelle il avait répondu à la cloche du dîner, et elle entama de son côté le chapitre des perfections du vieux chien. Norman lui demanda le nom de son petit lévrier ; il loua avec chaleur sa beauté et son agilité. Le sujet du chien épuisé, on lui montra un beau perroquet d'Australie.

Mme Larpent prenait un intérêt aimable et gracieux à la conversation, et paraissait si intime avec sa jolie élève, que Norman pouvait à peine croire qu'elle fût sa gouvernante, lorsqu'il pensait à la pauvre miss Winter de ses sœurs.

Miss Rivers prit des feuilles brunes qu'elle se mit à découper avec des ciseaux.

« C'est là notre ouvrage pendant les vacances de Noël, dit Mme Larpent, répondant au regard interrogateur de Norman. Meta a fait un dessin pour son père ; elle fabrique le cadre en cuir. En avez-vous déjà vu ? »

— Non, jamais. »

Et Norman les regarda travailler avec un vif intérêt. Il leur adressa des questions, pendant que miss Rivers découpait ses feuilles en leur donnant une forme aussi naturelle que possible. Il la remercia des renseignements qu'elle lui fournit.

« Je pensais, dit-il, que ce serait un joli ouvrage pour ma sœur aînée. »

Les beaux yeux de Meta lancèrent un regard expressif à sa gouvernante, et Mme Larpent demanda au jeune homme d'un ton qui lui alla droit au cœur :

« Est-ce votre sœur aînée qui est malade ? »

— Oui ; elle aime beaucoup les ouvrages nouveaux. »

Les questions pleines de sympathie de Mme Larpent, les regards éloquents de Meta délièrent peu à peu la langue du jeune homme, et il finit par leur raconter l'état de Marguerite, sa patience, sa bonté, et comment chacun dans la maison arrivait à elle et lui confiait ses peines, ses chagrins, ses plaisirs. Tout en parlant, Norman ne pouvait s'empêcher d'établir des comparaisons entre la vie que menait cette belle jeune fille assise en face de lui, libre de tout souci, de chagrins, et celle de son homonyme, presque du même âge, mais déjà chargée d'une lourde responsabilité et d'inquiétudes de toute espèce.

« Qu'elle doit être bonne !... » dit doucement la petite Meta.

Une larme tremblait au bord de ses cils.

« Oh ! oui, elle est bonne ! prononça Norman avec ferveur ; je ne sais ce que mon père deviendrait sans elle. »

Mme Larpent lui fit quelques questions sur le bras de son père ; elle s'informa des espérances qu'on avait de sa guérison, et Norman se sentait aussi à l'aise avec elle qu'avec une ancienne amie. Peu à peu, on en arriva aux livres. Meta lisait dans ce moment Woodstock, que Norman connaissait déjà depuis longtemps. Les jeunes gens discutèrent ses beautés et son mérite avec animation, et de Woodstock ils passèrent à d'autres ouvrages.

Norman fut presque fâché lorsque son père et M. Rivers rentrèrent au salon et qu'on leur annonça la voi-

ture ; mais ils n'étaient pas encore partis, quoique le brouillard fût devenu une jolie petite pluie. M. Rivers avait encore ses plus beaux tableaux de l'école italienne à montrer à son docteur, et, pendant que celui-ci admirait, jugeait, discutait, Meta murmurait quelques paroles à l'oreille de sa gouvernante, qui s'avança en souriant vers Norman.

« Meta désirerait savoir si votre sœur aime les fleurs? »

La réponse à peine donnée, Meta courut à la serre et se mit à couper des branches de beaux géraniums, d'héliotropes, de calicantus odorants, de violettes doubles et de fougères rares, cueillies dans la serre chaude ; autant de merveilles pour Norman, qui, à chaque nouvelle branche ajoutée au bouquet, criait :

« Oh ! merci ! Qu'elle sera contente ! »

M. Rivers y joignit une magnifique fleur de magnolia, et le docteur, profondément touché, lui dit avec émotion :

« Vous procurez là une véritable fête à ma pauvre fille.... Je vous remercie de tout mon cœur. »

Marguerite Rivers sourit en baissant les yeux ; mais elle ne se rappelait pas avoir jamais reçu de poignée de main pareille à celle que lui donna la main gauche du bon docteur. Elle lui inspira le courage d'adresser au docteur May une question qui tremblait sur ses lèvres depuis longtemps. Son père était déjà dans le vestibule et montrait une statue à Norman. Elle leva les yeux sur le docteur, rougit vivement et balbutia à voix basse :

« Oh ! je vous en prie... dites-moi... croyez-vous... Papa est-il bien malade ? »

Le docteur lui répondit de sa voix la plus douce :

« Il n'y a pas de quoi vous inquiéter, je vous assure. Empêchez-le de trop travailler, engagez-le à se promener à cheval avec vous, qu'il ne se fatigue pas. Je suis sûr que vous serez son meilleur médecin.

— Mais croyez-vous, reprit-elle en s'enhardissant, qu'il se rétablisse complètement ?

— Il ne faut pas croire que les médecins soient des oracles infallibles ; mais je vous répéterai ce que je lui ai dit. Je ne pense pas qu'il jouisse dorénavant d'une

santé aussi robuste qu'autrefois, mais il n'y a aucune raison pour qu'elle ne soit pas passable longtemps encore, et il n'y a surtout aucune raison de vous inquiéter; il faut seulement le soigner. »

Meta voulut le remercier; mais, ne pouvant y parvenir, elle regarda sa gouvernante d'un air suppliant.

« C'est un grand soulagement pour nous, dit celle-ci, de savoir à quoi nous en tenir; nous n'étions pas du tout contentes de la santé de M. Rivers. »

Après avoir échangé encore quelques paroles, Meta se mit à courir et à sauter comme un sylphe pour aller chercher un autre panier à fleurs, ce qui lui valut un second serrement de main, un sourire reconnaissant et plusieurs mercis de la part du docteur. Lorsque la voiture s'éloigna, Mme Larpent s'écria :

« Quel charmant garçon et qu'il paraît intelligent !

— Il est très comme il faut, ajouta M. Rivers; il a de véritables talents. Il est à la tête du collège, à ce que son père m'a dit. Et si modeste, si réservé, quoique son père paraisse bien fier de lui.

— Je suis sûre qu'ils s'aiment beaucoup, dit Meta à son tour. Avez-vous vu comme il le servait avec soin à table? Je parie que vous aimez le docteur autant que M. Wilmot vous l'a prêté. N'est-ce pas, papa?

— Il y a fort longtemps que je n'ai rencontré un homme aussi distingué, répondit M. Rivers. C'est une précieuse acquisition pour moi de trouver un homme instruit et d'un goût éclairé dans un pays où personne ne peut distinguer un Claude Lorrain d'un Poussin. Une fois que nous avons commencé à discuter, il n'y a pas eu moyen de nous arrêter. Je pensais que tu serais bien aise de faire sa connaissance, Meta.

— J'espère que je ferai aussi la connaissance des demoiselles May un de ces jours, dit-elle.

— Voilà bien la plus jolie petite fée que j'aie jamais vue! s'écria de son côté le docteur dès qu'il fut seul avec son fils.

— Et comme ils sont bons! dit celui-ci : je leur ai un peu parlé de Marguerite, et ils m'ont donné toutes ces fleurs... Qu'elle sera contente!... Que je voudrais que mes sœurs vissent cette belle maison!

— Ainsi, tu as fais bonne connaissance avec ces dames ?

— Elles ont été charmantes pour moi ; je me suis très bien amusé, répondit Norman d'un ton de satisfaction qui fit du bien à son père.

— J'ai été très content qu'on te fit entrer ; une pareille collection d'objets d'art vaut la peine d'être vue ; il a de beaux tableaux. Et puis ces gens de Londres ont un talent de conversation inconnu dans nos provinces ; je ne sais comment le temps s'est écoulé ; mais tu as dû être bien fatigué d'attendre.

— Pas beaucoup ; j'ai cru que M. Rivers était fort malade ; j'espère qu'il n'en est rien.

— Je ne sais trop ; je crains qu'il n'y ait là un mal organique ; mais avec des soins on peut l'empêcher de s'aggraver, et il a encore bien des années devant lui pour jouir de sa belle demeure et gâter sa jolie fille.

— Y retourneriez-vous, papa ?

— Oui, la semaine prochaine. Je serai enchanté d'examiner sa belle madone. Cela fait du bien de voir ces belles choses... Arrête-moi ici ; j'ai une vieille femme à visiter. Il est trop tard pour aller à Fordholm ; mais ce cas-ci ne peut pas attendre. »

Le docteur entra dans une chaumière, d'où il ressortit un instant après en disant :

« J'ai trouvé là dedans de bonnes couvertures neuves, une terrine pleine de soupe et un pompeux éloge des dames de la Grange. Je pourrai maintenant dire sans crainte à ces pauvres gens qu'il leur faut une bonne nourriture. La viande et le bon vin pleuvent à Abbots-toke-Grange. »

Depuis longtemps, le père et le fils n'avaient fait une course aussi animée. Ils continuèrent à s'entretenir de statues, de tableaux, d'antique, jusqu'à ce que, arrivés à un quart de lieue de Stoneborough, ils aperçurent trois figures à la lueur incertaine du crépuscule.

« Ah ! vous voilà, Wilmot... ; tu n'as pas craint la pluie, Ethel ? Allons, saute ici ! s'écria le docteur comme Norman arrêta le cheval.

— Je vous serrerai trop... ; je pourrais faire mal à votre bras, papa... Je vous remercie.

— Non, non ; saute, te dis-je, il y a de la place pour

trois allumettes comme nous dans le cabriolet... Savez-vous, Wilmot, que vous avez là un vrai bijou de paroissien?... Eh bien ! votre course a-t-elle réussi ?

— Mais oui, pas mal, répondit M. Wilmot, tandis qu'Ethel grimpaît péniblement, se faisant aussi mince que possible, et ne réussissant qu'à faire pousser un cri d'horreur à Norman, au moment où elle allait poser le pied dans le panier de fleurs. Dans son effroi, elle allait sauter à terre, lorsque son père l'attira à lui et la fit asseoir en sûreté dans un coin, sans avoir causé de mal ni d'accident à personne. Au moment où ils repartaient, M. May cria :

« Wilmot, vous viendrez prendre le thé avec nous. »

Le ton gai du docteur, sa bonté envers elle, furent un baume et un soulagement pour Ethel, qui ne s'était pas encore remise du coup qu'elle avait reçu la veille et du mécontentement de son père. S'attendant, de plus, à être grondée pour sa gaucherie à monter dans le cabriolet, elle n'osa pas entamer la conversation la première, et même lorsqu'il lui dit avec bonté :

« J'espère que votre expédition a réussi ? »

Elle se borna à répondre d'une voix grave et solennelle :

« Oui, papa, nous avons loué une jolie chambre très propre.

— Et combien la payerez-vous ?

— Huit sous chaque fois que nous nous en servirons.

— Eh bien ! voici pour toi, lui dit le docteur. Il n'y a que deux guinées aujourd'hui ; ce banquier de la Grange a pris tout notre temps... Mais tu feras bien de conclure un marché avec lui ; ce sera un bon revenu, pour cet hiver au moins.

— Oh ! merci ! papa ! »

Ethel n'en put dire davantage. La bonté de son père la touchait d'autant plus qu'elle sentait ne la mériter qu'à demi. Elle préféra écouter Norman, qui commença à lui raconter ses aventures de la journée.

Sa vivacité revint cependant lorsqu'elle sauta à bas de la voiture, et ce fut à qui courrait le plus vite chez Marguerite, d'elle ou de Norman, pour lui apporter le contingent de leurs nouvelles.

On venait justement d'allumer la lampe, lorsque Norman entra dans la chambre en tenant son panier en l'air.

« Oh ! qu'elles sont belles ! que c'est joli !... C'est pour moi !... D'où viennent-elles ?... »

— D'Abbotstoke-Grange. Mlle Rivers te les envoie.

— Qu'elle est bonne !... Quel beau géranium, et cette jolie fougère ! je n'ai rien vu d'aussi rare. Et comment se fait-il qu'elle ait pensé à moi ?

— On m'a fait entrer parce qu'il pleuvait, elle faisait un joli ouvrage pour des cadres de tableaux ; j'ai pensé que cela t'amuserait, et je lui ai demandé comment on le faisait. De là elle m'a parlé de toi, et enfin elle t'envoie ce bouquet.

— Que tout le monde est bon pour moi !... Eh bien, Ethel, te voilà revenue aussi ?

— Papa m'a ramassée en route... Oh ! Marguerite, nous avons trouvé une si jolie chambre, une cuisine si propre...

— Tu n'as jamais vu si belle orangerie !

— Et on nous la loue à raison de huit sous chaque fois !

— La maison est remplie de tableaux, de statues, un original du Titien, une copie de l'Apollon.....

— Vingt enfants pour commencer ! et Richard nous fera des bancs.

— M. Rivers me montrera tous ses modèles.

— Vraiment ! mais quel bonheur que nous ayons trouvé cette brave femme ! M. Wilmot en a été très content. »

Norman, jugeant qu'il y avait assez d'une histoire à la fois, laissa le champ libre à Ethel, et se contenta d'aider Marguerite à arranger ses fleurs, heureux de ses gestes d'admiration. Ethel continua :

« Nous sommes allés chez une Mme Green, une charmante femme ; elle a un petit garçon qu'elle aurait bien voulu envoyer à l'école, disait-elle ; mais c'était trop loin ; elle consent à nous louer sa chambre. Nous devons commencer vendredi. Papa nous a donné deux guinées ; M. Wilmot nous donnera des livres, et Richard nous imprimera des alphabets. Nous avons prévenu une quantité de gens, et ils sont très contents. La vieille

grand'mère Hall disait : « Je n'ai jamais vu une chose pareille ! » Et elle a recommandé à ses petites filles d'être sages comme de l'or, puisque des messieurs et des dames leur donneraient des leçons. M. Wilmot viendra avec nous tous les vendredis, tant que dureront les vacances. »

Ethel s'éloigna lorsque son père vint demander à Marguerite si elle voulait recevoir M. Wilmot. Il resta près d'une heure auprès d'elle, l'entretenant de différents sujets, et surtout de Cocks Moor, sur lequel elle était bien aise d'avoir son opinion.

« Je suis contente de votre approbation, dit-elle ; il me semblait qu'il fallait faire quelque chose pour ces pauvres gens, et on peut être sûr que Richard agira avec prudence ; mais je ne savais pas jusqu'à quel point nous devons y encourager Ethel. Richard vous aura dit qu'elle y pense depuis bien longtemps.

— Oui, il me l'a dit. »

Marguerite entra dans quelques détails de plus, pour lui faire comprendre combien Ethel y avait mis son cœur.

« Il me semble que c'est pour elle comme une sorte d'appel d'en haut ; je ne me suis pas crue libre de m'y opposer, et cependant je ne savais pas si je devais, à son âge, lui laisser entreprendre une si lourde tâche.

— Je crois, répondit M. Wilmot, d'après ce que je connais du caractère d'Ethel, que vous avez bien fait ; il est bon qu'elle emploie son énergie au service d'une œuvre difficile et fatigante ; cela vaudra mille fois mieux que de se replier sur elle-même et de passer son temps à rêver ou à s'exalter, se passionner pour des idées purement spéculatives.

— Je vous assure, reprit Marguerite, que je suis quelquefois fort embarrassée pour les décisions à prendre ; je n'aime pas ennuyer mon père des petits détails de chaque jour ; et souvent, lorsque j'ai cru faire pour le mieux, il se trouve que je me suis trompée ; c'est ma place de maîtresse de maison qui me paraît le plus difficile à supporter ; ce n'est pas ma maladie.

— Je vous comprends, et je suis bien aise de connaître vos difficultés, cela me permet de vous aider de mes conseils ! mais soyez persuadée que Celui qui vous

a imposé ce fardeau vous aidera aussi à le porter.

— Oui, oui, c'est vrai, s'écria Marguerite; d'ailleurs, tant que Richard restera à la maison, ma tâche en sera facilitée, et bientôt je pourrai descendre : ne trouvez-vous pas mon père en meilleure disposition d'esprit?

— Oui, c'est ce qui m'a paru aujourd'hui. » Mais ici le docteur entra et se mit à parler de sa course à Abbotstoke, dont il était fort enchanté : « C'est un grand honneur que les Rivers aient fait entrer Norman; c'est justement ce que je désirais pour le réveiller un peu et le sortir de lui-même; je crois qu'ils ont été contents de lui; quand je l'ai appelé, il m'a paru tout jambe et tout bras; mais il a de bonnes manières; il a tant d'intelligence, il met un si vif intérêt à ce qu'on lui dit, qu'ils n'ont pu s'empêcher de l'aimer. Je suis bien aise que ce soit lui et non pas Richard qui ait été avec moi ce matin. Richard est un brave garçon; mais il préfère infiniment une machine à vapeur à un tableau de Raphaël. »

Norman eut son tour enfin; il monta après le thé; papa s'était endormi dans son grand fauteuil, et les autres ne parlaient que de Cocks Moor, et en parleraient jusqu'à minuit sans aucun doute; il se dédommagea d'avoir cédé la parole à Ethel, en faisant à Marguerite une description animée, détaillée et si exacte de la Grange, que sa sœur lui dit qu'elle croyait y avoir été.

« Oh! Marguerite, que je voudrais t'y voir, que je voudrais te montrer cette belle serre! c'est un véritable bosquet pour une héroïne de roman, avec ce parfum de fleurs au milieu de l'hiver; c'est comme cela que je me représente ces pays de fées, où les soucis, les chagrins, les peines n'arrivent jamais; tout ce qui est beau et charmant est au service de celle qui l'habite, et, bien que je l'aie vu, cela me paraît à peine réel.

— Eh quoi! lors même que tu m'as apporté ces témoignages que ta fée est aussi bonne que belle? » dit Marguerite en souriant.

---

## CHAPITRE XVI

Il doit arriver souvent, dans une famille nombreuse dont les membres ne montent pas le même dada, que tous ces coursiers finissent par se heurter; c'est ce qu'Ethel découvrit un matin où miss Winter, étant fort enrhumée, lui avait donné un congé inattendu.

M. Wilmot lui avait envoyé un gros paquet de livres dont elle devait faire un choix pour Cocksmoor; mais elle ne pouvait guère s'en tirer sans consulter quelqu'un. Elle avait peur d'en choisir trop ou trop peu, et ces petits détails pratiques lui firent comprendre que, dans ses grands projets, elle avait passé assez légèrement sur les points intermédiaires.

Où était son coadjuteur Richard? il écrivait des lettres pour papa; il ne fallait pas le déranger. Elle aurait mieux fait d'attendre tranquillement; mais cela ne convenait guère à son impatience, et elle courut chez Marguerite. Elle la trouva entourée de feuilles de lierre; Norman, qui avait bouleversé la moitié des boutiques de la ville pour chercher les matériaux nécessaires, lui enseignait à les imiter en cuir; cet ouvrage était devenu une vraie manie chez lui et chez Marguerite aussi, à ce qu'il paraissait.

« Marguerite, dit Ethel en entrant, veux-tu jeter un coup d'œil sur ces *Lectures enfantines*? Crois-tu que ce serait assez facile? Me conseilles-tu de prendre tout de suite ces *Paraboles et Miracles*, ou de me contenter des *Conversations sur les Paraboles*, pour le moment?

— A ta place, je m'en contenterais; c'est plus facile.

— Fais attention, cette feuille a cinq pointes, dit Norman.

— Veux-tu que je te les apportes, pour que tu puisses en juger? demanda Ethel.

— Regarde, Norman, cela va-t-il bien? N'est-ce pas joli? — Oui, chère Ethel, je serai très contente de les parcourir plus tard. »

Ethel regarda pendant un instant son frère et sa sœur et

s'éloigna avec plus de mauvaise humeur que ne lui en donnaient ordinairement les contrariétés. « Quand Marguerite a quelque nouvel ouvrage en tête, dit-elle, elle ne se soucie de rien autre ! Comme si mes pauvres enfants n'étaient pas plus importants que de misérables feuilles de cuir ! » Sur ces entrefaites, elle rencontra Flora.

« Vois donc, Flora, quel énorme paquet de livres M. Wilmot nous a envoyé à choisir.

— Tout cela ! dit Flora, en les retournant du bout du doigt, comme ils étaient entassés sur le canapé du salon ; quel désordre !

— Je voudrais connaître ceux que tu me conseilles comme livres à épeler.

— Je n'ai pas le temps de les regarder à présent, j'ai des lettres à écrire ; mets-les en ordre, classe-les, et tu te rendras mieux compte de ce qu'il y a ; impossible de s'y reconnaître dans l'état où ils sont. »

Ethel fut obligée d'en convenir et commença à les empiler les uns sur les autres ; mais cela ne l'empêchait pas de se croire négligée et abandonnée des siens ; personne n'avait le temps de l'écouter, sauf Henry, qui était une assez pauvre ressource pour lui donner des conseils.

Richard entra dans la chambre, suivi de Tom ; ils tenaient à la main des livres qui ne présageaient rien de bon. Richard s'était chargé des leçons de Tom, à la grande satisfaction de miss Winter ; il y avait fort longtemps qu'Ethel n'y avait assisté ; et malgré sa vexation, en voyant qu'il fallait renoncer pour le moment à se faire entendre, elle les écouta avec intérêt, pour juger par elle-même de la place que Tom occuperait à l'école.

Ethel ne s'aperçut pas qu'elle mettait le pauvre Richard fort mal à l'aise, en restant dans la chambre. Il n'aimait pas du tout qu'on assistât aux leçons de latin ; il n'avait jamais oublié ce qui lui était arrivé quelques années auparavant une certaine fois que son père l'interrogeait sur les *Géorgiques* ; assez lent de sa nature, sa timidité et la peur qu'il avait de son père le paralysaient complètement, et il traduisait littéralement ses phrases mot à mot.

Depuis ce jour, il était fort malheureux lorsque quelqu'un l'écoutait donner une leçon; mais pour aujourd'hui il ne pouvait y échapper. Henry lisait étendu sur le tapis devant le feu, et Ethel contemplait ses livres d'un air désolé. Tom se tira fort bien d'affaire; il déclina les substantifs grecs d'une manière irréprochable et construisit si bien son latin qu'Ethel ne put s'empêcher de l'en féliciter et de lui prédire qu'il entrerait sûrement dans la troisième classe.

« Fais-lui en faire l'analyse, Richard, je t'en prie, dit-elle en le cajolant; il l'a si bien construit; et cela me ferait tant de plaisir.

— Je crois qu'il vaut mieux que non, dit Richard, qui, à sa grande surprise, ne paraissait pas aussi enchanté qu'elle de la traduction; mais, voyons, Tom, nous ne ferons que quelques mots si tu les sais réellement. »

Tom se tortilla sur sa chaise, prit un air boudeur, mais répondit correctement lorsqu'on lui demanda de faire l'analyse du mot *viribus*.

« Très bien! *afficit*.

— Troisième personne du singulier du plus-que-parfait du verbe *affo*, *affis*, *affui*, *affere*, bredouilla le petit garçon avec un tel aplomb, que, malgré le geste d'indignation d'Ethel, Richard ne sut pas bien qui se trompait des deux.

— L'as-tu trouvé dans le dictionnaire? demanda-t-il en hésitant; je croyais qu'*affui* venait d'*adsum*.

— Oh! certainement, bête de mot! dit Tom à la hâte; je l'avais oublié: *adsum*, *ades*, *affui*, *adesse*.

— *Oppositus*.

— Adjectif. »

Ehel le regarda avec étonnement; elle se rappelait que, dans le passage que Tom venait de construire, il était verbe passif; elle avait même admiré qu'il le sût si bien, mais il était évident qu'il ne se le rappelait plus maintenant; cependant, lorsque Richard relut tout le passage, il se corrigea; mais, quand on lui demanda d'où il était dérivé, il répondit :

« *D'oppositor*.

— Ho! ho! » cria Henry, qui jusqu'alors avait été absorbé par son livre, mais qui, à l'ouïe de cette énormité,

se souleva sur son coude, secoua sa blonde crinière et montra les dents comme un jeune lion.

— Allons, voyons, Tom, fais donc attention, reprit Richard d'un air résigné; si tu en sais la signification, tu dois te rappeler d'où il est dérivé.

— *Oppositus!* répéta Tom de son ton le plus lamentable, regardant tantôt Ethel, tantôt Henry, dans l'espoir qu'on le lui soufflerait, puis le plafond et le plancher; *oppositus* vient d'*opporosor*.

— *Sst*, siffla Henry, il vient d'*oppresseur*, n'est-ce pas?

— Henry, tu le distrais; dis si tu le sais, oui ou non; on ne devine pas les mots.

— Il vient d'*op....*, suivit un grognement sourd.

— Quoi donc? je n'entends pas: d'*op.....* »

Tom jeta un regard suppliant à Henry, qui lui fit un malicieux mouvement des lèvres comme pour l'aider; Tom, l'ayant mal compris, lança hardiment :

« Il vient d'*oppossum*<sup>1</sup>.

— Bravo! cria Henry, au comble de la joie; décline-le. *Oh! possum, oh! potage, oh! potiron, oh! poterie*, et le reste.

— Henry, reprit Richard de sa voix douce et raisonnable, si tu ne peux pas t'empêcher de le déranger, je te prierai de ne pas rester dans la chambre. »

Henry, qui au fond n'était pas taquin et respectait son frère, obéit; il se contenta, en s'en allant, de jouer à la balle avec son livre; mais, arrivé à la porte, il ne put s'empêcher de déclamer :

« *Sæpe vidi sepem, in sepe comedere cœpem* » (J'ai vu souvent un serpent dans une haie manger un oignon).

Richard écouta avec la gravité d'une victime cette saillie d'écolier, qui fit éclater de rire Ethel. Profitant de cet instant de confusion, Tom s'approcha d'elle et murmura :

« Dis-le-moi, Ethel, je t'en prie.

— Non, certainement; pourquoi ne dis-tu pas franchement que tu ne le sais pas? »

Le petit garçon fut, en effet, obligé de confesser son

1. Petit ours d'Amérique.

ignorance; Richard lui fit conjuguer le verbe *opponor* depuis le commencement jusqu'à la fin, et il fallut l'aider à plusieurs reprises.

Ethel ne put s'empêcher de lui demander :

« Comment savais-tu la signification de ce mot, Tom, si tu n'avais pas regardé le verbe? »

— Je ne sais pas, murmura Tom de cette voix traînante, à demi maussade, à demi lamentable, qu'il prenait lorsqu'il était embarrassé.

— Hum! c'est singulier, » reprit sa sœur; mais Richard n'y fit aucune attention, et les leçons continuèrent; elles n'allèrent pas mal, excepté l'arithmétique, où il y eut quelques difficultés; Ethel ne le remarqua pas tout de suite; mais elle finit par saisir que Tom avait donné le résultat juste d'une règle sans la comprendre et sans être en état de la refaire, lorsque Richard voulut l'y contraindre. La conduite de Tom consterna et indigna tour à tour Ethel; l'indifférence calme de Richard ne la surprenait pas moins; elle en oublia ses livres; mais elle désira ardemment se trouver seule un moment avec son frère aîné. Ce ne fut pas chose facile, on semblait s'être donné le mot pour entrer et sortir à chaque instant du salon; après le dîner, voyant Richard monter chez Marguerite, elle courut après lui et débuta, à la grande surprise de sa sœur, par lui dire brusquement :

« Richard, je désire te parler de Tom; je suis sûre qu'il t'a trompé pour ses leçons.

— Je le crains, répondit le jeune homme avec tristesse.

— Eh quoi! est-ce que cela se passe souvent ainsi?

— Trop souvent; mais je n'ai jamais pu le prendre sur le fait; il est fort adroit, et il a quelque chose de caché et de mystérieux dans sa manière de préparer ses leçons que je ne puis découvrir.

— Le savais-tu, Marguerite? demanda Ethel, étonnée que sa sœur n'eût pas l'air aussi surprise que fâchée.

— Oui; nous en avons souvent parlé avec Richard, en nous demandant ce qu'il y aurait à faire.

— Pourquoi ne le dites-vous à papa? Savez-vous que c'est terrible?

— C'est vrai; mais nous n'avons rien de positif à dire; nous n'avons pas de fait à alléguer; nous ne sa-

vons ce qu'il fait, et nous n'avons pas encore pu le surprendre cherchant vraiment à nous tromper.

— Je suis persuadée, par exemple, reprit Ethel, qu'il avait appris la signification d'*oppositus* de quelque manière déloyale.

— C'est ce que je me dis presque chaque jour, répondit Richard : mais je ne puis rien découvrir de plus.

— J'avoue que je ne comprends pas que vous le preniez avec un si grand calme ; à votre place, je l'aurais dit à papa, pour y mettre bon ordre immédiatement ; si vous ne le faites pas, j'ai grande envie de le lui dire.

— Ethel ! Ethel ! s'écria Marguerite, je t'en prie, ne le fais pas. Papa serait désolé, et il serait si fâché contre le pauvre Tom.

— Eh bien, ne le mérite-t-il pas ?

— Ah ! tu ne sais pas ce que c'est que de voir papa en colère !

— Vraiment, Richard ! cria Ethel, qui croyait connaître assez bien par expérience ce qu'étaient les paroles vives de son père ; ce que je sais, c'est que, chaque fois que papa a été fâché contre moi, je l'ai aimé davantage ou tout au moins j'ai désiré d'être meilleure.

— Tu as du courage, et les choses ne te font pas un effet aussi durable, lui dit Marguerite.

— Mais que croyez-vous donc qu'il ferait à Tom ?

— Je crois qu'il serait si fâché contre lui, que ce pauvre enfant, qui est faible et timide, en serait mortellement effrayé, répondit Richard.

— Mais c'est ce qu'il faut ; il faut qu'il ait assez peur pour ne plus recommencer.

— Je crois que l'effroi produirait l'effet contraire chez lui, et puis il prendrait une telle crainte de mon père, qu'il n'aurait plus de franchise avec lui.

— Et cela rendrait papa si malheureux, ajouta Marguerite. Il va sans dire que, si nous surprenions le pauvre Tom en flagrant délit de tromperie, nous devrions le dire pour qu'il fût puni ; mais, tant que nous n'avons que des soupçons vagues sur la chose que papa déteste le plus, nous ne réussirions qu'à lui faire de la peine, qu'à l'inquiéter ; il n'aurait plus un instant de repos, et nous ne ferions peut-être pas grand bien à Tom.

— Tout cela me paraît de pauvres expédients, dit Ethel avec sa manière brusque, presque âpre.

— D'ailleurs, à quoi cela servirait-il ? reprit Richard : il entrera à l'école dans trois semaines, et bien certainement il cherchera à y esquiver son ouvrage, quand bien même il ne le ferait plus ici.

— Dans ce cas, Tom ne doit pas aller au collège sans avoir été bien corrigé, reprit la jeune fille.

— Ah ! nous ne pouvons pas l'empêcher, et il se corrigera quand sa conscience sera développée.

— Je lui parlerai, dit Marguerite, je t'assure que cela vaut mieux que d'en ennuyer papa.

— Il va sans dire que je n'en parlerai pas, dit Ethel ; ce ne sont pas mes affaires ; mais je crois que papa doit savoir tout ce qui nous regarde, et je n'aime pas qu'on lui fasse des cachoteries ; cela me paraît presque aussi mal que ce que fait Tom lui-même. »

Sur ces entrefaites, Flora entra ; Ethel sortit fort mécontente et descendit régler toute seule l'affaire de ses livres.

« Ethel a l'air de bien mauvaise humeur aujourd'hui, dit Flora ; qu'a-t-elle donc ? »

— Nous venons d'avoir une discussion, expliqua Marguerite ; elle a été très indignée en découvrant ce que nous savions depuis longtemps de Tom ; elle pense que nous devrions en avertir papa ; je crois qu'elle a raison en principe ; mais...

— Je vois d'ici comment elle s'y prendrait, interrompit Flora ; elle irait crier brusquement à brûle-pourpoint : « Papa, Tom triche à ses leçons ! » Mon père gronderait Tom à lui faire perdre la raison, et après tout ce tapage il découvrirait que ce ne sont que des soupçons.

— Et il n'aurait plus ni repos ni tranquillité ; il croirait toujours que Tom le trompe, Oh ! non, il ne faut pas lui en parler, à moins d'avoir un fait positif à alléguer. »

Marguerite considérait son père plutôt comme un dépôt qui lui était confié que comme le chef de la famille ; elle ignorait que sa mère, dans le secret de l'intimité, lui parlait souvent des petits détails de chaque jour, et, croyant que cela le tourmenterait inutilement,

elle croyait bien faire de les lui épargner ; elle oubliait trop qu'en lui seul résidait la véritable autorité ; d'ailleurs, elle craignait aussi son premier mouvement si vif, ses impulsions si peu raisonnées ; il fallait du courage pour affronter son mécontentement, et bien plus encore pour l'exciter ; et le caractère de Marguerite manquait un peu de courage moral ; elle ne s'apercevait pas non plus de la vive jouissance qu'elle éprouvait à être la première dans l'affection et la considération de chacun des membres de la famille.

En effet, Ethel était de mauvaise humeur, et elle ne fut pas plus tôt descendue qu'elle s'en aperçut et s'accusa d'avoir été peu aimable pour Marguerite et dure pour le pauvre Tom ; mais, si elle était mécontente d'elle-même, elle n'était cependant pas persuadée que Marguerite eût raison ; rien ne lui répugnait, ne la dégoûtait comme le manque de droiture et de vérité ; elle s'affligeait de voir Tom entrer dans cette mauvaise voie, avec la chance d'être entouré, dans peu de temps, de grandes tentations contre lesquelles il n'était point prémuni. Elle eut encore dans la journée un autre sujet de contrariété : Norman revint d'Abbotstoke-Grange, sans avoir vu Mlle Rivers, il est vrai, mais avec un panier des plus belles fleurs, la tête pleine des gravures de M. Rivers, qui lui avait fait présent d'une très belle estampe représentant Alexandre ; il ne pensait qu'à se procurer un cadre, qu'il fallait entourer de feuilles de laurier, d'olivier, de tous les feuillages dont on couronne les conquérants. Marguerite et lui étaient complètement absorbés par cet important sujet ; et pour Ethel, qui dédaignait les ouvrages de fantaisie et qui voulait que toute occupation eût un but intellectuel ou utile, cette discussion paraissait des plus frivoles. Elle entendit son père se réjouir de ce que Norman s'occupait et s'intéressait à quelque chose ; et, quoique ce ne fût qu'à des feuillages de cuir, cela valait mieux que l'état de langueur et d'indifférence inerte où il avait été plongé. Elle savait bien que Marguerite s'en occupait pour faire plaisir à son frère ; mais c'est égal, se dit-elle, je ne comprends pas qu'on puisse s'amuser à ces choses. Marguerite les a toujours aimées ; mais Norman, que c'est étrange !

Puis elle éprouva un remords en pensant que son déplaisir était augmenté par le sentiment qu'on la négligeait ; elle s'accusa d'égoïsme, et cette journée lui parut, au total, désagréable, pénible, une de ces journées où tout va de travers.

---

## CHAPITRE XVII

Trois grands événements signalèrent le mois de janvier : le premier fut l'ouverture de l'école de Cocks-moor ; un char y transporta des bancs, des livres et trois douzaines de brioches, don de Marguerite, afin que l'école débutât avec un certain éclat. M. Wilmot, Richard, Flora et Marie y allèrent à pied ; celle-ci sautait de joie plutôt qu'elle ne marchait ; Ethel les suivait sans trop savoir si elle était contente ou non ; elle restait en arrière, parlant à peine ; elle se sentait sous le poids d'une lourde responsabilité : elle savait qu'elle entreprenait une grande œuvre, une œuvre dans laquelle il fallait persévérer, et qu'elle ne réussirait pas si elle se reposait sur ses propres forces.

Quand ils atteignirent le hameau et qu'ils virent les enfants qui les attendaient, elle s'empara de la main de Flora et la serra fortement, saisie d'un grand accès de timidité ; et, lorsqu'ils arrivèrent à la maison, elle aurait voulu se cacher dans un petit coin ; elle avait le cœur si gros, qu'elle en était comme accablée et étouffée ; elle restait immobile, tandis que les autres apportaient les bancs et disposaient la chambre.

Cette chambre était propre et bien arrangée ; mais elle leur parut bien petite, lorsque les bancs furent placés, et qu'on ouvrit la porte aux dix-sept enfants et aux quatre ou cinq femmes qui attendaient au dehors. Ethel fut un peu décontenancée lorsqu'ils entrèrent en se poussant, sans ordre ni politesse, et elle n'aurait su que faire de ces écoliers tant désirés, si Richard et Flora ne les avaient fait placer sur les bancs.

Des têtes ébouriffées, des vêtements en guenilles, des

yeux tout grands ouverts, à l'expression hébétée ; des bouches comme des bouches de four ; il y avait là de quoi dissiper ses illusions sur le plaisir qu'elle s'était promis en ouvrant son école.

M. Wilmot ouvrit la séance en adressant quelques paroles très simples aux mères, sur le désir qu'on avait de faire du bien à leurs enfants, selon les moyens dont on pouvait disposer pour le moment ; puis il exhorta les enfants à être sages, à se donner de la peine et à écouter ce qu'on leur dirait ; enfin, il termina par une prière.

Ethel eut le temps de se remettre et de se préparer à commencer son travail ; on dit aux enfants de se tenir debout autour de la chambre. M. Wilmot les interrogea sur le catéchisme ; les deux plus grands, un garçon et une fille, ne savaient pas ce que c'était ; le garçon fit la grimace lorsqu'on lui en parla ; un enfant le savait assez bien, et une demi-douzaine en avaient quelque idée vague. Trois d'entre eux ignoraient tout à fait l'Oraison dominicale, et la plupart d'entre eux la récitaient mal ; la petite Una Maccarthy et son frère Fergus récitèrent quelque chose que personne ne comprit, mais M. Wilmot pensa que cela avait dû être une fois un *Ave Maria*.

Un très petit nombre d'enfants savaient lire ; un plus grand nombre connaissaient ses lettres. On forma une première classe des moins ignorants. M. Wilmot promit de donner un livre de psaumes au premier qui réciterait le catéchisme sans fautes, et une bible au premier qui pourrait en lire un chapitre.

Les maîtres donnèrent des leçons à apprendre à leurs élèves, depuis l'A B C, jusqu'à un verset de psaume, pour le mardi suivant, jour où il y aurait une école si le temps le permettait ; Flora, suivant le conseil de Marguerite, leur lut une petite histoire ; quelques-uns des enfants l'écoutèrent avec un grand plaisir, surtout Una Maccarthy ; mais Ethel fut péniblement surprise de voir que la plupart, et surtout les plus âgés, bâillaient et parlaient entre eux pendant la lecture. Ils n'étaient pas même en état de faire attention, et la tranquillité était insupportable à ces jeunes poulains sauvages. Il était temps de terminer : et ils trouvèrent

tous la conclusion fort agréable, surtout quand Marie et Ethel, ouvrant leur panier, leur distribuèrent des brioches avec la recommandation de dire *merci*.

Le mardi suivant, on savait quelques-unes des leçons. Une récita sans fautes; le grand garçon ignorant ne revint plus; quelques-uns des écoliers se conduisirent mieux que la première fois, d'autres plus mal encore. Mais Ethel commençait à s'y reconnaître; la douceur de Richard avait une merveilleuse influence sur les petites filles; le bonheur et l'importance de Marie, chargée d'enseigner l'alphabet à des enfants dont plusieurs étaient plus âgés qu'elle, ne peuvent se concevoir. Cocks Moor était bien dûment lancé dans la carrière de l'enseignement.

Le second événement remarquable fut le transport de Marguerite pour la première fois au salon. Elle l'avait retardé autant qu'elle l'avait pu, redoutant le changement qu'elle y trouverait, et regrettant ses soirées avec son père; elles avaient été jusque-là son grand privilège; et elle sentait qu'en entrant dans la pièce commune de la famille, sans pouvoir la quitter quand elle le voudrait, elle perdrait la tranquillité et la solitude dont elle avait joui chez elle.

Elle s'efforça de cacher ce qu'elle éprouvait, et elle en fut récompensée par la joie que son retour au milieu d'eux causa à ses frères et à ses sœurs. Le docteur était dans un tel état d'agitation et d'inquiétude à l'idée qu'on allait la porter dans l'escalier, que Marguerite aurait désiré qu'il sortît de la maison; elle avait pleine confiance dans le sang-froid et la fermeté de Richard; mais l'agitation de son père la troublait.

Enfin, la voilà étendue saine et sauve sur le canapé du salon; Richard et Flora disposent les coussins autour d'elle, et les plus jeunes acclament son entrée avec joie; mais elle, tout étourdie de la nouveauté, ferme les yeux pour reprendre ses esprits; une exclamation de son père les lui fait rouvrir; elle le rassure en souriant; elle ne se sent point fatiguée; elle est heureuse de se retrouver au milieu d'eux. Mais Flora comprit qu'il fallait la laisser seule; elle envoya les enfants à la promenade et emmena avec elle Ethel et ses frères.

On appela le docteur en même temps, et Marguerite, restée seule, regarda cette chambre, où quatre mois auparavant elle avait vu sa mère, son poupon dans ses bras, ses enfants réunis autour d'elle, son père si heureux de sa chaîne de marguerites, elle-même, brillante de santé et de force, animée d'espérances qu'elle s'avouait à peine. Et maintenant Marguerite apercevait complètement, pour la première fois, l'immense changement qui s'était fait dans la maison ; ses yeux se remplirent de larmes.

Elle les essuya rapidement en entendant rentrer son père, mais il eut le temps d'en voir le geste, et il s'écria que c'était trop pour elle. « Oh ! non, c'est parce que c'est la première fois ! » dit Marguerite, oubliant tout dans son désir de ne pas l'affliger, et ne pensant qu'à lui, tandis qu'il restait appuyé contre la cheminée, le front dans sa main.

« Comme Richard m'a bien arrangée ; il me portait si facilement ; il me gâtera avec ses prévenances et son adresse à me soigner ; vous voyez que vous pouvez sans crainte me laisser à ses soins et conduire Henry à son école,

— J'y tiendrais assez ; j'aurais aimé à voir son directeur et emmener Norman avec moi ; rien ne lui conviendrait mieux ; il verrait l'arsenal maritime. Une course comme celle-là le rétablirait à merveille.

— Il serait bien heureux de vous accompagner, papa ; s'il en a le temps, comme il jouira du Musée britannique ; lui en avez-vous déjà parlé ?

— Non, j'attendais de savoir comment tu serais ; tout dépend de là.

— Mais il me semble que cela dépend surtout de savoir si Norman peut soigner votre bras aussi bien que Richard.

— Oui, c'est encore une chose à voir : il n'y a rien qu'il ne puisse faire à merveille ; mais je crains de lui en parler ; il fera ce que je lui demanderai sans rien objecter ; mais son imagination travaillera ; il se forcera, il se rendra malheureux, et ce sera tout à recommencer ; cela me désole ; j'avais espéré qu'il me succéderait dans ma profession ; mais c'est impossible ; cependant il a toutes les facultés nécessaires pour devenir tout ce

qu'il voudra; et je parie qu'il restera à la tête du col-lège après tout. Quant à cette course avec moi, je te prie de le sonder, Marguerite, afin de t'assurer que la peine n'en dépassera pas le plaisir pour lui; dis-lui que je ne serai point fâché du tout s'il refuse; je ne voudrais pas pour rien au monde qu'il se l'imaginât! »

Cette conversation fit du bien au père et à la fille, et Marguerite se trouva prête à accueillir ses frères et sœurs, lorsqu'ils revinrent auprès d'elle; et, si la soirée lui fut pénible et lui parut un rêve, elle fut charmante pour les autres membres de la famille; pour eux, c'était un retour aux anciennes habitudes; Marguerite était le centre qui les réunissait; le bonheur semblait renaître, et la conversation reprit son cours accoutumé autour de la table de travail.

Le docteur parcourait comme autrefois un livre dont il donnait la crème à son jeune auditoire; Flora fit de la musique, véritable fête pour Marguerite, qui depuis longtemps ne l'avait entendue que de loin.

Marguerite parla en particulier à Norman du projet de voyage: il eut l'air enchanté de la perspective de voir du pays, de visiter un vaisseau et de se faire une idée juste de l'endroit où Henry allait demeurer, et, quoique les soins à donner au bras de son père lui fissent un peu peur, il ne les traita point comme une objection insurmontable.

Il assista pendant quelques jours à la manière dont Richard s'y prenait et vit qu'il pourrait s'en tirer.

Le troisième grand événement du mois fut décidé; c'est-à-dire que le docteur et Norman accompagneraient Henry à l'école de marine, et qu'ils seraient absents trois jours. Ils avaient des parents à Londres qui les recevraient, et Alan Ernescliffe, qui étudiait à Woolwich la navigation à vapeur, leur y avait donné rendez-vous pour les accompagner à Portsmouth.

Cet événement n'était certes pas le moindre des trois. Norman et Henry n'avaient jamais été plus loin que Whitford, et aucun des cadets ne se rappelait avoir vu leur père absent plus d'une nuit. Le docteur ne put s'empêcher de rire de l'agitation où ce voyage mettait Marguerite, et des recommandations minutieuses de Richard à Norman sur l'art de l'emballage.

« Ah! oui! Richard, dit le docteur, lorsque le portemanteau fut fermé et la clef solennellement remise à Norman, tu as bien raison de le regarder de cet air si grave; il n'aura pas si bonne façon au retour; je crois même que tu l'estimeras heureux s'il revient du tout. »

La famille prit un très tendre congé de Henry, qui, sentant que l'attendrissement le gagnait, crut devoir prendre un ton dédaigneux; il gronda Marie et Blanche de ce qu'elles lui arrachaient la tête avec leurs embrassades, et leur déclara qu'elles ne feraient pas plus de tapage s'il partait pour aller véritablement en mer. Pour mettre fin à toutes ces tendresses, il courut à la station avec Tom, et, par le temps que perdirent son père et Norman à le chercher dans la maison, ils furent sur le point de manquer le train.

Le docteur et Norman revinrent au jour fixé pour leur retour; le voyage paraissait leur avoir fait grand bien à tous les deux. Ils racontèrent avant tout l'école de Henry et son maître; Alan Ernescliffe l'avait présenté à un charmant garçon de son âge; ils parlèrent avec enthousiasme de l'arsenal, des machines, des constructions, etc. Et Londres! Tandis que le docteur allait à ses affaires, Alan avait conduit Norman au Musée britannique, et, quoique le jeune garçon eût l'intention de voir au moins la moitié de Londres, il avait été impossible de l'arracher aux marbres d'Athènes, et il fallut que son père vint avec lui le lendemain pour examiner les produits des fouilles de Ninive. Norman raconta à ses sœurs que son père rencontrait à chaque instant des gens de sa connaissance, comme à Stoneborough; il en avait rencontré six à Londres et deux à Portsmouth.

La conversation ne languit pas ce soir-là, à la grande joie de tous; Flora s'informa des nouvelles de M. Ernescliffe; il était venu les chercher à la gare; il les avait accompagnés partout; il avait diné tous les jours chez Mackensie avec eux. Norman raconta qu'un ancien frère d'armes du père d'Alan avait l'espoir d'obtenir bientôt le commandement d'un vaisseau et qu'il avait promis à Alan de l'emmener avec lui; on avait même quelque espérance qu'il prendrait aussi Henry.

« Et quand viendra-t-il nous voir, papa? demanda Ethel.

— Je ne sais pas; n'est-il pas l'heure de sonner pour la lecture? »

On recommença les questions en allant se coucher. Norman remit en triomphe la clef de la valise à Richard; puis il appela : « Eh! Ethel, viens dans ma chambre pendant que je défais mes paquets.

— Oh! oui! bien volontiers. »

Ethel, enveloppée d'un manteau, s'assit sur le lit, tandis que Norman ouvrait son sac de nuit. « Eh bien, Ethel, papa m'a dit que je peux reprendre mon Euripide dès demain, pourvu que je ne travaille qu'une heure de suite.

— Ah! que je suis contente! il te trouve donc guéri?

— Mais oui, certainement; j'espère que j'en ai fini avec ces bêtises.

— Comment t'es-tu tiré d'affaire avec son bras?

— Très bien; il est si patient; il me disait comment il fallait m'y prendre; tu sais que sir Mathieu a trouvé qu'il avait fait beaucoup de progrès, depuis qu'il ne l'a vu. Ah! le voilà! Tiens, voici un présent pour toi.

— Oh! merci! Est-il de toi ou de papa?

— Celui-ci est de moi; papa en a pour chacun de vous dans son sac, je le crois, parce qu'il a dit qu'il ne fallait pas qu'un homme chargé de onze enfants allât trop souvent à Londres.

— Et tu m'as apporté ce *Lyra Innocentium!* que tu es bon! c'est précisément ce que je désirais. Et quelle belle reliure; et ces bords de feuilles reliés en bosses; cela forme un dessin quand on l'ouvre; je n'en avais jamais vu.

— Je l'avais remarqué sur la table de Mlle Rivers, et j'ai demandé à Ernescliffe où je pourrais me le procurer.

— Regarde ce que mon père m'a donné.

— Le manuel de l'évêque Ken; cela vient à point pour ton instruction religieuse.

— Vois ici; je l'ai prié d'y mettre mon nom, quoiqu'il dise que c'est dommage de l'écrire de sa main gauche; mais je n'ai pas voulu attendre, et je lui ai demandé d'écrire au moins N. W. May et la date.

— Et il y a ajouté : Prov., XXIII, 24-25. Laisse-moi le chercher. » Mais, au lieu de le lire à haute voix, elle regarda son frère avec émotion.

« Oui, cela devrait me...; » mais Norman avait le cœur trop plein pour continuer, et le frère et la sœur regardèrent en silence cette écriture tremblante; mais Ethel, poussant un gros soupir, reprit son ton ordinaire : « Comme il a bien appris à écrire de la main gauche !

— Oui. Savais-tu qu'il avait écrit lui-même à Ernescliffe l'opinion de sir Mathieu sur Marguerite ?

— Non.

— Sais-tu, Ethel ? continua-t-il en s'agenouillant devant son sac, qu'il vidait tout en parlant; je suis persuadé qu'Ernescliffe est amoureux d'elle, et que papa le sait.

— Non ! vraiment ! cria Ethel, en se levant précipitamment; quel bonheur ! Marguerite restera toujours avec nous quand il sera en mer !

— Mais rappelle-toi de ne pas en dire un mot à âme qui vive !

— Oh ! non ! je te le promets ; mais dis-moi seulement comment tu l'as découvert.

— Ce qui m'y a fait penser : c'est le premier soir ; j'étais occupé à défaire la valise ; mon père était appuyé contre la cheminée ; il a soupiré et murmuré : « Pauvre Ernescliffe, combien je voudrais que cela réussît ! » Je crois bien qu'il avait oublié que j'étais là ; aussi, je n'ai fait semblant de rien ; mais j'ai tout de suite compris que c'était cela qu'il voulait dire.

— Comment ? demanda Ethel vivement.

— Mais je ne sais pas trop ; par les manières d'Alan.

— Oh ! dis-le-moi ; j'aimerais tant à savoir comment font les gens qui sont amoureux.

— Rien d'extraordinaire, je t'assure, répondit son frère en souriant.

— L'as-tu entendu lorsqu'il a demandé de ses nouvelles ? quel air avait-il ?

— Ah ! cela, je ne puis pas te le dire ; cela s'est passé lorsque nous l'avons trouvé à la gare, et j'ai dû m'occuper du bagage. Mais, pendant que papa parlait de Marguerite à Mme Mackensie à l'autre bout de la chambre,

Alan n'a plus fait attention à ce qu'il me disait; il ne songeait qu'à l'écouter; et une autre fois Henry me parlait d'elle; il a tressailli et nous a regardés si attentivement!

— C'est justement comme cela dans les livres. A-t-il rougi?

— Non : je ne me le rappelle pas ; mais j'ai remarqué qu'il n'en parle jamais directement s'il peut faire autrement, mais qu'il y revient sans cesse par des voies détournées, et il a fini par savoir tout ce qu'elle fait.

— L'a-t-il appelée Marguerite?

— Non ; j'y ai fait attention : à moi, il a toujours dit : « Votre sœur, » et à papa : « Mlle May ; » et si tu avais vu comme il soignait papa ! c'est à peine si j'ai pu faire quelque chose pour lui.

— Oh ! j'en suis sûre, criait Ethel en frappant dans ses mains ; mais qu'il a dû être malheureux d'être obligé de la quitter quand elle était si malade !

— La dernière fois qu'il la vue, c'est lorsqu'il l'a apportée dans sa chambre !

— J'espère qu'il viendra bientôt.

— Je ne le crois pas ; papa ne l'a pas invité.

— Et pourquoi donc ? papa ne l'aime-t-il pas beaucoup ? pourquoi ne viendrait-il pas ?

— Mais ne comprends-tu pas que cela ne servirait à rien tant que la pauvre Marguerite n'est pas mieux ? Si elle allait l'aimer aussi, cela ne pourrait que la rendre malheureuse.

— Mais elle est beaucoup mieux maintenant ; elle peut se soulever toute seule ; et ce matin elle est restée assise fort longtemps sans s'appuyer sur ses consins ; elle se rétablit, je t'assure ; tu sais que sir Mathieu a dit qu'elle se guérirait.

— Oui ; mais je pense que papa trouve qu'il vaut mieux ne rien dire tant qu'elle n'est pas tout à fait bien.

— Et quand elle le sera ! oh ! que ce sera délicieux !

— Mais c'est qu'il y a autre chose encore ; il est très pauvre.

— Je suis sûre que papa ne tient pas du tout à la richesse.

— Je pense qu'Alan ne voudra pas se marier tant

qu'il ne pourra pas entretenir sa femme confortablement.

— Mais réfléchis un peu; rien ne serait plus facile; elle resterait avec nous, où elle ne manquerait de rien, tandis qu'il irait en mer gagner beaucoup d'argent.

— Et voilà ce que tu appelles le bonheur conjugal? dit Norman en riant.

— Mais il reprendrait sa femme chez lui à son retour!

— Non, non; crois-tu donc qu'Ernescliffe voudrait se marier pour laisser sa femme à la charge de son beau-père?

— Papa ne demanderait pas mieux; il n'est certes pas de ces pères intéressés, comme dans les livres.

— Hé! hé! qu'est-ce que j'entends? dit une voix à laquelle Ethel s'attendait peu. Quelle conversation de contrebande, et à une heure de contrebande encore, à ce qu'il me semble!

— Nous avez-vous entendus, papa? demanda Ethel en baissant les yeux.

— Seulement les derniers mots, comme je venais demander mon portefeuille à Norman... Je ne prétends point vous faire de questions impertinentes; mais je serais bien aise de savoir ce qui m'a valu l'honneur de ce compliment.

— Norman? demanda Ethel en regardant son frère, qui, de même qu'elle, était devenu rouge comme une cerise.

— Je vais le chercher, » répondit-il en sortant de la chambre, après lui avoir fait un signe d'assentiment.

Ainsi, avec beaucoup d'embarras et de confusion, elle murmura à l'oreille de son père que Norman lui avait dit quelque chose qu'il avait deviné sur M. Ernescliffe. Son père sourit. Cette confession parut l'amuser beaucoup.

« Ah! ah! il paraît que maître *Juin* ouvre les yeux et les oreilles... Ah! ah! il t'a régalée là d'un beau com-mé-*ra*ge pour son retour.

— Il m'a recommandé de n'en pas parler.

— Il a raison. Faites-y bien attention! »

Et Ethel vit avec surprise une expression de douleur se répandre tout à coup sur la figure de son père. Norman rentra, toujours très rouge.

« J'ai sorti votre portefeuille, papa. Je crois que je ferais mieux de vous dire que j'ai répété ce que vous n'aviez pas l'intention que j'entendisse. Vous avez fait un soir comme une exclamation de pitié sur Ernestine... »

Le docteur ne put s'empêcher de sourire de la candeur et de la droiture de son fils, car cet aveu avait dû lui coûter un effort.

« Il me semble que j'ai bien quelques excuses à vous faire, dit-il, pour avoir surpris si indiscretement vos secrets... Je vous assure que je n'étais point venu vous espionner.

— Oh! non, non, *non!* cria Ethel avec véhémence. Cela ne vous fait rien, que nous en parlions ?

— Non, pourvu que cela n'aille pas plus loin. C'est assez l'habitude des sœurs de se confier leurs affaires de cœur. N'est-ce pas, Norman ?

— Et croyez-vous que cela soit vrai, papa? murmura Ethel.

— Je le crains, » soupira le docteur.

Mais il ajouta en voyant son regard sérieux :

« Plus je vois Alan, plus je l'estime et je l'aime, et plus aussi je suis affligé pour lui. C'est une présomption, presque un mal d'y penser pendant que notre pauvre Marguerite est dans un état si précaire. Et, si elle était bien portante, il y a d'autres raisons qui l'empêcheraient peut-être de se déclarer, ou qui l'entraîneraient à de longues années d'attente.

— L'argent? demanda Ethel.

— Oui. Quoique je craigne d'être assez fou, mademoiselle, pour mériter votre compliment, et si elle était bien, il serait possible que je donnasse mon consentement dès demain, parce que je ne saurais pas faire autrement. Et cependant on ne peut pas avoir vécu quarante-six ans dans ce pauvre monde sans savoir qu'on a tort de se marier sans quelque argent, et il n'y en aura pas beaucoup pour chacun de vous onze. Cela me brise le cœur d'y penser, et elle n'est plus là pour me conseiller..... Ma seule consolation, c'est que ma pauvre Marguerite ne s'en doute pas et qu'elle est tranquille à cet égard. Bonsoir, mes enfants! »

Ethel regagna sa chambre avec des pensées plus sérieuses sur la vie qu'elle n'en avait eu en montant l'escalier.

---

## CHAPITRE XVIII

« Ma chère enfant, quel orage vous avez eu ! vous devez être toute mouillée ! s'écriait Mme Larpent comme Meta gravissait en courant le grand escalier d'Abbotstoke-Grange.

— Oh ! non ! je suis parfaitement au sec ; touchez plutôt.

— En êtes-vous sûre ? demanda encore l'institutrice en entraînant sa chère élève dans une belle chambre à coucher, remplie de jolies choses et chauffée par un bon feu. Débarrassez-vous de vos habits humides, tandis que Bellairs ira vous chercher une tasse de thé.

— Mais je vous assure que je ne suis point mouillée et que j'ai très chaud, dit Meta en jetant loin d'elle son chapeau à plumes et s'établissant les pieds sur les chenets. Où croyez-vous que j'aie été ?... J'ai beaucoup d'histoires à vous raconter ; mais auparavant devinez par trois fois où j'étais pendant la pluie ?

— Dans le cloître de Stoneborough, que vous aviez envie de voir ; mais j'espère que vous n'y avez pas retenu votre père au froid ?

— Non, non, nous n'y avons pas été du tout ; devinez encore.

— Chez M. Wilmot.

— Non.

— Serait-ce chez le docteur May ! Voyons ! racontez-moi.

— Vous méritez une belle histoire, qui commence par le commencement, dit Meta, frappant joyeusement dans ses mains. En montant la colline, nous avons rencontré de jeunes demoiselles en grand deuil, avec une dame qui devait être leur gouvernante. Je pensais que ce pourrait bien être les filles du docteur May, et en effet c'étaient elles. Peu après, il commença à pleuvoir

et à faire très froid. Cela m'aurait assez amusée si je n'avais craint que papa ne s'enrhumât. Il me dit qu'il fallait trotter jusqu'à l'auberge; mais, avant d'y arriver, nous avons rencontré le docteur May, qui nous a priés d'entrer chez lui. J'étais si contente! Nous étions déjà très mouillés. Le docteur croyait que ses filles étaient à la maison; mais, quand il ouvrit la porte du salon, il n'y trouva que la pauvre malade étendue sur son canapé.

— Pauvre fille! parlez-moi d'elle.

— Oh! il faut que vous alliez la voir....; vous l'aimerez de tout votre cœur. Elle a beaucoup plu à papa; vous verrez s'il ne vous en parle pas toute la soirée. Elle a l'air si bon et si doux! Elle avait encore quelques-unes des fleurs que nous lui avons envoyées il y a longtemps; mais nous lui en enverrons tous les trois jours à présent. En ouvrant la porte, le docteur avait dit: « Il en est une au moins qu'on est toujours sûr de trouver au logis. » Elle a tâté mon amazone et m'a dit qu'il fallait changer de robe; elle a appelé une petite fille de six ans et l'a chargée de me conduire auprès de Flora. La petite Blanche est venue me prendre par la main et m'a menée, tout en babillant, jusqu'au second étage. Nous avons rencontré au haut de l'escalier une jeune fille de dix-sept ans, si jolie, avec de si beaux yeux bleu foncé, et un si beau teint! « Voici Flora, a dit l'enfant; Flora, voici Mlle Rivers; elle est mouillée, et Marguerite te fait dire de prendre soin d'elle. »

— Ainsi, voilà comme vous vous êtes présentées l'une à l'autre.

— Oui; et nous avons très vite fait une bonne connaissance. Elle me fit entrer dans sa chambre; mais quelle chambre! Je crois que Bellairs serait fâchée d'en avoir une pareille. Tout en haut sous le toit, point de feu, point de tapis, excepté deux petites bandes devant les lits; il y avait trois lits. Flora y couchait avant la maladie de sa sœur; elle y fait encore sa toilette..... Et pourtant je suis sûre qu'elles sont des dames tout comme moi.

— Mais vous êtes fille unique, mon enfant, et une fille chérie, qu'on gâte un peu, dit Mme Larpent en souriant. Elles sont trop nombreuses pour qu'on puisse les traiter comme nous traitons notre Meta.

— C'est possible ; mais je n'aurais jamais cru que des femmes comme il faut fussent arrangées comme elles le sont. Il y avait cependant quelques jolis objets dans la chambre : une belle boîte à ouvrage incrustée, appartenant à Flora ; un pupitre en bois de rose, une quantité de livres ; un livre et un dictionnaire grec étaient ouverts sur la table. Je demandai à Flora s'ils lui appartenaient ; mais elle me répondit en riant que non, et qu'Ethel serait bien fâchée que je les eusse vus... Figurez-vous qu'Ethel suit les mêmes études que son frère Norman, et il est le premier du collège... Qu'elle doit être savante !

— Mais restiez-vous dans vos habits mouillés tout ce temps-là ?

— Non ; j'essayais leurs robes ; mais elles traînaient sur le plancher derrière moi ; alors elle m'a demandé si je voulais venir m'asseoir auprès du feu de la chambre des enfants, pendant que mon habit sécherait ; j'y ai vu la petite fille cadette, qui est charmante et qui a l'air de si bonne humeur ; elle n'est point timide ; elle se laisse approcher par tout le monde ; mais il paraît que son frère Norman est son favori. J'aurais aimé voir Ethel ; mais papa a prié le docteur de nous amener Flora un de ces jours ; j'espère que ce sera bientôt. »

La petite demoiselle ayant raconté son histoire, qui fut écoutée avec une vive sympathie, se mit à sa toilette ; et, pendant que sa femme de chambre nattait ses cheveux, elle tomba dans de profondes réflexions.

« J'ai vu aujourd'hui une chose dont je n'avais aucune idée, se dit-elle ; je savais bien qu'il y a une grande différence entre les pauvres et nous ; mais je ne savais pas que des dames pussent vivre si différemment les unes des autres ; je crois que je serais très malheureuse si je n'avais pas ma femme de chambre et un bon feu dans ma chambre ; qu'est-ce que je deviendrais, si je devais demeurer dans ce trou et si j'étais obligée de m'habiller toute seule ? mais cela ne paraît pas leur coûter ; elle ont l'air distingué ; elles sont instruites : c'est donc une affaire d'habitude. Je voudrais savoir si c'est bien de s'y accoutumer ; mais mon cher papa aime à me voir bien arrangée, et il

peut m'en fournir les moyens ; je ne croyais pas que j'eusse tant de luxe. J'aimerais à me rendre aussi utile que ces demoiselles ; comme elles, je n'ai plus de mère, et je devrais être tout pour mon père, comme Mlle May ; elle n'a que deux ans de plus que moi. Il me semble que je ne suis bonne à rien ; papa m'aime beaucoup, et, si je venais à mourir, je ne sais ce qu'il deviendrait ; mais c'est parce que je suis sa seule fille, il n'aurait plus que Georges. Mais, au fond, je ne lui manquerais pas ; je ne fais rien pour lui, que jouer un peu de piano le soir, et encore lorsque je n'ai rien à faire qui m'amuse mieux. Il me gâte. Il me donne tout ce que je veux ; et je ne fais que mes leçons ; je vais un peu à l'école et chez les pauvres gens : mais cela, c'est tout plaisir ; j'ai tant de choses, que ce que je donne ne me manque jamais. Léonore et Agathe n'ont pas autant d'argent que moi ; on ne les idolâtre pas comme moi ; quand Georges est fâché, il dit que papa m'idolâtre ; mais cependant elles vivent dans l'abondance et le luxe, et ne font que ce qu'elles veulent ; elles ne m'ont jamais donné à réfléchir comme ces May. Je voudrais bien les connaître ; j'aimerais tant à avoir une amie de mon âge ; c'est la seule chose qui me manque ; j'ai bien essayé de me faire une amie de Léonore ; mais je ne peux pas : elle n'aime pas les mêmes choses que moi. Si elle voyait les May, elle les regarderait de haut en bas ! Mme Larpent est meilleure que tout ce monde-là, mais elle est tellement plus âgée que moi. Flora May sera mon amie ; je lui dirai de m'appeler Meta la première fois que je la verrai. Quand sera-ce ? Après-demain. »

Mais la petite Meta fit le guet en vain ; le docteur vint tantôt avec Richard, tantôt avec son groom ; et, lorsque Meta lui demandait quand il amènerait Flora, il répondait que Flora en serait enchantée et qu'il espérait que ce serait bientôt.

Ce n'était pas chose aussi facile que le croyait Meta ; la seule voiture disponible n'avait que deux places, et c'étaient d'ailleurs de ces invitations générales qu'on accepte en se réservant de les exécuter dans un certain lointain assez vague ; et, quoique Flora se réjouit à l'idée d'aller à Abbotstoke-Grange, elle n'y pensait pas pour le moment.

On était d'ailleurs fort affairé chez le docteur, Cocks-moor occupait chaque jour davantage les pensées, les jambes et l'aiguille de la famille. On avait atteint le premier semestre ; Tom allait faire son début dans la vie de collège, et on saurait enfin si Norman pourrait conserver sa position élevée.

Marguerite n'était pas sans inquiétudes sur le petit garçon qu'on allait lancer au milieu de grandes tentations ; mais elle craignait d'ajouter aux soucis de son père en lui en faisant part. Ses frères avaient jusqu'ici traversé victorieusement les dangers du collège, et il ne lui vint pas à l'esprit que, si son père avait connu le défaut particulier de Tom, il aurait choisi, pour le moment du moins, un autre mode d'éducation.

Elle parla très sérieusement à Tom, qui l'écouta avec impatience. Il est un âge où les garçons se révoltent à l'idée d'être dirigés par une femme, où ils n'ont pas encore atteint celui où l'on s'y soumet par courtoisie : c'était l'époque de la vie où se trouvait alors Tom May : il n'aimait pas que sa sœur lui fit des sermons, et, fier d'être un écolier, il n'avait pas la généreuse déférence de ses frères aînés pour sa faiblesse ; pendant qu'elle lui parlait, il dépouillait un bâton de son écorce, comme pour montrer qu'il ne faisait aucune attention à ses discours, et se bornait à lever les épaules d'un air maussade, lorsqu'elle insistait sur le devoir religieux de la sincérité. Vexée et affligée de ses manières, elle se tut, espérant qu'il avait peut-être mieux écouté au fond qu'il n'en avait eu l'air en apparence.

Il eut une bonne place en entrant au collège ; il parut aimer sa nouvelle vie, et revenait joyeux le soir ; ses sœurs espérèrent que tout allait bien.

La famille, et surtout le docteur, étaient plus occupés de Norman que de Tom dans ce moment-là ; le docteur, décidé à ne pas lui laisser soupçonner son ardent désir de lui voir garder sa place, s'abstenait de toute question quand ses fils rentraient à la maison ; mais il ne pouvait s'empêcher de le surveiller en secret, de l'étudier pour voir s'il n'était point fatigué, de le suivre même pour s'assurer qu'il ne passait pas ses soirées à travailler comme l'automne précédent ; aussi fut-il

grandement soulagé quand il le vit revenir les mains pleines de boutons de marronniers et de chatons de noisetiers, et, s'emparant aussitôt du microscope et de livres de botanique, étudier avec Marguerite les merveilles de ces embryons, et les discuter avec son père, qui non seulement avait toujours aimé cette étude, mais qui était trop heureux de la lui voir aimer.

Le docteur fut un peu troublé, un soir, de voir paraître les livres d'études; mais Norman ne voulait que consulter quelques notes, et, tout en le faisant, il discutait sur la musique de Flora et se joignait à la conversation générale, avec une liberté d'esprit qui prouva à son père que ses études n'étaient point un travail pénible pour lui. Il était tout à fait rétabli; il avait retrouvé toute sa vigueur, son élasticité d'esprit; mais il avait perdu sa gaieté d'enfant; il avait autrefois le don de la plaisanterie; il avait toujours le mot pour rire et savait dire mille folies; maintenant, son ardeur pour le jeu l'avait abandonné et n'était pas revenue; il avait quelque chose de digne, de sérieux, de posé, qui le faisait paraître plus âgé qu'il ne l'était réellement.

Les quinze premiers jours qui suivirent la rentrée étant écoulés, il vint dire à son père que tout allait bien.

« Je ne crains plus de ne pas conserver ma place, papa; vous aviez parfaitement raison; je n'ai aucune peine à travailler; au contraire, je me sens plus fort et plus vigoureux qu'auparavant. Je ne m'engage pas à gagner la bourse de Randall, si Cheviot et Forder restent, mais je crois pouvoir garder ma place pour ce qui concerne les travaux du collègue.

— C'est bon, répondit le docteur enchanté; mais es-tu bien sûr que tu le fasses facilement et que tu n'y rêves pas la nuit?

— Oh! oui, parfaitement sûr. Je ne comprends pas pourquoi le docteur Hoxton nous donne des travaux si faciles ce semestre-ci; c'est un grand bonheur pour moi, car le chef de l'école a moins de temps que les autres.

— Pourquoi donc?... pour maintenir l'ordre?

— Oui.... Je crois qu'ils s'étaient imaginés qu'ils pourraient prendre des libertés, parce que je suis jeune

et nouveau. Il faut que j'aie l'œil partout à la fois et que je fasse mon ouvrage à la dérobée.

— Parviens-tu à te faire obéir ?

— Mais oui, pas mal, quand je leur pose la question catégoriquement : Voulez-vous, oui ou non ? Cheviot m'est d'un grand secours ; il a toute l'autorité de l'âge ; il est notre aîné.

— Je pense que tu trouves plus facile de te rendre maître des langues mortes que de ces langues vivantes et bruyantes.

— Beaucoup plus facile ; les langues mortes ne forment point de complot contre moi ; mais cela ne m'étonne pas ; il doit être désagréable à ces grands garçons de m'avoir au-dessus d'eux ; cependant ils ont tort de s'en venger, en engageant les plus petits à faire mille sottises.

— C'est indigne, s'écria le docteur avec chaleur ; mais ne t'embarrasse pas de cela, Norman ; conserve ton sang-froid, fais ton devoir ; tu es assez fort pour réduire à néant ces misérables jalousies.

— J'espère que je ferai mon devoir jusqu'au bout ; mais j'aurais été heureux de gagner le prix Randall pour aller à Oxford ; l'école n'est plus ce qu'elle était, et si vous ne me trouviez pas trop jeune.....

— Non, certainement ; le chagrin t'a mûri, Norman, et tu es plus fait pour vivre avec des hommes qu'avec des enfants ; cependant, si tu peux prendre patience, tu te rendras fort utile à la place que tu occupes. Et Tom, comment va-t-il ? J'espère qu'il ne marche pas avec les mauvais sujets.

— Je n'en suis pas très sûr ; mais il ne va pas mal. Quelques-uns des plus mauvais ont commencé par le brutaliser ; cela a eu l'avantage de le rejeter sur Cheviot et Ernescliffe, qui sont parmi les bons ; mais, dernièrement, il m'a semblé que le cadet des Anderson lui faisait des avances, et je crains qu'ils n'aient découvert que le meilleur moyen de me vexer, ce serait de l'attirer au milieu d'eux. Mais je le surveille, et j'espère qu'avant le prochain semestre il sera au nombre des meilleurs écoliers.

Après un instant de silence, Norman reprit : « Papa, il y a une chose que je ne puis pas décider seul, supposez

qu'il se soit commis de mauvaises choses pendant que des élèves plus âgés, et excellents du reste, étaient à la tête de l'école, sans qu'ils s'y soient opposés, croyez-vous que je doive les tolérer ?

— Certainement non ; sans cela, pourquoi le pouvoir dont tu es revêtu te serait-il confié ?

— C'est ce que je pense, c'est mon opinion ; j'espère que je pourrai faire mon devoir ; mais ce sera fort désagréable, parce qu'ils seront furieux contre moi. Auriez-vous la bonté de me prêter votre petit Testament grec ? J'ai donné le mien à Henry.

— Très volontiers ; qu'en veux-tu faire ? »

Norman rougit un peu.

« Je voudrais le lire tous les jours ; maintenant que nous approchons de la confirmation, on peut très bien avoir un moment de tranquillité dans le cloître. »

Les progrès de Norman affectèrent un autre membre de la famille d'une manière fort inattendue.

« Marguerite, ma chère, je désirerais vous parler, » dit miss Winter en entrant dans le salon, lorsque Marguerite croyait tout le monde parti pour la promenade. Elle aurait volontiers répondu : « J'en suis fâchée ; » le début avait quelque chose de formidable ; son attente fut plus que remplie lorsque miss Winter s'assit avec solennité, et, prenant son ouvrage, commença en ces termes : « Je veux vous parler de notre chère Ethel ; vous savez que je n'aime pas à me plaindre ; mais il m'est impossible d'être satisfaite de sa conduite actuelle.

— Vraiment ; j'en suis désolée ; je croyais qu'elle prenait plus de peine qu'autrefois ?

— Oui, à quelques égards ; mais ce qui m'afflige, c'est la précipitation, la négligence qu'elle apporte à ce qu'elle fait, et je ne saurais m'en étonner. Ethel n'a plus le temps de rien faire de bien, et d'ailleurs elle est trop jeune pour mener à bonne fin tout ce qu'elle entreprend ; il est possible qu'elle ne s'en trouve pas mal pour le moment ; mais elle le payera plus tard. »

Marguerite, qui savait à quel point la bonne petite gouvernante si guindée, si sèche, si exigeante pour des minuties, mettait la patience d'Ethel à une rude épreuve, écoutait en silence, prête à prendre le parti de sa sœur.

« Voyez plutôt, ma chère Marguerite; elle a ses propres leçons, ce Cocksmoor, qui est plus loin que vous ne le pensez, et, dès qu'elle a un moment de répit, elle se plonge dans son grec et son latin; je ne puis croire qu'il soit désirable qu'elle continue à tenir tête à un garçon de l'âge et des talents de Norman; aussi avez-vous remarqué comme elle est négligée sur sa personne; il paraît qu'elle lit même en s'habillant; elle n'a aucun ordre; son ouvrage à l'aiguille est tout à fait mauvais; et enfin, ajouta la gouvernante en terminant cette liste de plaintes, voyez son écriture. » Et elle montra un cahier, qui était en effet le plus désespérant des barbouillages.

Marguerite, occupée, à l'insu de miss Winter, à réparer une petite robe qu'Ethel avait mal faite, poussa un profond soupir en jetant un coup d'œil sur cet échantillon de l'écriture et de l'ordre de sa sœur; elle fut obligée de convenir qu'il y avait beaucoup de vrai dans les reproches que lui adressait la gouvernante; mais elle se désolait à la pensée de contrarier Ethel, qu'elle admirait beaucoup, et elle se disait tout bas que jamais miss Winter ne comprendrait le caractère ardent de sa sœur, son énergie et sa soif d'instruction. Lorsque miss Winter prétendait qu'Ethel ne serait jamais qu'un bas bleu, une personne excentrique, extravagante, Marguerite pensait tout bas qu'elle serait une femme supérieure, et enfin, quand miss Winter insista pour qu'on l'obligeât à renoncer à Cocksmoor, la sœur aînée s'impacienta de ce manque complet de sympathie pour une bonne œuvre.

Marguerite ne put réfléchir à tout ceci que le soir dans le calme de sa chambre, et, lorsqu'elle eut décidé comme elle s'y prendrait pour parler à Ethel, elle eut de la peine à se ménager un tête-à-tête avec sa sœur; Ethel avait un air pressé, affairé, qui n'augurait rien de bon; elle avait à traduire du Thucydide.

« Ne peux-tu rester tranquillement un instant avec moi? dit Marguerite; je t'en prie, écoute-moi, et écoute-moi avec indulgence; j'ai quelque chose à te dire qui te déplaira, j'en ai peur.

— Ah! ah! je vois ce que c'est; Mlle Winter t'aura fait des plaintes sur mon compte; je sais

qu'elle veut t'engager à me faire renoncer à Cocks-moor; mais tu n'y songes pas, Marguerite, n'est-ce pas?

— J'en serais désolée, mais il est positif que les choses ne vont pas comme il le faudrait.

— Elle t'a montré mon cahier de thèmes français?

— Oui.

— Je sais qu'il est mal écrit, surtout celui d'aujourd'hui; mais écoute-moi. Nous avons promis à six de nos enfants de leur imprimer à chacun un verset sur des cartes pour les apprendre par cœur, Richard n'avait pu en imprimer que trois. J'ai pensé que, en me dépêchant un peu ce matin, je pourrais faire les autres cartes avant d'aller à Cocks-moor; mais j'avais justement à traduire un passage de Sophocle, horriblement difficile; il m'a pris tout mon temps, parce que j'ai dû demander des explications à Norman. Comme je ne pensais qu'à cela, je me suis trompée en faisant une règle d'arithmétique; il a fallu la recommencer. J'avais espéré rattraper le temps perdu en faisant mon thème aussi vite que possible, lorsque miss Winer m'a obligée à le recopier et m'a grondée par-dessus le marché, parce que j'avais de l'encre aux doigts. J'étais si contrariée que réellement ma main tremblait au point qu'il m'a été impossible de mieux écrire; miss Winter a cru que je faisais mal exprès, et cela m'a fâchée; nous nous sommes disputées, et je n'ai pas eu le temps de finir mes cartes; il a fallu partir pour Cocks-moor sans avoir pu tenir ma promesse à mes pauvres enfants.

— Ne crois-tu pas, Ethel, que tu entreprends trop de choses à la fois? lui dit Marguerite; naturellement, tu ne peux y mettre tout le soin qu'il faudrait, parce que tu n'as pas le temps; n'est-il pas fâcheux d'être toujours pressée?

— Mais ce n'est que pour un temps, je t'assure; lorsque j'aurai surmonté les premières difficultés et que je verrai mon chemin devant moi, cela ira tout seul; Norman étudie dans ce moment une tragédie grecque très difficile et qui me donne beaucoup de peine.

— Mais Norman passera à du plus difficile encore; as-tu réfléchi, Ethel, que Norman est plus avancé que

la plupart des jeunes gens de son âge et que tu as un an de moins que lui? Tu veux faire le même travail que lui, outre Cocks Moor, tes propres leçons et l'ouvrage à l'aiguille, sans compter que tu lis presque tous les livres qui entrent dans la maison; je t'assure qu'il est impossible de mener à bien une si grande variété d'occupations.

— Que veux-tu donc que je fasse? demanda Ethel d'un ton de victime; tu ne veux pas que j'abandonne mes enfants?

— Non; mais me trouverais-tu bien méchante, si je te disais que tu devrais renoncer à marcher de pair avec Norman.

— Oh! Marguerite, Marguerite!... et les yeux d'Ethel se remplirent de larmes.... Depuis le jour où il a ouvert pour la première fois une grammaire latine, nous avons poursuivi les mêmes études.

— Je sais que cela serait dur, » dit Marguerite.

Mais Ethel continua d'une voix lamentable et un peu sentimentale :

« Depuis *hic, hæc, hoc*, jusqu'à Thucydide, nous avons marché ensemble sans varier d'une ligne... Oh! impossible d'y renoncer... Je suis sûre que je pourrais...

— Arrête, Ethel, je crois que tu te trompes. Sais-tu que Norman disait l'autre jour à papa qu'il ne comprenait pas pourquoi M. Hoxton leur donnait des travaux si faciles. »

Ethel eut l'air extrêmement mortifiée.

« Les hommes ont une plus grande capacité de travail de tête que les femmes, et je pense que le moment est venu où Norman va te dépasser. Il ne serait pas fort habile, s'il ne pouvait faire plus et mieux qu'une jeune fille.

— Il a plus de temps que moi, alléqua Ethel.

— C'est précisément ce que je veux te faire remarquer. Quand il sera à Oxford, il faudra qu'il travaille énormément, tu le sais. Lors même que tu pourrais continuer les mêmes études que lui, il faudrait y consacrer tout ton temps et tes pensées, et à quoi cela te mènerait-il?... Tu ne comptes pas devenir professeur?

— Non; mais cela me ferait beaucoup de peine de

ne plus étudier avec Norman, et j'aime tant le grec!

— Et tu renoncerais, pour l'apprendre, à devenir une fille et une sœur, utile et agréable à la maison, une femme telle que la désirait notre chère maman et une consolation pour papa? »

Ethel ne répondit rien; mais de grosses larmes remplirent ses yeux.

« Tu conviens que c'est là ton premier devoir? »

— Oui.

— Et que c'est là où tu manques le plus souvent? »

— Oui.

— Quand tu t'es décidée en faveur de Cocksmoor, tu savais que tu n'en pourrais pas le faire sans quelque sacrifice de ta part.

— Oui; mais je ne savais pas que ce serait précisément cela qu'il faudrait sacrifier. Faudra-t-il donc que j'abandonne tout, et que j'oublie mon grec et mon latin? »

— Ce serait dommage, reprit sa sœur; mais si tu renonçais à faire les vers et à suivre Norman en tout, et que tu te fixasses une demi-heure par jour, par exemple, pour ton grec... Il me semble que cela suffirait.

— Oh! merci! cria Ethel soulagée. Que je suis contente que tu ne me demandes pas de faire le sacrifice de tout! J'espère que Norman n'en sera pas trop fâché! » ajouta-t-elle d'un ton un peu mélancolique.

Mais Norman était loin d'y mettre le même sentiment qu'elle.

« Tu comprends, lui dit-il, qu'une fois ou l'autre, il fallait en venir là. Si tu trouves ces vers trop difficiles, s'ils te prennent trop de temps, tu as bien raison d'y renoncer. »

Ethel n'était pas contente de ce mot trop *difficiles*. Elle allait alléguer le manque de temps; mais un souvenir l'arrêta.

« Je pense, dit-elle, que c'est une mauvaise espèce d'ambition de vouloir apprendre ce qui ne vous convient pas. J'allais presque dire que je déteste d'être une femme et d'avoir ces ennuyeuses petites choses — mon devoir, après tout — à faire, au lieu de m'instruire, — ce qui est ton devoir, à toi, Norman.

— Je suis enchanté que tu ne l'aies pas dit. Ce serait une folie, ma chère. Je t'assure qu'il est temps que tu t'arrêtes, ou tu ne seras qu'un vrai bas bleu, bonne à rien du tout. Je ne crois pas que d'en savoir plus que les autres te rende désagréable; mais cela t'arriverait si tu ne pensais plus qu'à la science. »

Cet argument, de la part de Norman lui-même, eut plus d'influence que tout le reste pour réconcilier Ethel avec le parti qu'elle avait pris, et, quand elle alla se coucher, elle balança longtemps dans son esprit si c'était une mauvaise espèce d'ambition que de désirer savoir ce que les autres jeunes filles ne savaient pas, et ce qu'on ne jugeait pas bon pour elle qu'elle apprît. Ethel s'endormit sans avoir rien décidé, mais en se disant que tout devait céder devant le désir de plaire à son père d'abord, et devant Cocksmoor ensuite.

En attendant, Marguerite avait raconté à son père ce qui s'était passé. Il fut très étonné d'apprendre qu'Ethel avait continué si longtemps à travailler avec Norman. Il trouva qu'on avait raison de l'empêcher d'en trop faire, étant de l'avis de miss Winter, plus que Marguerite ne l'aurait cru, et que cet excès d'occupations nuirait à la santé du corps aussi bien qu'à la santé de l'esprit.

« Il est parfaitement ridicule à elle de vouloir tout mener de front. Je suis bien content que tu l'en aies empêchée.

— Pauvre Ethel, elle s'est si bien conduite! Si elle m'avait résisté, j'aurais été fort embarrassée; je vous aurais prié de vous en charger. Mais n'est-il pas singulier, papa, qu'Ethel soit celle de tous qui me traite comme si j'avais une autorité véritable sur elle? Elle se laisse gronder; elle me demande permission; elle n'a pas l'air de se rappeler qu'elle a bien plus d'esprit que moi, et que je ne suis son aînée que de si peu d'années. Je suis persuadée qu'à sa place je ne me serais jamais soumise si facilement, et c'est ce qui me rend plus difficile encore la tâche de la diriger. Je n'aime pas à décider pour elle et à m'en faire obéir comme si elle était une petite enfant.

— Oui, elle a un beau caractère, dit le docteur avec enthousiasme; cela prouve la vérité de cet adage :

« Plus les sentiments sont nobles et élevés, plus la sou-  
mission est prompte. » Mais j'espère que tu n'as pas  
de difficultés avec les autres.

— Oh ! non, non. Flora n'a plus besoin d'être dirigée,  
et surtout par moi. Marie est la meilleure fille du  
monde. Je voulais seulement dire qu'Ethel se laisse  
conduire avec une docilité parfaite. Il est sûr qu'elle  
aime beaucoup l'instruction ; mais ce qu'elle préfère à  
tout, c'est vous, et ce qui est bien, papa. »

## CHAPITRE XIX

Le soleil couchant éclairait en plein la grande fenêtre  
du collège de Stoneborough ; ses rayons tombaient sur  
les murs nus de la salle, sur les bancs usés par un  
long service, sur les gros pupitres carrés, tachés d'encre  
et incrustés des noms de plus d'une génération d'éco-  
liers.

Six à huit petits garçons enlevaient les débris de pa-  
pier, mettaient en place les livres, qu'eux ou leurs aînés  
avaient laissés en désordre, et, tout en le faisant, ils  
babillaient et riaient de tout leur cœur.

« Ah ! s'écria l'un deux, Harrison a laissé le livre où  
il nous a montré les gladiateurs. »

Et, debout devant le pupitre du maître, il feuilleta le  
livre des antiquités de Smith.

« Il est rempli de gravures... Voici un vieux homme  
qui fait aller un soufflet.

— Voyons, voyons, » cria Tom May en se précipitant  
sur le pupitre, avec si peu de précaution qu'il s'éleva un  
cri général.

A sa grande terreur, il aperçut le livre de M. Harrison  
couvert d'encre, tandis que de tous côtés on vociférait :

« C'est vous qui l'avez fait, *Àôût* ; c'est vous ; vous  
verrez, si l'on vous attrape. »

— A quoi sert-il de rester là bouche béante ? s'écria  
Édouard Anderson. Une feuille de papier brouillard,  
vite, vite. »

Tom, au comble de l'effroi, lui apporta une feuille

déchirée à la hâte dans un buvard qu'il avait hérité de Henry.

« Cela peut-il l'ôter ? demanda-t-il désespéré.

— Non, petit nigaud ; mais j'empêche l'encre de courir sur les bords ou de percer les pages. Il n'en saura rien jusqu'à ce qu'il ouvre son livre à cette place.

— Mais quand il l'ouvrira, il le verra, reprit le petit garçon tout ahuri.

— Eh bien ! qu'il le voie, le livre n'en soufflera pas un mot.

— Le voici, cria quelqu'un, il est à la porte. »

Anderson ferma précipitamment le livre, en y laissant la feuille de papier ; il le posa, tira vivement Tom à bas du pupitre et parut absorbé par l'arrangement du sien, lorsque M. Harrison entra. Tom se tapit derrière le couvercle levé, tremblant de tous ses membres, sachant bien qu'il aurait dû tout avouer et manquant de courage pour le faire ; dans une agonie de terreur, il vit le maître s'approcher du pupitre, prendre le livre et l'emporter, se doutant si peu de ce qui était arrivé, que Larkins, un grand mauvais plaisant, s'écria dès qu'il eut le dos tourné :

« Ah ! ah ! mon vieux, vous ne savez pas ce que vous tenez là.

— Allons, May cadet, aurez-vous bientôt fini d'écarquiller vos yeux ? Vous n'en verrez pas d'un pouce plus loin, je vous en avertis, s'écria Édouard Anderson, en le secouant par l'oreille ; allons, reprenez vos sens, et reconnaissez vos amis.

— Il va l'ouvrir ! balbutia Tom.

— C'est probable ; mais je parie neuf contre dix qu'il ne l'ouvrira pas à cette page, et, si cela arrive, comment voulez-vous qu'il sache qui a fait la tache, à moins qu'il ne le devine en vous voyant si tremblant et si effaré. C'est le bon moyen de vous faire prendre.

— Mais il sait qui était dans la salle.

— Eh bien ! après, ne pouvons-nous pas répondre les uns des autres ; irons-nous nous trahir ?

— Mais le papier buvard, s'il allait le reconnaître ? »

Et tout le monde de rire comme si Harrison connaissait tous les papiers !

« Oui, mais Henry avait l'habitude d'écrire son nom

sur le sien ; regardez dans tous les coins ; il y dessinait aussi le pavillon de la marine anglaise.

— Eh bien, il n'y a point de date ; croyez-vous que l'encre dira que cela est arrivé le 2 de mars ? pourquoi *Juillet* ne l'aurait-il pas fait lors du dernier semestre ?

— *Juillet* l'aurait dit, s'il l'avait fait ; tout le monde sait cela, dit Larkins.

— Oui, certes ; ces May sont pires que des filles ; ils ne peuvent pas garder un secret. Voyons, ajouta Anderson en saisissant Tom par les poignets, personne ne sait ce qui est arrivé ; ne venez pas faire le bon apôtre comme vos frères, cela n'ira pas. »

Tom recula d'un air malheureux, s'accrochant à l'espérance que M. Harrison n'ouvrirait pas ce livre de plusieurs semaines, plusieurs mois, ou de plusieurs années.

Le lendemain matin, le cœur lui manqua, quand M. Harrison, montrant le malheureux morceau de papier buvard, demanda si l'on savait à qui il appartenait ; Tom ne pouvait distinguer de sa place si le nom de Henry y était écrit, et il mourait de peur que Norman ou Hector ne reconnussent les dessins nautiques de son frère. Cependant personne ne le reconnut ou ne le réclama comme sa propriété. Il espérait ; mais, l'instant d'après, M. Harrison ouvrit son livre d'antiquités à la page tachée d'encre ; Tom jeta un regard de désespoir autour de lui ; il ne pouvait pas voir la figure de son frère ; mais Édouard Anderson, placé au second banc, lui lança un regard d'encouragement assez méprisant.

« J'ai laissé ce livre hier pendant un quart d'heure ici, dit M. Harrison ; lorsque je l'ai ouvert, je l'ai trouvé dans cet état. Quelqu'un parmi vous sait-il comment cela est arrivé ? »

Un profond silence régna dans la salle ; le maître reprit :

« Qui était dans la salle alors ? Anderson cadet, en savez-vous quelque chose ?

— Non, monsieur.

— Vous n'en savez rien du tout ?

— Non, monsieur. »

Tom frissonna lorsque les yeux de M. Harrison parcoururent la salle comme pour se rafraîchir la mémoire.

« Larkins, savez-vous comment cela est arrivé ? »

— Non, monsieur, répondit hardiment le jeune homme, dont la conscience ne lui reprochait rien, parce qu'il n'avait pas vu la manière dont la catastrophe avait eu lieu.

— Ernescliffe, étiez-vous présent ?

— Non, monsieur. »

Le cœur timide de Tom commençait à espérer que son tour ne viendrait pas, parce que M. Harrison s'était arrêté; mais il reprit :

« Rappelez-vous que c'est l'acte de cacher la vérité qui est un mal, ce n'est pas le dommage fait au livre; j'aurai toujours bonne opinion d'un garçon assez honnête pour avouer la faute qu'il a commise. May cadet, vous y étiez, je vous ai vu, ajouta le maître avec bonté et cordialité; n'ayez pas peur de le dire, s'il vous est arrivé un accident. »

Tom rougit et pâlit; Anderson et Larkins lui firent des grimaces pour lui rappeler qu'ils avaient menti en son honneur et qu'il ne fallait pas les trahir. Il ne demandait pas autre chose : il fut soulagé de l'obligation où il se voyait d'articuler une fausseté flagrante, fausseté où il se trouvait entraîné, ayant débuté dans une voie pavée de ruses et de tromperies; il avait un effroi mortel des conséquences que pourrait avoir la vérité.

« Non, monsieur ! »

Tom en crut à peine ses oreilles, lorsqu'il eut lâché ces fatales paroles, et il fut bien étonné qu'on le crût si facilement; mais M. Harrison supposa qu'il connaissait le coupable et qu'il ne voulait pas le nommer. Après quelques demandes tout aussi infructueuses, M. Harrison renonça à poursuivre son enquête. Tom avait si souvent entendu dire que le mensonge était un pesant fardeau sur le cœur, qu'il s'attendait à être fort malheureux; mais il fut assez étonné de ne rien éprouver de semblable; ses remords s'en allèrent avec sa terreur. Les ruses qu'il avait employées en faisant ses leçons avec Richard avaient déjà émoussé la délicatesse de sa conscience; il avait toutefois un sentiment

parfaitement clair du bien et du mal; mais il était disposé à admettre le dicton, passé en proverbe au collège : « Que la vérité n'a pas été faite pour les écoliers. »

Ce malheureux axiome était adopté généralement, mais cependant pas universellement; et les partis se dessinaient d'une manière assez tranchée. Norman May, en sa qualité de chef du collège, avait, pendant les récréations, la responsabilité et presque l'autorité d'un maître; il avait pris sa tâche plus au sérieux que ne l'avaient fait la plupart de ses prédécesseurs, et il crut de son devoir de ne pas tolérer des abus sur lesquels ils avaient fermé les yeux. Son ami Cheviot et le parti des bien pensants étaient disposés à l'appuyer de toutes leurs forces; mais Harvey Anderson, profondément vexé d'une intervention qu'il qualifiait d'officieuse, se rangea du côté de l'opposition et réunit autour de lui non seulement les paresseux et les mauvais sujets, mais les caractères faibles et médiocres; on éprouvait dans ce parti une antipathie réelle contre Norman et ceux qui lui tenaient de près.

En mettant Tom May à l'abri du courroux de son maître, en l'engageant à le tromper, Édouard Anderson avait fait une conquête véritable; les May venaient de tomber de ce piédestal de vérité, qui avait toujours été comme un reproche tacite aux maximes de la majorité de l'école; aussi, à dater de ce moment, le petit garçon fut sous la protection spéciale de son nouvel ami. On lui enseigna comment on peut réciter une leçon sans l'avoir apprise, comment on montre les devoirs d'un autre lorsqu'on n'a pas fait les siens. On lui soufflait ses réponses aux questions qui l'embarraçaient; mais aussi il était tenu d'aider ses amis et de se mettre en avant pour eux, lorsqu'ils voulaient goûter en secret quelque plaisir défendu. Mais comment le récompensait-on de l'esclavage auquel il s'était soumis? On le brutalisait, on le tourmentait, on lui faisait peur, on se faisait un jeu de sa timidité; on lui faisait subir tous les supplices en usage dans les écoles, et, par leurs menaces, ses persécuteurs le forçaient à commettre des actes contre sa conscience et dangereux dans leurs conséquences; et, malgré tant de souffrances

morales et physiques, le petit poltron ne redoutait rien autant que de dire la vérité, qui l'aurait délivré une fois pour toutes de ses misérables tyrans.

Excepté pendant les vacances et pendant les heures où l'on permettait aux externes d'aller chez eux, on avait établi les règles les plus sévères pour confiner les élèves, hormis ceux de la sixième classe, dans les limites qui leur étaient assignées ; c'est-à-dire deux grandes cours, et une vaste prairie bornée par la rivière et la grande route. De l'autre côté du pont, il y avait une barrière, dont le gardien tenait une échoppe de comestibles très estimés des écoliers, d'autant plus qu'on ne leur permettait pas d'y aller ; on y trouvait de la bière de gingembre ; mais on croyait que la liqueur vendue sous ce nom était un breuvage de contrebande et malsain.

« *Août*, dit un soir Norman à son jeune frère, en revenant de l'école, ne t'ai-je point vu traverser le pont ? »

Point de réponse.

« Tu as été à la barrière de Ballatchet ; pourquoi ? S'il te faut absolument des gâteaux, ceux de la pauvre vieille Betty sont tout aussi bons ; pourquoi y as-tu été ? »

— Pour rien.

— Fais attention de n'y plus retourner, ou je serai obligé de te surveiller de près, ce dont je serai très fâché ; cet homme a une détestable réputation, et tu sais fort bien que ni mon père ni M. Hoxton ne souffriraient que nous eussions rien à faire avec lui. »

Tom espérait en être quitte pour si peu ; mais Norman continua :

« Je crains que tu n'entres dans une mauvaise voie. Pourquoi ne te rappelles-tu pas ce que je t'ai dit cent fois, qu'il ne t'en arrivera que du mal si tu continues à fréquenter Edouard Anderson, Axworthy et consorts ? Que faisais-tu avec eux aujourd'hui ?... »

Toujours pas de réponse.

« Toutes les fois que je te parle raison, tu boudes. Tu crois que je n'ai pas le droit de te châtier ; mais ce que j'en fais maintenant, c'est pour qu'il ne t'arrive pas pire plus tard. Tu ne pourras pas te cacher *toujours* ; on te découvrira *une fois*. »

Tom frissonna ; mais Norman poursuivit sans toutefois soupçonner la vérité.

« Si tu persistes, il t'arrivera quelque grand malheur qui désolera papa. Pense à lui, Tom, et tâche de marcher droit.

— Il ne m'est rien arrivé de fâcheux, » dit enfin le petit garçon d'un air si bourru, que Norman perdit patience et ajouta d'un ton plus mécontent :

« Tu t'en trouveras mal si tu sors des limites prescrites, si tu fais les commissions d'Anderson, et si tu te mêles de ses sottises. Prends-y garde, il est de mon devoir de maintenir l'ordre, et je ne t'épargnerai pas parce que tu es mon frère. Rappelle-toi que, si je te vois retourner chez Ballatchet, tu es sûr d'être puni. »

Ainsi se termina l'entretien ; Tom, effrayé des paroles de son frère, et Norman regrettant de s'être fâché, après avoir eu l'intention de le gagner par la douceur et la bonté.

Norman se rappela sa menace avec un certain chagrin, lorsque, revenant quelques jours plus tard d'une promenade avec Cheviot, il aperçut Tom s'élançant de l'échoppe de la barrière. Il traversait le pont en courant, portant quelque chose sous son bras, quand Norman le saisit au collet et fit signe à Cheviot de les laisser seuls.

« Que fais-tu ici ? dit Norman sévèrement en faisant entrer son frère dans la prairie. Tu y es donc retourné ? Qu'as-tu là sous ta veste ?

— Seulement... ce qu'on m'a envoyé chercher.... »

Et il essaya de le cacher.

« Quoi donc ?... Une bouteille... »

— Ce n'est... ce n'est qu'une bouteille d'encre. »

Norman s'en empara et secoua rudement le petit garçon ; mais son indignation était mêlée de chagrin.

« Oh ! oh ! Tom, voilà donc où ces individus te conduisent ? Qui se serait jamais attendu à pareille chose de l'un de nous ? »

Tom tremblait, mais de peur seulement.

« Dis-moi la vérité, reprit Norman, prêt à la lui extorquer par la force ; est-ce pour Anderson cadet ? »

Devant ce regard empreint d'un courroux généreux, mais plein de douleur, Tom n'osa pas articuler un se-

cond mensonge ; mais les menaces d'Anderson le paralysaient, et il préférerait son misérable esclavage plutôt que de se confier à ce frère qui l'aimait. Il ne répondit rien.

« Je suis bien aise que ce ne soit pas pour toi, reprit Norman ; mais te rappelles-tu ce que je t'ai dit, si je te retrouvais ici une seconde fois ? »

— Oh ! non ! non ! cria le petit garçon, je n'y serais jamais retourné si l'on ne m'avait pas forcé !

— Forcé !.... dit Norman avec dédain, comment cela ?

— Ils m'auraient battu... Ils m'ont pincé les doigts dans le pupitre... ils m'ont tiré les oreilles... Oh ! ne me bats pas !...

— Pauvre enfant !... mais c'est ta faute. Si tu ne veux pas rester avec moi ou Ernescliffe, ils te tourmenteront, cela est certain. Mais il faut que je te corrige, il faut que je tienne ma parole ! »

Tom pleura, cria, supplia en vain.

« Il le faut, dit Norman. Ne crie donc pas comme cela ; ce sera tout de suite fait. Mais je n'aurais jamais cru que je serais réduit à châtier l'un de nous. »

Tom rugit et se débattit jusqu'à ce que son frère, l'ayant relâché, lui dit :

« Allons, voyons, cesse tes cris, je ne t'ai pas fait grand mal... ce n'est rien... regarde-moi... Dis-moi que tu es fâché, que tu diras la vérité et que tu resteras avec moi, et personne n'osera te faire de mal. »

Cette correction était bien différente de celle que lui administraient ses tyrans ; mais Tom était endurci, en colère : il ne voulait pas répondre, il ne voulait pas ouvrir son cœur à son frère, qui lui parlait avec bonté.

« Ne boude plus, dit encore Norman en prenant la bouteille. Il la déboucha, la flaira, la goûta, et il allait la lancer dans la rivière, lorsque Tom s'écria :

— Ah ! non ! non ! ils me battront. Rends-la-moi.

— T'ont-ils donné de l'argent pour la payer ?

— Oui. Rends-la-moi.

— Combien ?

— Quatre sous.

— Je m'en charge. »

Et la bouteille tomba dans l'eau.

« Maintenant, Tom, n'y pense plus. Tu as là une

excellente occasion de ne plus te mêler de leurs commissions. Si tu as soin de ne pas me perdre de vue, je veillerai à ce que l'on ne te tourmente pas et tu pourras quitter cette voie honteuse où tu n'aurais jamais dû entrer. »

Mais le mauvais génie de Tom lui souffla que Norman l'avait battu, qu'il n'aurait plus de bons morceaux, et qu'Anderson le punirait aussi. Il éprouvait d'ailleurs une sorte de satisfaction perverse à la pensée que son silence boudeur faisait de la peine à son frère.

« Tu seras fâché quelque jour de ne pas m'avoir écouté, dit Norman, marchant tristement en avant et jetant de temps en temps un regard en arrière pour s'assurer que Tom le suivait. »

Le petit garçon le suivait lentement en effet, se demandant comment il pourrait esquiver la colère de son tyran. Norman resta un moment devant la porte, regardant ce qui se passait dans la cour ; puis il s'avança vers un groupe de garçons, posa la main sur l'épaule de l'un d'eux en lui offrant une pièce de quatre sous.

« Anderson, dit-il, voici votre argent. Je vous avertis que je ne veux pas que pareille chose recommence. Vous ne tourmenterez pas May cadet pour me l'avoir dit ; c'est moi qui ai tout découvert. »

Laissant Anderson, il chercha Tom ; mais, ne le trouvant pas, il entra dans le cloître. C'était l'heure où il avait l'habitude d'y faire sa lecture ; mais il ne pouvait fixer son attention. Il alla s'agenouiller sur un banc et regarda les tombes cachées dans l'herbe verte.

« Mère ! mère ! murmura-t-il, ai-je été trop dur pour votre petit garçon faible et craintif ? Je n'ai pu m'en empêcher... Oh ! si vous aviez été ici !... Nous ne faisons plus rien de bien !... Que faut-il que je fasse ? Comment pourrai-je préserver Tom du mal ?... Ils causeront sa ruine !... Faux, poltron, boudeur !... et il est cependant votre fils... Oh ! mère !... Et tout ce que je fais l'éloigne toujours plus de moi... Il brisera de chagrin le cœur de mon père, et vous ne serez pas là pour le consoler !... »

Norman, le cœur gonflé d'une amère douleur, se cou-

vril la figure de ses mains ; mais son chagrin n'était plus ce qu'il avait été. La résignation de son père l'avait calmé, et bientôt il finit par prier ; il se releva plein de courage et d'espérance.

Il voulut essayer de raisonner tranquillement avec Tom lorsque le premier moment d'irritation serait passé ! mais, hélas ! Tom avait appris à voir dans ses reproches des récriminations que son frère n'avait pas le droit de lui faire. Il se détourna d'un air plus bourru et plus maussade que jamais, bien résolu à ne le point écouter. Le petit entêté rechercha toujours plus la société des Anderson, Norman, désespéré, regrettait beaucoup Henry, son fidèle compagnon. Il aurait partagé ses embarras ; il l'aurait aidé, lui aurait été d'un grand secours, avec son caractère généreux, courageux et véridique. En attendant, Richard étudiait et travaillait fort et ferme à la maison. Il mettait à son travail une ardeur et un entrain que l'on ne lui avait jamais vus. Ethel lui avait dit une fois :

« Si tu pouvais être pasteur à Cocksmoor, lorsque tu seras consacré et qu'il y aura une église !

— Oui, *quand* il y aura une église, » répondit-il en souriant d'une pensée aussi présomptueuse.

Et cependant cette idée, vague d'abord, devint peu à peu une sorte d'espérance assez claire et nette devant lui. Il ne serait peut-être pas impossible d'obtenir de M. Ramsden de le prendre comme suffragant, pour s'occuper plus spécialement de Cocksmoor, et cette perspective, toute vague qu'elle fût, donna un stimulant nouveau à ses études : il travaillait avec la ferme volonté de réussir. Le docteur lui offrit de lui faire donner des leçons par M. Harrison ; mais Richard lui dit qu'il pourrait s'en passer, avec le secours que Norman lui donnait. On découvrit alors que, depuis son retour de Londres, Norman l'aidait. La dignité du frère aîné ne s'alarmait pas d'être enseigné par un jeune frère ; tandis que Norman, de son côté, frappé de l'humilité de Richard, n'aurait pas voulu, pour rien au monde, qu'on sût qu'il lui donnait des leçons.

Un soir, en revenant de l'école, Tom tira vivement Marie par le bras et lui dit d'un air alarmé :

« Comment ce livre est-il arrivé ici ?

— Il appartient à M. Harrison.

— Je le sais bien. Mais comment se trouve-t-il ici ?

— Richard l'a emprunté pour y regarder quelque chose, et Ethel l'a descendu. »

Un peu rassuré, Tom prit un livre d'histoires et se tapit au coin de la cheminée ; mais ses angoisses furent grandes pendant la conversation suivante :

« Norman ! s'écria Ethel d'un air ravi, connais-tu ce livre ?

— *Smith!* Oui ; il est dans la bibliothèque du collège.

— On y trouve de tout, je crois. Voici une description des anciennes galères ; je n'avais jamais compris comment on arrangeait les bancs de rameurs ; oh ! voici des maisons grecques ; regarde les gravures.

— Il y en a qui sont les mêmes que les antiques de M. Rivers, » dit Norman debout derrière elle, et, tournant les feuillets pour lui montrer une de ses gravures favorites :

« Qu'ai-je vu ? Serait-ce de l'encre ? s'écria Flora de l'autre côté de la table.

— Oui ; n'as-tu pas entendu quand M. Harrison a raconté à Richard qu'il avait malheureusement laissé son livre un jour dans la salle d'école, et qu'un des garçons avait sûrement renversé son encrier sur cette page, mais qu'ils avaient tous nié, quoiqu'il l'eût demandé à chacun en particulier. Et un beau livre de prix comme celui-ci ! »

Tout en parlant, Ethel avait tourné la page pour faire voir à sa sœur toute l'étendue du malheur ; mais Marie s'écria tout à coup : « Eh ! que c'est drôle ! comment le papier buvard de Henry se trouve-t-il là ? »

Tom se fit aussi petit que possible, serra les dents, se pinça les doigts, désirant de tout son cœur qu'ils tinsent fermée la bouche de Marie, d'autant plus que ces paroles avaient causé une certaine sensation. Richard et Marguerite échangèrent un regard, et leur père, qui lisait, releva vivement la tête et dit :

« Le papier buvard de Henry, comment le sais-tu, Marie ?

— Je le sais, parce que voici une ancre à un coin et le pavillon à un autre. Et voici ses boutons, s'écria Marie, enchantée de ces reliques de son cher Henry. Ne

te rappelles-tu pas, Ethel, que papa avait dit à Henry d'écrire à M. Ernescliffe pour lui demander quels habits il lui faudrait pour l'école de marine, et, pendant qu'il écrivait, il dessinait des boutons de matelot sur son buvard ; mais comment se trouve-t-il dans le livre de M. Harrison ? »

L'honnête Marie ne sauta pas de prime abord à la conclusion naturelle, comme les autres, et elle se doutait peu de ce qu'elle faisait, quand elle s'écria :

« Ah ! je sais, Henry avait donné son buvard à Tom ; c'est comme cela qu'il se sera trouvé au collège.

— Tom, dit tout à coup son père d'un ton irrité, où vas-tu ?

— Me coucher, » murmura le pauvre enfant en se tortillant les mains.

Un silence de mort régna dans l'appartement. Marie regardait alternativement ses frères et sœurs, stupéfaite de l'effet qu'avaient produit ses paroles, effrayée de la voix élevée de son père, et de la figure bouleversée de Tom.

Le silence durait depuis un moment : Flora le rompit la première ; elle venait de s'accrocher à une espérance.

« Ils ont peut-être pris le premier morceau de papier qui leur est tombé sous la main.

— Viens ici, Tom, dit le docteur d'une voix moins élevée, mais tremblante d'inquiétude ; regarde-moi en face ! » Tom baissa la tête ; son père lui posa la main sous le menton et releva cette figure pâle d'effroi.

« N'aie pas peur de nous dire ce qui en est ; si c'est un de tes amis qui l'a fait, nous te garderons le secret ; lève les yeux ; comment ton papier se trouve-t-il là-dedans ? »

Tom comptait se renfermer dans son système de silence boudeur : mais il était fâché contre Marie ; il avait peur de son père désespéré, impatienté d'être tenu le menton en l'air ; il se prit à pleurer avec véhémence.

« Je ne veux pas que tu importunes ta sœur de tes cris, lui dit le docteur ; viens dans mon cabinet avec moi. »

Mais Tom, au comble de l'effroi, ne voulut pas bou-

ger ; il cria et se débattit, pendant que ses frères l'emportaient dans le cabinet d'études, où ils le laissèrent seul avec leur père. Marie, très effrayée de cette scène, dont elle voyait, sans comprendre pourquoi, qu'elle était la cause, s'était jetée en sanglotant sur Marguerite, la suppliant de lui dire ce qui était arrivé, pourquoi papa était fâché contre Tom, et si c'était sa faute à elle.

Marguerite la caressa et la rassura de son mieux, s'efforçant de lui faire comprendre que, si Tom avait eu tort, il valait mieux pour lui qu'on le sût, et que, quant à elle, elle n'avait rien à se reprocher. Elle l'envoya coucher, et Marie avait si peur de revoir Tom qu'elle ne se fit pas prier pour y aller ; elle s'arrêta cependant et pria tout bas Ethel si son cher Tom n'était pas coupable de venir le lui dire.

« Je crains bien qu'il n'y ait pas d'espoir à cet égard, soupira Ethel comme la porte se refermait sur Marie ; le lui a-t-on demandé, l'a-t-il nié ? ajouta-t-elle en regardant Norman. » Il fit un signe d'assentiment.

Le docteur l'appela au même instant. Marguerite appuya avec tristesse la tête sur ses coussins ; Richard demeurait immobile et silencieux au coin du feu ; Flora travaillait avec rapidité, et Ethel, renversée dans son fauteuil, mordait le bout d'un couteau à papier.

Le docteur et Norman rentrèrent ensemble.

« Je l'ai envoyé coucher, dit le docteur ; il faut que je le conduise demain chez Harrison ; c'est une abominable affaire.

— A-t-il avoué ? demanda Marguerite.

— On ne peut pas appeler cela un aveu, je le lui ai arraché mot à mot ; impossible de découvrir s'il me disait oui ou non la vérité jusqu'à ce que j'aie appelé Norman.

— Mais vous a-t-il fait de nouveaux mensonges ?

— Oui, certainement, répondit son père indigné ; il m'a dit que c'était Edouard Anderson qui avait mis le papier buvard dans le livre, que c'était lui qui avait fait le mal ; puis, à force de le questionner, j'ai découvert qu'Anderson a bien mis le papier pour enlever l'encre, mais que c'est lui, Tom, qui a renversé l'encrier ; je n'aurais jamais pu croire une chose pareille.

— Je crains que ces Anderson ne lui aient fait beaucoup de mal, dit Norman.

— Et toi, qu'as-tu fait, je te prie? s'écria le docteur trop péniblement affecté pour être juste; j'aurais cru que toi, étant à la tête du collège, tu aurais pu empêcher cet enfant de faire toutes ces sottises, mais tu ne t'es inquiété que de tes propres affaires et tu l'as laissé se perdre avec ces polissons. »

Norman, profondément blessé de cette accusation injuste, rougit vivement, et sa voix, en répondant à son père, n'était pas sans un léger accent d'irritation.

« J'ai essayé; je n'ai peut-être pas fait tout ce que j'aurais pu; mais... »

— Non, en vérité, je le crois sans peine, interrompit son père : un enfant élevé comme il l'a été, qui n'avait pas le moindre penchant à la ruse... »

Norman, cherchant à dissimuler l'effort qu'il faisait pour se faire, baissa son visage brûlant; mais Richard leva les yeux pendant que les trois sœurs s'écriaient toutes ensemble :

« Oh non! papa! »

Mais elles laissèrent Marguerite achever :

« Notre pauvre Tom n'a pas toujours été parfaitement sincère.

— Et alors pourquoi, sans m'en prévenir, m'a-t-on laissé l'envoyer au collège, de tous les endroits le pire pour développer un penchant à la ruse et au mensonge?

— C'est ma faute, papa, dit Marguerite.

— Et la mienne aussi, se hâta d'ajouter Richard.

— Ethel nous avait dit que nous avions tort; combien je regrette que nous ne l'ayons pas écoutée, reprit la sœur aînée; cela aurait bien mieux valu; mais nous avons peur de vous fâcher.

— On dirait que chacun ici prend à tâche de me cacher ce que l'on devrait me dire, » dit le docteur en parlant cependant d'une voix plus douce; puis, se tournant vers Norman, il reprit avec colère :

« Comment n'avais-tu pas reconnu ce papier?

— Je ne le connaissais pas, répondit le jeune homme avec effort.

— Il n'aurait jamais fallu l'envoyer au collège; cette

disposition est la plus fâcheuse de toutes pour suivre une éducation publique.

— J'ai eu grand tort, dit encore Marguerite fort affligée.

— Je ne te blâme pas, mon enfant, dit son père affectueusement; tu as cru faire pour le mieux; mais... » et il cacha sa figure dans ses mains avec ce gémissement douloureux qui désolait Marguerite plus que tous les reproches n'auraient pu le faire, et qui calma en un instant l'indignation de Norman; il était affligé que son père le crût coupable de négligence; mais il ne voulait pas se justifier dans ce moment-là.

Le docteur pria qu'on lui racontât ce que c'étaient que ces ruses et ces tromperies auxquelles on avait fait allusion, et il se fit expliquer par Norman toute l'affaire du livre taché.

« Ne croyez-vous pas, dit Ethel d'un ton encourageant, qu'il ira mieux à présent? Il était malheureux de sa tromperie, malheureux d'être sous la puissance d'Anderson, qui lui avait aidé à cacher sa faute; mais, maintenant qu'il a tout avoué et que sa conscience est soulagée, il va recommencer tout à nouveau.

— J'aurais plus d'espoir, si j'avais vu chez lui quelque trace de repentance et s'il avait franchement confessé sa faute; mais ce qui m'a le plus indigné, c'est qu'il n'est fâché que parce qu'on l'a découvert et qu'il a peur du châtement.

— Quand il sera remis de son premier effroi, il reviendra peut-être à de meilleurs sentiments, » dit Marguerite, qui croyait deviner ce qui s'était en effet passé.

C'est que la colère du docteur, en découvrant tout à coup la faute qu'il détestait par-dessus toutes les autres, avait été si grande, qu'un esprit craintif et naturellement poltron, comme celui de Tom, en avait été complètement écrasé, et, comme il n'avait montré aucun regret de ce qu'il avait fait, il n'y avait point eu de l'autre côté cette indulgence, ce pardon qui gagne le cœur et la confiance.

Pendant que Richard portait Marguerite dans sa chambre, Norman resta au salon avec son père.

« Papa, dit-il, je suis fâché que vous puissiez croire que j'aie négligé Tom; je crois bien que j'au-

rais pu faire plus encore; mais je vous assure que j'ai essayé.

— Je le sais, mon enfant; je t'ai parlé un peu vivement; je te prie de n'y plus penser; quand un coup pareil vient à vous frapper, on ne sait plus ce qu'on dit...

— Si Henry avait été ici, dit Norman, désireux de détourner la conversation et voulant empêcher son père de continuer à s'excuser, cela n'aurait pas eu lieu; il aurait fait comme le chaînon entre Tom et moi; vous savez que j'ai beaucoup à faire avec les plus jeunes; il ne m'est pas facile de le surveiller de près.

— Oui, oui, je le sais parfaitement; d'ailleurs, il n'y a dans tout ceci que de ma faute; je n'aurais jamais dû l'envoyer au collège sans le connaître mieux. Mais tu vois ce qui m'est arrivé, Norman; je me suis reposé sur *elle*, tellement que j'en suis devenu négligent; pourvu que cela ne cause pas la ruine complète de ce pauvre enfant!

— Peut-être, comme le dit Ethel, que ce sera une crise favorable, répondit Norman avec plus de gaieté. Bonne nuit, papa!

— Un garçon comme celui-là est une bénédiction dont il faut être reconnaissant, murmura le docteur; quel jeune homme de son âge et de son caractère aurait supporté si patiemment mon injustice? Pas moi, bien certainement; ah! je suis un fameux père pour ces pauvres enfants; négligence, insouciance, colère; oh! Maggie!

Marguerite avait si mal à la tête le lendemain, qu'elle ne put descendre. On apprit que Tom avait reçu un châtement corporel, et, de plus, qu'il serait retenu une partie des heures de récréation, pendant presque toute la durée du semestre. « Tant mieux, dit son père, il n'aura pas le temps de faire trop de sottises. »

Mais Marguerite aurait voulu se charger de ce surcroît de travail; elle se croyait seule à blâmer dans cette affaire. Elle n'en parla presque plus à son père, qui ne pouvait prendre son parti de la voir se désoler. Il la caressait, cherchait à la consoler, mais en vain.

« Cher, cher papa, s'écria-t-elle à Richard, qu'il est bon! Mais il n'aura plus confiance en moi, et j'ai causé la perte de mon pauvre petit Tom. »

— J'avoue que je ne comprends pas que tu puisses te mettre dans un état pareil à ce sujet, dit Richard avec calme. D'ailleurs, on ne peut pas s'attendre à ce que l'on ne fasse jamais d'erreurs, ajouta-t-il de son air tranquille.

— Confiance en moi, voilà d'où vient le mal. Je crois vraiment que je m'attendais à ne jamais me tromper et à juger toujours juste.

— Mais c'est que cela t'arrive ordinairement.

— C'est ce que vous m'avez tous répété, et j'ai fini par le croire aussi. Vous m'avez gâtée, Richard. J'avais si bonne opinion de moi-même, que je n'aimais pas qu'on se mêlât de mes affaires. J'ai cru que je pourrais tout diriger seule, et la plupart du temps, lorsque je prétendais que je ne voulais pas ennuyer papa, c'est que je préférais décider moi seule. Oh ! si j'avais pu en être punie d'une autre manière que par mon pauvre Tom !

— Il est sûr que, si c'étaient là tes sentiments, c'est fâcheux ; mais je ne l'aurais pas deviné. Te voilà corrigée, et, comme tu as neuf autres personnes à diriger outre Tom, il n'y a pas grand mal à déplorer. »

Marguerite ne put s'empêcher de rire du tranquille bon sens avec lequel son frère prenait les choses ; elle convint qu'il pourrait bien avoir raison. « C'est une bonne leçon d'humilité, dit-elle ; mais je ne sais comment faire ; papa ne souffre pas volontiers qu'on l'ennuie des petits détails.

— Oui, peut-être, il y a quelque temps ; mais à présent il est fort et bien portant ; c'est différent.

— Il est encore bien pâle et défait, soupira Marguerite ; il est vieilli, et sa vivacité au premier moment peut faire du mal quelquefois, ajouta-t-elle en hésitant.

— Oui, c'est ce que j'ai craint pour Tom, et je me suis trompé, je le crois ; quoiqu'un peu brusque dans la forme, mon père a raison dans le fond, et c'est à lui à diriger sa maison ; mais il est vraiment absurde de nous en tourmenter plus longtemps ; je vais aller chercher Daisy ; n'y pense plus. »

## CHAPITRE XX

La première impression des fautes de Tom s'effaça un peu ; mais les membres responsables de la famille en conservèrent longtemps une sollicitude mêlée d'inquiétude.

Les jeunes filles s'occupaient activement à préparer une fête de Pâques pour l'école de Cocksmoor. M. Wilmot devait faire faire une espèce d'examen aux enfants et leur offrir un goûter. Ethel avait l'intention de leur faire à chacun un cadeau, ce qui était assez difficile à organiser, les fonds de l'école de Cocksmoor n'étant destinés qu'à fournir aux premières nécessités, et, de plus, ils étaient assez bas ; il fallait donc préparer vingt-cinq présents, avec.... rien.

On renversa sur le canapé de Marguerite tous les tiroirs de vieilleries de la maison. Que ne peut-on faire avec de la bonne volonté et des vieilleries ! On recouvrit d'images des boîtes de pains à cacheter et d'enveloppes ; on fabriqua des sacs, des livres d'aiguilles, des pelotes, des balles magnifiques, des cols chauds, et même des tabliers et des chapeaux ronds, des estampes ; le tout pour la plus grande joie de Marie et de Blanche, qui firent une exposition de leurs produits, ce qui donnait, disaient-elles, l'air d'un bazar au salon.

Les cadeaux des garçons furent un peu plus difficiles à trouver ; mais Richard raccommo-dait de vieux jouets, des ardoises cassées ; Norman donna pour trois francs de billes, de couteaux de deux sous, de gobelets ; on eut même quelque espoir qu'il resterait de quoi acheter des passe-lacets pour servir de bout aux pelotes en forme de soufflets, triomphe de Blanche.

Jamais présents ne causèrent tant de joie aux donateurs, surtout lorsque le docteur Hoxton, ayant rencontré un jour les enfants près de la boutique du confiseur, donna à Blanche un grand sac de dragées de différentes couleurs ; l'heureuse enfant le versa en entier aux pieds d'Ethel en lui disant : « Je ne les veux pas ; donne-m'en seulement deux pour Aubrey, parce

qu'il est si petit; tout le reste sera pour les enfants de Cocks Moor. »

Après cet acte de générosité, Marguerite décida que l'on permettrait à Blanche d'acheter des passe-lacets, et qu'elle pourrait donner son cher soufflet à Jeanne Taylor, le seul enfant de Cocks Moor qu'elle connût.

Blanche partit avec Flora pour faire son emplette; mais, en entrant dans le magasin, une petite boîte à écrire s'empara tellement de son cœur qu'elle en oublia le soufflet; elle supplia Flora de l'acheter pour Jeanne Taylor; on la lui soignerait jusqu'à ce qu'elle pût écrire; mais elle fut bien désappointée lorsque sa sœur lui dit qu'il n'y fallait pas songer.

Au même instant, une voiture s'arrêta devant la boutique, et la jolie petite Meta Rivers en descendit.

« Ah! comment êtes-vous? que je suis contente de vous rencontrer; je l'espérais un peu! et la petite Blanche aussi! Voici Mme Larpent; Madame Larpent, voici Mlle Flora May! Comment est Mlle May? »

La jeune fille fit toutes ces exclamations et ces questions du ton le plus ravi, et Flora lui répondit avec non moins d'empressement. « J'espère que vous n'êtes pas pressée, continua Meta; j'aurais besoin de vos conseils, vous qui êtes au fait des écoles; je veux acheter des présents pour nos enfants; je suis sûre que vous pourrez m'aider.

— Les enfants sont-ils petits ou grands? demanda Flora.

— Oh! de toutes les grandeurs et de toutes les espèces; j'ai des livres pour les plus intelligents parmi les grands, des bas et des souliers pour les plus nigauds; mais il y en a que j'aime particulièrement, et je voudrais leur donner de jolies choses. Voici une poupée qui irait très bien pour Annie Langley, n'est-ce pas, madame Larpent? »

La poupée coûtait un franc; des boîtes bleues et vertes, des pelotes charmantes, la petite boîte à écrire, et même une petite arche de Noé, allèrent promptement la rejoindre. Meta ne s'informait jamais des prix, qui certes n'étaient pas extravagants, puisqu'elle eut vingt objets pour vingt-cinq francs.

« Papa m'a donné cinq livres (à peu près 125 francs) pour mes cadeaux; j'aimerais bien que vous vinssiez à

la fête; je vous en prie, tâchez d'y venir; ce sera le mardi après Pâques; vous viendrez, n'est-ce pas?

— Je vous remercie, cela me fera grand plaisir; mais je crains que ce ne soit pas possible.

— Vous ne voulez donc jamais venir me voir?

— Peut-être pendant l'été; cela nous sera plus facile, lorsque Marguerite sera mieux.

— Mais est-il nécessaire que vous restiez toutes avec elle; je prierai mon père d'arranger cela, et vous verrez si je ne réussis pas. Mme Larpent vous dira qu'on finit toujours par faire ce que je veux. Adieu! »

Elle partit, et Flora retourna à ses affaires; mais Blanche avait perdu tout son plaisir. Eblouie par les achats de miss Rivers, elle contemplait avec dédain et d'un œil distrait les passe-lacets, dont on avait trois pour deux sous. « Que j'aurais voulu acheter la jolie boîte à écrire pour Jeanne Taylor! Pourquoi papa ne nous donne-t-il pas d'argent pour acheter de jolis cadeaux? demanda-t-elle, dès qu'elles furent dans la rue.

— Parce qu'il n'est pas aussi riche que le papa de Mlle Rivers. » Flora fut interrompue par les demoiselles Anderson, qui s'avançaient à leur rencontre. « N'est-ce pas la voiture de M. Rivers, d'Abbotstoke-Grange, qui a passé tout à l'heure? demandèrent-elles.

— Oui; nous aimons beaucoup Mlle Rivers, répondit Flora, bien décidée à montrer qu'elle la connaissait.

— Ah! vous êtes en visite! »

Flora pensa qu'il n'était pas nécessaire de leur dire que la seule visite était due à la pluie, et elle continua :

« Elle nous a invitées pour sa fête d'école; mais je ne sais pas si nous pourrions y aller.

— Ah! vraiment! Abbotstoke est un bel endroit, n'est-ce pas?

— Oui, très beau! Adieu! »

Flora éprouva bien quelque scrupule de conscience; mais ils disparurent dans la satisfaction qu'elle éprouva d'avoir remis à sa place Louisa Anderson, qui ne pouvait pas aspirer à la connaissance de Mlle Rivers. Sa petite sœur lui demanda :

« Mais, Flora, as-tu vu la Grange?

— Non; mais papa et Norman me l'ont dit. »

Blanché montra que cette leçon sur les vanités de ce

monde n'était pas perdue, en souhaitant de tout son cœur que son papa fût aussi riche que M. Rivers. Sa sœur lui fit de sages remontrances sur le devoir de se contenter de ce que l'on a; mais ce fut inutile, et, lorsqu'elles rencontrèrent le docteur May, sortant de l'hôpital, Blanche recommença sa plainte. Elle énuméra à son père le catalogue des emplettes de Mlle Rivers, en essayant de lire dans ses yeux, par-dessous ses lunettes, l'impression qu'il en recevait; il comprit parfaitement le but de ce discours.

« J'ai vu de petites filles qui préparaient aussi des cadeaux de Pâques, dit-il.

— Et qu'est-ce que c'était? étaient-ils aussi jolis que ceux de Mlle Rivers, papa?

— Je ne sais pas, mais il m'a paru que c'était des cadeaux de la meilleure espèce; ils étaient le produit d'une bonne pensée et de beaucoup d'adresse, avec un peu de sacrifice personnel.

— Vous avez l'air de vouloir dire *quelque chose*, papa; mais nos cadeaux à nous ne sont que des horreurs de vieilleries.

— Dans ce cas, il faut qu'une fée les ait touchés de sa baguette, Blanche, car il me semble que ces objets, qui étaient sans valeur, sont devenus précieux depuis que l'on en a fait des présents.

— Voulez-vous parler de nos jupons de flanelle, dont Marie a fait des châles?

— Je parlais surtout de la peine que Marie a prise et du temps qu'elle y a consacré.

— Ah! vous aimez nos cadeaux, parce que c'est nous qui les avons faits. j'en n'y avais jamais pensé; est-ce pour cela que vous ne nous avez point donné de votre argent pour en acheter?

— C'est peut-être que j'ai besoin de mon argent pour onze bouches affamées à la maison; et que de plaisir tu aurais perdu! vous n'auriez pas été si affairées, si occupées, si heureuses que vous l'avez été près de Marguerite depuis quelque temps; je suis persuadé que les cadeaux de Mlle Rivers, qui ne lui ont rien coûté, ne lui ont pas donné tant de bonheur qu'à une certaine petite fille, lorsqu'elle s'est ôtée les dragées de la bouche pour les donner. »

Blanche serra étroitement la main de son père. « Je comprends à présent, dit-elle; ces cadeaux, c'est nous qui les faisons, et non pas vous; je les aime mieux aussi.

— Oui, oui, dit le docteur, vous avez donné votre travail et votre charité; plus je vis, ajouta-t-il en s'adressant à Flora, plus je vois que c'est une bénédiction d'être né dans une position où l'on ne peut pas à la fois manger son gâteau et le donner. »

Flora n'était pas à son aise en conversant avec son père; elle ne pouvait pas suivre le vol élevé de ses pensées, et elle ne se souciait pas qu'on s'en aperçût. Elle ne répondit pas directement à sa remarque.

« Vous ne voulez cependant pas dénigrer ce que fait Mlle Rivers?

— Non; en vérité, c'est la meilleure, la plus aimable enfant que j'aie jamais rencontrée; attentive pour Marguerite et bonne pour tout le monde. J'aime d'ailleurs à voir une créature humaine qui ne sait pas encore ce que c'est que le chagrin et les soucis de ce monde. Il est probable qu'elle agirait comme Ethel, si elle en avait l'occasion; elle lui manque, voilà tout. Mais je crois qu'il est d'un grand avantage d'être placé de manière à faire des sacrifices; l'habitude des petites privations qu'une famille nombreuse rend nécessaire est une discipline pour le caractère dont un enfant unique est privé; il en est de même pour la richesse; il me semble que les personnes qui donnent beaucoup, mais qui n'en ressentent aucune privation, sont plus à plaindre qu'à envier. J'ai souvent réfléchi à ces paroles, ajouta-t-il après un moment de silence : « Je n'ai ni argent ni or; mais ce que j'ai, je te le donne; » et en effet c'est ce que nous avons qui fait le *bien*, l'or, si nous en avons; mais surtout les efforts personnels, le travail, l'influence de notre exemple, de nos conseils, de notre peine; et sois sûre que ces *dons-là* dureront plus longtemps que l'argent; l'argent facilement donné est facilement dépensé.

— Voulez-vous dire qu'une personne qui entretient toute une école fait moins de bien que celle qui s'occupe d'un seul enfant?

— Mais oui; si le riche fondateur de l'école ne s'en

inquiète pas, ne la visite que de temps à autre, dans ses moments perdus, et sans s'informer si les écoliers font des progrès, et si le protecteur du seul enfant s'y consacre et fait de son mieux, il travaille au moins à son propre perfectionnement. Je crois, par exemple, qu'Ethel et Richard ne peuvent que gagner beaucoup à s'occuper de Cocks Moor. Venez avec moi voir la vieille Mme Robins; cela l'égayera un peu. »

Flora n'aimait pas le tour qu'avait pris la conversation; elle trouvait que son père allait trop loin. « Cela lui ressemble bien, disait-elle pour se consoler, avec son enthousiasme; il aime tant Ethel, peut-être parce qu'elle lui ressemble beaucoup. » Flora pensait quelquefois que l'on faisait trop grand état des facultés d'Ethel; pour elle, elle la trouvait singulière, gauche et incapable de rien faire par elle-même.

La petite Blanche en rendit compte à sa manière à Marie; c'était délicieux, et maintenant elle ne s'inquiétait pas du tout des beaux présents de Mlle Rivers; parce que papa avait dit que ceux qu'on faisait soi-même valaient mieux que ceux qu'on achetait; c'est une bonne chose de ne pas être trop riche, parce que, quand on l'est, ce qu'on donne ne vous impose aucune privation. Marguerite, qui l'avait entendue, ne put s'empêcher de répéter ce que la petite fille avait dit, lorsqu'elle fut couchée et que M. Wilmot fut arrivé pour arrêter le programme de la fête de Cocks Moor; ce récit amena une discussion sur le mécontentement de Blanche et la rencontre avec Mlle Rivers.

« Oui, dit M. Wilmot, les cordons de la bourse de M. Rivers sont facilement déliés; il a tant d'argent qu'il ne sait qu'en faire. Mon frère se plaint quelquefois qu'il gâte la paroisse; mais il a de si bonnes intentions, il est si excellent, que je répète souvent à mon frère et à sa femme que leurs plaintes prouvent en effet qu'ils sont gâtés.

— Une libéralité pas très judicieuse peut-être? demanda le docteur; le vieux monsieur doit être un peu faible de caractère.

— Oui, un peu; la paroisse est petite; le nombre de ceux que les Rivers peuvent combler de leurs dons n'est pas grand, et ils n'ont aucune habitude des gens de la campagne. Ils pensent qu'avec de l'argent ils finiront

par loger les paysans dans des chaumières pittoresques et champêtres; en général, il faut que tout ce qui offense leurs regards disparaisse.

— Ainsi donc, la charité est chez eux affaire de goût, dit le docteur.

— J'en ferais autant, dit Norman à part à Ethel; à quoi bon s'entourer d'objets dégoûtants?

— Il ne faut pas commencer par montrer de la répugnance, dit Ethel.

— Ah! toi, tu aimes les haillons, n'est-ce pas? mais chut!

— C'est à quoi je m'attendais de la part de M. Rivers; il a tellement cultivé et développé le sentiment du beau chez lui, que c'en est devenu une maladie; mais sa fille ne manque point d'énergie.

— Je le crois aussi; mais elle n'a aucune expérience, et ce n'est pas une chose indifférente avec tant d'argent à répandre autour de soi. Elle paye pour engager les paysans à envoyer leurs enfants à l'école et à tenir leurs maisons propres; mais, par ses dons perpétuels, elle finira par ôter aux gens toute indépendance d'esprit et toute énergie. On y compte; on les considère comme un droit, et une belle fois il y aura réaction; elle verra qu'on la trompe; elle en sera fâchée, et pendant le reste de sa vie elle ne parlera que de l'ingratitude des pauvres.

— Quel dommage que tant de braves gens aient si peu de bon sens! dit le docteur; mais cette petite fille est si séduisante, que j'espère tout d'elle; vous verrez, elle se reformera.

— Elle a gagné le cœur de mon père par sa bonté pour moi, dit Marguerite en souriant; voyez les belles fleurs qu'elle m'envoie; elle m'apparaît comme une enchantresse qui répand le bonheur partout où elle passe.

— Oh! oui, ce sont d'excellentes gens, dit M. Wilmot; on ne peut blâmer chez eux qu'un excès de bonté. Elle acquerra de l'expérience; j'espère seulement qu'on ne la gâtera pas. »

Flora fut un peu vexée de voir confirmer l'opinion que son père lui avait exprimée le matin même; elle ne voyait pas pourquoi l'on ne ferait pas un usage judicieux de l'argent, et elle se dit que, si elle était dame et maîtresse à la Grange, ses aumônes seraient réparties avec

tant de bon sens et de jugement qu'elles feraient l'admiration générale.

Comme elle désirait n'être pas seule de son avis, elle ne put s'empêcher de dire à Ethel en allant se coucher :

« N'aimerais-tu pas que nous eussions un peu de ce superflu des Rivers pour notre pauvre Cocks-moor ?

— Moi ! je voudrais que nous eussions tout au monde pour Cocks-moor ; mes bottines sont percées, ma bonne prétend qu'il m'en faut des neuves ; jamais je ne parviendrai à réunir la première pièce d'or pour notre bâtiment.

— Les pièces d'or ne sont rien pour les Rivers.

— Oui ! et cependant s'ils n'en font pas un bon usage ! il faut que je te raconte que l'autre jour j'étais très découragée ; ces malheureux enfants sont à peu près sauvages ; il leur faudrait chaque jour une école ; Jenny Hall avait presque tout oublié ; il me semblait que le peu que nous faisons ne servait à rien en face de tant de mal ; mais, tout en réfléchissant, mes yeux tombèrent sur des passages que Richard avait choisis pour leur faire apprendre par cœur : « Celui qui est fidèle dans les petites choses sera aussi fidèle dans les grandes. » Et j'ai pensé que nous appréhions justement à Cocks-moor à être fidèles dans les petites choses ; et ce qu'on a dit ce soir m'a montré qu'il était heureux que nous n'eussions pas plus d'argent entre les mains. Je ne ferais rien qui vaille, même avec le peu que nous possédons, si je n'avais Marguerite et Richard près de moi pour me diriger. Lorsque nous aurons recueilli tout l'argent nécessaire, j'aurai peut-être un peu plus de bon sens.

— L'argent ! comme si nous pouvions jamais en avoir.

— Oui, nous en aurons, il le faut, Il ne nous faut pas plus de 1750 francs, à ce que dit Richard ; j'ai déjà économisé 15 francs sur l'argent de la location de la chambre ; j'épargnerai bien quelque chose sur ma pension du mois, malgré ces odieuses bottines ; et j'ai des projets... »

Mais Flora fut obligée de descendre dans la chambre de Marguerite.

La maison du docteur fut dans une grande confusion le lundi de Pâques : Ethel, Marie et Blanche volaient incessamment dans tous les coins de la maison, et, en dépit de leur agitation, qui leur faisait faire et défaire tour à tour les mêmes choses, elles eurent fini leurs préparatifs trop tôt ; à onze heures et demie, Marie se plaignait de n'avoir plus rien à faire, et de ce que l'on ne voulait pas servir le dîner ce jour-là.

On se lamenta beaucoup de laisser Marguerite au logis, mais elle les rassura en leur parlant du bonheur d'avoir son père tout à elle ; il avait prêté son cabriolet à ses enfants, et il s'était engagé à rester auprès de sa fille tout l'après-midi.

La première division partit à pied immédiatement après le dîner ; le conseil d'éducation, comme l'appelait Norman, c'est-à-dire : M. Wilmot, Richard, Ethel et Marie ; Flora, qui faisait aussi partie du conseil, devait suivre avec Aubrey et Blanche, les gâteaux, les présents, etc., en cabriolet conduit par Norman. On avait invité Tom et Hector Ernescliffe, et Marie regretta plus d'une fois son cher Henry.

Les jeunes gens furent au comble du bonheur, en atteignant le sommet de la colline, où ils furent reçus par les cris de joie de leurs élèves, qui les attendaient.

La société se dirigea vers la maison de Mme Green, tandis que Richard et Ethel s'en allaient de différents côtés pour s'assurer que les feux qui devaient faire bouillir le thé contenu dans les bouilloires brûlaient.

Au premier moment, la cuisine était tellement remplie de monde que l'on ne pouvait ni se retourner ni rien distinguer ; mais on parvint à faire asseoir les enfants sur les bancs ; les mères se placèrent derrière, et M. Wilmot procéda à son examen du mieux qu'il put, au milieu de cette foule.

Il y avait certainement du progrès ; on ne comptait guère plus de trois enfants indisciplinés, sauvages et presque imbéciles, tels que le premier jour de l'ouverture de l'école ; les lueurs de l'éducation commençaient à éclairer les autres, et Una Maccarthy put s'avancer et recevoir la récompense promise par M. Wilmot : un livre de prières. Elle était en état de lire et de réciter son ca-

téchisme : son intelligence irlandaise et sa soif d'apprendre lui avaient fait dépasser ses camarades ; Una était la favorite d'Ethel ; elle pouvait maintenant la présenter avec orgueil à la séquelle de Stoneborough, pour ce qui concernait l'homme intérieur ; car, hélas ! pour l'extérieur, ni exhortations ni présents n'avaient réussi à amener le moindre changement ; elle était toujours la petite cendrillon la plus pittoresque du monde ; mais ses boucles de cheveux blond pâle pendaient sur une paire d'yeux si gais et si aimables qu'il était impossible de la gronder.

Ethel se tenait à côté de M. Wilmot ; son cœur battait comme si ses propres succès dans le monde eussent dépendu de la conduite de son troupeau : elle s'efforçait de deviner les réponses qui sortaient si lentement des bouches pâteuses de ses enfants : elle lançait un regard de triomphe à Richard toutes les fois que l'on faisait une bonne réponse, et surtout lorsque Una raconta si joliment avec son accent irlandais l'Histoire sainte jusqu'au déluge ; elle compensait un peu l'horrible bêtise de la plupart des autres enfants, qui jugèrent à propos d'oublier presque tout ce qu'on leur avait enseigné.

On écoutait un garçon qui parvenait à lire des mots de cinq lettres sans épeler, lorsque la porte s'entr'ouvrit, la foule se rangea, et Flora et Blanche entrèrent, tandis que Norman avançait la tête pour voir ce qui se passait.

Quelques paroles que Flora murmura tout bas firent remarquer pour la première fois à Ethel qu'il régnait dans la chambre une chaleur étouffante. Elle avait tout oublié.

« Ne pourrait-on pas ouvrir une fenêtre ? »

Mme Green s'y opposa ; on les avait clouées, à cause du rhumatisme de son mari.

« Où est Aubrey ? demanda Marie.

— Avec Norman. Norman ne veut pas le laisser entrer ; Ethel, il faut sortir ; tu ne sais pas quel air vicié l'on respire ici ; Blanche, va auprès de Norman.

— Flora ! Flora ! je t'en prie, fais attention, dit Ethel désespérée du ton de sa sœur.

— Oui, oui ; il ne fait pas froid du tout ; nous leur distribuerons leurs cadeaux et leur goûter dehors. »

Richard et M. Wilmot étant de l'avis de Flora, tout le monde sortit. Ethel convint, lorsqu'elle fut en plein air, qu'il faisait très chaud dans la chambre.

Il aurait valu la peine d'étudier la physionomie de Norman tandis qu'il tenait Aubrey dans ses bras pour lui faire voir le spectacle. Cet antre étouffé, l'aspect étrange de ces enfants, dont le plus âgé était un échantillon remarquable de guenilles, révoltèrent complètement son goût délicat et ses idées d'élégance. Eh! quoi! c'était là cet objet de délices pour Ethel; c'était à cela qu'elle faisait tant de sacrifices! c'était là le résultat de son travail, de ses peines et de beaucoup de temps! il n'aurait pas voulu lui faire de la peine, mais c'était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Heureusement pour Ethel, elle était trop occupée pour s'inquiéter de lui et de ses dégoûts. C'était une jolie journée de printemps, et les arrangements furent bientôt complétés sur la prairie qui s'étendait devant la maison.

Flora et Ethel appelaient les élèves, et Marie et Blanche distribuaient les cadeaux; les grimaces, les sourires, les révérences avec lesquels les heureux enfants les recevaient, n'auraient pas été plus joyeux si on leur avait donné les présents de Mlle Rivers. Après les cadeaux, ce fut le tour du thé et des brioches; nouvelle joie pour les hôtes et les convives, excepté lorsque la dignité de Marie fut cruellement offensée par Norman, qui d'un air d'autorité lui enleva la bouilloire des mains, l'assurant qu'elle brûlerait soit elle-même, soit quelqu'un d'autre; il la réduisit au simple rang de distributrice de brioches avec Blanche et Aubrey, tandis que, solennel et résigné, il remplissait les tasses qu'on lui tendait timidement. Marie se rejeta sur la grand'mère Hall. La vieille femme était plongée dans une telle extase d'admiration devant Blanche et Aubrey, que le petit garçon, craignant qu'elle ne voulût l'embrasser, lui rendit ses compliments, en lui disant qu'elle était horriblement laide, ce qui la fit rire aux éclats et redoubla ses exclamations.

Enfin, on choisit les trois enfants les plus développés; on décida qu'on leur donnerait aussi bonne façon que possible, et que M. Wilmot les recommanderait au co-

mité de l'école du dimanche de Stoneborough; le choix fait, l'assemblée se dispersa.

« Eh bien ! dit M. Wilmot à Richard et à Ethel, voici un bon commencement; il y a chez ces enfants un progrès dans le ton et les manières, bien préférable à tous ceux qu'ils auraient pu faire dans la science. »

Les yeux d'Ethel brillaient de joie, et elle courut le dire à Flora; Richard rougit et sourit tranquillement, puis il alla mettre en ordre les objets qui avaient servi à la fête.

« Veux-tu conduire le cabriolet, Richard ? demanda Norman.

— Est-ce que tu ne t'en soucies pas ? répondit son frère, qui préférerait marcher.

— Non, j'ai mal à la tête, et cela me fera du bien de marcher, dit Norman en ôtant son chapeau et passant la main dans ses cheveux; c'est la chaleur suffocante de votre bouge qui me l'a procuré; j'y ai mal depuis le moment où j'y ai jeté les yeux. Comment peux-tu permettre à Ethel de rester dans un trou pareil ? Il y a de quoi mourir.

— C'est une exception aujourd'hui, répondit le frère aîné avec calme; le temps est chaud, et il y avait plus de monde qu'à l'ordinaire.

— J'en parlerai à mon père, répondit Norman avec ce ton de légère supériorité qu'il prenait quelquefois avec son frère. Il n'est pas convenable qu'Ethel sacrifie santé, temps, tout enfin à une pareille collection d'individus. On dirait qu'on les a ramassés dans un égout; sales, malpropres, dégoûtants, et l'été qui arrive, et pas moyen d'avoir une fenêtre ouverte dans cet horrible endroit; c'est abominable ! »

Richard se baissa pour soulever un panier pesamment chargé. « Il faut apprendre à supporter ces inconvénients si tu veux être ecclésiastique, Norman.

— Ce que je dois être n'empêche pas que mes sœurs ne doivent pas venir dans un endroit comme celui-ci; je ne comprends pas que tu l'aies souffert. »

Richard s'éloigna avec son panier sans répondre.

Norman, au fond du cœur, n'était pas très content de lui-même; mais il croyait de son devoir de faire connaître à son père l'endroit où Ethel se rendait chaque semaine.

Ethel, Aubrey et Marie revinrent en cabriolet ; ils s'élançèrent tous ensemble dans le salon, débitant leurs nouvelles tous à la fois, ne s'apercevant pas, dans l'empressement du premier moment, que Marguerite avait aussi un événement à leur communiquer. M. Rivers était venu la voir pour les inviter à la fête d'école de sa fille ; il avait été décidé que Flora et Ethel passeraient la journée à la Grange ; leur père viendrait pour le dîner et les ramènerait dans la soirée.

« Oh ! papa, papa, merci, merci, s'écria Ethel au comble de la joie ; que vous êtes bon ! j'avais tellement envie de voir la Grange ! oh ! que je suis contente que vous y veniez aussi !

— Et pourquoi ? que comptes-tu faire de moi ? répondit le docteur un peu ému à l'idée de retourner dans le monde.

— Je ne me soucierais pas d'y aller sans vous ; cela ne m'amuserait pas ; que je voudrais que Flora revînt ! qu'elle sera contente ! mais, papa, cela ne me fera aucun plaisir si cela vous afflige d'y aller.

— Cela me fera plaisir quand j'y serai, mon enfant, lui dit son père en passant tendrement son bras autour d'elle.

— Mais ne pouvez-vous pas vous en réjouir d'avance ?

— Non, pas maintenant, Ethel, répondit-il avec son sourire à la fois triste et doux ; ce qui me fait plaisir à présent, c'est que ma chère enfant ne puisse pas s'amuser sans moi ; nous ferons de notre mieux. Eh bien ! ton petit troupeau s'est bien comporté ? qui a eu le grand prix ? »

Ethel raconta l'histoire de l'examen avec son animation accoutumée, et elle avait presque oublié l'invitation lorsque l'on entendit la porte d'entrée s'ouvrir. Elle courut annoncer la grande nouvelle à Flora, qui la reçut avec plus de calme que sa sœur. « Ce sera charmant, dit-elle ; papa a été bien bon d'y consentir. Richard et Norman tiendront compagnie à Marguerite. »

Ethel se mit à écrire la liste des prix sur le journal qu'elle tenait de son école, pendant que Flora examinait leurs robes pour s'assurer que les garnitures de crêpe étaient assez fraîches.

Norman fut tellement occupé dans la soirée à ra-

conter à ses sœurs les merveilles de la Grange, qu'il n'eut pas le temps de mettre sur le tapis le sujet de Cocksmoor. Il ne voulait pas blesser inutilement Ethel en lui montrant tout son dégoût; il savait qu'elle trouverait fort mauvais qu'il en parlât à son père; mais il s'imaginait que c'était pour son bien, et il s'empessa de profiter de la première occasion pour faire au docteur et à Marguerite une description vraiment effrayante du trou noir d'Ethel, comme il l'appelait. Marguerite en fut très alarmée; mais le docteur sourit :

« Oui, oui, je sais quelle grimace tu fais, Norman, lorsque par hasard tu mets le nez dans une chaumière.

— Tout ce que je sais, reprit Norman assez humilié, c'est que j'en ai eu mal à la tête tout le reste du jour.

— C'est très probable; mais Ethel n'a pas la tête aussi délicate que toi, et il y avait aujourd'hui deux fois plus de monde que l'endroit n'en peut contenir.

— Un trou étouffé, rempli de fumée de tourbe et dont on ne peut pas ouvrir les fenêtres!

— La fumée de tourbe est si saine! répondit le mordant docteur avec un sourire.

— Vous ne savez pas ce que c'est, papa, ou vous ne laisseriez pas Ethel y passer sa vie; c'est un poison tout simplement.

— J'aurai soin de ce qui regarde Ethel, » dit le docteur en sortant de la chambre, laissant Norman singulièrement vexé de la légèreté avec laquelle on le traitait; il recommença de plus belle à peindre à sa sœur les horreurs de Cocksmoor avec les couleurs les plus noires.

« Mais, Norman, si c'était aussi horrible que tu le dis, Richard n'aurait pas permis qu'elle y allât.

— Richard est aveuglé, et, s'il lui convient de s'occuper d'un ramas de moutards dégoûtants, je ne vois pas pourquoi il conduirait Ethel avec lui.

— Mon cher Norman, tu sais parfaitement que c'est l'œuvre d'Ethel.

— Oui, je sais qu'elle en est à moitié folle, et qu'elle a renoncé à son grec pour s'en occuper; c'est réellement insupportable, dit Norman indigné.

— Mais il me semble qu'il est plus utile qu'elle fasse

ce qu'elle peut pour le bien de ces pauvres enfants que d'apprendre le grec.

— Je n'en sais rien ; que ceux qui ne sont pas propres à autre chose s'amuse, si cela leur convient, à enseigner l'A B C à des enfants déguenillés, à la bonne heure ; mais il y a des bornes à tout. Marguerite et les esprits d'un ordre supérieur doivent aspirer à plus haut que cela et ne pas gaspiller leurs facultés de cette manière.

— Je ne vois pas en quoi cela les gaspille, dit Marguerite, à qui le ton de Norman ne plaisait qu'à moitié, quoiqu'elle ne sût trop que lui répondre.

— Oh ! je sais tout ce que tu me diras sur les pauvres ; je te l'accorde ; mais je soutiens que des talents et des facultés aussi remarquables n'ont pas été donnés pour être jetés par les fenêtres ; le plus simple bon sens indique qu'il y a des gens désignés d'avance pour faire cet ouvrage sale.

— Je crois te comprendre, Norman ; mais je n'aime pas cette épithète ; je crois, dit Marguerite, que tu crains ces choses-là plus que...

Mais point du tout ; tout le monde déteste la saleté et le désordre ; mon père s'est accoutumé à en voir si souvent par le fait de sa profession, que cela ne le choque plus, et il s'imagine qu'il en est de même pour tout le monde ; tu crois donc que j'ai dit tout cela à propos de rien ?

— Non, en vérité, ni papa non plus, j'en suis sûre ; il veillera à ce qu'Ethel ne fasse rien qui ne soit convenable. Mais je crois qu'il trouve que tu es devenu un peu délicat depuis l'hiver passé. »

Norman rougit. Il se rappela le chagrin qu'il avait éprouvé de n'être d'aucune utilité à son père, et sa résolution de vaincre cette faiblesse de nerfs, dont il était honteux ; mais il ne voulait pas convenir que cela eût le moindre rapport avec son goût pour tout ce qui était beau, bon et joli ; mais, au fond du cœur, le souvenir des paroles de Richard lui revenait : que celui qui se dégoûte si facilement n'est pas propre à devenir pasteur. Norman se dit que tout cela était bel et bon pour ceux qui ne peuvent aspirer à autre chose qu'à visiter de misérables chaumières ; mais que les gens

distingués peuvent se rendre plus utiles en devenant professeurs à l'Université, en développant l'esprit de la jeunesse et en faisant faire de nouveaux progrès à la science.

La supériorité de Norman sur ses camarades se montra d'une manière encore plus remarquable après Pâques; Cheviot et Forder, les deux écoliers les plus âgés, qu'il avait laissés loin derrière lui, quittèrent l'école en déclarant franchement qu'ils ne se souciaient pas d'y rester, puisqu'ils avaient si peu de chance de gagner le prix Randall. Norman n'avait donc plus qu'à poursuivre sa route. Harvey Anderson était le seul compétiteur un peu sérieux.

Meta Rivers prétendait souvent que le beau temps venait à son commandement; et, en effet, les brillants rayons du soleil ruisselaient en flots dorés sur les gazons d'Abbotstoke et pénétraient même le feuillage touffu du gros hêtre.

La voiture de la Grange était venue prendre les demoiselles May à deux heures, Flora, extrêmement désireuse qu'Ethel se conduisit convenablement, et Ethel, pleine de curiosité et d'impatience d'arriver; son seul chagrin, c'était que son père ne fit quelque chose qui lui déplût. Ethel n'était point timide; elle ne se doutait pas de ce que ses manières avaient de brusque et de singulier, ni à quel point sa vue courte la rendait gauche. Meta vint à leur rencontre, les bras ouverts et la figure brillante de joie.

« Je vous avais bien dit qu'on fait toujours ce que je veux! » s'écria-t-elle.

Et, après les avoir accueillies avec la plus aimable cordialité, elle regarda timidement celle des demoiselles May qui était si savante. Elle ne ressemblait point à l'idéal qu'elle s'en était fait, ni à aucune des sœurs qu'elle connaissait : brune, sans fraîcheur, un long nez et fronçant légèrement les sourcils en cherchant à voir aussi loin que possible; décidément, il était plus agréable de regarder Flora.

Ethel laissa le soin de la conversation à Flora : elle avait assez de sujets d'étude et d'intérêt autour d'elle : et, même lorsque Mme Larpent voulut essayer de la faire causer, elle ne répondit que par monosyl-

labes, occupée qu'elle était à regarder un tableau dont elle essayait de deviner le sujet. Cependant, lorsque l'on se mit en route pour se rendre à l'église, Ethel parla, admira, et fit des questions avec tant d'intelligence et de vivacité, qu'elle intéressa vivement l'institutrice. Mme Larpent lui demanda des nouvelles de Norman; il n'en fallut pas davantage pour faire raconter à Ethel un volume sur les succès de son frère : tellement que Flora, qui marchait en avant avec Meta, se tourna pour lui dire : « En vérité, Ethel, tu importunes Mme Larpent. »

Après le service à l'église eut lieu la fête à l'école : c'était un bâtiment vaste et bien organisé; mais Meta déclara qu'elle n'aurait aucun repos jusqu'à ce que son père en eût fait construire un plus beau. Le pasteur (frère de M. Wilmot) et sa femme s'y trouvaient déjà avec une réunion de garçons et de filles propres et bien vêtus. Ethel fut parfaitement heureuse de servir les enfants pendant leur goûter, et Meta ne le fut pas moins qu'elle; Flora était trop préoccupée de l'opinion que les Rivers se formeraient d'elle et de sa sœur pour jouir complètement de la fête.

Ethel aperçut un petit garçon prêt à pleurer en face d'une grande tranche de bœuf; elle s'informa de la raison de son chagrin et découvrit que lui et plusieurs de ses petits camarades n'aimaient pas la viande. Avec sa brusquerie ordinaire, elle courut lui chercher du gâteau auprès d'un monsieur qu'elle prit pour M. Charles Wilmot; elle avait commencé son explication, tout en jetant devant lui l'assiette qu'elle tenait à la main lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avait à faire à un étranger. Elle rougit, se tut, et écouta de l'air le plus gauche les paroles obligeantes de l'étranger, qui n'était autre que M. Rivers.

« Meta, dit M. Rivers à sa fille, qui sortit de l'école avec lui, car, toute grande et bien aérée qu'elle fût, le diner et le nombre des assistants la lui faisaient envisager à peu près du même œil que Norman envisageait Cocks Moor, n'est-ce pas là une des demoiselles May?

— Oui, papa, la troisième, Ethel; la savante.

— Je pensais bien que ce devait être l'une d'elles; mais quelle différence entre elle et ses sœurs! »

M. Rivers était un fervent admirateur de la beauté ; et Meta, élevée dans les mêmes principes, avait été quelque peu désappointée, mais elle se consola en admirant Flora. Ethel, qui ne songeait à rien de pareil, jouissait complètement de la fête ; après le repas vint la distribution de cadeaux. Rien de plus joli que la joie de Meta et des enfants : Ethel pensait qu'elle était une fidèle image de la fée Bienfaisante, M. et Mme Wilmot adressèrent encore quelques paroles d'encouragement et de bons conseils à l'école, et à cinq heures tout était fini.

« Quel dommage ! dit Meta, Pâques ne reviendra pas avant un an, et c'est si amusant ! Comme Annie souriait et soignait sa poupée ! que j'aimerais la voir quand elle la montrera à sa mère ! Quel bonheur que papa m'ait amenée à la campagne ; je ne crois pas qu'il y ait de plus joli spectacle que de voir de petits enfants heureux. »

Ethel ne comprenait pas comment les Wilmot avaient le courage de regretter la libéralité de cette aimable jeune fille, qu'elle commençait à admirer avec un enthousiasme égal à celui de Norman.

On eut le temps avant le dîner de faire une promenade dans le parc. Meta faisait les honneurs à Flora et Mme Larpent à Ethel ; les deux sœurs furent enchantées de tout ce qu'elles virent, et Ethel fit une ample moisson de souvenirs à raconter à Marguerite ; mais elle n'était pas complètement heureuse ; la pensée de son père la préoccupait ; il lui avait paru si abattu pendant le déjeuner ; il avait une journée fatigante devant lui, et elle s'affligeait de l'effort qu'il ferait pour venir les rejoindre le soir. Elle ne songeait qu'à lui, lorsqu'on la conduisit avec sa sœur dans la chambre où elles devaient faire leur toilette pour le dîner ; et, quand Flora lui exprima tout le plaisir que lui causait cette journée, Ethel lui répondit en espérant qu'elle ne serait pas trop désagréable à son père.

« En vérité, Ethel, il n'y a pas là de quoi te tourmenter, alors même qu'il lui en coûterait un peu ; cela lui fera du bien, une fois qu'il sera ici.

— Je l'espère ; il sera très content que tu aies une amie comme Mlle Rivers ; qu'elle est jolie !

— Il est temps de t'habiller, Ethel ; je t'en prie, donne-toi bonne façon ; n'arrange pas tes cheveux de cette horrible manière. »

Ethel soupira et raconta à sa sœur qu'elle avait vu plusieurs choses à l'école dont elle comptait faire son profit pour Cocksmeer.

Les belles tresses soyeuses de Flora étaient arrangées en perfection, que la pauvre Ethel s'efforçait encore de lisser ses cheveux rebelles ; elle fut très reconnaissante lorsque sa sœur s'en empara et chercha à tirer le meilleur parti possible d'une nature si ingrate. Flora tira, pinça, se donna mille peines pour que la robe d'Ethel fût à peu près mise comme la sienne ; mais ce grand corps anguleux et osseux résistait à tous ses efforts pour lui donner de la grâce.

« Cela ne fait rien, Flora ; cela va à merveille ; là, laisse-moi, je t'en prie : tu es pire que ma bonne.

— Voilà tous les remerciements que je reçois pour ma peine !

— Je te remercie de tout mon cœur ; tu es la plus habile personne que je connaisse. Je regrette que Marguerite n'ait pas vu ce charmant mimosa.

— A présent, Ethel, fais un peu attention ; ne lance pas la tête en avant, ne cligne pas des yeux lorsque tu entres dans une chambre, ne fronce pas le sourcil quand tu veux regarder quelque chose.

— Je ferai ce que je pourrai, » répondit Ethel avec douceur, quoique assez vexée de toutes les recommandations de Flora, qui ne s'arrêta qu'à l'approche de Meta qui était venue les chercher.

Meta ne voulut pas leur montrer sa chambre, pensant que le contraste avec la leur pourrait leur faire de la peine. Ethel oublia les leçons de sa sœur en retrouvant son père au salon ; elle le regarda attentivement ; il paraissait content ; il accueillit Meta avec gaieté lorsqu'elle entra, et reprit une conversation fort animée avec M. Rivers. Ethel se tint aussi près de lui que possible, comme pour se placer sous sa protection, et jouit en plein de son bonheur, en voyant l'air satisfait de son père. Les deux messieurs, ayant terminé leur discussion, se tournèrent vers les jeunes demoiselles ; M. Rivers s'adressa à Flora, et, après quelques mots à

Meta, le docteur s'empara d'Ethel pour lui faire admirer ses tableaux favoris ; il lui fit mettre ses lunettes pour qu'elle en jouît mieux et lui en démontra les principales beautés. Ethel ne parlait pas beaucoup, mais le peu qu'elle disait n'avait rien d'ordinaire. Meta en fut frappée, ainsi que de l'entente et de la sympathie qui unissaient le père et la fille.

Le dîner se passa fort bien. La conversation amusa les jeunes filles, quoiqu'elles n'y prissent pas une part très active, excepté lorsque le docteur se tournait vers Ethel pour lui demander un nom ou une date. Mais elles se dédommagèrent de leur silence en se livrant à une causerie des plus animées au salon, après le dîner. Flora et Meta d'un côté, se donnant déjà leurs noms de baptême, Mme Larpent et Ethel de l'autre. Flora craignait seulement qu'Ethel ne parlât trop et ne révélât trop franchement combien leur genre de vie différait de celui des Rivers. Lorsque les messieurs rentrèrent au salon, le docteur pria M. Rivers de montrer une de ses gravures à Ethel, et elle fit preuve de tant de jugement en la discutant avec son père, et l'admira avec tant d'enthousiasme, que M. Rivers en oublia sa laideur pour un moment. On fit un peu de musique. Flora jouait agréablement du piano, et Meta comme une jeune fille qui a eu de bons maîtres. Ethel était plongée dans un livre de gravures ; mais enfin on annonça la voiture, et ainsi se termina la journée dans le royaume des fées de Norman. En retournant à la maison, Ethel, appuyée contre son père, lui parlait des madones de Raphaël, tout en contemplant la splendeur du ciel étoilé.

Flora ne se joignait pas à la conversation. Absorbée par ses propres pensées, elle se voyait en bon chemin de devenir très intime avec Meta Rivers, et elle formait cent projets pour ne pas laisser tomber une si bonne connaissance ; elle espérait aussi que ce serait un moyen pour elle de participer à mille plaisirs auxquels elle ne pouvait prétendre dans son genre de vie actuel : bals, soirées, Londres même, et par-dessus tout elle jouissait de se voir admirée. Si M. Rivers, d'un goût si difficile, l'avait trouvée jolie et agréable, que ne serait-ce pas des autres ! elle

craignait seulement que la gaucherie d'Ethel n'eût fait une fâcheuse impression. Mais au moins sa gaucherie n'a rien de vulgaire, se dit-elle pour se consoler.

---

## CHAPITRE XXI

Le docteur avait promis à Marguerite qu'il verrait par lui-même si le trou de Cocks Moor était réellement aussi noir que l'avait dépeint Norman, et, en effet, il y passa le mardi suivant en revenant à la maison. Richard, occupé à raccommoder les fenêtres pour que l'on pût les ouvrir facilement, fut bien étonné de le voir arriver.

Le docteur entra, rencontra le regard enchanté de sa fille, parla avec une bonté pleine de cordialité à Mme Green, une de ses connaissances de l'hôpital, comme l'étaient au reste la plupart des gens des environs. Elle sourit et lui fit la révérence lorsqu'il lui demanda si elle n'était pas bien étonnée qu'on fit de pareilles choses chez elle. Il regarda les enfants, caressa de la main ceux qui étaient le plus dignes, au point de vue physique, de recevoir cet honneur, demanda qui était le meilleur écolier et offrit un sou de récompense à ceux qui épelleraient le mieux : *bouilloire de cuivre*. Trois joyeux mortels s'en étant acquittés à la satisfaction générale, il se rendit très populaire parmi eux par ses dons généreux ; puis il offrit à Ethel une place dans son cabriolet, entre lui et Adams, qui le conduisait, maintenant que Richard allait repartir pour Oxford.

On pouvait à la rigueur se passer de Richard. Le bras du docteur allait aussi bien que possible ; il ne le portait plus en écharpe ; il se servait de sa main, mais son bras était encore faible et raide dans ses mouvements ; il ne pouvait pas l'étendre facilement, ni rien faire qui exigeât de la force ; il se fatiguait assez vite en écrivant, et ses filles craignaient qu'il n'en souffrit plus qu'il n'en convenait lorsqu'elles le lui

voyaient reposer dans son gilet. Il avait renoncé à conduire ses chevaux, quand même il l'aurait pu; il avait renoncé aussi à découper, préférant ne plus occuper son ancienne place au bout de la table.

Richard avait pris ses mesures pour que l'on transportât facilement Marguerite au salon. Il n'y avait plus en effet de nécessité pour qu'il restât; mais sa famille lui témoignait tant de chagrin de le voir partir, il leur manquerait tant, que le brave garçon, ému et enchanté de ces regrets, s'éloigna plein de courage et d'entrain pour ses études. Ethel n'était pas sans de sérieuses inquiétudes sur ses courses à Cocksmoor, maintenant qu'elle ne l'aurait plus pour escorte; mais elle se consolait en pensant qu'elle avait son père pour elle, et elle comptait lui demander l'autorisation d'y aller seule avec Marie.

Elle n'avait jamais su l'opposition que Norman avait faite à sa chère école; mais tout danger était passé de ce côté-là. Le docteur avait dit à Marguerite que l'endroit était propre et salubre, peut-être un peu plus enfumé qu'il ne l'aurait désiré, mais qu'il n'y avait rien là qui pût lui faire le moindre mal, surtout avec les deux courses pour aller et revenir. Il recommanda à Ethel d'ouvrir la fenêtre, maintenant qu'elle le pouvait, et conseilla à Norman d'aller passer une heure à l'école, pour apprendre par expérience combien l'odeur de la tourbe est agréable, conseil qui déplut fort à Norman. La véritable pierre de touche d'un caractère, c'est lorsqu'on le raille sur ses faiblesses. De la part de toute autre personne que son père, Norman n'aurait pas supporté facilement cette plaisanterie.

Richard passa ses examens avec un succès complet, et son père lui écrivit lui-même pour l'en féliciter. Tout allait bien maintenant chez le docteur, excepté le petit Tom, qui justifiait malheureusement les craintes de Richard sur le danger de l'exposer au courroux de son père. Dès que le docteur lui adressait subitement une question, Tom hésitait et se troublait, et, comme rien ne déplaisait plus au docteur que ces signes de poltronnerie et ce manque de droiture et de franchise, il se fâchait, parlait toujours plus fort et effrayait toujours plus Tom, qui prenait

un air boudeur et caché extrêmement désagréable. Il en était de même à l'école; il se tenait à part de Norman, frayait habituellement avec le parti de l'opposition, qui le sauvait des châtimens que Tom méritait, à moins qu'il ne lui plût de les lui infliger lui-même.

La position de Norman, à la tête de l'école, était devenue plus difficile encore depuis le départ de son ami Cheviot, qui l'avait toujours secondé et soutenu de tout son pouvoir. Harvey Anderson ne transgressait pas ouvertement les règles du collège; il avait une réputation à conserver; mais on savait qu'il trouvait May absurde, ridicule aussi bien que désagréable, de ne pas fermer les yeux sur des abus qu'un long usage semblait autoriser. Lorsque son frère cadet Edouard, Axworthy et d'autres encore faisaient quelque sottise, ils savaient bien que le second garçon de l'école les soutiendrait s'il l'osait.

L'été et la saison du jeu de balles (cricket) décidèrent la querelle de la maison Ballatchet. Les écoliers jouaient à la balle tout près de chez lui, et depuis deux ou trois ans on avait eu l'habitude d'envoyer les plus jeunes chercher des gâteaux et de la bière chez le vieux homme de la barrière. Norman savait que cette pratique avait entraîné les jeunes gens à des choses très fâcheuses l'année précédente, et il était décidé, dût-il perdre sa popularité, à remplir son devoir et à arrêter le mal dès qu'il pourrait.

Il était amateur passionné du jeu de cricket, et, quoiqu'il n'éprouvât pas au premier abord le même entraînement à jouer que l'année précédente, il retrouva son adresse et son activité une fois le jeu commencé. Mais son regard parcourait sans cesse tous les recoins de la prairie, et surtout le pont, et ses camarades le connaissaient assez pour ne rien faire contre les règles tant qu'ils étaient sous ce regard. Cependant il lui était presque impossible de faire toujours le guet, et il eut bientôt raison de croire que l'on trompait sa vigilance.

Enfin, il parvint à mettre la main sur un coupable; la victime était Georges Larkins, le fils d'un pasteur du voisinage, un joyeux et gai compagnon, toujours disposé à rire, et qui faisait des sottises pour le plaisir de se divertir plutôt que par méchanceté.

Son air consterné, en se voyant pris, fit place à une vraie grimace de caricature; mais ce n'était qu'un masque qu'il crut devoir adopter pour cacher la vexation qu'il éprouvait.

« Vous en êtes donc aussi, Larkins ? »

— J'ai perdu mon pari, s'écria Larkins; j'avais parié une demi-couronne avec Hill que vous ne me verriez pas pendant que vous étiez plongé dans votre composition.

— Eh bien, je vous ai vu; et à présent?

— Allons donc, vous n'allez pas battre un malheureux à qui vous avez fait perdre une demi-couronne! On dit qu'un malheur n'arrive jamais seul; mon argent, ma réputation, tout est parti, sans compter la bière de Ballatchet! »

Larkins faisait des grimaces si ridicules, que Norman put à peine s'empêcher de rire, quoiqu'il désirât traiter la chose sérieusement.

« Je vous ai averti, Larkins, que je ne le souffrirais pas; c'est malheureux ! »

— Il faut donc que vous fassiez un exemple en ma personne, dit Larkins en affectant un air résigné. Vous feriez mieux, il me semble, de réunir toute l'école; cela ferait plus d'effet; et cela vous enchantera! Savez-vous, *Juin*, ajouta-t-il d'un air de confiance ridicule, si vous ne me battez pas trop fort, j'aurai soin que cela fasse bien du bruit.

— Venez avec moi, dit Norman; je vous promets que vous ferez un magnifique exemple. Combien avez-vous payé ces objets ?

— Quinze sous et demi; c'est indignement cher, n'est-ce pas? Mais le vieux scélérat fait payer double, à cause des risques à courir! Savez-vous que vous faites sa fortune? vous êtes cause qu'il a élevé ses prix quatre fois ce qu'ils étaient.

— Je me charge d'arranger cela.

— Où me conduisez-vous? chez lui ?

— Je veux vous passer votre fantaisie et faire un bel exemple.

— Un gibet, un gibet, cria Larkins; on va me pendre à l'endroit même où le crime a été commis; un avertissement pour les passants; permettez-moi de

faire chercher à la maison la chaîne de notre vieux chien ; je crains que, si vous me pendez avec toutes les chaînes de montre du collège, elles ne remplissent pas le but que se propose la justice. »

Tout en plaisantant, ils étaient arrivés près du pont.

« Entrez, » dit Norman à son compagnon.

Comme il traversait pour la première fois de sa vie le seuil de l'échoppe, un petit homme sec et ridé se leva fort étonné.

« M. May ; que puis-je faire pour votre service, monsieur ? »

— Vous savez, monsieur Ballatchet, qu'il est contraire aux règles du collège qu'il se fasse aucun trafic entre vous et les élèves sans une permission spéciale.

— Oui, monsieur ; mais ce n'est presque rien, monsieur ! seulement quand ces jeunes messieurs viennent ici, monsieur, je suis un vieux homme, et je n'aime pas à refuser quelque chose à ces jeunes messieurs, monsieur, balbutiait le vieux marchand fort effrayé.

— C'est assez probable ; mais je suis venu vous donner un avertissement une fois pour toutes. Je ne permettrai pas aux élèves d'introduire des liqueurs en contrebande au collège.

— Des liqueurs, monsieur, je n'y ai jamais pensé ! ce n'est absolument que de la bière de gingembre ; une boisson si rafraîchissante, monsieur ; c'est ma femme qui la fait ; elle tient la recette de sa grand'mère. Ne voulez-vous pas en goûter, monsieur ? »

Et tout aussitôt il fit sauter un bouchon au plafond et en versa un verre qu'il offrit au jeune homme.

Cette bière-là était véritable, cela va sans dire, mais Norman était son maître.

« Donnez-moi votre bouteille, Larkins. »

Le bouchon ne sauta pas. Larkins, enchanté que Ballatchet fût découvert, regardait en face le vieux homme d'un air malicieux en appuyant ses mains sur ses genoux.

« Hé ! hé ! elle est un peu passée ! qu'est-ce qui peut lui être arrivé ? Je serais trop heureux de la changer, monsieur. Eh ! femme ! pourquoi le bouchon de la bouteille de M. Larkins n'a-t-il pas sauté ? »

— En effet, c'est une singulière bière, monsieur Ballat-

chet, reprit Norman; et je ne permettrai pas qu'on en rapporte au collège.

— C'est très bien, monsieur! comme vous voudrez, monsieur! vous êtes le premier qui l'avez trouvée mauvaise, monsieur.

— Et je vous avertis en même temps que, si vous avez quelque autre rapport avec ces messieurs, j'en parlerai aux magistrats, ajouta Norman.

— Ah! monsieur! vous ne voudriez pas faire de tort à un pauvre homme! On dit que vous êtes si bon.

— Vous êtes prévenu; la première fois que je retrouverai de vos bouteilles dans le jardin du collège, gare à votre patente. Voici vos marchandises; rendez à M. Larkins ses quinze sous; n'êtes-vous pas honteux de demander un pareil prix? »

Norman sortit de la boutique; Larkins s'écria d'un air triomphant :

« Ah! ah! voici Harrison! »

En effet, le professeur passait à cheval; les jeunes gens le saluèrent.

« Comme il nous a regardés! c'est excellent, *Juin*; on va croire que vous fréquentez le vieux Ballatchet. »

Et il se mit à rire à gorge déployée.

« Eh bien! la justice est-elle satisfaite? »

— Ce serait peine perdue de vous fustiger, dit Norman en riant et en prenant le jeune garçon par l'oreille: vous n'êtes qu'une tête sans cervelle. Je ne peux pas comprendre pourquoi vous faites de ces choses honteuses, vilaines, qui vous empêchent de regarder les gens en face.

— Oh! ce n'est que pour m'amuser.

— Pourquoi ne vous amusez-vous pas d'une autre manière; croyez-vous que vos parents vous verraient avec plaisir entre les mains un livre comme celui que vous lisiez hier, ou sortir de chez Ballatchet avec une bouteille de liqueur déguisée sous un faux nom? »

Larkins se pinçait les doigts; ses parents étaient une corde sensible chez lui; mais il pensait qu'il était au-dessous de sa dignité d'en convenir.

En cet instant, une voiture s'avancait de leur côté; la figure du jeune écolier brilla de plaisir, et il courut en avant en criant :

« C'est la nôtre ; la voici. C'est elle. »

C'est *elle* voulait dire sa mère. Norman se détourna pour ne pas les déranger ; mais il eut le temps de voir Larkins sauter par-dessus la portière de la voiture ; et, le cœur gros, il retint ses sanglots en pensant que la rencontre de la mère et du fils était un bonheur qu'il n'aurait plus.

« Qui était avec toi ? demanda Mme Larkins après avoir demandé la permission que son fils l'accompagnât pendant qu'elle faisait ses commissions.

— C'est l'aîné des May, notre chef.

— Vraiment ! je suis enchantée de te voir avec lui, mon cher Georges ; j'espère qu'il est bon pour toi ?

— C'est un bon garçon, très gai, » répondit Larkins avec chaleur, sans réfléchir à la justesse de cet éloge et sans se croire obligé d'expliquer à sa mère le sujet de sa conversation avec Norman.

L'intervention de Norman porta quelques fruits ; Larkins évita de faire des sottises, tant que la tentation ne fut pas trop forte ; il fut plus aimable pour May l'aîné, et le dimanche suivant, pendant le sermon, lorsqu'Axworthy fit une grimace, la pensée de ses parents l'empêcha d'y répondre par une autre plus belle encore.

Ballatchet était tellement convaincu que le jeune May tiendrait sa parole, qu'il assura ses pratiques qu'il ne se souciait pas de perdre sa patente pour leur faire plaisir.

La tâche de Norman ne lui paraissait pas aussi difficile à remplir qu'il croyait d'avance. Sa fermeté remporta la victoire, malgré les prophéties que Cheviot lui avait faites en partant qu'il se ferait détester et qu'il ne pourrait rien changer.

Tout le collège fut très agité pendant l'été par un mauvais procédé de M. Tomkins, le brasseur, qui tout à coup ferma le passage pour les piétons, connu sous le nom de l'allée de Randall, déclarant qu'on n'avait pas le droit de traverser un certain champ derrière sa brasserie. Ce procédé indigna non seulement les collégiens, mais toute la ville, et les May en particulier. Le docteur n'avait jamais passé ailleurs pour se rendre à l'école, quarante ans auparavant ; il s'y rattachait tant

de souvenirs pour lui, qu'il l'envisageait avec une sorte d'affection personnelle.

Norman ne pouvait supporter l'idée de ne plus passer par là; il n'avait jamais surmonté entièrement la répugnance qu'il éprouvait à traverser une certaine place dans la grande rue, en sorte que la fermeture de l'allée était une véritable privation pour lui.

Les natifs de Stoneborough sentirent profondément l'acte arbitraire du brasseur, et, comme de raison, les écoliers portèrent ce sentiment trop loin.

Le goût de tout écolier pour les discours publics augmenta l'exaspération des jeunes gens : Norman May et Harvey Anderson, d'accord une fois dans leur vie, firent chacun une harangue véhémement à leurs camarades dans la cour du collège. Anderson déclara que les Bretons ne se soumettraient jamais à de pareilles indignités, et que les Anglais libres se révolteraient contre l'oppression et l'outrage.

« C'est ce qu'ils feront, mon joli ! » s'écria Larkins ; mais, sans s'inquiéter de l'interruption, Anderson s'attacha à prouver que rien n'était moins fondé et plus illégal que le droit que venait de s'arroger le brasseur.

Norman prit la parole à son tour, avec toute la fougue irréfléchie de son père; l'allée appartenait à la ville : leurs ancêtres y avaient passé librement depuis des siècles. L'homme au cœur généreux qui l'avait donnée à ses concitoyens et à la ville qu'il aimait aurait été honteux et indigné qu'un étranger, un intrus d'hier, un misérable radical, qui méprisait, comme tous les radicaux, le droit des gens, et ne cherchait ses intérêts que par les moyens les plus injustes, osât leur enlever leur allée. Lui qui parle de libéralisme et des droits du pauvre ! Il prive les vieillards de la maison de charité de la faculté de circuler dans cette allée, qui abrège de beaucoup leur chemin. « Que dirait le vieux Nicolas Randall de ces hauts faits du XIX<sup>e</sup> siècle ? » s'écria Norman en finissant.

— A bas, à bas les barrières ! cria une voix du milieu de la foule ! à bas ! il nous faut notre passage, et nous l'aurons. A bas les palissades ! jamais les Bretons ne seront esclaves ! vociféra Larkins.

— Oui, c'est cela! cria Anderson; nous verrons s'il osera porter plainte contre nous. Courage!...

— Oui, dit Norman à son tour, à bas les palissades! c'est un procédé arbitraire, tyrannique, indigne; montrons-lui que nous ne nous y soumettrons pas. »

Emportés par le sentiment général, les collégiens s'élançèrent en poussant des cris sur la barricade à l'entrée du champ et l'abattirent en un clin d'œil. On attachâ un mouchoir au haut d'un des piquets et on le brandit sur le mur de la brasserie; quelques-uns des garçons voulaient même lancer des pierres et de la boue dans la cour, dans l'espoir de gâter la bière; mais Norman les arrêta et les ramena dans la cour du collège dans un état de violente exaspération.

Ils se calmèrent un peu cependant en se demandant comment leur bel exploit serait pris des professeurs. On le connaissait déjà chez lui lorsque Norman y arriva; il trouva son père à moitié content, à moitié fâché; il était ravi de la victoire remportée sur Tomkins, mais moins enchanté de la part que son fils y avait prise.

« Que pensera du chef le docteur Hoxton? lui dit-il; je ne savais pas qu'il devait être le chef d'une sottise.

— Vous ne pouvez pas donner le nom de sottise à notre juste ressentiment, papa; ce vieux drôle avait empiété sur nos droits; cela fait bouillir le sang dans les veines de penser à ce qu'il a fait.

— Il le méritait sans aucun doute, reprit le docteur, et cependant j'aurais préféré que tu ne t'en fusses pas mêlé; tu seras le premier sur qui l'on fera retomber le blâme de cette affaire.

— J'en suis fort aise, car ce ne sera que justice; on dira qu'Anderson et moi avons excité nos camarades, quoique ce ne fût pas nécessaire, je vous assure; ils étaient très montés; je n'avais pas même l'idée que cela irait aussi loin quand nous avons commencé.

— Ah! les orateurs publics! dit le docteur en souriant. Norman, mon garçon, réfléchis une autre fois avant de te charger d'exécuter la loi, ou, ce qui est pire, avant de t'en charger conjointement avec de mauvais sujets sur lesquels tu ne pourrais exercer aucune influence pour le bien, quoiqu'il soit facile de les entraîner au mal. »

Le docteur Hoxton ne vint pas à l'école à l'heure accoutumée; mais, dans le courant de la matinée, il fit chercher May l'ainé pour lui parler.

Le professeur avait l'air majestueux, imposant, plus solennel encore qu'à l'ordinaire, lorsqu'il informa le jeune homme que M. Tomkins sortait de chez lui et qu'il avait porté plainte contre les écoliers; le professeur était fort mécontent que le chef du collège ne se fût pas opposé à un acte aussi répréhensible.

« J'en suis fâché, monsieur, répondit Norman; mais le sentiment général parmi les élèves est que cet homme n'a pas le droit de fermer l'allée, et que par conséquent il n'y a pas de mal à renverser sa palissade.

— Qu'il en ait le droit ou non, ce n'est pas à vous à le décider. Ainsi donc, c'est vous, vous dont la place au collège vous appelle à y maintenir l'ordre, qui avez fomenté l'esprit du mal et excité à la révolte vos camarades; vous m'étonnez; j'avais espéré qu'on pouvait avoir plus de confiance en vous, May. »

Norman rougit vivement; mais il se borna à répéter :  
« J'en suis fâché, monsieur.

— Faites attention qu'une scène pareille ne se renouvelle pas, » lui dit le docteur Hoxton, qui avait une grande prédilection pour son élève et n'aimait pas à le retrouver en faute.

On ne sut pas qu'Anderson avait prononcé le premier un des discours les plus virulents de la veille; aussi il fut compris dans la réprimande générale que le directeur adressa au collège en masse.

Le lendemain soir, au moment où les externes sortaient du collège pour retourner chez eux, ils apprirent que le vieux Tomkins avait rétabli une palissade cinq fois plus haute que la précédente.

« Eh bien, retournons-y! s'écria Axworthy; pourquoi s'avise-t-il de barrer un passage qui existait avant sa naissance?

— Nous l'attraperons belle, si nous le faisons, dit Edouard Anderson; le docteur Hoxton avait l'air extrafuribond hier, en nous parlant de l'honneur du collège.

— Qui se soucie de l'honneur du collège? répondit son frère aîné; maintenant que nous sommes trois de

ses murs, nous sommes des enfants de la ville, des citoyens de Stoneborough, qui ne se soumettront pas à l'injustice. Non, non, le vieux scélérat savait bien qu'il serait condamné s'il se plaignait devant la justice; c'est pourquoy il a eu recours à M. Hoxton : c'est une infamie dont il faut le châtier. »

Il y eut comme un hurlement en réponse à cette exhortation.

« Anderson, dit Norman, vous feriez mieux de ne pas chercher à les exciter; ils sont prêts à faire quelque grave sottise; ils iront plus loin qu'hier, ne le voyez-vous pas? »

Anderson ne se souciait pas de tremper dans une affaire sérieuse si May ne le secondait pas, mais il n'y renonça qu'avec mauvaise humeur.

« Il ne sert à rien de nous emporter contre Tomkins, cria Norman; si son procédé est illégal, nous demanderons justice et on nous rendra notre allée. Nous lui avons fait comprendre nos intentions, cela suffit; si nous le laissons faire maintenant, il saura que c'est parce qu'on nous a défendu de nous y opposer, et non parce que nous reconnaissons son droit. En employant la violence, nous lui ferions gagner sa cause. Nous avons la loi pour nous : ainsi, n'en parlons plus et retournons chez nous comme des gens raisonnables; *Àôût*, où est *Àôût*? »

Mais Tom n'était pas là; en général, il évitait de retourner à la maison avec son frère; Norman, après avoir vu ses camarades se former en groupes et reprendre le chemin de chez eux, voulut mettre à profit une heure qui lui restait avant la nuit, pour exécuter, sur les bords de la rivière, une expédition qu'il projetait depuis longtemps. Il s'était mis avec ardeur à l'étude de la botanique avec Marguerite; c'était pour tous deux une source de vives jouissances. On lui avait dit que la fève jaune de marais croissait dans une prairie à une demi-lieue plus loin en remontant la rivière; il se dirigea de ce côté-là, heureux de sa promenade à l'air frais d'une belle soirée d'été; les bruits de la ville se calmaient peu à peu; les rayons obliques du soleil caressaient les vertes prairies; les mouches dansaient; les libellules tournoyaient dans l'air; les poissons sautaient hors de

l'eau et brillait au soleil; la brise du soir agitait les roseaux et apportait au jeune promeneur le parfum des foins nouvellement fauchés. Norman en jouissait doublement après sa journée de travail, après l'assujettissement où le tenait la surveillance qu'il était obligé d'exercer sur ses camarades; il flâna; il cueillit des plantes pour Marguerite jusqu'au coucher du soleil; les sauterelles et les cigales faisaient entendre leur cri-cri; le hibou piaillait; l'hirondelle avait fait place à la chauve-souris.

Le crépuscule de l'été adoucissait toutes les teintes, lorsqu'en traversant le champ du cricket, Norman entendit dans le lointain une grande clameur. Il crut voir comme des points noirs dansant dans l'endroit défendu et un drapeau flottant en l'air; mais il ne faisait plus assez clair pour rien distinguer; il se hâta de reprendre le chemin de chez lui.

Tandis qu'il attendait devant la porte qu'on répondit à son coup de sonnette, M. Harrison vint à passer.

« Ah! ah! dit-il, vous rentrez tard ce soir; il est neuf heures et demie.

— J'ai été me promener, monsieur. »

Tout le monde leva les yeux lorsqu'il entra dans le salon, et on s'écria :

« Où est Tom ?

— Comment, n'est-il pas à la maison ?

— Non! n'était-il pas avec toi ?

— Je ne l'ai pas trouvé après l'école; j'étais convaincu qu'il était rentré; j'ai été chercher des fèves jaunes de marais. Tiens, Marguerite, prends-les. Ne ferais-je pas mieux d'aller à sa recherche ?

— Oui, vas-y, lui dit son père; cet enfant fait toujours quelque sottise. »

Une sorte de crainte instinctive dirigea les pas de Norman du côté de la partie ouverte de l'allée Randall, et un bruit de voix dans cette direction confirma ses soupçons. La barrière était à bas, et en entrant dans le champ il aperçut la lueur d'un feu : un nuage de fumée, des figures noires qui rôdaient tout autour et qui jetaient du bois au feu pour l'alimenter.

« Qu'avez-vous fait? s'écria Norman; quelle sottise! »

Des éclats de rire forcenés et des cris de : « Vive Stoborough et Randall ! » lui répondaient seuls.

« May cadet, Tom May, Août, réponds-moi. Est-il ici ? demanda Norman, peu désireux d'ailleurs de reconnaître les auteurs du sinistre.

— Allons, mes jeunes messieurs, dit tout à coup un agent de police, partez, s'il vous plaît ; nous n'avons pas envie de vous mettre en prison pour cette nuit. »

Un sauve-qui-peut général suivit ce charitable avertissement. Norman seul, fort de son innocence, s'éloigna tranquillement ; en sortant de l'allée obscure, il aperçut un objet qui fuyait devant lui, dans la direction de leur maison. Cet objet arriva à la porte avant lui ; mais, ne le trouvant pas au salon, Norman ne fit qu'une enjambée au haut de l'escalier ; il appela, point de réponse. Il trouva caché sous les couvertures d'un lit un paquet qui n'était autre que Tom tout habillé, persuadé que l'agent de police l'avait poursuivi jusque dans son lit.

## CHAPITRE XXII

Le lendemain, dans la soirée, le docteur May sortait d'une maison située au bord de la rivière ; il était à peu près huit heures ; il jeta les yeux du côté de l'école, dans l'espoir de rencontrer un de ses fils.

En effet, il ne tarda pas à voir paraître Norman. Sa casquette tirée sur les yeux, sa démarche, ses gestes, ses manières annonçaient qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire.

Il allait passer devant son père sans le voir, lorsqu'une exclamation du docteur : « Norman, Norman, qu'est-il arrivé ? » le fit tressaillir.

Norman, pâle comme la mort, les lèvres frémissantes, ne pouvait parler.

« Où est Tom ? demanda le docteur fort alarmé ; lui est-il arrivé malheur, à propos de cette affaire de Tomkins ? Oh ! quel enfant !

— Non, il n'a qu'une retenue pour y avoir pris part,

interrompit Norman; non, ce n'est pas cela, c'est moi, » et ce ne fut que par un violent effort pour dompter son émotion, qu'il ajouta : « Je suis renvoyé de ma place au collège. » Le docteur, éperdu, recula de quelques pas :

« Quoi! comment! parle donc; qu'as-tu fait?

— Rien, rien, dit Norman, se hâtant de rassurer son père.

— A la bonne heure! reprit le docteur en respirant plus librement; mais alors qu'est-ce que cela signifie, un malentendu?

— Oui, dit Norman avec amertume; c'est la faute d'Anderson; un mot de sa part aurait suffi pour rétablir la vérité; mais il n'a pas voulu le dire, je crois, oui, j'en suis convaincu, qu'il ne parle pas pour me voir descendre de ma place et pour avoir le prix Randall.

— Nous te ferons rendre justice, dit le docteur vivement. Raconte-moi toute l'histoire, mon garçon; est-ce à propos de cette malheureuse affaire?

— Oui. Il paraît qu'hier au soir les externes de la ville ont voulu recommencer, et qu'Harvey Anderson les a excités à démolir de nouveau la barricade; j'en avais entendu quelques mots, et je les avais engagés à n'en rien faire; j'ai cru qu'ils y étaient décidés : je les ai vus retourner chez eux; oui, presque tous, excepté Axworthy, qui est entré dans une boutique comme je parlais pour ma promenade. Que pouvais-je faire de plus? Comment deviner qu'Axworthy allait les réunir et les conduire à la barrière : arracher les pieux, les scier même, jeter un tas d'ordures par-dessus le mur, huer et conspuer le domestique de Tomkins, lorsqu'il est venu les prier de s'en aller, et finalement mettre le feu aux piquets et aux planches.

— Harvey Anderson y était-il?

— Non pas, il est trop rusé, misérable avocat qu'il est, jusqu'à la moelle des os; il les a endoctrinés avec ses beaux discours, dès que j'ai eu le dos tourné; puis il s'est glissé tranquillement chez lui, innocent de ce qui se passait et à l'abri de tout reproche.

— Mais il est impossible qu'Hoxton te soupçonne d'avoir trempé là-dedans.

— Oui, il me soupçonne; il croit que je les ai excités. Tomkins et l'agent de police déclarent qu'ils m'ont vu

au milieu des tapageurs, et aucun de ces individus ne veut expliquer que je ne suis arrivé à la fin que pour chercher Tom.

— Mais Tom, pourquoi ne le fit-il pas, lui?

— Il a bien essayé de parler, pauvre enfant; mais, à présent, sa parole n'a plus de valeur, et il paraît que la mienne n'en a point non plus. Je croyais que M. Hoxton aurait eu confiance en moi!

— Comment, est-ce qu'il ne te croit pas? s'écria le docteur.

— Il ne m'a pas accusé en toutes lettres de mentir; mais il prétend qu'il y a des accusations sérieuses lancées contre moi. M. Harrison affirme m'avoir vu chez Ballatchet, donnant l'exemple de la désobéissance aux lois du collègue. M. Harrison encore m'a vu rentrer tard hier au soir. « Je le sais, » ai-je répondu; et j'ai expliqué où j'avais été; mais on m'a demandé des preuves. J'ai été si surpris de ce qu'on ne me croyait pas, qu'au premier moment je n'ai pas pu répondre; mais je leur ai dit après que vous étiez témoin que j'étais revenu à la maison avec des fleurs pour ma sœur.

— Certainement, je le leur dirai, et tout de suite.

— Non, papa, pas ce soir. M. Hoxton donne un grand dîner.

— Il n'en fait jamais d'autres : il vaudrait mieux donner moins de dîners et s'occuper un peu plus de ses affaires. Toi, on ne te croit pas! mais je te ferai rendre justice, Norman! la première chose demain matin. Après?

— Eh bien! je leur ai dit que le vieux Ballatchet pouvait certifier que j'avais traversé le pont pendant que les écoliers étaient occupés à cette belle action; il était assis devant sa porte, fumant sa pipe; mais, le croiriez-vous? le vieux drôle n'a jamais voulu se le rappeler, et tout cela par malice et par vengeance.

— Pourquoi cela? que lui as-tu fait?

Norman raconta en peu de mots l'histoire de la bière.

« Cheviot m'avait bien dit, ajouta-t-il, que je ne me ferais que des ennemis. Les externes de la ville se tournent contre moi à présent, et, quoiqu'ils sachent ce qui s'est passé, ils ne veulent pas dire un mot pour me disculper; ils m'en veulent parce que j'ai voulu les empêcher de mal faire.

— Eh bien, après ?

— On m'a demandé, puisque j'avouais y avoir été, si j'avais fait tous mes efforts pour disperser mes camarades ; j'ai répondu que je n'en avais pas eu le temps. Ils ont voulu savoir qui était là. Je n'avais reconnu personne ; il faisait trop obscur, et, si j'ai deviné, ce n'est pas à moi à le dire. Après moi, ils ont fait comparaître Édouard Anderson et quelques autres qu'on connaît pour avoir positivement pris part à cette affaire. Après une longue consultation entre eux, ils m'ont fait redemander. M. Wilmot était pour moi, j'en suis sûr ; mais Harrison était contre. Le docteur Hoxton m'a fait un de ses longs discours, il m'a dit qu'il ne voulait pas discuter la question : si j'étais présent oui ou non à la *répétition de l'outrage*, comme il l'appelle, mais qu'il était certain que j'avais abusé de mon autorité et de mon influence au collège. J'avais donné un mauvais exemple ; j'avais violé les lois en allant chez Bal-latchet, et, au lieu de réprimer le désordre, je l'avais excité. Il m'a dit qu'il était évident que je n'avais pas assez d'autorité pour me maintenir à ma place ; qu'à la vérité j'avais bien quelque excuse dans ma grande jeunesse, mais qu'il était salutaire de montrer que de bonnes études ne peuvent pas compenser le manque de discipline. Bref, la conclusion a été qu'il m'a placé au-dessous des six premiers !... Ainsi, voilà un second May en disgrâce.

— Cela ne durera pas, cela ne durera pas, mon garçon, dit le docteur en pressant le bras de Norman ; je te ferai rendre justice. Le docteur Hoxton saura toute l'histoire. Je n'approuve pas que les pères se mêlent des affaires de collège en général ; mais, s'il y eût jamais une exception, c'est bien ce cas-ci. Comment donc ! risquer ton avenir, te faire du tort, parce qu'il ne veut pas prendre la peine de faire une enquête ! C'est une honte !

— Tout le monde au collège sait comment cela s'est passé, dit Norman, et il en est qui ne demanderaient pas mieux que de le dire, s'ils en avaient l'occasion ; mais il n'a interrogé que deux ou trois des pires de l'école, qui n'ont pas voulu dire la vérité exprès pour me nuire. Le collège sera perdu... Ils n'agiront plus

qu'à leur tête, et tout ce que j'ai essayé de faire pour le bien sera anéanti.

— Toi ! donner un mauvais exemple ! Hoxton ne sait pas ce que tu as fait..... C'est une moquerie que ce pompeux personnage, ne songeant qu'à ses bons dîners, et s'inquiétant aussi peu de ce que font ses élèves que ce parapluie.... ; mais il m'écouterà. Nous ferons bien confesser ces garçons, et le vieux Ballatchet lui-même... Hoxton saura ce que tu faisais chez lui, et nous verrons ce qu'il te dira, Norman. »

Il y avait tant de sympathie et de camaraderie entre le père et le fils, que Norman racontait sans réserve ses peines et ses chagrins à son père, et le docteur lui-même prenait une part aussi vive à l'humiliation de son fils que s'il avait été encore écolier. Ils n'entrèrent pas tout de suite dans la maison ; mais ils restèrent à se promener en long et en large dans le jardin, s'animant et se montant l'un l'autre ; sous l'empire d'une violente indignation, ils concertèrent leur explication pour le lendemain.

Le docteur comptait se rendre de grand matin chez M. Hoxton, lui raconter la vérité et citer Harvey Anderson, Larkins et d'autres encore, comme témoins. Ils n'avaient aucun doute sur le succès de cette démarche, et si enfin, contre toute attente, le docteur Hoxton ne voulait pas reconnaître les faits tels qu'ils s'étaient passés, le docteur May retirait immédiatement son fils du collège, ne voulant pas l'exposer à une injustice aussi flagrante.

Norman, consolé en partie par la parfaite confiance que lui témoignait son père, était cependant profondément affligé que M. Hoxton et les autres professeurs l'eussent cru coupable, et que le nom des May n'osât plus se vanter d'être à l'abri des reproches. Quoiqu'il ne l'eût pas mérité, il était blessé au vif d'être tombé en disgrâce ; il ne pouvait se résoudre à revoir ses sœurs et à recevoir leurs compliments de condoléance. « Il n'est pas nécessaire qu'elles le sachent, » dit-il, lorsque l'heure avancée qui sonnait à la cathédrale les obligea à rentrer. Son père fut de son avis. Ils se souhaitèrent le bonsoir, en convenant de part et d'autre que la première chose à faire le lendemain matin serait de forcer

M. Hoxton à entendre la justification de Norman, de réinstaller celui-ci à la tête de l'école, où Harvey Anderson triomphait maintenant, et que, plus fort que jamais, il remédierait au mal existant et forcerait le collège de Stoneborough à redevenir ce qu'il devait être.

Le docteur May se réveilla de bonne heure, et avant de se lever il repassait dans son esprit le discours qu'il comptait faire à M. Hoxton. Il entendit le son, désagréable dans ce moment, de la sonnette de la porte d'entrée ; une minute après, on lui apporta un billet.

« Dites à Adams d'atteler, dit-il ; je lui ferai savoir s'il doit me conduire. »

Quelques moments plus tard, le docteur ouvrit la porte de Norman. Le jeune homme était habillé, et, debout près de la fenêtre, il lisait.

« Eh ! quoi ! déjà levé !..... Je venais te dire qu'il faut remettre notre visite à cette après-midi..... C'est fort désagréable... Nous ne trouverons peut-être pas Hoxton chez lui ; mais le fils de M. Lake, à Groveswood, a été saisi d'une attaque violente ; il faut que j'y aille immédiatement..... Je crains que cela ne me retienne longtemps ; c'est fort loin.

— Irez-vous en cabriolet ? voulez-vous que je vous conduise ? demanda Norman d'un air un peu déconfit.

— C'est justement à quoi je pensais..... Tu ne seras pas fâché de leur échapper pour un moment.

— Je vous remercie... Voulez-vous que je vous aide à finir votre toilette ?

— Oui, s'il te plaît, cela ira plus vite. Mais, avant tout, va commander notre déjeuner... Pourquoi t'es-tu levé de si bonne heure ?... N'as-tu pas dormi ?

— Pas beaucoup... Il a fait si chaud cette nuit.

— Et tu as mal à la tête... Nous te trouverons un remède avant la fin du jour... J'ai arrêté ce que je dirai à Hoxton. »

Un quart d'heure après, ils roulaient rapidement le long des chemins bordés de haies. Les feuilles et les herbes étaient chargées de gouttes de rosée qui brillaient comme des perles sur les toiles d'araignée ; peu à peu, elle s'éleva en brouillard sous l'influence des rayons du soleil. Tout était calme et tranquille quand

ils partirent ; mais, à mesure qu'ils avançaient, le monde semblait renaître, et les bruits du matin frappaient leurs oreilles. Les laboureurs se mettaient à l'ouvrage ; les maisons s'ouvraient ; les enfants partaient pour l'école. En dépit de la tempête qui l'agitait intérieurement, Norman se sentit calmé et rafraîchi par cette heure charmante de la matinée, si nouvelle pour lui, et le père et le fils cessèrent de parler du collège. Le docteur raconta ses jouissances lorsqu'il revenait de grand matin à la maison par un beau temps, jouissances qu'il appréciait d'autant plus après une nuit passée auprès d'un lit de douleur.

La maison où ils se rendaient était assez éloignée, et il faisait déjà chaud lorsqu'ils entrèrent dans la cour. C'était un village caché dans les bois, bâti dans un repli sur le penchant d'une colline qui s'inclinait en pentes vertes jusqu'à la rivière ; le village était fermé par une barrière blanche ; aussi la vieille église, le cimetière ombragé d'arbres, la cure couverte de plantes grim-pantes et placée au milieu d'un beau jardin, quelques chaumières, tout cela, dis-je, semblait ne former qu'une seule et même demeure. Les prairies, près de la rivière, étaient couvertes de petites meules de foin. Tout aurait respiré un air de sérénité dans cet endroit si un vieux homme, debout près de la barrière, n'eût attendu avec angoisse la voiture du médecin. On apercevait à la cure une fenêtre ouverte dont les rideaux étaient baissés.

« Dieu soit loué, vous voilà, monsieur ! Mais il est bien mal... »

Norman connaissait le jeune Lake ; il était un des plus âgés lorsque lui, Norman, était entré au collège ; il avait gagné le prix Randall, et depuis il s'était distingué à l'Université. Et maintenant on le disait mourant, au moment où il remportait de nouveaux hon-neurs et où il s'était acquis l'estime générale.

Le docteur entra dans la maison ; le vieillard prit le cheval, et Norman alla s'établir à l'ombre, sous les arbres du cimetière. Il ne perdait pas de vue le rideau blanc, doucement agité par la folle brise de l'été ; cé-dant peu à peu à l'influence du calme qui l'entourait, son esprit et son corps se reposaient de l'agitation où

l'avaient mis les sentiments passionnés qui lui avaient fait passer une mauvaise nuit.

Il attendit longtemps, une heure, deux heures ; mais il ne s'en plaignait pas, et il ne savait pas au juste combien de temps il était resté étendu sur l'herbe, lorsqu'il vit son père et M. Lake sortir ensemble de la maison. Le docteur l'appela, et ils partirent.

Le premier soin de Norman fut de s'informer des nouvelles du malade.

« Pas aussi désespéré que je le craignais. »

Et le docteur donna à son fils quelques détails sur la maladie du jeune homme. Il lui parla de la résignation des parents, qui l'avait profondément touché et lui avait fait oublier pour un moment les pensées qui l'avaient occupé.

Après un long silence, Norman s'écria subitement :

« Papa, j'y ai réfléchi, et je crois qu'il vaut mieux ne rien faire.

— Ne pas en appeler au docteur Hoxton ! s'écria le docteur.

— Oui, je crois que cela vaut mieux. J'y ai beaucoup pensé, et il me semble que ce ne serait pas bien. Si vous n'aviez pas été là à portée, je n'aurais pu vous donner d'explications. C'est un peu dur pour Anderson, qui n'a point de père, et pour les autres, qui n'ont pas les leurs ici près.

— Tu as raison, Norman ; c'était l'avis de mon père, et cela a toujours été le mien, qu'il vaut mieux ne pas se mêler des affaires du collège ; cependant il me semble que dans ce cas-ci je dois le faire et qu'il ne faut te laisser influencer par aucun esprit de parti.

— Ce n'est pas seulement pour cela ; j'ai beaucoup réfléchi aujourd'hui, et j'ai d'autres raisons. Je désire cependant que M. Hoxton sache que j'ai fait cette promenade le soir du feu de la barricade, et j'espère que vous le lui direz, comme je vous l'ai demandé. Je ne crois pas qu'il me soupçonne sérieusement d'avoir pris part à cette affaire ; ce n'est pas pour cela qu'il m'a déplacé, c'est parce que je n'avais pas fait observer une discipline assez ferme, et que j'ai laissé commettre l'outrage, comme il l'appelle ; sous un certain point de vue, il y a du vrai là dedans ; si je ne les avais pas

excités, comme un imbécile que je suis, à démolir la barrière l'autre jour, ils n'auraient pas osé recommencer comme ils l'ont fait depuis. J'aurais peut-être dû les surveiller plus exactement avant d'aller me promener; on ne peut pas nier qu'il n'y ait eu là de ma faute. »

Le docteur fit un geste de dénégation.

« C'est possible; mais à ce compte-là il y avait autant de la faute d'Harvey Anderson. Et faudra-t-il qu'il gagne le prix parce qu'il y joint la bassesse et la ruse ?

— Il n'était pas chef, soupira Norman; mais il a fait preuve de sentiments plus vils que je ne l'en croyais capable. Il y a toujours eu une sorte de rivalité entre nous deux, et je suis sûr que, si je regagnais ma place par votre intervention, ce serait pire que jamais, et, de plus, je n'oserais pas le regarder en face.

— C'est un raffinement de délicatesse, Norman, murmura son père.

— Ne vous souvenez-vous pas? quand son père mourut, vous fûtes si content qu'il pût entrer au collège; vous disiez que, s'il pouvait obtenir une bourse, ce serait un grand soulagement pour sa mère. Maintenant qu'il a cette chance, il me paraît dur de l'en priver, et je n'aime pas à penser que ce serait par ma faute.

— Peuh! siffla le docteur en réfléchissant. Je ne voudrais pas te compromettre, et tu sais mieux que moi ce qui en est; mais tout cela me déplaît fort; tu ne sais pas ce que c'est que d'être en disgrâce; ceux qui t'avaient en si grande estime changeront à ton égard; j'ai de la peine à accepter cela pour toi.

— Tout m'est indifférent, tant que vous aurez confiance en moi, répondit le jeune homme vivement; c'est-à-dire cela ne me fait pas beaucoup, excepté pourtant l'opinion de M. Wilmot; c'est à vous à en juger, papa, et à faire ce que vous croirez bon.

— Non, mon garçon; c'est à toi à décider.

— Je veux vous dire pourquoi j'ai changé de sentiments: j'ai été furieux toute la nuit, en pensant au tort qu'ils m'avaient fait, enragé que M. Hoxton me crût coupable, et je me suis dit qu'il ne croirait peut-être qu'à moitié mes explications; puis je me réjouissais de voir Anderson descendre de ses grandeurs et connu

pour ce qu'il est. Ces mauvais sentiments ont fermenté dans ma tête jusqu'au matin ; je me suis levé ; je lis chaque matin dans cette petite *Imitation de Jésus-Christ* de maman que vous m'avez donnée. Aujourd'hui, ma lecture était sur les quatre choses qui concourent le plus à nous assurer la paix intérieure. Les voici : « Cherche, mon fils, à faire la volonté d'autrui plutôt que la tienne. Cherche à posséder le moins plutôt que le plus. Recherche la place la plus basse au-dessous des autres. Désire toujours et prie pour que la volonté de Dieu s'accomplisse entièrement en toi. » Ces paroles m'ont rappelé notre dernière lecture avec elle. Pendant que j'étais étendu sur l'herbe à Groveswood, je me demandais si elle aurait pensé que ce fût bon pour moi d'être réintégré à ma place ; et j'ai découvert que j'aurais eu peur de ce que vous auriez pu dire quand elle vous en aurait parlé. »

Le docteur ne put s'empêcher de sourire de la simplicité de ces dernières paroles ; mais ce sourire se termina par un de ses gros soupirs.

« Ainsi, c'est *elle* qui est ton conseiller, mon garçon : c'est le bon moyen de marcher droit.

— Il y avait quelque chose dans le calme de ce village, pendant que je regardais les fenêtres de ce pauvre Lake, qui a fait que je n'ai plus mis autant de valeur aux places du collège, aux prix, aux bourses, etc. ; j'avais cru que je ne m'en souciais plus, mais je me trompais, et je crois qu'il vaut mieux pour moi que je ne sois plus le premier. J'étais ce que maman appelait *enivré*, et j'ai été peut-être plus sévère qu'il ne fallait avec les cadets du collège ; j'avais repris le ton de supériorité que j'avais avec Richard, et ce chagrin est arrivé pour m'en punir. J'aurais préféré qu'il n'y eût pas de disgrâce publique à cause de notre nom à l'école, et parce que cela fera de la peine à Henry ; mais enfin, puisque cela est arrivé, je crois qu'il est mieux que je ne me justifie pas aux dépens des autres. »

Les yeux de Norman étaient tellement obscurcis par les larmes, qu'il y voyait à peine pour conduire.

« Allons, Norman ! s'écria le docteur après un assez long silence, je renonce à la bourse Randall ; elle est plus nécessaire à la pauvre Mme Anderson qu'à nous, et

plus ce garçon montre un mauvais naturel, plus il a besoin d'une bonne éducation. Mais que dirais-tu de ceci ? J'oblige Hoxton à te rendre justice, à te réintégrer à ta place ; mais je te retire du collège et je t'envoie chez un maître particulier, jusqu'à la fin des vacances.

— Je vous remercie, répondit Norman en hésitant ; je ne sais pas trop, je vous suis bien obligé, papa, mais je crois que cela n'irait pas ; vous seriez mal à l'aise si vous aviez l'air de vous quereller avec M. Hoxton, et je me ferais une mauvaise note si je quittais le collège par dépit.

— Tu as peut-être raison, mon fils ; tu juges sagement ; je ne t'en aurais pas demandé autant. Mais que va-t-il advenir de la discipline du collège ? Elle va perdre toute autorité.

— Dans tous les cas, je n'y pourrais plus rien si je regagnais ma place ; ils seraient contre moi plus que jamais ; tout mon bonheur au collège est fini, je le sens bien ! »

Et il soupira profondément.

« C'est une insupportable affaire ! Je suis désolé que ta carrière scolaire se présente sous un jour si sombre ; mais tu es fort jeune ; tu peux reconquérir ta place et concourir pour le premier prix Randall après celui-ci. »

Pendant que son père lui parlait avec affection et confiance, Norman croyait que l'opinion des autres lui était indifférente ; mais, en passant devant le collège, il vit bien qu'il n'y était pas aussi insensible qu'il se l'imaginait, et il rentra chez lui, morne et abattu.

Il raconta son histoire à Ethel, non sans peine, interrompu comme il l'était à chaque instant par les exclamations d'indignation de sa sœur ; mais il fut impossible de lui faire comprendre que l'intervention de son père le placerait mal au milieu de ses camarades. Elle épuisa en vain tous les arguments pour l'engager à se justifier.

« Je crois, dit-elle enfin, que tu as tort de renoncer à l'occasion que tu avais de faire le bien, et de laisser à Anderson le champ libre pour se livrer à ses mauvaises inclinations. »

Ethel quitta son frère pour aller décharger l'amertume qui remplissait son cœur auprès de Marguerite.

Le docteur avait fait à ses filles aînées le récit des tribulations de Norman, et elles s'en entretenaient après qu'il les eût quittées et lorsqu'Ethel entra.

Marguerite parlait avec animation, et Flora, assise à son dessin, ne répondait que par monosyllabes, comme à contre-cœur.

« Il t'a raconté?... le pauvre garçon! demanda Marguerite.

— Oui, répondit Ethel, quelle indignité!

— C'est ce que je dis, fit observer Flora; je ne vois pas pourquoi il faut que les Anderson triomphent de nous.

— Je croyais qu'Harvey était le meilleur des deux, dit Ethel; maintenant il me paraît le pire! se prévaloir d'une erreur! comment osera-t-il regarder Norman en face?

— Je ne comprends pas comment papa y consent, reprit Flora; à sa place, je ne le ferais certainement pas.

— Papa est si content de la conduite de notre cher Norman, dit Marguerite, que cela lui fait prendre son parti de toutes les contrariétés; d'ailleurs, il lui est fort obligé de le dispenser de batailler avec M. Hoxton, ce qui lui déplaisait beaucoup.

— Je regrette que papa lui ait cédé, s'écria Ethel; cela n'aurait pas empêché Norman d'être le plus noble des êtres, et nous n'aurions pas cette honte sur la famille.

— Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, suggéra Flora.

— Comment? que veux-tu dire?

— Il est probable qu'on aurait découvert certaines choses! N'aie donc pas l'air si furieux, Ethel; j'en suis bien fâchée, mais je ne puis m'empêcher de croire que Norman ne désire étouffer cette affaire que parce qu'il a quelque chose à cacher.

— Flora! s'écria Ethel, trop indignée pour trouver une parole.

— Si tu as le malheur d'avoir de pareils soupçons, tu ferais mieux de les garder pour toi, lui fit observer Marguerite avec calme.

— Comme si tu ne connaissais pas Norman! balbutia Ethel.

— Je n'ai pas entendu Norman lui-même, et, lorsque papa vous raconte les choses avec la véhémence qu'il y met souvent, les gens de sang-froid sont quelque peu embarrassés pour le comprendre.

— Voilà bien la chose la plus honteuse! s'écria Ethel, en recouvrant la faculté de parler. Fais-moi le plaisir de me dire qui tu croiras, si ce n'est ton père et ton frère.

— Oui, oui, se hâta d'ajouter Flora, qui ne voulait pas blesser ses sœurs; on est bien sûr que, s'il y a quelque excès de générosité, on le trouvera chez nous. Mais j'avoue que dans ce cas-ci elle ne me plaît pas; ce sera tout simplement odieux de rencontrer les Anderson et même M. Wilmot à présent, et, quant à cette belle tendresse pour Harvey, cela me paraît une peine perdue.

— Perdue pour Harvey Anderson, c'est possible, interrompit Marguerite, mais non pour Norman.

— Certainement! s'écria encore Ethel, il vaut mieux mille fois être que paraître. Oh! que je suis fâchée d'avoir été maussade avec mon vieux *Juin*, quand il m'a raconté son histoire! Je l'aime mieux tel qu'il est maintenant que s'il avait tous les prix du collège et que si tout le monde le comblait d'éloges; Harvey Anderson peut être le chef; il peut gagner le prix Randall; je ne m'en soucie guère, tant que Norman sera justement ce que nous lisons dans l'Évangile. Eh! Marguerite?

— Oui, répondit-elle; et n'est-il pas beau de voir que notre malheur l'a conduit à devenir si vite tout ce qu'elle aurait désiré qu'il fût? »

Ethel était complètement consolée; Flora se dit qu'ils n'étaient tous que des têtes exaltées, et qu'elle seule avait assez de bon sens pour voir les choses sous leur jour véritable; ce n'est pas qu'elle continuât à croire que Norman avait des motifs secrets; mais elle s'estimait sage en trouvant qu'un père prudent ne se serait pas contenté à si bon marché de ce désir d'éviter toute investigation.

Le docteur, ne voulant pas s'exposer à une conversation avec M. Hoxton, lui écrivit le billet suivant :

« Le 16 juin.

« Mon cher docteur,

« Mon fils m'a prié de corroborer auprès de vous le récit qu'il vous a fait de l'emploi de sa soirée jeudi dernier. Je vous certifie qu'il est rentré à neuf heures et demie les mains remplies de fleurs cueillies sur les bords de la rivière, et qu'il est ressorti par mon ordre pour aller chercher son frère.

« Votre dévoué, etc.

« R. MAY. »

Le docteur reçut en réponse une longue lettre, où M. Hoxton protestait qu'il ne mettait point en doute la véracité de Norman, et où il expliquait les raisons qui l'avaient engagé à le destituer de sa place. Depuis quelque temps la discipline du collège se relâchait, et il estimait que ce n'était pas faire un reproche bien sérieux à un garçon de l'âge de Norman, qu'il n'eût pas le poids nécessaire pour faire respecter son autorité et qu'il se fût laissé entraîner par le sentiment général de ses camarades. Il avait fallu faire un exemple pour la bonne règle; le docteur était fâché qu'il fût tombé sur un jeune homme d'aussi belle espérance et de bonne conduite en général; mais il espérait que cela ne lui ferait aucun tort pour ses projets futurs, puisque ses talents l'avaient fait arriver à cette place bien plus jeune qu'on ne l'atteignait ordinairement.

« Le fait est, dit le docteur en repliant sa lettre, que le vieux Hoxton a agi dans un moment de colère et que maintenant il en est fâché; je ne lui répondrai rien; mais demain je lui tendrai la main en sortant de l'église, pour lui prouver que nous sommes sans rancune. »

L'opinion de M. Wilmot préoccupait infiniment plus la famille que celle de M. Hoxton; Ethel voulait qu'il fit une profession de foi en faveur de l'innocence de Norman; aussi fut-elle très désappointée qu'il n'y fit pas la moindre allusion. Marguerite la consola un peu, en supposant que leur ami estimait peut-être que le directeur du collège avait été trop prompt, mais qu'il ne

pouvait pas le dire; d'ailleurs, on savait que M. Wilmot connaissait le caractère des jeunes gens, et que le docteur Hoxton n'en avait aucune idée.

Tom avait employé la presque totalité de ce samedi à lire en cachette un roman que lui avait prêté Axworthy. Le dimanche et le lundi qui suivirent, il eut soin d'éviter Norman plus scrupuleusement que jamais. Le lundi fut une épreuve cruelle pour le pauvre Norman : aller prendre sa place au-dessous des autres, travailler avec le sentiment que, quelque zèle qu'il y mît, il ne retrouverait jamais sa première position, lui fut bien plus difficile qu'il ne s'y était attendu.

Il lui fallut endurer la froideur des professeurs, eux qui l'avaient toujours accueilli avec bonté; se voir confondre avec cette foule qu'il avait victorieusement dépassée peu de temps auparavant : il n'avait plus de cœur à rien.

Mais il dompta ce dégoût momentané en s'adressant de sévères reproches de ce qu'il n'avait alors recherché que les applaudissements du public; mais pendant les récréations il se trouva isolé : ceux de ses camarades qui avaient triomphé par sa chute n'osaient aborder celui à qui leur silence avait fait un si grand tort; les Anderson, qui avaient quelque peine à croire que le docteur n'interviendrait pas, n'osaient se fier à leurs succès; mais cela n'empêcha pas le cadet de s'exprimer d'un ton de mépris insultant sur les May et sur le résultat des efforts de Norman pour s'opposer au mal.

« Ces pédants-là sont toujours sûrs de tomber, » disait-on.

Norman, abandonné de tous, se tenait seul et abattu au bord de la rivière, regrettant Henry, regrettant Cheviot, regrettant de ne point avoir d'amis qui le soutinssent; le sentiment de l'injustice et de l'abandon où il se trouvait l'oppressait douloureusement.

Une voix joyeuse vint interrompre ses sombres réflexions.

« Dites donc, *Juin*, il y a des tas d'écrevisses près de ces bords. »

Et la drôle de figure de Larkins, dans sa position favorite, à demi baissé, les mains sur les genoux, s'efforçant de cacher sous une expression plaisante la

sympathie véritable qu'il ressentait pour son camarade, rencontra les regards de Norman.

Le jeune homme se retourna en souriant et se mit à chercher des écrevisses; il s'aperçut qu'Hector Ernest-chiffe était près de lui et qu'il n'attendait qu'une occasion de lui dire :

« J'ai reçu une lettre d'Alan. »

Il savait que ces enfants désiraient, autant qu'il le pouvait envers un camarade plus âgé qu'eux, lui témoigner leur affection, et il en fut reconnaissant; il se secoua un peu de sa tristesse pour demander des nouvelles d'Alan; et certes elles étaient assez importantes : son grand ami le capitaine Gordon avait enfin obtenu un commandement, il espérait emmener Alan avec lui, et celui-ci à son tour pensait qu'il pourrait se charger de Henry. Norman s'appliqua ensuite sérieusement à la capture des écrevisses. Larkins était en si joyeuse humeur et leur débitait tant de plaisanteries, que la récréation finit moins tristement qu'elle n'avait commencé.

Si au moins son propre frère lui avait été fidèle; mais il ne voyait presque plus Tom. Jour après jour, le petit garçon partait le matin et revenait le soir, avant lui; et quand Norman l'apercevait, il le trouvait pâle, l'air malheureux, abattu, jetant des regards inquiets autour de lui et évitant son frère autant qu'il le pouvait.

Norman remarqua cependant qu'il ne fréquentait plus ses anciens camarades; mais il ne pouvait comprendre comment il disposait de son temps. Voir son frère se tenir à l'écart, même lorsque ses autres camarades revenaient à lui, lui devint si pénible, que Norman rechercha l'occasion d'avoir une conversation avec lui.

Il le rattrapa enfin dans la soirée, comme ils revenaient tous deux à la maison.

« Tom, pourquoi te sauves-tu? Viens avec moi! lui dit-il avec autorité. »

Et Tom obéit en tremblant.

Norman le conduisit dans les prairies.

« Cela ne peut continuer ainsi, Tom; pourquoi me traites-tu comme tu le fais? pourquoi te tournes-tu aussi contre moi? » lui demanda-t-il avec tristesse.

Avant même qu'il eût fini, Tom s'était jeté sur le gazon et pleurait comme si son cœur allait se briser.

« Tom! Tom! qu'as-tu? t'auraient-ils encore tourmenté? regarde-moi; parle-moi; qu'est-ce que c'est? tu sais que je peux te défendre encore si tu le veux. »

Norman s'était assis sur le gazon à côté de son frère; il lui releva la tête de force; mais ses paroles affectueuses firent redoubler les sanglots de l'enfant. Il s'écoula un grand moment avant qu'il pût parler. Norman attendait avec patience, le consolant, l'interrogeant, et sûr au moins que cette explosion de chagrin rompait la glace qui les avait séparés.

« Oh! je ne peux pas! je ne peux pas le supporter! c'est tout de ma faute, s'écria enfin le petit garçon.

— Quoi donc? que veux-tu dire? ce qui m'est arrivé? ce n'est pas ta faute! quelle idée as-tu là?

— Oh! c'est bien ma faute, continua Tom d'une voix brisée par l'émotion. Ils ne m'ont pas écouté; j'ai voulu expliquer que tu leur avais dit de ne pas le faire et de retourner chez eux; j'ai voulu expliquer pour Ballatchet; mais, mais, ils ont dit que, si j'avais été Henry, ils m'auraient cru, mais qu'ils ne pouvaient pas me croire! Oh! si Henry avait été ici!

— Que je voudrais qu'il y fût, dit Norman du fond de son cœur; mais, vois-tu, Tom, si cela pouvait t'enseigner à dire toujours la vérité, je ne m'en affligerais pas autant.

— Oh! ils sont si contents, s'écria Tom avec un nouvel accès de sanglots! ils disent de si vilaines choses; et les May n'avaient jamais été en disgrâce. Oh! Norman! Norman! si tu savais ce que disent Edouard Anderson et Axworthy, continua-t-il avec colère; ils disent que tu n'as que ce que tu mérites; ils voulaient m'envoyer chez Ballatchet chercher de sa drogue pour se réjouir de ta chute et de celle de tous les pédants intrigants; et, quand j'ai dit que je n'irais pas, ils ont juré qu'ils me feraient avaler tous les bouchons! Anderson m'a lancé une bordée d'injures et m'a battu; vois plutôt!... et il montra des traces bleues et rouges sur ses mains... Je n'ai pu écrire comme il faut depuis trois jours, et Hawes m'a donné double devoir à faire.

— Les misérables lâches! s'écria Norman indigné; mais tu n'y es pas allé?

— Non; Anderson l'ainé les a arrêtés; il a dit qu'il ne voulait pas que l'affaire Ballatchet recommençât.

— A la bonne heure, dit Norman, il n'osera pas ne pas maintenir l'ordre; mais, si tu veux rester auprès de moi, je veillerai à ce qu'on ne te fasse pas de mal.

— Oh! *Juin! Juin!*... et le petit garçon se jeta dans les bras de son frère... je suis si fâché qu'on t'ait renvoyé de ta place! qu'ils en soient si contents! que tu perdes la bourse, et qu'on t'ait humilié devant eux tous!

— Allons, Tom! console-toi; il n'y a pas là de quoi te désoler à ce point; papa sait tout, et cela me suffit: ce que pensent les autres me touche beaucoup moins.

— Je voudrais n'avoir jamais mis les pieds au collège. Si Anderson me laissait seulement tranquille; il n'est qu'un misérable, un lâche, un méchant.

— Chut, chut, Tom; maintenant que tu le connais, il te sera facile de l'éviter à l'avenir. Ecoute-moi. Toi et moi, nous allons recommencer une nouvelle vie, et nous verrons si nous ne les forcerons pas à respecter les May comme au temps où Henry était au collège; observons les règles et ne faisons point de mal.

— Tu me protégeras contre Anderson et Axworthy? murmura Tom.

— Oui, je te le promets; et toi tu diras la vérité et tu marcheras droit ton chemin.

— Oui, oui, répondit Tom fatigué de son long esclavage et soulagé de se sentir sous cette protection.

— Maintenant, retournons à la maison. »

Tom glissa sa main dans celle de son frère, ce qu'il aurait considéré quelques semaines auparavant comme indigne d'un écolier.

A dater de ce jour, Tom s'attacha à Norman, sûr que, dès qu'il l'abandonnerait, ses tyrans le châtieraient de sa défection; mais ce n'était pas seulement la peur qui le retenait auprès de son frère, c'était aussi la reconnaissance et l'affection. L'indolence, la crainte et la timidité formaient le fond de ce caractère, que pendant longtemps on avait cru mauvais; il cachait là-dessous un cœur sensible, un juste sentiment du bien; mais

le désir de sauver le premier moment, la peur, la paresse, avaient étouffé jusqu'à présent ses bonnes qualités.

Sous les soins de Norman, elles se développèrent plus librement. Tom ne craignait plus ses persécuteurs; il était à l'abri des perfides tentations qu'ils lui offraient; les regards furieux qu'ils lui lançaient, les petits tourments qu'ils prenaient à tâche de lui infliger dès que l'occasion s'en présentait, ne lui donnèrent aucune envie de quitter son frère pour retourner à eux. Ses leçons, pour lesquelles il avait pris la malheureuse habitude de ruser et de tromper, gagnèrent beaucoup à être faites sous la surveillance de Norman, au lieu des conseils que lui donnait Anderson pour esquiver le plus qu'il pouvait de son travail; l'habileté qu'il avait mise à mal faire, il l'employa à bien faire, et la conséquence fut des progrès réels en peu de temps qui lui donnèrent un nouveau courage. Il était certainement heureux de ce changement en bien; mais il eut encore des luttes à soutenir; il avait pris une telle habitude de tromper, que, lorsqu'il était pris par surprise, son premier mouvement était de ne pas répondre directement; dès qu'il se rappelait ses bonnes intentions, il disait bien la vérité; mais, à son trouble et à son hésitation, on aurait pu croire qu'il disait une fausseté.

Notre pauvre Tom était poltron à l'excès, et ses vaines terreurs encourageaient ses camarades à lui jouer des tours. L'œuvre que Norman avait entreprise était une œuvre de patience s'il en fût; mais, outre l'intérêt qu'il y trouva, les progrès de son frère, son affection, furent sa récompense.

Ernescliffe, Larkins et d'autres encore lui étaient restés fort attachés; et, passé le premier moment d'effervescence, les écoliers reprirent leur ton habituel avec lui.

Il vit bien qu'on le respectait autant qu'auparavant et qu'on l'aimait même mieux que lorsqu'il faisait sentir tout le poids de son autorité. La discipline du collège n'avait point souffert depuis son déplacement. Anderson sentit que pour l'honneur de sa réputation il ne devait pas mettre moins d'exactitude à faire ob-

server les règles du collège que May, et il savait les imposer aux garçons avec qui il avait fait cause commune peu de temps auparavant. Aussi le docteur Hoxton répétait que jamais la discipline n'avait été aussi exacte que sous le gouvernement d'Anderson, se doutant peu qu'il moissonnait sur un champ ensemencé par un autre.

Les manières cordiales de Norman envers Anderson, la promptitude qu'il mettait à l'appuyer, lorsqu'il s'agissait du bien du collège, surprirent plusieurs; on pensa qu'il ne voyait dans sa chute et dans l'élévation de son camarade que les chances de la fortune et qu'il était d'ailleurs insensible à l'injure.

Quant à Norman lui-même, une fois le premier moment passé, il fut presque soulagé de ne plus avoir la responsabilité de la surveillance du collège; et il retournait chez lui le cœur plus léger qu'il ne l'avait eu depuis la mort de sa mère. Ses sœurs remarquèrent que son expression était moins triste, qu'il portait la tête plus haute, marchait avec plus d'élasticité; il faisait danser et sauter Daisy, qui riait, enchantée de ces jeux, tandis que Marguerite tremblait de la voir si haut dans les airs; et, sans être un grand rieur lui-même, il contribuait par ses reparties à ramener la gaieté dans le cercle de famille.

C'était là un remède bien inattendu pour guérir des nerfs malades; mais on ne pouvait douter qu'il n'eût réussi lorsque quelques samedis plus tard il reconduisit son père à Groveswood, où le jeune Lake se rétablissait lentement; il rapporta à Marguerite une collection de curiosités botaniques, et il engagea avec son père une discussion des plus animées sur le système naturel et le système de Linnée, et pendant une semaine ses *pourquoi* et ses *parce que* maintinrent la famille en joyeuse humeur.

---

## CHAPITRE XXIII

« Tiens, Marguerite. » Et le docteur jeta sur les genoux de sa fille une lettre qui amena un bel incarnat sur ses joues.

M. Ernescliffe écrivait que l'ami de son père, le capitaine Gordon, ayant été nommé commandant de la frégate *l'Alceste*, l'avait choisi pour l'un de ses lieutenants et lui avait offert un brevet de cadet de marine pour son frère. Il avait répondu qu'Hector ne se destinait pas à la marine, mais qu'il demandait de substituer le brevet à Henry.

Alan faisait un grand éloge de son capitaine; il estimait comme un des plus grands avantages de sa vie d'avoir servi sous ses ordres; il ajoutait que le docteur May pouvait être bien sûr qu'il veillerait sur Henry comme sur son propre frère. On croyait que *l'Alceste* était destiné à la station de l'Amérique du Sud.

« C'est une affaire de trois ans, soupira le docteur; mais la chose est faite, et nous ne pouvions rien espérer de mieux.

— Comme il aura été content, dit Marguerite; notre Henry ne pouvait pas faire son début sous de plus heureux auspices.

— Non! j'ai autant de confiance dans Ernescliffe que dans Richard lui-même; il faut que je le remercie tout de suite. D'où a-t-il daté sa lettre?

— De Portsmouth. Il ne dit pas s'il a vu Henry.

— Je pense qu'il attend ma réponse. Si je glissais dedans un billet qu'il remettrait à Henry; ce serait dommage qu'il ne jouît pas du bonheur qu'il procure.»

Le docteur se mit à écrire, tandis que Marguerite travaillait et réfléchissait. Peut-être entrevoyait-elle un trousseau de chemises à faire pour Henry; peut-être voyait-elle sa crinière de lion sous sa casquette bleue à galons d'or, ou peut-être son esprit s'égarait-il sur les bancs de corail de l'océan Pacifique.

C'était une après-midi tranquille ; toute la famille était dehors ; et lorsqu'ils le pouvaient, ce qui était rare, le docteur et sa fille jouissaient vivement de ce tête-à-tête paisible. Bientôt un coup de sonnette à la porte d'entrée provoqua une exclamation de dépit de la part du docteur ; mais le sourire reparut sur ses lèvres lorsqu'on annonça Mlle Rivers. Le docteur et la jeune fille étaient de grands amis et sur un pied de plaisanteries réciproques ; mais Meta, moins à son aise avec ses filles, entra d'un air un peu timide.

« Ah ! vos amies sont sorties, lui dit le docteur, il faudra vous contenter de nos graves personnes.

— Flora est-elle allée bien loin ? demanda Meta.

— A Cocksmoor ; je regrette qu'elle manque votre visite, répondit Marguerite.

— Peut-être que je vous dérange, reprit la jeune fille ; mon père a plusieurs choses à faire ; il viendra me chercher quand il aura fini. Elles sont donc allées à Cocksmoor ? Que je les envie !

— Vous ne les envieriez pas si vous aviez vu l'endroit, dit le docteur. Norman est indigné que je leur permette d'y aller.

— Mais elles y sont vraiment utiles.

— Comment Mlle Meta en est réduite à envier ce trou noir de Cocksmoor, lorsqu'elle pourrait se contenter des bosquets d'églantiers d'Abbotstoke ! que j'ai pitié d'elle ! s'écria le docteur.

— Oui, si je faisais du bien à Abbotstoke, au lieu d'y faire du mal.

— Du mal ? demanda Marguerite.

— Tout y allait à merveille sans moi ; mais, depuis que je me suis chargée d'une classe à l'école, on dirait que les enfants deviennent de plus en plus sots et bruyants. Pas plus tard que dimanche dernier, la plus jolie, ma favorite, celle pour qui j'ai fait l'impossible, a commencé à se moquer de moi ; elle levait le doigt en m'imitant, pour faire rire les autres.

— C'est très mal ; mais elle est peut-être très jeune ?

— Non, elle a neuf ans ; elle est fort intelligente ; elle sait très bien ce qu'elle fait. Autrefois, elle restait toute la semaine chez elle, occupée à soigner un petit enfant. Nous nous sommes arrangés pour que la mère pût

rester à la maison et l'envoyer à l'école : c'était si dommage que cette intelligence fût perdue.

— Ah ! vous pouvez être sûre que le petit enfant était la meilleure école pour elle. »

Meta eut l'air étonné.

« Papa veut dire que, si cette jeune fille a quelque penchant à la vanité, il lui était plus salulaire d'être occupée et contrariée chez elle que mise sur un piédestal à l'école.

— Il paraît donc que je n'ai fait que des sottises, dit Meta avec un léger dépit, je croyais bien faire, et je ne réussis pas ; papa dit qu'ils sont des ingrats et que, s'ils me font de la peine, il ne me permettra plus de m'occuper d'eux.

— J'espère que vous n'en êtes pas encore là ? demanda Marguerite.

— Oh ! non, je ne le voudrais pas pour tout au monde ; mais c'est bien différent de ce que je croyais.

— Ah ! ah ! vous vous étiez créé un idéal de bonnes petites filles en chapeaux ronds, comme l'on en voit dans les livres de Blanche, dit le docteur ; elles considèrent la jeune demoiselle qui les enseigne comme un oracle ; et, si par hasard elles font une fois une sottise, c'est d'une manière toute charmante et pour qu'elles puissent servir d'exemple aux autres.

— Croyez-vous donc, docteur, que ce soit leur faute ou la mienne ?

— Me prenez-vous pour un sorcier ?

— Mais dites-moi ce que vous pensez.

— Dites-moi ce qu'en pensent M. et Mme Charles Wilmot.

— Mme Wilmot trouve que je les gâte et que j'ai tort d'avoir des favorites. Dimanche dernier, elle m'a dit que je ne ferais pas mal de me charger d'une classe mieux disciplinée, et je sais qu'elle veut me donner une classe de grandes filles très nigaudes ; je crois que c'est par bonté qu'elle ne m'a pas dit une fois pour toutes de ne plus m'en mêler ; elle a peut-être raison ; je ne fais que du mal. »

Meta était venue demander un conseil à Flora ; il lui était difficile d'en demander chez elle : si son père et sa gouvernante venaient à s'apercevoir de ses mécomptes,

ils la prieraient de quitter l'école immédiatement ; d'un autre côté, elle croyait que Mme Wilmot ne l'y voyait pas volontiers. Elle était un peu blessée qu'on l'accusât de mal diriger sa classe ; mais elle était trop sincère pour ne pas reconnaître qu'il y avait quelque chose de vrai dans cette accusation. Meta était une enfant gâtée ; elle n'était pas accoutumée aux reproches, et cependant elle avait un sincère désir de faire le bien ; assez embarrassée d'une position si nouvelle pour elle, elle avait pensé s'en ouvrir à Flora.

« Allons, Marguerite, notre conseiller par excellence, dit le docteur, faut-il que Mlle Rivers continue à tenir son école, oui ou non ?

— J'avoue que, si j'étais Mme Wilmot, je serais fâchée que Mlle Rivers m'abandonnât parce que les enfants sont sots, répondit Marguerite, et il me semble que je préférerais qu'elle me demandât ce qu'il faut qu'elle fasse.

— Et si vous étiez Mme Wilmot, vous me diriez, pour ne pas m'affliger, de garder ma classe.

— Oui, et aussi pour que Mlle Rivers apprenne à enseigner.

— Mais je n'ai pas envie de le faire pour moi, s'écria Meta ; je ne fais déjà que trop de choses pour moi.

— Eh bien ! alors ce sera pour les enfants, dit le docteur : quand on n'a pas le don de l'enseignement, il faut faire un apprentissage, si l'on désire se rendre utile dans cette branche.

— J'en parlerai à Mme Wilmot, dit Meta avec un soupir ; cela m'aurait affligée de renoncer à ce qui me paraissait une bonne chose, surtout au moment de ma confirmation. »

Cette cérémonie devait avoir lieu dans le mois d'août, et M. Wilmot se donnait beaucoup de peine pour préparer ses catéchumènes, beaucoup plus que M. Ramsden, qui avait l'air de n'y pas songer.

Le docteur espérait que Henry serait à Stoneborough à cette époque ; il raconta à Meta leurs projets à son égard et lui demanda à quelle heure viendrait son père, ayant quelque renseignement à prendre auprès de lui.

« Il m'a dit qu'il serait ici à quatre heures et demie ;

il est allé à la station s'informer de l'heure des départs et des arrivées des trains. Savez-vous à quelle heure arrive le dernier ?

— A neuf heures quarante-cinq, répondit le docteur.

— Ah ! c'est justement ce que nous craignons ; c'est pour Bellairs, ma femme de chambre : sa mère est très malade, et elle croit qu'elle n'est pas bien soignée ; cette femme demeure à environ deux lieues de la station de Milbury. Nous avons pensé à lui donner un billet d'aller et de retour pour aller la voir ; elle aurait pu partir le matin, dès que je serai levée ; mais je ne sais ce que je deviendrais, si elle ne peut revenir à temps pour ma toilette avant le diner. »

Marguerite fut confondue du sang-froid avec lequel la jeune fille articula ces paroles.

« C'est impossible, dit le docteur ; lors même qu'elle partirait par le train de huit heures et qu'elle reviendrait par le dernier, elle n'aurait que deux heures à rester chez elle. C'est une mesure un peu courte pour une mère malade.

— Papa lui donnera tout ce qu'il faut pour se procurer une garde-malade ; elle croit que sa belle-sœur ne soigne pas bien sa mère. Pauvre Bellairs, elle a été si reconnaissante qu'on lui permit d'y aller ; pour une fois, je pourrais peut-être me passer d'elle.

— Connaissez-vous le vieux Crappe ? demanda le docteur.

— Le bon vieux d'Abbotstoke ? Certainement.

— Je me rappelle une triste histoire dans cette famille. La mère était mourante d'une maladie de langueur, lorsque leur fils eut un accident très fâcheux : leur fille unique était femme de chambre ; le pauvre garçon désirait ardemment revoir sa sœur ; ils n'avaient personne pour les soigner qu'une misérable vieille payée par la paroisse. Enfin, leur situation me toucha tellement, et les cris du malade demandant sa sœur dans son délire étaient si perçants, que j'écrivis à la maîtresse de cette fille.

— Lui permit-elle de venir ? demanda Meta, rouge d'émotion.

— Comme une grande faveur, elle lui permit de venir par le train direct de nuit, après l'avoir habillée pour

un bal, avec l'ordre de revenir à temps pour sa toilette du lendemain. Elle arriva ici à cinq heures du matin ; je la conduisis immédiatement à Abbotstoke ; son frère venait de mourir ; la vieille femme n'avait pas suivi mes ordres, et je suis convaincu qu'elle avait causé la mort par sa négligence. La mère venait d'être saisie d'une attaque, et courait le plus grand danger.

— La fille resta, je pense ?

— Hélas ! sa famille avait besoin de ses gages ; il fallut retourner habiller sa maîtresse, pendant que sa pauvre mère était là mourante et l'appelait constamment ; elle donna son congé cependant ; mais, avant que son temps de service fût fini, la mère était morte. »

Meta ne répondit rien, et le docteur sortit en disant qu'il rencontrerait M. Rivers dans la ville. Meta resta assez longtemps plongée dans ses pensées ; enfin elle dit en soupirant :

« Je voudrais savoir si cette mère est bien malade ; j'ai envie de me faire coiffer par Suzanne et de permettre à Bellairs de rester un peu plus longtemps ; je n'y avais pas songé ; mais c'est que papa n'aime pas que je sois mal arrangée, et ma tante Léonora vient justement nous voir. Que cela me paraîtra singulier de me passer de Bellairs ! il faut que j'en parle à Mme Larpent.

— Ne croyez pas que nous voulions vous donner de conseils, lui dit Marguerite ; mais mon père a vu tant de malheurs du genre de celui qu'il vous a raconté, qu'il ne peut parler de ce sujet sans émotion.

— Et j'aurais pu être aussi cruelle que cette femme ! s'écria Meta ; mais j'espère que Mme Bellairs sera bientôt mieux et qu'elle pourra me renvoyer sa fille ; je ne sais comment je me passerais d'elle.

— Ne vous rappelez-vous pas, dit Marguerite, que vous vous plaigniez tout à l'heure de ne pas être assez utile ; il me semble que vous avez là une occasion de rendre service à quelqu'un en faisant un petit sacrifice personnel. »

Marguerite, intimidée en se surprenant à donner des conseils, changea de conversation.

Ce fut un jour mémorable pour la petite demoiselle Rivers ; mais la famille May, chaque fois qu'elle la

voyait, paraissait ouvrir quelque nouvelle voie à sa pensée et à ses devoirs. Le code de la maison où elle avait été élevée enseignait que les serviteurs ne sont que des machines à l'usage de ceux qui les payent. Bon et aimable comme l'était M. Rivers, et disposé à accorder à ses gens tout le bien-être possible, il ne les avait jamais considérés sous un autre point de vue, et sa fille avait suivi son exemple sans se douter de ce qu'elle faisait jusqu'au jour où elle le comprit tout à coup. Ce fut la première fois qu'elle apprit que nous ne sommes pas dans ce monde pour ne songer qu'à satisfaire tous nos désirs et pour n'être bons que lorsque notre bonté ne nous coûte rien.

Aussi, quand son père lui parla de l'heure des trains, en lui disant qu'il fallait que Bellairs renonçât à cette course, elle proposa de lui permettre de rester un jour ou deux chez sa mère, assurant avec gaieté qu'elle saurait très bien se passer d'elle, et il y consentit.

Les remerciements et les regards reconnaissants de la femme de chambre, lorsque Meta lui donna la permission, récompensèrent amplement la jeune fille et lui donnèrent le courage de supplier Mme Larpent de permettre à Bellairs de passer plus d'un jour chez elle. La bonne gouvernante connaissait toute la valeur de l'adroite soubrette et ne se souciait pas que sa chère élève ne parût pas avec tous ses avantages devant sa tante Lady Léonora Langlade; mais Meta remporta la victoire et permit à Bellairs de rester tout le temps nécessaire pour soigner sa mère.

Lady Léonora arriva. Elle était toujours très bonne pour Meta; mais on la redoutait plus qu'on ne l'aimait dans la maison. Elle avait l'habitude de faire à tous de longs sermons sur la manière d'élever et de soigner sa nièce. Mlle Rivers devait être fort riche un jour, et sa tante désirait qu'elle fût une jeune personne à la mode, qui ferait son entrée dans le monde sous sa protection.

Ses cousines Léonora et Agathe lui parlaient d'un air de protection de leurs bals, de leurs concerts; elles l'appelaient leur bonne petite cousine. Mais elles critiquèrent la coiffure de Suzanne et se moquèrent de la

permission donnée à Bellairs, comme d'une chose tout à fait inusitée.

Lady Léonora demanda à sa nièce quelles étaient ses relations dans le pays; et Meta ne put lui citer que Mme Charles Wilmot et les demoiselles May.

« Les filles d'un médecin, oh!... » s'écria la tante, qui se hâta de presser son beau-frère d'amener sa fille à Londres ou dans le voisinage de la grande ville, où elle pourrait avoir des maîtres et former des relations en rapport avec le rang qu'elle occupait.

M. Rivers détestait Londres; il s'y portait toujours mal. Il n'aimait pas à changer de place, et Meta, de son côté, était si attachée à la Grange, qu'elle supplia son père de ne pas quitter la campagne. Lady Léonora convint que la Grange était un charmant endroit. La seule chose qu'elle regrettât, c'était une société convenable pour sa nièce, obligée de se contenter de la femme du ministre et des filles du médecin.

Il y avait longtemps que Flora méditait une visite dans toutes les règles à Abbotstoke, et ce fut alors qu'elle parvint à l'exécuter. Mme Charles Wilmot donnait une fête d'enfants pour le jour de naissance de sa petite fille. Elle y avait invité Marie, Blanche et Aubrey. Flora les accompagna, et, après les avoir déposés à la cure et avoir confié Aubrey tout particulièrement à Marie, elle prit le chemin de la Grange, nullement effrayée des belles dames qui causaient l'étonnement des habitants d'Abbotstoke.

On la fit entrer dans le salon, où elle trouva une dame très vive et très animée, qui entama sur-le-champ la conversation avec elle. Flora n'était jamais embarrassée. Ses manières aisées, son calme mêlé d'une certaine réserve, parlaient beaucoup en sa faveur.

Meta entra un moment après et lui fit grand accueil, et, quoiqu'elles ne pussent point se voir en particulier, la visite porta ses fruits. Flora déclara que lady Léonora Langlade était une charmante femme; et, lorsque celle-ci demanda à sa nièce qui était cette jeune personne si élégante et si agréable, Meta lui répondit avec joie que c'était Flora May. Sa tante ne rétracta point son éloge; au contraire, elle ajouta que

Flora était une personne au-dessus de l'ordinaire, et qu'il fallait qu'elle eût reçu une excellente éducation.

M. Rivers présenta à sa belle-sœur le docteur May, qui aurait bien voulu se dispenser de cet honneur, mais qui finit par subir la séduction de la brillante conversation de lady Léonora, car elle avait eu le tact de reconnaître qu'elle avait affaire à un homme de talent hors ligne et de très bonnes manières. Lorsqu'elle découvrit qu'il y avait eu anciennement des alliances entre sa famille et les Mackensie, elle décida que la famille May était une excellente société pour sa nièce tant qu'elle n'aurait pas fait son entrée dans le monde.

Meta avait manqué une des écoles du dimanche pendant le séjour de sa tante; mais elle n'avait pas oublié la résolution qu'elle avait prise auprès du canapé de Marguerite. Elle passa toute l'après-midi du samedi chez Mme Wilmot, et, en sortant de chez elle, fit une longue promenade dans le village. Elle avait avoué son ignorance à la femme du ministre, lui avait fait ses excuses pour les erreurs qu'elle avait commises et finit par se mettre sous sa direction, qu'elle avait commencé par trouver trop sévère.

Le dimanche suivant, elle s'occupait de bon cœur de la classe des *grandes nigaudes* et s'abstint de favoriser les plus jolies et les plus gentilles. Cela ne l'amusa pas beaucoup; mais elle était heureuse de faire pour la première fois quelque chose qui ne lui plaisait pas, dans le but d'être utile; et son père, qui craignait qu'elle ne fût bien seule après le départ de ses cousines, la trouva plus gaie que jamais.

---

## CHAPITRE XXIV

Les vacances avaient commencé depuis huit jours, lorsque Henry, maintenant cadet de marine à bord du vaisseau royal *l'Alceste*, vint à Stoneborough, en congé, comme il le disait avec fierté.

Une joyeuse bande de frères et de sœurs, le docteur

en tête, allèrent le recevoir à la station. Il serait difficile de dire lequel fut le plus heureux lorsqu'on vit paraître l'aimable figure ronde et rose, surmontée de la casquette bleue à galons d'or, à l'une des portières d'un wagon. Marie poussa un cri si perçant et fit un tel saut que deux voyageurs et un garde-ligne se retournèrent pour la regarder, à la grande honte de Flora et de Norman, honte qui se manifesta chez l'une par un grave : Marie ! Marie ! et chez l'autre, en ce qu'il s'enfuit à l'autre bout de la plate-forme et qu'il feignit de n'avoir aucun rapport avec elle, en quoi il fut fidèlement imité par son ombre Tom.

Marin, et non plus écolier, Henry se souciait peu des spectateurs. Le saut qu'il fit hors de la voiture, la vigoureuse accolade qu'il donna à Marie, auraient été dignes de son retour après une longue traversée en mer ; il sauta ensuite au cou de son père, et ses autres sœurs avaient reçu tour à tour ses embrassements, lorsque les deux frères crurent devoir revenir de l'extrémité de la plate-forme.

C'était un joli spectacle que de voir la famille traverser la ville. Le jeune marin, le bras passé sous celui de Marie, Aubrey le tenant par la main ; le père et les frères et sœurs marchant à l'arrière-garde, l'admirant lorsqu'il se retournait de temps en temps pour adresser une question ou faire une réponse.

« Comment est Marguerite ? »

— Oh ! beaucoup mieux ! Elle a traversé la chambre, appuyée sur le bras de Norman... On espère que bientôt elle pourra se servir de béquilles... Elle reste assise plus longtemps qu'auparavant.

— Et le poupon ?

— Plus charmant que jamais !... Quatre dents !... Elle marchera dans peu... ; elle est si mignonne. »

Puis les mots : mon sabre, le vaisseau, notre cabine.

« Papa, invitez M. Ernescliffe à venir ici ; je sais qu'il pourra obtenir un congé. »

— M. Ernescliffe ; tu l'appelais toujours Alan ? demanda Marie.

— Oui ; mais tout cela est passé, à présent. Tu oublies que nous sommes à bord. Le capitaine Gordon lui-même m'appelle M. May. »

Les uns se mirent à rire et les autres le regardèrent avec respect.

« Ah! voici Edouard Anderson! cria Marie. Oh! j'aimerais tant qu'il te vît.

— Qu'est-ce que cela me fait? » dit Henry.

Et, avec un mélange comique de fausse honte et de cordialité, il s'avança vers son ancien camarade d'école, lui donna une bonne poignée de main avec toute l'affabilité d'un officier pour son inférieur. Tom avait disparu. Mais la joie du pauvre Henry fut troublée.

« Comment est Harvey? demanda gracieusement M. May.

— Très bien; nous l'attendons demain.

— Où a-t-il été?

— A Oxford, pour le prix Randall. »

Henry jeta un regard étonné autour de lui en remarquant l'air de maligne satisfaction d'Anderson; il ne vit rien qui le rassura, excepté le calme de la physionomie de Norman, et même ce calme se démentit un peu lorsque les yeux des deux frères se rencontrèrent. Le docteur s'avança et posa la main sur l'épaule de son fils.

« Ne l'arrêtez pas plus longtemps, Edouard; sa sœur ne l'a pas encore vu. »

La petite procession continua son chemin; mais un profond silence avait succédé à la gaieté; le jeune marin n'osait plus faire de questions. Ethel serrait fortement le bras de Norman.

« Pauvre Henry! murmura celui-ci, je regrette que nous ne lui ayons pas écrit.

— Et moi aussi... Oh! si j'étais un garçon, comme je rendrais modeste cet Edouard!

— Chut! Ethel... Rappelle-toi nos résolutions. »

Ils entraient dans le jardin, où Marguerite reposait à l'ombre d'un tulipier. Elle tendit les bras à Henry, qui s'y précipita; mais, quand il se releva, Norman et Tom avaient disparu.

« Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il alors.

— Viens avec moi, » dit le docteur en le conduisant dans son cabinet, où il lui raconta l'histoire de Norman.

La douleur et l'indignation de Henry dépassèrent tout

ce que son père avait imaginé; et lorsqu'il lui répéta pour la seconde fois que Harvey Anderson avait gagné la bourse Randall, il devint écarlate, lutta un moment, puis il finit par appuyer sa tête sur la table et se mit à pleurer et à sangloter, en dépit de son sabre, de son uniforme et sa dignité.

« Henry! Henry! mon garçon, nous aurions dû t'en prévenir, dit le docteur tendrement; nous en sommes tous consolés. Et d'ailleurs, qu'ai-je besoin de consolation, puisque je possède de l'or au lieu de clinquant; mais j'ai eu bien de la peine à m'y faire au commencement.

— Oh! si j'avais été ici, dit Henry en essayant, mais en vain, de retenir ses larmes.

— Ah! c'est ce que nous avons tous dit... Ta parole aurait suffi pour le justifier... c'est-à-dire si tu n'avais pas été au milieu des révoltés... Ah! *Juillet!* n'aurais-tu pas grimpé au haut du mur?

— J'aurais pris son parti; au moins j'aurais si bien arrangé Anderson et Axworthy, qu'ils n'auraient pas osé se montrer d'une semaine! Qu'ils fassent attention à eux! s'écria Henry furieux.

— Quoi! un officier au service de Sa Majesté; comment monsieur May!

— Non, non, papa, ne raillez pas; je me réjouissais tant en revenant de voir Norman avec le prix Randall; à présent, je ne me soucie ni du vaisseau ni de rien du tout. »

Et le jeune garçon cacha une seconde fois sa figure sur sa table.

« Allons, allons, Henry, lui dit son père, en essuyant ses lunettes humides, ne faisons pas les fous; ils croiront que nous regrettons la bourse.

— Je me moque de la bourse; mais que *Juin* ait perdu sa place, qu'il ait été en disgrâce!

— Ce dont je ne me moque pas, c'est que notre *Juin* soit ce qu'il est.

— Il est, il est..., il est..., *Juin* lui-même, et qu'on ne s'y trompe pas, s'écria Henry avec chaleur, je n'ai jamais vu quel'un comme lui.

— C'est vrai, répondit le docteur en souriant et en pensant que le généreux enfant n'était pas si loin de

ressembler à son frère. Norman croit que ce contretemps lui a été salutaire; le succès n'est pas la meilleure discipline, tu le sais. »

Mais Henry n'avait pas du tout l'air de le savoir.

« Tu le comprendras mieux plus tard; mais ce que je puis te dire, mon enfant, c'est que la patience avec laquelle il a supporté ce chagrin a contribué à remonter le ton de son esprit abattu; tu verras que nous avons plus de peine à l'accepter que lui; Ethel surtout ne peut pas prendre son parti d'avoir un peu de charité pour les Anderson.

— De la charité pour les Anderson! répéta Henry; vous ne voulez cependant pas nous faire aimer des individus aussi bas, aussi vils, aussi rampants que ceux-là, qui ont joué un si abominable tour à Norman.

— Non, je ne te demande pas de les aimer; je voudrais seulement que tu n'eusses pas de rancune.

— Ce n'est pas ma faute, papa; mais je ne le peux pas; si je rencontre ces êtres-là, croyez-vous donc que je leur serrerais la main? Si je ne donne pas une bonne correction à Edouard tout le long de la rue de la Cathédrale, il peut s'estimer heureux.

— Je n'ai rien de plus à te dire; j'espère que l'exemple de ton frère fera plus que mes paroles. Veux-tu revenir auprès de Marguerite, ou as-tu quelque chose à me dire? »

Henry ne répondit pas; mais il se pressa plus étroitement contre son père, qui l'entoura de son bras; la tête bouclée de son enfant reposait sur sa poitrine; Henry soupira profondément.

« Ah! il n'y a rien comme le *chez soi*, dit-il.

— Est-ce là tout ce que tu voulais me dire? demanda le docteur en souriant et en le pressant sur son cœur.

— Il se passera bien du temps avant que je revienne; on dit que nous irons dans l'océan Pacifique.

— Et, quand tu reviendras, tu seras un vrai lion. Que de choses tu auras à nous raconter!

— Oui; mais c'est bien différent que de revenir ici tous les soirs, et n'avoir pas une âme à qui confier ce qu'on pense.

— As-tu quelque chose à me dire à présent?

— Oh! beaucoup de choses à vous dire; mais j'oublie

tout quand je ne vous vois pas tous les jours, ainsi que Marguerite.

— Mais il est un Être qui est toujours auprès de toi, mon enfant.

— Je le sais bien ; mais je ne me le rappelle pas assez ; on fait un tel vacarme le soir à bord, que je ne peux plus penser à ces choses comme je le devrais, murmura Henry.

— Ah ! oui ! ta vie si paisible à la maison ne t'y avait pas préparé ; mais d'autres que toi ont mené une vie pieuse dans les mêmes circonstances ; Dieu les a aidés. Il aide ceux qui cherchent à faire de leur mieux. »

Henry soupira.

« J'ai l'intention de bien faire, et, si ce n'était que je me sens si mauvais, j'y mettrais bien meilleure volonté encore.

— Ah ! mon enfant, lui dit son père, tu éprouveras ce sentiment partout où tu iras, soit sur terre, soit sur mer ; je suis heureux que tu l'aies ; Dieu en soit béni ! mais il est prêt à t'aider ; il connaît tes tentations, et tu te rapprocheras de lui avant de nous quitter.

— Marguerite m'a écrit à propos de la confirmation. Suis-je assez âgé ? Et puis, ajouta-t-il en tortillant son bouton, il faudra que je pardonne à ces Anderson.

— N'en parlons plus à présent ; voici la pauvre Marie qui ne comprend pas pourquoi je te retiens si longtemps. »

Les *garçons* parcoururent la maison de la cave au grenier, galopèrent autour du jardin, visitèrent tous les coins et recoins. Marie et Henry en tête, Tom et Blanche en pleine carrière après eux, et Aubrey trébuchant, trottant de son mieux, mais bien loin par derrière.

Norman et Henry n'échangèrent pas une parole sur l'aventure du collègue ; et celui-ci, après l'explosion où il s'était livré, n'y fit plus aucune allusion, et par sa gaieté et son entrain s'appliqua à réjouir le cercle de famille. Richard revint aussi ce jour-là ; et, quoique sa réception ne fût point bruyante comme celle de Henry, les aînés de la famille furent aussi heureux à leur manière que ceux que Blanche appelait le *moyen âge* l'avaient été à la leur.

On apporta la petite Daisy au salon, et les onze en-

fants se trouvèrent tous réunis ; plusieurs d'entre eux se demandèrent en soupirant quand cette réunion aurait lieu la prochaine fois.

On prit le thé au jardin au milieu de beaucoup d'éclats de rire et d'une conversation très animée.

« C'est dommage de quitter une aussi bonne société, dit le docteur en se levant ; mais j'ai un rendez-vous avec Ward à l'Union.

— Oh ! laissez-moi aller avec vous ! s'écria Henry.

— Et moi aussi ! et moi aussi ! » crièrent d'autres voix.

Et le docteur leur proposa de l'attendre dans la prairie et de faire tous ensemble une longue promenade après sa visite. Richard et Ethel restèrent avec Marguerite ; celle-ci exprima qu'il lui serait agréable de se débarrasser de cette troupe bruyante pour causer un peu.

« Eh ! qu'avons-nous fait jusqu'à présent ? demanda le docteur en riant.

— Nous avons bavardé, répondit Ethel avec malice.

— Oh ! Richard, reprit-elle lorsque la bande joyeuse se fut éloignée, tu ne sais pas que les dames du comité de l'école sont pires que jamais, nous sommes enchantés que Flora y soit entrée, peut-être qu'elle pourra faire quelque bien.

— Nous ? dit Marguerite en hésitant.

— Ah ! c'est vrai que tu n'en es pas contente, mais c'est l'avis de papa ! et d'ailleurs elle a tant de tact et d'adresse.

— Je suis de l'avis de Norman, l'idée de Flora, se querellant avec Mme Ledwich et Louisa Anderson m'est désagréable.

— Je crois cependant, reprit Ethel, que Flora qui acquiert si vite de l'influence sur les gens et qui prend facilement une certaine autorité, fera du bien dans ce comité. Ah ! si je pouvais leur dire une bonne fois ce que je pense ; mais je ne trouve jamais les mots pour m'expliquer comme je le voudrais.

— Comment marche-t-on à Cocksmoor ? demanda Richard.

— Pas trop mal ; malheureusement, M. Wilmot a été obligé de retourner auprès de son père, et les Macarthy sont partis : ils sont allés dans le pays de Galles : je ne l'ai su qu'après leur départ. C'est affreux. Une devenait

si sage, elle était si appliquée à ses leçons, elle se conduisait si bien à l'église et à l'école du dimanche, que Mme Ledwich l'aimait : elle lisait seule son Testament et m'apportait souvent ses livres pour en demander l'explication. Je l'aimais tant, il me semblait que je lui avais fait du bien, et maintenant tout est perdu.

— Il faut espérer que non, dit Marguerite.

— Avec une pareille femme pour mère, et dans cet endroit sauvage où elle est allée, si elle était venue me dire adieu, je lui aurais recommandé d'aller à l'église.

— M. Wilmot dit que c'est le pain jeté sur la surface des eaux ; il a consolé Ethel avec beaucoup de bonté ; elle était revenue au désespoir.

— Il m'a dit que c'était peut-être bon pour moi ; je fais ce que je peux pour m'intéresser aux autres enfants, mais c'est difficile ; ils n'ont jamais l'air de vous comprendre ; ils sont si stupides, si indifférents à tout. Pas plus tard que vendredi passé, Marie et moi nous n'en avons trouvé que huit.

— Mais rappelle-toi l'horrible chaleur qu'il faisait : Marie est revenue rouge comme une pivoine.

— Qu'est-ce que cela fait ? si les enfants voulaient se donner de la peine ; mais, sur ces huit, il n'y en avait qu'un qui sût ses leçons. Willy Blake avait perdu son alphabet, Anna Harris donnait des coups de pied à Suzanne Pape, Marie Hale ne savait plus distinguer une *m* d'une *n*, malgré tous les efforts de Marie, et même Jeanne Taylor, après toute la peine que je me suis donnée pour le lui expliquer, n'avait pas l'air de se douter que les Israélites eussent traversé la mer Rouge. Je suis bien contente que tu sois ici, Richard ; tu leur donneras un peu de vie et d'entrain ; elles ont paru enchantées quand nous leur avons dit que M. Richard reviendrait. A propos, voici le livre de comptes.

— Comme tu l'as tenu proprement, Ethel.

— C'est pour te faire plaisir. Regarde les recettes.

— Oh ! oh ! quatre livres dix-huit schillings huit sous ! c'est beaucoup.

— Les trois guinées nous viennent de M. Rivers. Marguerite nous a donné une demi-guinée, Marie un schilling ; il y en a un autre que nous avons trouvé dans la maison, papa nous a permis de le prendre, et

Blanche nous a donné deux sous. Oh ! Richard ! s'écria-t-elle en voyant une brillante pièce d'or paraître sur le livre.

— C'est tout ce que j'ai pu épargner de ce quartier-ci.

— Ah ! c'est fameux ! je crois en vérité que je pourrai mettre une guinée dans la bourse de l'église.

— L'église ! répéta Richard en souriant.

— J'ai lu dans un journal, l'autre jour, qu'on avait bâti une église pour neufs cents livres sterling, répondit-elle.

— Et tu en as déjà deux ?

— Deux en huit mois ; il en viendra davantage peu à peu ; j'ai un projet, mais je ne veux pas te le dire encore.

— Mais ce n'est pas tout que de bâtir une église ; il faut pourvoir au salaire du ministre et à d'autres frais encore.

— Ah ! si nous pouvions seulement commencer l'édifice, quelque bonne âme viendrait à notre aide ; j'ai dessiné un projet d'église, je cours te le chercher.

— Quelle fille ! s'écria Richard, comme elle s'élançait hors de la chambre.

— Elle y met un cœur, une persévérance ; ses mécomptes même ne la rebutent pas, dit Marguerite ; figure-toi qu'elle ne s'est pas accordé un seul plaisir cette année, elle ne s'est pas acheté un livre : les seules emplettes qu'elle ait faites, c'est un cadeau pour Blanche à l'occasion de son jour de naissance, et de la soie pour faire une bourse à Henry.

— Il y a des moments où je ne puis m'empêcher de croire qu'elle réussira, dit Richard.

— Ah ! la foi, l'énergie, la persévérance, le renoncement, que ne peuvent-ils pas ? et cependant, quand je vois notre pauvre Ethel si gauche, si singulière souvent, et que je pense qu'elle veut bâtir une église ! »

Le frère et la sœur ne purent s'empêcher de rire ; mais ils s'arrêtèrent presque immédiatement. « Son courage devrait nous faire honte, ajouta Marguerite, ainsi que sa ferme volonté de se corriger de ses petits défauts. »

Ethel revint sans son dessin ; comme l'on pouvait s'y attendre, elle l'avait perdu.

Les autres membres de la famille rentrèrent très tard ; ils étaient restés à contempler le ciel, à chercher les différentes constellations ; Henry demandait le nom de celles qu'il verrait dans l'hémisphère du sud. Le docteur arrangea la sphère céleste pour leur faire voir les constellations, et les frères et sœurs les regardèrent avec émotion, comme si elles eussent été des amies qui dussent accompagner leur cher marin. Au moment d'aller se coucher, on allait oublier la sphère sur la table ; mais Ethel l'enleva délicatement. Norman se récria sur son adresse ; Marguerite leur raconta qu'elle avait pris la décision de s'imposer des amendes au bénéfice de Cocksmoor pour tous les objets qu'elle laisserait trainer.

« Excellente idée ! s'écria le docteur, et nous ne saurions mieux faire que de suivre son exemple.

— Vous aussi, papa ? oh ! la bonne farce ! s'écria Henry.

— Vous pensez que je me ruinerai, monsieur le singe ! comment savez-vous si je n'aurai pas plus d'ordre que vous tous. Un sou au bénéfice de Cocksmoor, pour tous les objets qui ne seront pas à leur place ; qu'en pensez-vous ?

— Deux sous pour les mouchoirs de poche, s'il vous plaît, dit Norman avec un geste de dégoût.

— A merveille ! dit Blanche ; Marguerite aura un livre où elle nous inscrira ; et on fera les comptes tous les samedis soir. Qu'en dis-tu, Blanche ?

— Oh ! j'espère que Flora perdra quelque chose ! » s'écria la petite fille, en dansant de joie.

---

## CHAPITRE XXV

Henry avait ramené la joie et le mouvement avec lui ; il ne pouvait être sérieux dix minutes de suite sans éprouver une forte réaction ; aussi depuis que le docteur suppléait de son mieux à l'insuffisance de M. Ramsden, en passant une heure chaque jour avec ses enfants Norman, Ethel et Henry pour les préparer

à leur confirmation, Henry se croyait obligé de compenser cette heure de calme forcé par un débordement de bruit et de folies.

Les deux aînés recevaient une forte impression des instructions de leur père ; mais le cadet se demandait souvent s'il n'était pas trop jeune, trop léger, trop étourdi, pour prendre part à un acte aussi important. Certes, on ne voulait pas l'empêcher d'être gai et de s'amuser ; mais il sentait lui-même qu'il aurait pu apporter plus d'amélioration en toutes choses et s'appliquer avec plus de suite à ses occupations.

« Tu n'en as pas encore fini avec tes décimales, Henry ? » Henry n'était pas fort en arithmétique, et on lui avait recommandé de s'y perfectionner pendant son séjour chez lui ; il y travaillait ordinairement le soir.

« Je vais le faire à présent, Flora ! » répondit-il un peu dépité.

Il alla chercher ses livres et bientôt on l'entendit demander comment il pourrait venir à bout d'une règle qui ne voulait absolument pas être juste.

« Qu'avez-vous fait aujourd'hui, mesdemoiselles ? demanda le docteur ; avez-vous été voir Mlle Walkingham ? »

— Flora et Blanche y ont été, répondit Ethel ; je ne croyais pas qu'il fût nécessaire que j'y allasse ; et d'ailleurs je n'en avais pas le temps ; et puis une belle demoiselle de Londres ; fi donc ! »

Et elle secoua la tête avec dédain.

« Il me semble que ce n'est pas ainsi que tu traites Meta Rivers ; cela m'aurait fait plaisir que tu visses Mlle Walkingham ; on ne peut que gagner au contact de jolies manières ; d'ailleurs, lady Walkingham m'avait demandé de lui envoyer mes filles.

— Je ne l'aurais tout de même pas vue ; elle n'était pas assez bien pour nous recevoir.

— N'est-il pas désagréable, dit Flora, d'y avoir trouvé les Anderson qui y posaient leurs cartes ? »

— Les Anderson ! cria le docteur ; leur seul nom me fait mal au cœur. Aussi sûr que je m'appelle Dick May, leur nom sera compris dans le livre des amendes de Marguerite.

— Mes sœurs sont toujours occupées de ces Anderson,

dit Henry ; zéro, zéro, huit, huit mille, n'est-ce pas, Norman ? A la bonne heure, si c'étaient les garçons.

— C'est aussi mal pour les uns que pour les autres ; non seulement c'est fort ennuyeux pour les auditeurs, dit leur père, mais encore cela entraîne à violer le neuvième commandement. »

Plusieurs voix s'élevèrent pour déclarer qu'il était impossible de dire plus de mal des Anderson qu'ils ne le méritaient.

« Encore ! cria le docteur ; une, deux, trois, quatre, cinq, six, à l'amende.

— J'aimerais assez que ce fût une chose convenue sérieusement, dit Ethel.

— C'est afin d'attraper les sous de Flora pour Cocks-moor, suggéra Henry.

— Non, mais parce que je crois que c'est mal ; il me semble que, à force de s'entretenir de ces petits sujets d'irritation, on les envenime.

— Pourquoi donc le fais-tu ? demanda Flora ; pas plus tard que dimanche, je t'ai entendue déclamer contre Fanny Anderson.

— Flora ! Flora, à l'amende ! crièrent-ils tous à la fois.

— Je le sais, répondit Ethel, et c'est justement pour cela que je demande qu'on établisse cette règle, parce que je suis sûre que nous nous passionnons trop sur leur compte.

— Surtout quand nous nous permettons de dire qu'il est impossible de violer le neuvième commandement en ce qui les concerne, fit observer le docteur ; heureusement que voici le courrier du soir. Eh bien, monsieur May, êtes-vous fou ?

— Hourrah ! hourrah ! » Et le livre de décimales alla droit au plafond, retomba sur une lumière qui serait à son tour tombée sur l'ouvrage d'Ethel, si Richard ne l'avait adroitement arrêtée au passage.

« Henry ! s'écrièrent Flora et Ethel indignées, vois ce que tu as fait ! » La voix du docteur le rappela à l'ordre ; mais Henry n'en prit aucun souci :

« Ecoutez ! écoutez ! il est riche ! il a une terre !

— Qui ? qui donc ? dites-nous vite.

— Qui donc ? M. Ernescliffe ! voici une lettre d'Hector ; écoutez :

« Saviez-vous que nous avons un cousin éloigné du côté de ma mère, un M. Haliday ? Pour moi, je l'ignorais presque, quoiqu'il fût parrain d'Alan. C'était un vieux grognon, qui ne s'est jamais inquiété de nous ; il y a un an ou deux que son neveu ou son fils, ou quelque chose de semblable, est mort ; et, maintenant, le vieux cousin lui-même vient de mourir, et son notaire a écrit à Alan qu'il en est l'héritier naturel ; M. Ernescliffe de Maplewood ! cela ne fait-il pas un bel effet ! C'est une magnifique propriété dans le Shropshire ; nous irons la voir Alan et moi dès qu'il en aura le temps. »

Ethel ne put s'empêcher de regarder Marguerite ; mais, honteuse de son audace, elle rougit vivement, tandis que sa sœur ne rougit pas du tout ; Norman, au contraire, baissa les yeux et demanda si Alan ferait tout de même le voyage en mer.

« Certainement, dit Henry, il le faut bien ; il n'y renoncera jamais. »

Il y eut un moment de silence, interrompu par Flora, qui s'écria :

« A présent, Fanny Anderson ne dira plus qu'il n'est... »

Mais il s'éleva de telles huées, qu'elle fut obligée de se réfugier au piano pour le reste de la soirée ; et, de plus, à la grande joie de Marie, elle laissa son crochet sur le plancher ce soir-là ; tandis que les cadets et les plus turbulents de la bande la poursuivaient dans l'escalier pour lui faire payer un sou, et que Richard transportait Marguerite dans sa chambre ; Ethel resta au salon pour demander à son père s'il n'était pas bien aise de la bonne fortune de M. Ernescliffe.

« Oui, c'est un brave garçon, qui en fera un bon usage.

— Papa, dites-moi, cela ne fait-il pas ?... Vous ne direz plus que vous êtes fâché qu'il soit venu ici. »

Un soupir et un regard qui la firent rougir de son indiscretion furent sa seule réponse. Ethel était tellement convaincue qu'il devait arriver de grands événements, que chaque coup de sonnette le lendemain la tint en émotion, et quand elle entendit un pas, fort léger du reste, mais qu'elle jugea convenable de prendre pour un pas d'homme, elle leva la tête en rougissant.

Quel fut son désappointement lorsqu'on annonça

Mlle Walkingham ; elle se leva fort étonnée, car cette dame n'était venue à Stoneborough que pour un jour ou deux avec une mère infirme ; celle-ci, connaissant le docteur May de vieille date, lui avait témoigné le désir de voir ses filles. Elles ne s'attendaient point à ce qu'on leur rendrait leur visite.

Flora, fort étonnée de la voir si jeune et assez peu distinguée de manières, s'avança pour recevoir Mlle Walkingham ; celle-ci tendit une main surmontée d'un poignet rouge ; et, autant qu'on pouvait s'en apercevoir sous son voile baissé, elle rougit lorsqu'on la présenta à Marguerite.

On n'a jamais su comment elle parvint à s'asseoir, parce que Flora fut justement à ce moment-là très vexée d'entendre Marie rire d'une façon fort inconvenante dans le jardin, près de la fenêtre.

Marguerite pensa que la jeune étrangère était timide, et pour la mettre à l'aise lui demanda des nouvelles de sa mère.

« Toujours la même chose, je vous remercie, » marmotta une voix étranglée.

Un silence, suivi d'une autre question à laquelle il fut répondu avec le même laconisme. Un moment après, la jeune demoiselle battit en retraite avec la gaucherie qu'elle avait mise à entrer.

A peine sortie, il s'éleva un concert d'exclamations tellement assourdissant, que, Henry entrant dans le salon, s'écria :

« Qu'est-il arrivé ? »

— Mlle Walkingham est venue, répondit Ethel ; mais elle a l'air d'une folle : elle est infiniment pire que moi.

— Alors ses jolies manières, qui doivent te servir d'exemple, ne t'ont pas émerveillée ? demanda Henry.

— Des manières ! elle n'en a pas du tout ! s'écria Flora ; comment, elle ! d'une haute naissance, et accoutumée à la meilleure société !

— Mais comment sais-tu ce que fait la meilleure société ? reprit le malicieux personnage.

— Elle paraît excessivement timide, la pauvre fille, dit Marguerite.

— Je ne la crois point timide du tout ; elle retenait

à grand'peine un rire à demi étouffé, comme un écolier mal élevé; papa n'avait-il pas dit qu'elle était jolie?

— Oui, répondit Henry; l'as-tu trouvée jolie?

— Une grande figure toute rouge! et si gauche! si vulgaire! s'écria Flora indignée.

— Si nous avions pu la bien voir, je crois qu'elle nous aurait paru agréable, insinua Marguerite: elle a de jolies boucles blondes et des yeux bleus, très gais, comme ceux de Henry.

— Pour moi, je ne puis croire que ce soit réellement Mlle Walkingham, dit Ethel; je parie que c'est un garçon déguisé.

— Comment! s'écria Marguerite, d'autant plus alarmée qu'elle était incapable de bouger! Regardez, je vous en prie, s'il manque quelque chose: où est l'écri-toire d'argent?

— Tu ne la crois pas capable d'avoir pu mettre ceci dans sa poche? s'écria Ethel en riant et en tenant l'écri-toire en l'air.

— Henry, va donc voir si les parapluies sont en sû-reté dans l'antichambre; maintenant je me rappelle que les Walkingham sont partis à neuf heures ce matin. Miss Winter m'a dit qu'elle avait vu transporter la vieille dame dans sa voiture. »

Les yeux de Marguerite, tout grands ouverts, expri-maient un excessif effroi.

« Il faut que ce soit un espion; la bande tout entière viendra cette nuit; il n'y a vraiment pas là de quoi rire, Henry; tu ferais mieux d'avertir la police. »

Mais plus Marguerite avait peur, plus Henry riait.

« Ne crains rien, lui dit-il, je te défendrai; n'ai-je pas mon coutelas; je pourfendrai tous les voleurs.

— Henry! Henry! Je t'en prie, cria Marguerite en essayant de se lever; où est papa? personne de vous ne veut-il sonner et envoyer Georges chercher la police?

— Police! police! voleurs! au meurtre! au feu! tout le monde sur le pont, vociféra Henry se faisant un porte-voix de ses mains.

— Henry, comment peux-tu?... lui dit vivement Ethel; ne vois-tu pas l'effroi de Marguerite; pourquoi ne pas dire tout de suite que c'était toi.

— Toi, Henry? »

Et Marguerite retomba sur ses coussins, au milieu des exclamations des uns et des éclats de rire des autres.

« Le savais-tu, Ethel ? demanda Flora sévèrement.

— Je viens seulement de le deviner ; comme tu t'es bien déguisé, Henry !

— Il me semblait bien, dit Flora, que sa robe ressemblait à la robe de soie changeante de Marguerite ; j'espère que tu ne l'as pas gâtée ?

— D'où te venait ton chapeau ? demanda Ethel.

— C'est un chapeau neuf à la femme d'Adams ; Marie l'avait emprunté pour moi ; ne l'avez-vous pas entendue éclater de rire derrière la fenêtre ? je ne lui avais pas permis d'entrer, de peur qu'elle ne gâtât tout

— J'allais justement la gronder pour ses rires intempestifs dans le jardin, dit Flora ; mais tu étais trop gauche, Henry.

— Ah ! si vous m'aviez vu dans la rue de la Cathédrale ; là j'étais à mon aise ; personne ne m'a reconnu.

— Dans la rue de la Cathédrale ? Oh ! Henry, ce n'est pas possible.

— C'est très possible, car je l'ai fait ; j'étais résolu à savoir ce que les dames qu'on ne nomme pas disent des demoiselles May. »

Flora et Ethel précipitèrent les questions les unes après les autres.

« Le docteur May est certainement fort habile, fort habile ; quant à Flora, elle passe pour jolie, mais... et, pour Ethel, elle est très singulière, la pauvre fille ; en général, ils ont le nez trop long dans cette famille. Nos frères, qui sont très spirituels, appellent Flora une duchesse manquée. En général, on fait beaucoup trop de bruit de ces May, etc., etc. Tu vois que ce n'était pas la peine d'y aller pour ne rien apprendre de plus nouveau. »

Pendant que cette scène se passait, plus longue que nous ne la décrivons ici, les jeunes gens étaient tellement occupés à demander, à répondre, à rire, à s'indigner même, qu'ils n'entendirent ni un bruit de pas sur le gravier, ni le docteur qui entrait par la porte du jardin. Mais une exclamation les rappela à eux-mêmes : « Marguerite, ma chère enfant, que t'est-il arrivé ? »

Ses frères et ses sœurs, en se retournant vivement, s'aperçurent, pour la première fois, que Marguerite, renversée sur ses coussins, pâle, haletante, ne respirait qu'avec peine. Elle essaya de sourire et de rassurer son père; mais elle ne pouvait parler, étant en proie à une violente palpitation.

« C'est cette mauvaise plaisanterie de Henry, dit Flora indignée et courant chercher le flacon de sels; il s'est déguisé, et elle a eu peur.

— Henry, tu as eu cette lâcheté, cette insensibilité, » s'écria le docteur, lui lançant un regard plus foudroyant encore que ses paroles.

Henry fut consterné de l'état de sa sœur; mais l'injustice et la violence de ce reproche dissipèrent ses remords.

« Je n'ai rien fait pour effrayer personne, répondit-il d'un ton maussade.

— Comment, Henry, tu as continué, même quand tu as vu qu'elle avait très peur, poursuivit Flora.

— Allez dans mon cabinet, monsieur, et attendez-moi, lui dit son père; sortez tous de la chambre; Flora, va me chercher les sels volatils.

— Laissez-moi vous expliquer, murmura Marguerite, ne soyez pas fâché contre Henry, c'était...

— Pas maintenant, mon enfant; calme-toi. »

Marguerite obéit, avala ce qu'on lui donna et ferma les yeux. Mais, un moment après, elle les rouvrit.

« Je ne serai pas mieux, papa, tant que je ne vous aurai pas expliqué; il n'avait pas l'intention de me faire peur. »

Son père la força à se taire et lui promit d'écouter Henry lui-même.

En traversant l'antichambre, il fut assiégé par Ethel et Marie; la première s'écria :

« Papa, vous vous trompez : Marguerite a été très sottie d'avoir si peur; Henry n'a rien fait pour effrayer personne. »

Le plaidoyer d'Ethel fut malheureux; le « Marguerite a été très sottie » déplut particulièrement au docteur.

« Ne te mêle pas de ce qui ne te concerne pas, lui dit son père sévèrement; vous l'encouragez dans ses

sottises, et personne ne l'empêche de tourmenter ma pauvre Marguerite.

— Papa! cria Henry en ouvrant violemment la porte du cabinet, je ne voudrais pas pour rien au monde tourmenter Marguerite. »

Et d'une voix agitée Henry fit rapidement le récit de ce qui s'était passé.

Dans d'autres circonstances, le docteur l'aurait considéré comme une plaisanterie poussée trop loin, qu'il aurait fallu blâmer, mais qui l'aurait beaucoup diverti; mais, quand il sut que Henry avait eu l'intention de se moqué des Anderson, son déplaisir en augmenta.

« Vous croyez donc que vous pouvez vous permettre toutes les impertinentes frasques qui vous passent par la tête; mais je vous déclare, moi, qu'il n'en sera pas ainsi. Tant que vous serez sous mon toit, vous m'obéirez, et vous passerez le reste de la journée dans votre chambre. J'espère que la solitude vous ramènera à de meilleurs sentiments; mais je suis profondément affligé; un jeune homme qui choisit un pareil moment pour jouer des tours aussi insolents, aussi cruels, n'est pas en disposition convenable pour la confirmation.

— Oh! papa! papa! s'écrièrent les deux jeunes filles d'un ton suppliant, tandis que Henry, la figure en feu, s'élança dans l'escalier sans répondre un mot.

— Vous avez eu tous tort, dit le docteur en se tournant vers elles. Quant à toi, Marie, je ne te fais pas de reproches; tu ne comprends pas la portée des choses; mais toi, Ethel, l'encourager dans ses impertinences, dans la peur qu'il a faite à Marguerite, qui sera peut-être une semaine à se remettre... Et tu le défends, lui... et tu appelles ta sœur une sottise... c'est insoutenable... Je ne puis me confier à aucun de vous... Personne n'a le moindre égard pour elle. »

Une heure plus tard, Richard vint avertir Ethel que le thé était servi.

« J'ai bien envie de ne pas descendre, dit-elle en tournant les feuillets de son livre.

— Pourquoi?

— Parce que je ne me soucie pas de descendre, lorsque le pauvre Henry est si injustement puni.

— Chut! Ethel.

— Je ne veux pas me taire ! Parce qu'il plaît à Marguerite de s'imaginer que la maison est pleine de voleurs et de meurtriers, comme elle le croit toujours, il faut qu'on accuse gratuitement notre pauvre Henry d'avoir voulu lui faire peur, qu'on le punisse et qu'on le prive de la confirmation ! et justement au moment où il va partir ! C'est injuste !... c'est mal !... Je *veux* le dire, je le dirai... Papa veut que tout cède à Marguerite... Non, Richard, je ne peux pas descendre comme à l'ordinaire.

— Tu feras beaucoup de peine à Marguerite.

— Tant pis. Elle n'avait qu'à ne pas faire tout ce bruit à propos de rien. »

On entendit la porte de la chambre de Henry s'entr'ouvrir tout doucement.

« Descends, Ethel, lui dit-il. Le capitaine a le droit de punir qui il lui plaît, et c'est mutinerie de la part du reste de l'équipage, s'il prend le parti du coupable.

— Henry a raison ; dit Richard, ce n'est pas à nous à discuter les arrêts de notre père ; tu aurais tort de ne pas descendre.

— C'est clair, continua Henry. C'est contre la loi martiale... Dis-moi, Richard, comment est Marguerite ?

— Elle est mieux. Elle a un peu mal à la tête du chagrin qu'elle a eu de te faire punir. Elle est très chagrine de sa frayeur.

— Je n'avais pas l'intention d'effrayer, même la plus peureuse des souris.

— Dans tout autre moment, cela n'aurait pas eu de si graves conséquences, lui dit Richard ; mais tu sais que Marguerite a toujours été craintive ; et maintenant, son état de santé, son immobilité lui ôtent tout empire sur elle-même.

— Descends, Ethel, reprit Henry ; ne t'occupe pas de moi. Norman m'avait bien averti que ces plaisanteries-là ne réussissent jamais... J'aurais dû l'écouter, et surtout dans ce moment... ; mais j'oublie toujours. »

Il ferma sa porte, et le frère et la sœur crurent entendre un sanglot étouffé. Ethel gémit, mais ne se refusa plus à suivre Richard. Marguerite, faible et fati-

guée, se reposait sur son canapé. Le docteur avait l'air triste, presque sévère. Les autres membres de la famille étaient silencieux. Ethel avait un peu compté sur la bonace qui avait lieu en général après une bourrasque du genre de celle-ci ; mais le cas était différent : Henry était plus âgé : la faute et surtout ses conséquences avaient été plus sérieuses qu'à l'ordinaire, et l'inquiétude pour l'avenir se mêlait au ressentiment du moment présent. D'ailleurs, le docteur n'avait pas bien compris le récit incohérent de Henry, qui n'avait point cherché à s'excuser, et il continuait à croire que la peur de Marguerite avait été causée exprès par son frère au lieu d'être l'œuvre de son imagination.

Dès que la famille se fut retirée pour la nuit, le docteur s'entretint avec son fils aîné de ce qui s'était passé, et Richard le lui fit entrevoir sous un jour tout différent.

« J'ai eu tort de me fâcher, dit le père quand il eut fini. Il ne faut pas traiter une étourderie comme un crime. »

Et, prenant une lumière, il monta lentement l'escalier. Henry était couché ; mais, dès qu'il entendit le pas de son père, il se dressa sur son lit et s'écria :

« Papa, je suis bien fâché... Marguerite est-elle mieux ? »

— Oui, elle est mieux... Je viens seulement de comprendre, Henry, que tu n'avais pas eu l'intention de lui faire peur. Je te demande pardon de l'avoir cru un moment...

— Non, interrompit Henry, je n'avais jamais songé à lui causer la moindre frayeur ; mais je ne me suis pas arrêté lorsque je l'ai vue si épouvantée, parce que cela me paraissait si ridicule, et je n'avais aucune idée que cela lui ferait du mal.

— Je le sais, mon brave garçon ; mais, Henry, quoique tu ne méritasses pas que je me misse aussi fort en colère contre toi, je t'assure qu'il est fâcheux que le plaisir de t'amuser, de plaisanter, de rire, te fasse oublier les égards que tu dois aux autres, surtout dans un moment comme celui-ci. Cela me donne beaucoup de soucis de te voir partir avec cette disposition... Et comment puis-je croire que tu aies reçu de bonnes impressions pour ta confirmation, si...

— Je n'en suis pas digne, je ne suis pas prêt, sanglota Henry en se cachant la figure.

— Je le crains... Tu es fort jeune, il est vrai ; tu désires bien faire, je le sais ; mais je ne suis pas sûr que ton extrême vivacité ne détruise pas l'effet d'une pensée sérieuse, et je ne sais pas si je dois te permettre...

— Oh ! non ! non ! dit Henry en pleurant amèrement.

— Tu comprends, ajouta son père en le quittant, que ce n'est pas comme punition de ta sottise, mais c'est parce que je crois que j'aurais tort de te laisser participer à ces précieux privilèges, tant que tu n'as pas de principes plus sérieux, plus fermes et plus solides. »

La colère avait fait place au chagrin, et tous étaient sérieux, le lendemain matin, comme si chacun avait eu quelque chose à se faire pardonner.

Marguerite était honteuse de ses frayeurs, qu'elle n'avait pas suffisamment combattues quand elle était bien portante, et contre lesquelles elle n'avait plus la force de lutter. Ethel était fâchée de ce qu'elle avait dit contre son père et contre sa sœur. Marie se sentait coupable de complicité avec Henry, et Norman regrettait d'avoir cru que Henry ne parlait pas sérieusement quand il lui avait confié sa *fameuse farce* le matin précédent.

La décision au sujet de la confirmation fut un grand chagrin pour tous ; Flora s'en consola en disant que Henry était si jeune, que personne ne le saurait ni ne s'apercevrait de son absence. Ethel énuméra d'une voix tremblante les bonnes qualités de Henry, sa parfaite véracité, sa bonté, sa générosité, ses élans de sentiments si profonds. Elle supplia qu'on écrivit à M. Wilmot pour le consulter.

Henry était très repentant, très humble ; il n'appela point de la décision que son père avait prise, se croyant indigne d'être admis à la confirmation.

Le docteur reçut dans la matinée un billet de Mme Anderson. « Elle était persuadée, disait-elle, que c'était sans le consentement du docteur May qu'elle avait été exposée à l'indignité de cette mauvaise plai-

santerie, et qu'une jeune demoiselle du plus haut rang avait été si gravement insultée. » Personne n'eut le courage de sourire de l'exagération des expressions de la bonne dame, et quand le docteur dit :

« Que faut-il faire ? »

Henry devint rouge comme du feu.

« Il me semble que tu ne peux te dispenser d'aller lui faire tes excuses, » ajouta son père.

Le jeune garçon fit entendre un grognement sourd, mais qui exprimait un assentiment complet.

« J'irai avec toi, dit le docteur.

— Oh ! merci ! » s'écria Henri soulagé.

Ils se mirent en route immédiatement. Mme Anderson n'était point méchante, ni même désagréable. Son plus grand défaut était une admiration folle pour ses enfants, ce qui lui donnait, quand elle en parlait, un ton affecté qu'elle n'employait jamais pour elle-même.

La confusion du coupable, son air repentant, l'aveu simple et franc que son père fit de sa faute, dissipèrent en un instant toute trace de mécontentement chez la bonne dame.

« N'en parlons plus, je vous en prie, dit-elle. Nous savons tous ce que c'est que la gaieté des marins. Vous allez prendre un morceau de gâteau, monsieur Henry, et je boirai à vos succès. »

Pauvre M. May ! qu'on le traitât assez en enfant pour lui offrir des douceurs en signe de pardon ! c'était un peu dur ! Mais un regard qu'il jeta sur son père l'empêcha de refuser, et il trouva même moyen de dire :

« Merci. »

Mais le gâteau fut sur le point de l'étouffer, lorsque Mme Anderson et ses filles commencèrent leur concert de louanges sur leur cher Harvey et leur cher Edouard. La mère donna même à entendre au docteur qu'il valait bien mieux pour Norman qu'il fût dirigé par un ami tel qu'Harvey, plutôt que d'exercer lui-même une si grande autorité sur le collège, tandis qu'il était encore si jeune.

Le docteur, trouvant cependant qu'il s'était assez humilié, prit congé dès que Henry eut avalé, non sans peine, sa dernière bouchée. Le père et le fils ne pronon-

cèrent pas une parole en retournant chez eux ; Henry était trop absorbé par ses regrets, pour ressentir, comme il l'aurait fait dans un autre moment, les absurdités de Mme Anderson. Le dimanche suivant, M. Ramsden avertit du haut de la chaire que la confirmation aurait lieu le jeudi suivant, et que ceux qui se proposaient d'y prendre part devaient aller chez lui retirer leurs billets d'admission. De grosses larmes roulèrent silencieusement le long des joues de Henry pendant cet avertissement.

Ethel et Norman se rendirent ensemble chez le pasteur, à la chute du jour, fort affligés que leur frère fût exclu ; ils considéraient cette exclusion comme une humiliation personnelle.

« Car enfin, disait Norman, personne n'est plus résolu que lui à se bien conduire ; il a mieux fait son collègue que moi.

— Oui, répondit Ethel ; si nous ne faisons pas les mêmes bêtises que lui, c'est parce que nous sommes plus âgés, nous ne sommes pas meilleurs ; moi, par exemple, qui ai laissé Aubrey se brûler et commis mille négligences semblables, sans compter tant de pensées secrètes qu'on ne connaît pas.

— Oui, dit Norman ; certainement, papa ne peut pas avoir tort ; mais que Henry soit exclu tandis qu'on nous admet, cela me fait comprendre combien l'homme juge sur l'apparence. »

Pendant ce temps, Henry et Marie étaient assis ensemble comme une espèce de paquet sur le même tabouret à côté du canapé de Marguerite. Henry n'avait plus qu'un dimanche à passer à la maison.

« Quand pourrai-je me faire confirmer ? continua-t-il ; je deviendrai peut-être pire encore, à présent.

— Oh ! non ! il ne le faut pas.

— Mais si je ne peux pas être sage ici au milieu de vous, que deviendrai-je à bord, éloigné de tous ?

— Tu auras un ami.

— M. Ernescliffe ! tu y penses toujours, Marguerite ; mais à présent, qui sait s'il partira, et, même s'il part, un lieutenant ne peut pas faire grand'chose pour un aspirant de marine ; non, non, pendant nos lectures avec mon père, j'espérais que cela m'aiderait, que je

deviendrais plus sérieux, moins enfant; mais à présent, et s'il m'arrivait de tomber à la mer, ou quelque chose comme cela, pendant que je suis, que je suis..... oh! Marguerite!.... » et Henry appuya sa tête sur sa sœur et fondit en larmes. Marguerite, trop émue, ne pouvait répondre; mais Marie se mit à jeter les hauts cris à l'idée de tomber à la mer. « Si je suis trop méchant pour communier, je le serai aussi pour.... pour..., et je ne reverrai pas maman. Oh! Marguerite, cela me fait presque peur de partir.

— Henry! Henry! ne parle pas ainsi! sanglotait Marie; viens vers papa; viens le supplier! j'irai avec toi; Marguerite le lui demandera aussi; et, quand il verra comme tu te repens, il te pardonnera, et il te laissera aller à la confirmation. »

La jeune fille voulait l'entraîner.

« Non, Marie, dit Henry en lui résistant, ce n'est pas qu'il ne me pardonne pas! c'est parce que ce ne serait pas bien; il n'y peut rien. Est-ce qu'il peut me forcer à être grave et sérieux? Je pourrais recommencer après; je ne suis qu'un étourdi, je le sais bien. »

Le mardi suivant, le docteur May devait conduire Ethel et Norman chez M. Ramsden; la jeune fille s'appretait gravement à sortir, lorsqu'elle entendit son père appeler Henry; un espoir soudain la fit tressaillir de joie.

Lorsqu'elle descendit, elle trouva Henry dans le vestibule, sa casquette à la main; sa figure exprimait une joie calme, sérieuse presque et mêlée de crainte.

« Mon cher, cher Henry, tu viens donc avec nous ?

— Oui; papa a écrit à M. Wilmot, pour lui demander son avis: il a dit... »

Mais Henry s'arrêta comme son père s'avancait et donna la lettre à lire à sa sœur. M. Wilmot écrivait qu'il ne refuserait pas d'admettre un jeune homme comme Henry, qui faisait preuve d'un repentir si vrai et de sentiments si profonds.

Norman et Ethel étaient trop heureux pour parler; ils s'en allèrent bras dessus bras dessous, laissant leur cher Henry avec leur père.

Pendant les jours qui suivirent, Henry fut doux et tranquille; il mettait certainement plus de prix aux

privilèges qu'il avait été sur le point de perdre, et son chagrin lui avait appris à réfléchir.

M. Rivers avait demandé la permission que sa fille accompagnât Ethel May à l'église, le jour de la cérémonie ; en conséquence, la voiture d'Abbotstoke devait venir la prendre, à son grand chagrin, car elle avait espéré aller à pied avec son père et ses frères.

« Oh ! Marguerite ! dit Flora en rentrant auprès de sa sœur, après avoir mis Ethel en voiture, que je regrette qu'Ethel n'ait pas de voile ! Meta était en blanc de la tête aux pieds... elle avait un si beau voile ! Ethel, avec son petit bonnet blanc, avait l'air de Lucie Taylor, excepté qu'elle n'est pas aussi jolie.

— Maman pensait que la toilette la plus convenable est celle qui nous occupe le moins et qui nous fait le moins remarquer.

— Voici Fanny Anderson qui passe avec un voile ! s'écria Marie en s'élançant dans la chambre.

— Dans ce cas, je suis enchantée qu'Ethel n'en ait pas, » dit Flora.

Cette parole déplut à Marguerite. Mais elle n'avait pas encore trouvé le secret de répondre à Flora sans la blesser. Cependant elle rappela Marie et Blanche à l'ordre, et offrit de leur lire une histoire sur la confirmation, en leur rappelant ce que faisaient dans ce moment leurs frères et leur sœur. Flora se mit à travailler.

« Marguerite fera croire aux enfants que je suis mondaine et frivole, se dit-elle, comme si elle ne savait pas bien qu'il n'en est rien. »

Lorsque les jeunes gens revinrent à la maison, ils embrassèrent Marguerite en silence et regagnèrent aussitôt la solitude de leurs chambres. Seulement, en montant l'escalier, Ethel dit à Richard, qu'elle rencontra :

« As-tu remarqué le texte de sermon : « Celui qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière n'entrera pas dans le royaume des cieux. » Outre ce que ce texte nous enseigne sur notre vocation de chrétien, j'ai pensé qu'il s'adressait particulièrement à moi, pour me recommander de ne pas me laisser décourager de Cocks Moor par des contrariétés. N'est-ce pas là aussi mettre la main à la charrue ? »

Le docteur raconta à sa manière la cérémonie de la confirmation à Marguerite :

« La petite Meta, tout entourée de blanc, avait l'air de l'Innocence elle-même ; elle ne paraissait pas se douter qu'il y eût quelque chose comme le mal, la douleur et la lutte, lorsqu'elle a promis, de sa voix douce et sérieuse, de se préparer à les rencontrer et à les surmonter.... Jolie petite créature, puisse-t-elle être longtemps aussi heureuse ! Pour notre Ethel, lorsqu'elle a promis à son tour, on sentait que c'était pour toujours, jusque dans l'éternité. Norman était grave et recueilli, comme quelqu'un qui connaît l'importance de ce qu'il fait ; sa réponse était ferme et calme ; il avait l'air d'un jeune chevalier qui revêt son armure.

— Il l'est en effet, dit Marguerite doucement. Et notre pauvre Henry ?

— Notre pauvre Henry, reprit son père d'une voix tremblante d'émotion, il a passé le dernier de tous, et sa promesse est arrivée avec un sanglot. »

---

## CHAPITRE XXVI

« Je n'ai pas pu faire autrement, dit le docteur. Cette petite enchanteresse...

— Meta Rivers !... Oh ! quoi donc ? papa.

— Il paraît que mercredi prochain est son jour de naissance, et elle ne veut pas démordre d'aller croquer son dîner dans le vieux camp romain.

— Sommes-nous invités ?... Lesquels de nous ?

— Tous ceux qui ont atteint l'âge de discrétion. Blanche a une invitation spéciale. »

Il y eut une explosion de joie, qui ne se calma que par le souvenir que le collège recommençait le jeudi matin, et que Henry partait le vendredi pour rejoindre son vaisseau.

Depuis longtemps, on avait envie d'aller visiter le camp romain. Marguerite fut heureuse que le dernier jour de vacances fût marqué par une *action d'éclat* ; aussi elle ne voulut jamais consentir à ce que quelqu'un

restât pour lui tenir compagnie ; elle assura qu'elle gagnerait beaucoup à avoir un jour tout à elle et prit le plus vif intérêt aux préparatifs et aux projets de ses frères et sœurs, aux recherches d'Ethel dans toutes les histoires du comté et les dictionnaires classiques, aux projets de dessin de Flora, aux promesses de Norman d'apporter la *campanula glomerata*, et à un secret que Henry et Marie déposèrent dans le creux de son oreille.

« C'est le temps de Meta ! » dirent-ils de toutes parts, lorsque le soleil d'août se leva brillant et radieux.

On se pressa, s'agita, se précipita le plus joyeusement du monde, mais fort inutilement aussi, dès six heures du matin jusqu'à onze heures ; le docteur partit avec Henry et Marie, qui devait poser au lieu de la réunion en allant voir des malades plus loin.

La voiture et le phaéton de M. Rivers vinrent prendre le reste de la société ; les seules personnes invitées avec eux étaient Mme Wilmot et sa petite fille ; Meta mit Blanche avec sa petite amie dans la voiture et monta dans le phaéton. Elle ressemblait à une belle petite fée, avec sa jolie robe rose, gaie et légère comme un papillon, heureuse de faire plaisir aux autres ; elle trottait, courait, cette joyeuse compagnie, le long des chemins parfumés de chèvrefeuilles et bordés de champs de blé qui tombaient sous la faucille des moissonneurs ; à l'abri de leurs gerbes et ombragés par le solide parapluie de famille, on voyait de temps en temps des groupes de campagnards réunis autour de leur dîner.

Des fragments de chansons, des éclats de rire, de joyeux riens s'échangeaient entre les promeneurs ; tout leur était bon.

Norman, gai et plein d'entrain, disait de bons mots, et les jeunes filles riaient de tout leur cœur. Richard souriait ; mais tout à coup il se mit à rire aussi, et leur indiqua du doigt un monticule gazonné qui s'élevait devant eux, et surmonté de deux petites figures, dont l'une, armée d'une longue-vue, regardait attentivement le côté opposé au leur.

En un instant, Norman sauta à terre et courut légèrement de l'autre côté du monticule, et, tandis que la lunette était toujours braquée sur les montagnes du pays de Galles, il s'écria :

« Attention au quart ! »

Et aussitôt M. May roula la tête la première sur le gazon, entraînant Marie avec lui.

Le premier cri de Henry fut pour réclamer sa précieuse lunette, le second pour les gronder d'être venus du côté de l'est, tandis que la boussole indiquait nord-nord-ouest. Les jeunes gens se pourchassèrent l'un l'autre. Meta dansait de joie, suivie de Nipen, de Blanche et de Marie.

Mais bientôt elle rejoignit Ethel, et elles appelèrent Norman pour retracer avec elles les anciennes limites du camp, les fossés, les remparts, etc. ; c'était une jolie occupation sur ces pentes verdoyantes, émaillées de fleurs : le thym, le petit chardon violet, le bouton d'or ; le gros bourdon noir rayé de jaune bourdonnait et humait ces fleurs d'un air fort affairé ; la brise soufflait doucement ; la vaste étendue de ce pays ondulé et boisé, ces prés verts, ces champs jaune d'or, la rivière aux gracieux contours, les collines couvertes de bruyères, s'étendaient, s'éloignaient et allaient se perdre et se confondre dans les teintes grises des montagnes galloises. Tantôt à l'ombre, tantôt au soleil, les jeunes antiquaires discutaient gravement la possibilité que ce camp eût été formé lors de la guerre de Caractacus ; et comme Caractacus était certainement Arviragus, dit Ethel, ce devait être l'endroit où Imogène avait retrouvé Posthume. Là-bas, n'était-ce pas la grande route de Milford-Haven, et, par conséquent, la tombe du « beau Fidèle » ne devait-elle pas être dans le voisinage immédiat ?

On décida que le monticule du milieu ressemblait beaucoup à une tombe antique ; ces tombes où comme le dit Blanche, qui attrapait de temps en temps quelques-unes des phrases érudites d'Ethel, « les Romains enterraient leurs larmes dans des brouettes. »

L'idée d'opérer une fouille enchantait les jeunes demoiselles ; et Meta déclara que, si l'on pouvait retrouver la moindre trace d'antiquités, son père ferait certainement fouiller plus à fond.

Richard avait apporté une petite bêche pour transporter quelques gentianes des collines dans leur jardin ; il la céda à Norman, qui se mit à travailler dans la di-

rection que lui indiquait Henry; Ethel s'agenouilla pour mieux voir les trésors qu'allaient révéler les entrailles de la terre. Une découverte! il y eut un cri de joie; c'était de la poterie, des vases romains : un objet rouge qui aurait pu passer pour une lampe; un autre qui était certainement un lacrymatoire.

« Eh bien, Norman, dit Ethel, ne te rappelles-tu pas que je t'ai toujours dit que les petits pots et les terrines fabriqués par les enfants, dans le fossé de terre glaise, ressemblaient beaucoup à de la poterie romaine? »

— Oh! terrines de Posthume! dit Norman en les tenant en l'air; il n'y a aucun doute qu'elles ont été remplies des larmes de la reine lorsque Cloten fut tué.

— Je crois vraiment que vous vous en moquez, dit Meta en s'emparant du pot; n'est-ce pas fort curieux, Flora? »

Ethel et Flora admiraient, discutaient, lorsqu'on fit une nouvelle découverte : une monnaie, une médaille plutôt, avec la tête d'un empereur! ce grand nez est certainement romain; Meta en avait vu une exactement semblable dans les antiquités de son père. Ethel avait décidé que ce devait être Claude, et elle commença à déchiffrer une inscription effacée, T. H. R, V. V. S. Elle essaya tour à tour la kyrielle des noms de Claude et trouva moyen d'en faire *Tibère*, ce qui la satisfit complètement.

Meta lut à son tour, D. V. X.

« C'est clair, s'écria Ethel, il y a *dux et imperator*.

— V. V., continua Meta; qu'est-ce que cela veut dire?

— Cinq, cinq, répondit Flora.

— Non, non, dit Ethel, c'est *Venus Victrix*. l'ancienne Vénus, ne la voyez-vous pas de l'autre côté? elle couronne Claude. »

Les savants étaient plongés dans une dissertation profonde, lorsque Blanche s'avança pour voir ce qui les occupait si fort.

« Mais c'est la vieille médaille d'Henry, du duc de Wellington? » dit-elle.

Quelle chute pour Meta et Ethel! Meta accusa Norman de le savoir; il avoua que les instances de Henry pour provoquer une fouille le lui avaient fait deviner. On fit

de grands éclats de rire, et on admira l'adresse avec laquelle ils avaient arrangé leurs antiquités; la gaieté redoubla quand on sut que le docteur May y avait pris part et qu'il avait donné l'idée d'ajouter la poterie à la médaille; il avait aidé Henry à effacer une partie de l'inscription avec un acide, et lui avait fait cacher le tout dans l'endroit le plus plausible pour des recherches scientifiques.

Meta courut raconter leur aventure à sa gouvernante et à Mme Wilmot, qui revenaient de se promener et qui commençaient à songer au dîner.

La vue de ces grands paniers bourrés de bonnes choses réveilla l'appétit de la jeune société, qui se réunit bientôt à l'ombre sur le gazon. On déposa le festin sans autre accident qu'un vol commis par Nipen; il s'enfuit avec un demi-poulet, dont il fut volé à son tour, à ce que raconta Tom, par un chien aux allures sournoises, qui montait la garde sur les frontières du camp, ce qui fit revenir Tom aussi vite que le petit voleur à quatre pattes.

Meta consola Nipen d'une façon très immorale, à ce que lui dit Norman, en lui donnant une provision de sandwiches. Henry, armé d'un bâton, Marie, d'une pierre, s'élançèrent à l'attaque de l'ennemi; mais impossible de le trouver. Et ils commençaient à croire qu'il n'était qu'un fruit de l'imagination de Tom, lorsque Marie le découvrit sous un buisson, couché aux pieds d'un petit garçon, avec qui il partageait son butin.

« Que faites-vous là? » s'écria Henry d'un ton rude.

Le garçon se leva brusquement, le chien gronda.

Marie se retrancha derrière son frère en le priant de ne pas maltraiter le pauvre garçon et de revenir, mais Henry répéta sa question.

« Toby me l'a apporté, monsieur.

— Etes-vous donc assez affamé pour manger la viande que vous apporte un chien?

— Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui, monsieur.

— Où demeurez-vous? dans ces environs?

— Non, monsieur; je demeurais chez ma grand'mère, dans le Chestershire; mais elle est morte à présent. Mon père est justement revenu d'un voyage en mer, et il a écrit qu'il fallait que j'allasse le rejoindre à Portsmouth, pour aller en mer avec lui. »

Le frère et la sœur lui dirent d'attendre, tandis qu'ils couraient à perdre d'haleine raconter cette histoire au reste de la société.

Mme Wilmot était porté à croire que l'uniforme de Henry avait provoqué la partie nautique de ce récit; mais, en questionnant de plus près Jem Jennings, on vit bien qu'il n'avait dit que la vérité; aussi le plus beau moment de la fête fut celui où on l'établit dans un coin, où on lui apporta des morceaux comme il n'en avait jamais mangé de sa vie.

Le jeune garçon ne pouvait pas lire l'écriture, mais il avait la lettre de son père sur lui, et Marie fit des sauts de joie en découvrant qu'il était quartier-maître à bord de l'*Alceste*; il lui semblait que Jem lui appartenait; aussi fut-elle un peu jalouse lorsque Meta déclara qu'elle payerait le reste de son voyage.

Cependant Marie eut une consolation; elle offrit de se charger de Toby, qu'il aurait fallu noyer, parce que Henry l'avertit qu'on ne pouvait l'emmener à bord.

Il était fort laid, ce pauvre chien aux poils ras et rudes, aux jambes courtes, au long dos, avec un semblant de queue; mais il avait une paire d'yeux qui rachetait tout, et le petit garçon, qui l'aimait beaucoup, fut enchanté de le laisser en si bonnes mains.

Après le repas, Jem et Toby s'endormirent sur l'herbe verte, tandis que le reste de la société dessinait, botanisait ou se promenait. Flora faisait la grande dame avec Mme Wilmot et Mme Larpent. Meta et Ethel se réunirent, et la petite Mlle Rivers fit à sa compagne une quantité de questions sur Marguerite, sur sa famille; elle avait quelque peine à se représenter un cercle aussi nombreux. Flora avait toujours évité ce qui les concernait personnellement; aussi, quoique Meta l'admirât beaucoup et qu'elle désirât se lier avec elle, elle ne se sentait pas attirée par un libre échange de confiance mutuelle; mais Ethel, malgré ses manières brusques, avait quelque chose de si droit et de si cordial, qu'on était sûr des progrès que l'on faisait dans son affection. D'ailleurs, leur confirmation était un lien entre elles, et l'enthousiasme de Meta pour le docteur était le plus sûr moyen de gagner le cœur d'Ethel. Celle-ci lui raconta combien Marguerite avait été contente qu'il s'amusât

de leur course, non seulement parce que le prochain départ de Henry l'attristait; mais parce qu'il avait été fort ému de la lettre qu'il avait reçue dernièrement de tante Flora, la première depuis leur chagrin du mois d'octobre.

« Ma tante qui demeure à la Nouvelle-Zélande, expliqua Ethel.

— Vous avez une tante à la Nouvelle-Zélande? s'écria Meta; je n'en savais rien... Est-elle la sœur de votre père?

— Non, il était fils unique. Elle est la sœur de notre chère maman... Je ne me la rappelle pas, elle est partie lorsque j'étais toute petite, mais Richard et Marguerite l'aimaient beaucoup; elle leur racontait des histoires, leur chantait des ballades écossaises. Marguerite dit que son départ a été le premier chagrin de sa vie.

— Demeurait-elle avec vos parents?

— Oui; après la mort de grand-papa, elle est venue vivre chez-nous; mais alors est arrivé M. Arnott. Je n'en devrais pas dire de mal, puisqu'il est mon parrain; mais je juge par ses lettres comme ce serait précieux pour papa d'avoir ma tante auprès de nous.

— Elle reviendra peut-être.

— Oh! non! mon oncle ne peut pas se passer d'elle. C'est une assez jolie histoire que la sienne. Il était officier à Edimbourg, lorsqu'il devint amoureux de tante Flora; mais mon grand-père Mackensie le trouvait trop pauvre pour épouser sa fille. Ils tâchèrent de n'y plus songer. Lorsqu'elle vint demeurer ici, M. Arnott était justement en garnison à Whiteford. Alors papa parla à mon oncle Mackensie et les aida; mais M. Arnott pensa qu'il vaudrait mieux émigrer. Ils ont mené une drôle de vie là-bas. Leur maison a été brûlée une fois dans une révolte, et tante Flora eut le plaisir de voir un sauvage se promener avec son plus beau chapeau; mais, en définitive, leurs affaires vont très bien, et ils ont une grande ferme, outre une place dans le gouvernement.

— Ah! il est parti comme colon; j'espérais que c'était comme missionnaire.

— Je crois que tante Flora fait tout à fait l'œuvre d'une missionnaire; elle s'occupe beaucoup des femmes et des filles sauvages; elles l'appellent leur mère; elle a

toute une pharmacie à leur usage; elle leur enseigne à soigner leurs petits enfants et à coudre leurs vêtements.

— Sont-ils chrétiens, ces gens?

— Oh! oui, certainement. Ils se réunissent pour le culte tous les soirs et tous les matins, et quand papa a su qu'ils frappaient sur une houe pour appeler au culte, il leur a donné une cloche, et ils ont été si contents! Un ministre vient faire le service un dimanche par mois; mon oncle Arnott le fait les autres dimanches pour la population anglaise, et un instituteur maori pour les indigènes. »

Meta demanda avec avidité de nouveaux détails, et quand elle eut épuisé le sac d'Ethel :

« Que ce doit être délicieux! dit-elle; que je voudrais être utile aussi!... Mais je mène une vie tellement facile, que je n'ai pas même l'occasion de me soumettre à la moindre contrariété. Dernièrement, on nous a parlé de renoncement, de support, et je vis avec deux chers et excellents amis qui n'ont d'autre soin que d'écartier les pierres de mon chemin, qui ne me laissent pas même le temps de souhaiter; on ne songe qu'à me prévenir et à me servir.

— Mais, si vous aviez un mauvais caractère, ces prévenances, ces facilités mêmes vous seraient un piège, et plus vous seriez gâtée, plus vous exigeriez et vous plaindriez des autres; je crois plutôt que c'est votre heureux caractère qui fait que vous n'avez point de contrariétés.

— Mais un heureux caractère ne veut pas dire qu'on soit réellement bon; c'est ma disposition naturelle, je n'y puis rien. On n'a jamais su comment me punir, à ce qu'on m'a dit, parce que rien ne me faisait impression, excepté quand papa était mécontent. Oh! Ethel, ajouta-t-elle à voix basse et les larmes aux yeux, je me sentais si vaine, si enfant gâtée, si choyée, dimanche passé, que j'osais à peine m'approcher de la coupe de douleurs; il me semblait que j'étais ingrate; ah! si je pouvais seulement travailler, non pas pour m'amuser et me distraire, mais pour me rendre utile! Ah! s'écria-t-elle en se levant vivement, voici le docteur qui arrive.

— Courons à sa rencontre, » dit Ethel.

Le docteur exprima ses vœux pour que la petite reine de la fête eût beaucoup de retours de ce jour heureux.

« Mais vous êtes bien sérieuses, dit-il; vous aurait-on abandonnées ? »

— Non, papa; mais nous avons eu une longue conversation ? Me permettez-vous de la lui raconter, Meta... je voudrais connaître son opinion. »

Meta ne s'y attendait pas; mais le docteur ne lui faisait pas peur, et elle y consentit.

« Meta prétend qu'elle ne fait rien d'utile. Elle croit qu'il n'est pas bon de mener une vie toujours heureuse, sans soucis, exempte de contrariété. Elle pense que ce n'est pas là la vie d'un chrétien. »

— Que dit David, Meta, dans le psaume XXIII : « L'Éternel est mon berger, je n'aurai point de disette. Il me fait reposer dans des parcs herbeux, et il me conduit le long des eaux tranquilles; il me mène par des sentiers unis. Il dresse la table devant moi. »

— Vous pensez donc que je dois considérer ma vie comme « des parcs herbeux et des sentiers unis », et en être reconnaissante, dit Meta, émue; j'espère que je n'ai pas été ingrate.

— Ah! mon enfant! reprit le docteur, le chemin raboteux, la vallée sombre viendront au moment convenable, soyez-en sûre. Le bon Berger vous donne maintenant ce qui vous convient, et, si vous vous tenez ferme à sa houlette dans les jours heureux, eh bien... »

Il s'arrêta brusquement.

« On chantait ce psaume à l'église de Stoneborough la première fois que j'y ai conduit ta mère, Ethel. »

Meta, très affectée, s'accusa d'avoir manqué de patience et d'humilité en désirant si ardemment de combattre, lorsqu'elle n'était pas prête pour le combat.

« Ne désirons pas les épreuves extérieures, dit le docteur. Le sacrifice volontaire de notre cœur, voilà ce qui nous est demandé. »

Mais d'autres personnes avaient aperçu le docteur. Marie et Henry accouraient, désolés de ce que leur histoire (à ce qu'ils croyaient) eût été déjà racontée. Mais non, ils eurent la joie de la raconter eux-mêmes et de voir leur père y prendre un vif intérêt; mais il ne voulut pas réveiller le pauvre garçon, qui paraissait épuisé de fatigue, pour l'interroger; il alla s'asseoir sur un demi-cercle de gazon, où Mme Wilmot, Mme Larpent, Flora

et Richard s'étaient établis depuis un moment. Meta lui apporta le petit panier de fruits choisis par elle qu'elle avait mis de côté; tous étaient enchantés de l'avoir au milieu d'eux, évidemment heureux et jouissant de se reposer sur l'herbe fraîche et parfumée, et de prendre part à leurs plaisirs. Tout en mangeant ses raisins, il adressa des questions sur les antiquités qu'on avait découvertes.

Norman fit un récit fort comique du grand empereur romain, Tibérius V. V.; Meta le reprenait à chaque instant, ce qui ajoutait à la gaiété de l'histoire; et ce qui divertit la société, ce fut l'indignation de la jeune fille, lorsqu'on assura qu'elle avait trouvé que le profil du vieux duc ressemblait à Tibère.

Les plus jeunes membres de la société, après avoir joué, couru, sauté, vinrent se jeter hors d'haleine sur l'herbe auprès de leurs aînés, et Blanche demanda qu'on jouât à un jeu auquel tout le monde pût prendre part. Meta proposa qu'on choisit un mot, que chaque personne ferait entrer adroitement dans une histoire, tandis qu'une autre serait chargée de le deviner. Elle s'offrit à deviner la première. Nous ne vous raconterons que l'histoire du docteur, qui fut la dernière de toutes.

« Le héros de mon récit, dit-il, est un oiseau-mouche qui aimait tendrement son maître et désirait de tout son cœur faire quelque chose pour lui. La petite créature n'était pas satisfaite de son sort, parce qu'elle se croyait inutile au monde. Le rossignol chante les louanges de son maître, et les bois retentissent de ses cadences mélodieuses. L'autruche fournit ses plumes; d'autres donnent leur chair à manger; mais l'oiseau-mouche, que pouvait-il faire tout le jour? Se réjouir aux brillants rayons du soleil, jouer parmi les fleurs, faire miroiter les belles couleurs de son plumage, voler rapidement d'une fleur à l'autre pour y chercher sa nourriture. Le petit oiseau était fort affligé de n'avoir que des jouissances, de ce que sa vie n'était qu'une fête, et de ce qu'il ne se croyait bon à rien. Mais, un soir, il entendit une voix qui lui disait : — Pourquoi es-tu ici? Si ce n'est par la volonté de ton maître, ne serait-ce pas parce qu'il lui plaît de voir ton beau plumage et qu'il aime à te sentir heureux? Il t'a donné des ailes

agiles, de brillantes couleurs, la goutte de miel au milieu des fleurs, l'ombre des palmiers, l'amour de tout ce qui t'entoure. Estime, aime ces dons, parce qu'ils te viennent de lui; apprécie ces biens pendant que tu les as, comme un gage de son amour; et, tant que tu seras heureux de cet amour et de ces bénédictions, tu ne seras pas vain de ta beauté et tu le serviras à sa gloire de ton mieux.

— Je sais le mot, c'est gloire! murmura Meta d'une voix tremblante; je sais aussi pourquoi vous avez raconté cette histoire, docteur; mais on n'est pas aussi sage que les oiseaux-mouches. »

Les dames âgées consultèrent leurs montres; il était temps de partir. Jem Jennings se réveilla, et le docteur l'interrogea avec soin; convaincu qu'il disait la vérité, il fut tout aussi disposé que ses enfants à venir à son secours. On écrivait au père de Jem qu'il arriverait le vendredi suivant avec Henry, qui fut enchanté de l'avoir sous sa protection et qui demanda la permission de le conduire en cabriolet jusqu'à Stoneborough.

Le docteur y consentit; mais il eut soin d'y mettre Richard en tiers. Le cabriolet partit tout de suite, et le docteur, à la grande joie de Meta, monta dans le phaéton. Blanche, qui l'avait un peu méprisé le matin, supplia qu'on lui permit d'y monter aussi, et Flora s'installa dans la voiture, ce dont elle ne fut pas fâchée; cela lui donnait un air plus âgé.

Norman dut se percher à côté du cocher, sur le siège élevé du phaéton, d'où il entendait les éclats de rire et les plaisanteries des joyeux promeneurs assis plus bas que lui. Il avait joui de cette journée avec cet abandon auquel se livrent les caractères naturellement graves et silencieux, lorsqu'ils sortent d'eux-mêmes pour un moment.

Et maintenant il semblait au pauvre garçon qu'il retournait dans un monde bien noir et bien triste: le dernier, mais aussi le plus gai de ses jours de vacances finissait; il allait rentrer au collège, où l'injustice des uns et la malveillance des autres avaient assombri sa carrière d'écolier; il allait se retrouver au-dessous de ses camarades qui lui étaient fort inférieurs comme instruction, talent, et comme sentiment moral; il aurait beau

prendre toute la peine possible, on ne lui rendrait jamais sa première place. L'enseignement si lourd du docteur Hoxton le glaçait d'avance; il ne retrouverait point d'amis parmi ses camarades; même ses partisans, Esnescliffe et Larkins, étaient partis, et Henry allait le quitter au milieu de cette tristesse.

Norman retint le soupir qui lui échappait, lorsqu'ils passèrent devant les bâtiments du collège.

Le phaéton était parti assez longtemps avant la voiture. Meta fut obligée d'entrer chez le docteur pour attendre sa gouvernante. Mais, avant qu'ils fussent tous descendus, Henry s'était élancé hors de la maison.

« Viens, Norman, viens vite. Marguerite veut te le dire elle-même. Hurrah!

— M. Ernescliffe serait-il venu, pensa Ethel; mais Marguerite était seule, assez rouge et agitée, il est vrai.

— Norman, où est-il? dit-elle en lui tendant les mains. Cher Norman, quelle bonne nouvelle! Papa, le docteur Hoxton est venu; il sait tout; il est si fâché d'avoir été injuste, et il te rend la première place du collège. »

Norman fut saisi d'un tel tremblement, qu'il ne put ni parler ni rester debout; il s'assit sur le bord de la fenêtre, tandis que tout le monde à la fois demandait des explications.

Le docteur Hoxton et M. Larkins étaient venus voir le docteur, et, quoique Marguerite fût seule à la maison, ils avaient demandé à lui parler. Marguerite apprit que M. Larkins avait fait par son fils des découvertes sur le collège d'une nature telle, qu'il se serait cru coupable de les cacher à M. Hoxton.

Tout ce qui concernait Norman, depuis l'affaire de Ballatchet jusqu'à l'émeute de l'allée Randall, avait été expliqué; on sut qu'il avait dispersé les collégiens, et que c'était à l'instigation de Harvey Anderson qu'ils s'étaient réunis de nouveau et qu'ils avaient démoli et brûlé la barricade; on sut encore que les Anderson avaient refusé de témoigner en sa faveur, et que Ballatchet, par malveillance, n'avait pas voulu rétablir la vérité.

M. Larkins ne s'était fait aucun scrupule de répéter ce que son fils lui avait raconté, et de provoquer une

nouvelle enquête au collège sur ce qui s'était passé. Il estimait que Norman avait eu une précieuse influence sur son fils, et il venait l'en remercier. Le docteur Hoxton accourait de son côté réparer son injustice. Ces messieurs furent bien étonnés d'apprendre que le docteur avait su la vérité dès le principe et qu'il avait supporté avec patience l'épreuve de son fils et la perte du prix Randall, perte que le docteur Hoxton regrettait amèrement, car Norman lui aurait fait honneur à Oxford; mais il était trop tard, et il avait exprimé à Marguerite son chagrin d'avoir traité si durement l'élève auquel il devait la bonne discipline du collègue.

Le bon docteur May se confondait en exclamations de pitié et de sympathie, pour la peine qu'avait dû ressentir son vieil ami de la découverte qu'il avait faite; Henry faisait dans son langage pittoresque le résumé de l'histoire à Ethel et à Marie. Tom était immobile, muet d'étonnement; Meta, qu'on avait oubliée, restait tout étourdie de ce bruit, à côté de Norman, qui rougissait et pâlisait tour à tour, et dont la respiration était courte et haletante, pendant qu'il écoutait sa sœur; Meta lui fit une demande rapide que personne n'entendit.

« Oh! c'est qu'ils ont découvert la vérité, murmura-t-il, et tout est expliqué maintenant.

— Quoi... qui... vous? demanda Meta en comprenant qu'on l'avait accusé injustement.

— Oui, on m'avait soupçonné au collège, mais jamais ici...

— Et maintenant, c'est passé, c'est fini?

— Oui, oui, dit-il d'une voix étouffée; je suis justifié, et Henry ne me quittera pas en disgrâce. »

Meta ne parla plus, mais elle lui tendit affectueusement la main. Sans savoir ce qu'il faisait, Norman la saisit, cette petite main, et la serra avec tant de force en se détournant pour cacher les larmes qui remplissaient ses yeux, qu'il lui fit mal. Meta rougit en le voyant conserver sa main entre les siennes, pendant que Marguerite racontait que tout ce que ces messieurs avaient découvert sur Norman avait augmenté l'estime qu'il leur inspirait déjà.

« Oh! Norman! Norman! que je suis contente! » s'écria Marie.

Marguerite demanda où il était. Il se retourna alors et vit que ce n'était pas le dos d'une chaise qu'il serrait si étroitement. Il rougit jusqu'au blanc des yeux, mais n'essaya point de s'excuser. Il se pencha sur Marguerite, qui l'embrassa tendrement. Lorsqu'il se releva, son père posa la main sur son épaule.

« Je suis content, mon garçon. »

Mais il ne put en dire davantage, et Norman se hâta de sortir de la chambre; Ethel le suivit.

« Pauvre garçon! dit le docteur; il est tout étourdi, et ce n'est pas étonnant; le coup avait été cruel; il l'a supporté courageusement. Eh bien, *Juillet*?

— Je l'accompagnerai demain à l'école; je veux le revoir à sa place. Nous lui ferons trois vivats! cria Henry. Hurrah! hurrah! Vive Norman! »

Et Marie et Tom se joignirent à lui.

« Quel tapage! s'écria Flora en ouvrant la porte. Êtes-vous fous! »

Tout le monde lui répondit à la fois.

« J'en suis enchantée! et j'espère que les Anderson feront des excuses. Mais où est la pauvre Meta? On l'a oubliée.

— Meta ne s'en formaliserait pas si elle savait tout, dit le docteur en se tournant vers elle avec un doux sourire, comme pour s'excuser.

— Oh! je suis si contente! » dit Meta en s'avancant et en donnant à Marguerite un baiser de félicitation.

Le docteur lui offrit son bras pour la conduire à sa voiture. Il lui expliqua en peu de mots l'histoire de Norman. En disant adieu au docteur, elle ajouta :

« J'ai appris aujourd'hui ce que c'est que la vraie gloire. »

La réponse de son ami fut une nouvelle poignée de main, à peu près comme celle qu'elle avait reçue peu de moments auparavant; et, quoique ses petits doigts fussent brûlants, elle éprouvait un sentiment de joie tout nouveau pour elle.

## CHAPITRE XXVII

La dernière matinée de Henry à la maison fut bien adoucie par le bonheur d'aller au collège voir rendre pleine justice à Norman. Au fond, il en jouissait plus que lui. Ce fut un moment pénible pour Norman que celui de sa réinstallation à sa place, et si ce n'avait été pour son père, Henry et ses sœurs, il y aurait trouvé plus de peine que de plaisir.

Les excuses que son maître lui adressa lui furent positivement désagréables. Il avait tout à fait la figure d'un coupable qui reçoit une réprimande. Il fut plus sensible à la cordialité des deux sous-maîtres, lorsqu'ils vinrent lui serrer la main : M. Harrison, en lui avouant franchement qu'il ne lui avait pas rendu justice, et M. Wilmot avec un regard de félicitation qui convainquit Henry qu'il ne l'avait jamais cru coupable.

Henry lui-même jouait un rôle fort important. Ses maîtres venaient lui souhaiter un bon voyage ; les garçons admiraient son uniforme et regrettaient de ne pas être officiers comme M. May. Il parvint à faire acclamer par trois fois : *May l'aîné !* par tous les gosiers réunis du collège Wichcote ; il s'éleva un quatrième vivat en l'honneur du vaisseau *l'Alceste*. Chacun voulait toucher la main du jeune marin, et ce bon accueil fit monter Henry à un tel degré de bienveillance qu'il offrit de lui-même la main à Édouard Anderson, qu'il rencontra, boudant seul dans un coin.

« Allons, Édouard, nous nous sommes battus plus d'une fois avant aujourd'hui ; quittons-nous sans rancune, puisque je m'en vais ; nous sommes citoyens de Stoneborough tous les deux, après tout. »

Édouard ne refusa pas cette main tendue de bonne grâce, bien qu'il ne répondit que ces mots :

« Adieu ! j'espère que vous vous amuserez bien. »

Henry s'éloigna le cœur plus léger.

Le reste du jour, Henry resta avec son père ; mais ni l'un ni l'autre ne parlèrent beaucoup. Le docteur

avait eu l'intention de donner des conseils et d'adresser maintes exhortations à son Henry, si vif, si étourdi, mais si aimant et si généreux ; mais il ne trouvait point de paroles, pas même lorsqu'ils se rendirent seuls, à la nuit tombante, dans l'enceinte du cloître, et qu'ils s'arrêtèrent auprès d'une pierre marquée M. M. Après l'avoir contemplée un moment, Henry s'agenouilla pour cueillir les petites pâquerettes qui émaillaient le gazon.

« Veux-tu les emporter avec toi ? »

— Marguerite veut m'en faire une croix pour mettre dans mon livre de prières.

— Oui, cela te sera un souvenir... Partout où tu iras, quelque loin de nous que tu sois, elle sera près de toi... Ne t'éloigne pas d'elle. »

Ce fut tout ce que le docteur put dire à son fils. Marguerite ne pouvait que l'embrasser, tandis que les larmes coulaient une à une le long de ses joues. Elle murmura quelques tendres paroles, lui rappela de prier lui-même, promit qu'on prierait pour lui, et puis elle plaça dans son livre la croix de marguerites, collée sur une feuille de papier.

Cette dernière soirée d'adieu coûta au pauvre enfant plus d'un sanglot avant de s'endormir ; mais il retrouva une partie de son entrain le lendemain matin ; le plaisir de protéger Jem Jennings le consolait presque autant que le plaisir de garder Toby adoucissait le chagrin de Marie.

Les goûts de Toby étaient un peu vulgaires ; il préférait l'écurie et le cocher à toutes les prévenances de Marie ; mais il finit par s'attacher passionnément au docteur ; il le suivait partout et se livrait à mille extravagances, si celui-ci daignait faire attention à lui ; le docteur prétendit que c'était un hommage rendu au maître de la maison, mais Marguerite assura que le chien était physionomiste.

La maison tomba dans un calme plat après le départ de Henry, ce boute-en-train général, cette bonne humeur personnifiée. Aubrey jouait toute la journée au pauvre Henry qui s'embarquait ; Norman, toujours plus grave, était absorbé dans ses livres, et Ethel se donna plus complètement encore à Cocks Moor, qui

était pour elle une source de chagrins et de difficultés qui se compliquaient de jour en jour.

Les habitants de cet endroit étaient jaloux les uns des autres; Ethel ayant eu des reproches à faire sur l'irrégularité avec laquelle on envoyait quelques-uns des enfants à l'école, tout aussitôt on avait accusé Mme Green, chez qui se tenait l'école, d'avoir une mauvaise réputation. Ethel la défendit avec véhémence; mais, lorsqu'elle eut acquis la preuve évidente que cette réputation n'était point usurpée, elle fut indignée et assez scandalisée que Richard ne voulût pas suivre son premier mouvement, qui était de rompre immédiatement avec elle. On en appela à M. Wilmot, qui fit de son mieux pour découvrir la vérité; mais la vérité, personne ne voulait la dire, et cette investigation eut pour résultat de mettre au jour tant de malice, de fausseté, de méchanceté, de malhonnêteté, que les protecteurs de Cocksmoor en furent confondus; il leur semblait impossible que des cœurs morts à toute espèce de sentiments un peu honorables pussent jamais recevoir une bonne impression. Ethel en fut très malheureuse; elle y pensait jour et nuit; Marguerite fut réellement inquiète de l'impression qu'elle en avait reçue, et les membres plus âgés de la famille se demandaient s'il était convenable de la laisser continuer son école à Cocksmoor.

M. Wilmot devait partir après Noël; la santé chancelante de son père lui faisait un devoir de retourner chez lui, et, puisque Richard était si souvent absent, il ne semblait pas possible que les demoiselles May pussent s'occuper seules d'un pareil endroit.

Ethel fut désespérée lorsqu'elle entendit émettre ce doute, quoiqu'elle eût déclaré elle-même, peu de temps auparavant, que cela la rendait fort malheureuse d'y aller; qu'elle ne pouvait pas voir de sang-froid Mme Green, et qu'elle était convaincue qu'on ne ferait aucun bien à ces pauvres enfants, tant qu'ils auraient des familles comme les leurs; maintenant, elle suppliait qu'on lui permit de continuer; elle alléguait qu'il fallait justement redoubler de zèle, puisque les gens étaient si méchants; elle entassait les arguments, les raisons sur les raisons auprès de

son infatigable et complaisante confidente Marguerite.

« Oui, ma chère Ethel; mais je t'en prie, calme-toi; je sais que ni M. Wilmot ni papa ne s'y opposeront, s'il est possible de faire autrement; mais si ce n'est pas convenable ?

— Convenable ? on dirait qu'on entend miss Winter.

— Ni toi ni moi ne pouvons juger de ces choses; c'est à nos parents à les décider.

— Les messieurs ont des idées si extravagantes sur les convenances.

— Si tu continues à parler de ce ton, je croirai que Cocksmoor te fait réellement du mal.

— Non, non, Marguerite, je ne veux rien dire de mal; mais, si tu savais comme j'aime ce pauvre Cocksmoor, tu ne t'étonnerais pas de ma vivacité.

— Si cette épreuve t'est envoyée, chère Ethel, c'est peut-être dans le but de te préparer à de meilleures choses.

— Ou peut-être me sera-t-elle envoyée comme punition : oh ! si c'était parce que je ne suis pas digne de m'en occuper, et cependant c'est leur seule chance; si j'y renonce, personne ne fera rien pour développer ces pauvres gens. Que faut-il que je fasse, Marguerite ? »

Marguerite l'attira tout près d'elle.

« Remets-les à Dieu : prie, afin que la décision vienne de Lui; s'Il juge bon de te donner cette œuvre à faire, Il te la donnera; sinon, Il t'en confiera une autre, et Il pourra aux besoins des enfants de Cocksmoor. Maintenant, tâche d'être calme et patiente : les accès de désespoir auxquels tu te livres engageront certainement mon père et M. Wilmot à ne pas accéder à tes désirs.

— Je serai patiente; je ferai ce que je pourrai, sanglota la pauvre Ethel; je sais bien que si je suis obstinée et volontaire je ne ferai que du mal; j'essayerai. Mais mes pauvres enfants ! »

Marguerite la laissa se calmer un moment, puis elle lui conseilla de s'occuper d'autre chose; c'était un samedi matin; on avait plus de temps qu'à l'ordinaire; elle l'engagea à terminer un dessin à moitié fait pendant qu'elle lui lirait un article dans une revue, article

qui lui révéla qu'il n'y a que trop de Cocksmoor dans le monde.

L'heure du dîner sonna trop tôt pour les deux sœurs ; et, comme Ethel traversait l'antichambre en emportant son attirail de dessin, elle entendit le coup particulier avec lequel son père ouvrait la porte d'entrée de sa main gauche. Elle s'arrêta, et, en effet, elle le vit entrer rouge, ému, agité ; il était évident qu'il était arrivé quelque chose.

« Eh bien, Ethel, il est ici.

— Oh ! papa ! M. Ernes... »

Il mit un doigt sur sa bouche, l'entraîna dans son cabinet et en ferma la porte. L'air de mystère et presque de gaieté qui animait sa figure un instant auparavant fit place à une expression de tristesse et de gravité ; il s'assit dans son grand fauteuil en soupirant, comme s'il eût été fatigué.

Un peu intimidée, Ethel ne put cependant s'empêcher de lui demander :

« Est-il ici ?

— Oui, il est au *Cygne* ; il est arrivé hier soir ; il faisait le guet ce matin autour de l'hôpital pour épier ma sortie. Nous avons été ensemble à pied jusqu'à Fordholm. »

Il n'était pas étonnant que le docteur eût chaud et fût fatigué.

« Mais ne viendra-t-il pas chez nous ? demanda Ethel.

— Oui ! pauvre garçon ; mais, chut ! pas un mot de ceci aux autres. Je ne veux pas qu'on l'agite, avant qu'elle ait diné en paix et que la maison ne soit parfaitement tranquille ; elle ne peut pas s'échapper dans sa chambre comme l'une de vous.

— Alors, il est bien réellement venu pour *cela*, s'écria Ethel hors d'haleine ; pourquoi donc a-t-il attendu si longtemps ?

— Il voulait voir clair dans ses affaires et savoir des nouvelles de Marguerite par Henry ; je crains que notre pauvre *Juillet* ne la lui ait dépeinte avec des couleurs trop brillantes.

— Pourquoi est-il allé au *Cygne*, au lieu de venir tout droit ici ?

— Parce qu'il est un brave garçon; il désirait me voir le premier, et si j'avais jugé que Marguerite ne pût pas supporter cette entrevue dans ce moment, ou si je n'avais pas approuvé un engagement aussi long, il m'aurait prié de ne pas lui dire qu'il était venu.

— Oh ! papa, vous ne le ferez pas !

— Il le faudrait peut-être; mais le fait est que je ne le peux pas. Ce noble garçon, si généreusement, si tendrement attaché à ma pauvre Marguerite; non, je n'ai pas le courage de le renvoyer pour quatre ans sans lui permettre de la revoir, et pourtant cela vaudrait peut-être mieux pour tous les deux. Oh ! Ethel, si ta mère était ici ! »

Il resta le front caché dans ses mains, et Ethel, embarrassée, étonnée, ne disait rien. La cloche du diner le rappela à lui-même.

« Allez-vous à Cocksmoor, cette après-midi ?

— Oui.

— Emmène tout le monde avec toi; tu pourras le leur dire, quand vous serez dehors; mais il faut que la maison soit parfaitement tranquille. Je ferai porter Marguerite dans le jardin, et je tâcherai de la préparer de mon mieux avant qu'il vienne à trois heures. »

La seule question que se permit Ethel en voyant l'inquiétude de son père fut :

« Ne vaudrait-il pas mieux que Flora restât pour écarter les importuns ?

— Non, non, répondit le docteur avec impatience; moins il y en aura, mieux cela vaudra. »

Un moment plus tard, il était assis à table, mangeant et parlant, avalant verre d'eau sur verre d'eau, sans savoir ce qu'il faisait.

« Vous allez à Cocksmoor ! dit-il en finissant.

— Oui, c'est le jour, répondit Richard; y viendras-tu, Flora ?

— Non, pas aujourd'hui : il faut que j'aille voir Mme Hoxton.

— Laisse Mme Hoxton tranquille, lui dit son père; il fait un temps superbe pour marcher.

— Oh ! oui, Flora, viens avec nous, nous avons besoin de toi, s'écria Ethel.

— J'ai à faire à la maison.

— Il le faut, insista Ethel ; viens dans notre chambre, je te dirai pourquoi.

— Je ne veux pas retourner à Cocksmoor jusqu'à ce qu'on ait décidé quelque chose ; je ne veux rien avoir à faire avec cette femme.

— Monte avec moi, je t'en prie, supplia Ethel ; j'ai quelque chose à te dire en particulier.

— Dans un moment. Je te croyais trop grande fille pour conserver cette stupide habitude d'avoir toujours des secrets à se dire. »

Elle fut cependant obligée de monter plus vite qu'elle ne le voulait ; son père, la trouvant au salon avec Marguerite, lui ordonna de sortir d'un ton péremptoire ; fort offensée d'être traitée comme une enfant, elle monta d'assez mauvaise humeur dans la chambre où Ethel l'attendait avec une vive impatience.

« Eh bien ! voyons ce grand secret.

— Ernescliffe est arrivé au *Cygne* ! il a parlé de Marguerite à papa.

— Que veux-tu dire ? l'a-t-il demandée ?

— Oui ; il viendra la voir cette après-midi ; c'est pour cela que papa veut que nous sortions tous de la maison.

— T'en a-t-il parlé ?

— Oui, répondit Ethel, qui commençait à se douter de la cause de son déplaisir ; mais il ne me l'a dit que parce que je me suis trouvée sur son passage et que Norman l'avait deviné depuis longtemps. Habille-toi vite ; je te raconterai tout ce que je sais quand nous serons dehors. Papa tient à ce que la maison soit vide.

— Oui, oui, je comprends ; mais je n'irai pas avec vous. N'aie pas peur que je me mêle de leurs affaires ; je resterai dans notre chambre.

— Mais papa a dit qu'il fallait que tu viusses.

— S'il m'avait accordé la faveur de me parler lui-même, je lui aurais démontré qu'il n'est pas bien que Marguerite reste seule, sans personne pour venir à son secours si elle se trouve mal. Papa n'est bon à rien dans ces moments-là ; je ne crois pas de mon devoir de laisser Marguerite.

— Flora ! Comment peux-tu... ? quand il te l'a positivement ordonné.

— Tout ce qu'il veut, c'est qu'on ne soit pas sur leur chemin; je ne me montrerai pas, à moins qu'on ait besoin de moi; et, dans ce cas, il sera enchanté de m'avoir. Je ne suis pas obligée d'obéir à la lettre comme Marie et Blanche. »

Ethel eut l'air épouvanté de cette déclaration d'indépendance; mais Richard l'appelait, et, après une nouvelle tentative aussi infructueuse, elle descendit en courant.

Le docteur avait tout raconté à Richard; aussi Ethel eut le plaisir de lui en parler pendant la promenade; il fit comprendre à la jeune fille ce qui causait une si douloureuse inquiétude à leur père. Le docteur ne pouvait pas décider s'il avait tort ou raison d'encourager un attachement entre ces jeunes gens; dans l'état si précaire de la santé de Marguerite, il craignait de causer leur malheur.

Le roman d'Ethel s'assombrissait; elle marchait avec gravité, d'un air réfléchi, tout en répétant de temps en temps qu'il n'y avait pas le moindre doute que Marguerite ne fût rétablie avant la fin du voyage d'Alan, qui devait durer quatre ans.

Les leçons se ressentirent un peu de sa préoccupation; et l'apparition de deux nouvelles écolières, propres et bien arrangées, et très supérieures en apparence aux autres, ne l'intéressa que médiocrement. Marie les tenait pour une paire de prodiges: elles savaient lire; elles lui avaient dit leur nom, l'endroit d'où elles venaient; elles avaient eu l'habitude d'aller à l'école et enfin elles habitaient la chaumière d'Una, tant regrettée.

Ethel trouva Richard fort ennuyeux lorsqu'il consentit, pour faire plaisir à Marie, à aller faire une visite à la famille de ces nouvelles élèves. Et même lorsque les deux petites filles racontèrent que c'était leur sœur Charité qui leur donnait des leçons, Ethel n'y fit aucune attention; mais elle fut bien obligée de se soumettre, parce que Richard lui dit qu'il était trop tôt pour retourner à la maison.

L'aspect de la petite chaumière était bien différent de ce qu'il était du temps des Maccarthy; c'était le débris d'une vieille ferme qui avait vu de meilleurs jours

et qui était un peu plus grande que les autres maisons de Cocksmoor.

Des meubles fort propres étaient rangés contre les murs; la cuisine était bien arrangée, et, malgré le mauvais plancher et les fenêtres brisées, elle avait un certain air de bien-être. Une femme qui avait fort bonne façon était occupée à enlever les traces des anciens locataires; mais elle craignait qu'ils n'eussent laissé quelque mauvais air de fièvre typhoïde. La personne qui les frappa le plus cependant, ce fut une jeune fille de vingt-trois à vingt-quatre ans, pâle et complètement estropiée des deux jambes; tout en elle dénotait une domestique supérieure; ses manières étaient particulièrement agréables. Les visiteurs apprirent qu'elle était la fille d'une première femme, et qu'elle avait été en service dès sa sortie de l'école, mais qu'une chute grave l'avait obligée à revenir à la maison, justement au moment où le manque d'ouvrage avait engagé son père à quitter son village pour en chercher dans d'autres carrières. La jeune fille avait espéré trouver de l'ouvrage à l'aiguille; mais la famille était désolée de tristes découvertes qu'elle faisait de jour en jour sur l'endroit qu'elle était venue habiter, et ils profitèrent de cette visite pour demander que la fille et le fils aînés pussent aller à l'école de la ville, malgré la grande distance. Dans tout autre moment, Ethel aurait pris un intérêt passionné à Charité Elwood, mais aujourd'hui elle pouvait à peine contenir son impatience pendant les discours interminables de Richard avec la bonne mère de famille; quand enfin ils se remirent en route, il s'opposa à ce qu'elle galopât à la maison avec la vitesse d'une locomotive; il l'obligea à prendre son bras, quand il vit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de modérer ses allures. Ils aperçurent de loin sur la colline une longue figure, et aussitôt que Richard eut constaté son identité, il la laissa partir comme une flèche; en un clin d'œil, elle fut à côté du docteur May.

Un peu honteuse, elle rougit au lieu de parler et laissa Richard prendre la parole le premier; mais il ne dit rien non plus; enfin ce silence l'embarrassant, elle murmura :

« Eh bien, papa ? »

— Eh bien, mes enfants, elle a été très émue lorsque je lui en ai parlé pour la première fois ; elle s'est écriée que ce serait une vie trop triste pour lui et m'a prié de lui dire qu'il serait beaucoup plus heureux de ne plus penser à elle.

— Oh ! Marguerite ! s'écria Ethel ; comment a-t-elle pu dire cela !

— Elle croyait qu'elle le pensait. Elle m'a parlé assez longtemps dans ce sens ; mais, quand je lui ai demandé si elle désirait que j'allasse lui dire de ne pas venir, elle a beaucoup pleuré ; elle m'a dit que je la tentais, et que ce serait égoïste à elle. Je lui ai répondu que pour rien au monde je ne voudrais l'engager à faire une démarche égoïste, mais que ces sortes de choses se traitent en général fort mal par un tiers.

— D'ailleurs, cela aurait été cruel, je ne comprends pas qu'elle ne l'ait pas senti.

— Elle a consenti à le voir enfin, en me disant, pauvre petite, qu'en se montrant elle lui donnerait la meilleure preuve de l'impossibilité de la chose ; mais elle était si agitée, que j'étais fort inquiet. Enfin, j'ai recommandé à Alan de ne pas rester trop longtemps, et je les ai laissés seuls sous le tulipier. Lorsque je les ai rejoints, je l'ai trouvée plus calme ; il est si doux et si attentif. Ah ! il était l'homme qu'il lui fallait ! D'ailleurs, il l'a convaincue que c'est l'affection et non la générosité, comme elle le pensait, qui l'a ramené aujourd'hui.

— Alors c'est décidé ? s'écria Ethel transportée.

— Elle n'a rien prononcé ; elle a seulement avoué que, si elle eût été bien portante, elle... Et Alan, enchanté, ne lui en a pas demandé davantage à présent.

— Mais, papa, vous savez que sir Mathieu a dit qu'elle se rétablirait dans trois ans.

— Oui, oui ; mais ce n'en est pas moins un avenir fort triste pour des jeunes gens comme eux. Heureusement qu'ils sont en bonnes mains ; si je pouvais seulement voir bien clairement quel chemin je dois suivre. Ma misérable insouciance vous a tous perdus, » ajouta-t-il à voix basse.

C'était en effet un moment de cruelle angoisse et de grand embarras pour le pauvre docteur ; il désirait servir à la fois de père et de mère à sa fille ; il sentait vivement combien sa tâche était doublée par son défaut de calme au moment de prendre une décision ; son cœur était déchiré par une douloureuse sympathie pour les jeunes gens ; son excessive délicatesse lui faisait redouter de lier un jeune homme par un engagement aussi incertain, et, par-dessus tout, il se faisait d'amers reproches d'être non seulement la cause première de cet attachement, mais encore celle qui pourrait troubler leur bonheur futur.

Ethel ne savait ni comment lui rendre du courage, ni lui donner des consolations. Richard lui parlait avec calme et bon sens ; et, quoique ses réponses fussent au fond assez brèves et insignifiantes, elles finirent par calmer l'agitation de son père.

A la porte de la maison, le docteur demanda Flora ; Ethel lui expliqua ce qui était arrivé ; si Flora s'était imposée, il aurait été très fâché ; mais, dans les circonstances actuelles, il n'eut pas le temps de s'apercevoir de sa désobéissance ; il pensa qu'elle était auprès de Marguerite, et il envoya Ethel au salon.

Flora n'y était pas cependant. Marguerite était seule sur son canapé. Ethel, intimidée, inquiète et un peu effrayée, hésitait à entrer ; mais, en s'approchant de sa sœur, elle fut soulagée de voir ses yeux bleus plus doux et plus sérieux encore qu'à l'ordinaire ; tandis que ses joues, plus colorées aussi, la faisaient ressembler à la brillante et fraîche Marguerite d'autrefois ; elle ne put s'empêcher de sourire en voyant l'air embarrassé et gauche d'Ethel ; elle lui tendit les deux mains :

« Viens, mon Ethel.

— Oh ! Marguerite ! Marguerite ! »

Ethel se jeta dans les bras de sa sœur, puis elle se recula, la regarda attentivement et lui demanda d'un ton de doute :

« Es-tu contente ? »

Marguerite aurait ri volontiers de ces singulières manières ; mais elle répondit avec tristesse :

« Contente à un certain point de vue, oui, ma chérie, presque trop contente, et reconnaissante.

— Je suis si contente, reprit Ethel; il me semblait que sans cela tout le monde aurait été malheureux.

— Je ne pourrais plus être malheureuse, maintenant qu'il est venu, maintenant que je sais..., et sa voix tremblait...; il y a encore beaucoup de doutes et d'incertitudes; mais je ne veux pas y penser; ils décideront pour le mieux, et, quoi qu'il arrive, j'aurai toujours le souvenir de cette journée.

— Papa sera bien soulagé! il craignait que tu n'en fusses malheureuse.

— Pauvre père! Oui, j'avais perdu tout empire sur moi-même; je ne savais si c'était bien de le recevoir; il me semblait que j'avais tort d'encourager un pareil.... pareil.... le mot n'arriva pas, pour [une pauvre créature impotente comme moi. Je ne savais que décider, et je crois que je me suis conduite comme une sotte, mais je veux être sage à présent.

— Tu veux être heureuse, n'est-ce pas? demanda Ethel en la regardant fixement.

— Oui; pour le moment, je ne peux m'en empêcher; il est si bon, si généreux, si aimable; et penser qu'il m'aime encore, mais je ne veux plus pleurer; appelle papa; je veux le voir avant qu'il arrive.

— Il vient donc?

— Oui, il viendra à l'heure du thé. Cours dire à Jeanne de préparer sa chambre. »

Ethel vola faire la commission, consola son père, et enfin monta chez Flora, qui s'était constituée prisonnière volontaire dans sa chambre toute cette après-midi; elle ne fut pas très contente d'apprendre la grande nouvelle par le canal d'Ethel. Elle s'était déjà aperçue en d'autres circonstances que, quoique supérieure aux autres en bon sens, en tact et en savoir-faire, elle n'attirait pas la confiance et la sympathie, comme d'autres membres de la famille. Elle en était quelquefois humiliée et blessée; mais, dans ce cas-ci, c'était entièrement sa faute.

Elle s'habilla promptement et se hâta de descendre au salon, dans l'espoir de voir Marguerite seule; mais on disposait la table pour le thé, et les enfants arrivaient.

« Quelle figure ont les amoureux? » telle était la question qu'Ethel s'était posée plus d'une fois; et, lors-

qu'elle se fut assurée que son père s'était calmé, elle se mit à les étudier d'après nature, c'est-à-dire aussitôt qu'une espèce de fausse honte le lui permit et qu'elle eut donné à Alan et en eut reçu une chaude poignée de main.

Marguerite lui parut comme à l'ordinaire, seulement plus animée et plus colorée; M. Ernescliffe n'avait rien d'étrange; il était mince et pâle comme autrefois; il avait les mêmes yeux bleus, le même regard profond et intelligent; seulement, il semblait ne jamais perdre de vue Marguerite. Malgré le bruit que Marie, Blanche et Aubrey faisaient autour de lui, tout en prenant une part active à la conversation générale, en racontant la bonne conduite de Henry à bord du vaisseau, la popularité dont il jouissait; tout en écoutant le récit des aventures de Norman, etc., etc.; il ne perdait ni un geste, ni une parole, ni un regard de Marguerite.

Ethel trouva qu'après tout, qu'on fût amoureux ou qu'on ne le fût pas, cela revenait à peu près au même; il est vrai que papa mécontenta Blanche, en l'appelant au moment où elle allait glisser sa chaise entre celle d'Alan et le canapé, et qu'Alan ne permettait plus à personne de servir Marguerite; mais c'était tout.

A dire vrai, les dix jours qui suivirent furent fort heureux. On ne se préoccupa plus de l'avenir. Alan passait ses matinées au salon, seul avec Marguerite; pour le reste de la famille, il était redevenu l'ancien camarade que tous aimaient; il prit sans peine sa place de frère aîné au milieu d'eux, partageant leurs plaisirs, entrant dans leurs idées et leurs projets; il n'y eut pas jusqu'à sa petite filleule qui n'apprit à le connaître et à sourire quand elle le voyait. Marguerite et Ethel jouissaient beaucoup de l'air satisfait de leur père, lorsqu'il s'asseyait le soir dans son fauteuil et qu'il se reposait des fatigues de la journée, en causant avec la famille réunie. Flora ne fut pas fâchée que Mme Hoxton rencontrât Alan dans leur salon, et qu'elle le questionnât sur l'héritage qu'il avait fait; et que Meta, s'étant assurée que c'était là leur M. Ernescliffe, leur répétât que son père le trouvait fort agréable et comme il faut. Cela lui donnait un air distingué d'avoir une sœur sur le point d'être fiancée.

## CHAPITRE XXVIII

Mais le calme ne dura que jusqu'au moment où M. Ernescliffe crut nécessaire de bien savoir qu'elle était sa position auprès de Marguerite. Alan insistait pour qu'on lui fit une promesse positive. Marguerite se faisait scrupule de promettre ce qu'elle ne pourrait peut-être jamais tenir; ils convinrent de s'en remettre au docteur, qui certes était le mieux placé pour juger de ce qu'il y avait d'imprudent ou de déraisonnable dans des fiançailles entourées de circonstances si peu ordinaires; mais cette compétence même ne servit qu'à mettre le pauvre docteur dans le plus cruel embarras. Il est facile de juger et de décider, lorsqu'on n'a aucun intérêt en jeu, mais non lorsqu'il vous tient d'aussi près et qu'il vous déchire le cœur. Plein de sympathie pour les jeunes amoureux, bourrelé de regrets, agité de doutes presque autant que d'espérances, ses convictions personnelles directement opposées à l'opinion de sir Mathieu Fleet, sa sincérité et sa délicatesse en contradiction avec son affection, il était incapable de prendre une décision, et il en souffrait si cruellement que Marguerite se désolait et pour elle et pour lui, et qu'Alan s'accusait de faire leur malheur.

Le docteur ne pouvait pas cacher son angoisse, et il rendait Ethel presque aussi malheureuse que lui en la lui confiant; il est vrai qu'un instant après elle reprenait de l'espoir et prédisait que tout irait bien. Le docteur n'avait pas en Flora une confiance aussi spontanée; elle ne l'attirait pas, sans qu'il sût pourquoi: était-ce un certain regard un peu moqueur dans le coin de ses yeux bleus, si pleins d'assurance, ou le grave bon sens des paroles que prononçait cette douce voix? On savait d'ailleurs que Flora estimait qu'il n'y avait pas là sujet de s'agiter. Alan n'était-il pas le meilleur juge de son bonheur? Et, si Marguerite était condamnée à une santé délicate, ne serait-il pas heureux qu'elle eût une demeure comme celle qu'il lui offrait? Elle

calmait et consolait Marguerite, et lui parlait avec tant d'animation de son bonheur futur que celle-ci ne pouvait s'empêcher de sourire, tout en osant à peine y croire.

Le tact et les égards de Flora, l'adresse avec laquelle elle emmenait les enfants lorsque Marguerite et Alan désiraient être seuls, ou qu'elle les faisait rentrer lorsque la discussion devenait difficile et embarrassante; sa musique, qui arrivait toujours au bon moment; le soin qu'elle mettait à éviter tout ennui, toute difficulté à sa sœur, étaient inestimables. Marguerite appréciait ces qualités; il est vrai que Flora ne lui aurait pas permis de les oublier facilement.

Marguerite désira savoir l'opinion de Richard, mais on eut bien de la peine à la lui extorquer; il pensait que son père ferait mieux d'envoyer à sir Mathieu Fleet un compte rendu très exact de l'état de Marguerite et de s'en tenir à sa réponse, pour savoir si les progrès qu'elle avait faits depuis qu'il l'avait vue étaient une garantie de son rétablissement définitif.

Richard fut très étonné de la reconnaissance avec laquelle cette proposition si simple fut accueillie; on fut soulagé d'en référer à une personne complètement désintéressée. Ethel et Norman seuls exprimèrent un grand mécontentement de ce que sir Mathieu devint l'arbitre du sort de Marguerite; l'assurance que leur donna leur père, qu'il n'avait pas révélé les causes de cette nouvelle consultation, suffit à peine à les calmer. La lettre partit, et on eut un moment de paix; mais les cœurs battirent bien fort lorsque la réponse arriva.

Le docteur attendit le moment où sa fille serait seule; il lui apporta la lettre, l'embrassa et lui dit d'une voix tremblante : « Je te félicite, mon enfant! »

Elle lut en retenant sa respiration. Sir Mathieu pensait que les progrès, quoique lents, étaient réels, et il ne doutait pas qu'avant une année elle n'eût recouvré toute son activité.

« Tu la montreras à Alan, dit le docteur, comme Marguerite le regardait d'un air interrogateur.

— Ne voulez-vous pas la lui montrer vous-même? dit-elle.

— Je ne la peux pas, mon enfant; je voudrais t'être

d'un plus grand secours ; mais vous tâcherez d'être heureux pendant qu'il est ici, n'est-ce pas ?

— Oui, mon bon père. »

M. Ernescliffe arriva au moment où son père la quittait. Elle lui donna la lettre.

« Mais, ajouta-t-elle lentement, je vois bien que papa ne peut pas y croire.

— Vous avez promis de vous en tenir au contenu de cette réponse, s'écria-t-il d'un ton à la fois de supplication et d'autorité.

— Et je le ferai, s'il vous plaît de risquer ainsi votre avenir.

— Mais, dit-il en parcourant rapidement la lettre, il ne saurait y avoir l'ombre d'un doute ! Ces paroles sont claires et nettes ; pourquoi ne voulez-vous pas les croire ?

— C'est que je vois que papa n'a pas de confiance.

— Les reproches qu'il s'adresse et l'abattement où il est l'empêchent de voir les choses comme elles sont. Croyez-moi, ma Marguerite. D'ailleurs, il n'est pas chirurgien.

— Il ne lui manque que la pratique, et il a appris la théorie. Je ne demande pas mieux que de croire sir Mathieu, dit Marguerite en souriant ; peut-être que je suis un peu récalcitrante par le fait de la vieille habitude que j'ai de penser que papa en sait plus qu'un autre.

— Oui, toutes les fois qu'il peut mettre le sentiment de côté ; mais c'est un vieil axiome aussi qu'un médecin ne doit pas soigner sa famille, et surtout dans un cas comme celui-ci ; pour ma part, je m'en rapporte entièrement à la décision de sir Mathieu. »

Marguerite s'en rapportait entièrement à ce brillant regard plein de confiance fixé sur elle.

« Oui, dit-elle, et nous essayerons de réconcilier papa avec cette perspective ; peut-être que, si j'essayais mes forces, je pourrais agir plus que je ne le fais.

— J'en suis sûr aussi : si vous vouliez me permettre de vous soutenir ; ah ! si je pouvais rester avec vous.

— Ne nous plaignons pas, lui dit Marguerite, au moment où nos espérances sont plus que dépassées ; l'avenir

sera ce qu'il pourra; soyons heureux de ce que nous avons.

— Cela vous rend donc heureuse? » dit-il en la regardant en souriant et en cherchant à lire dans ses yeux l'aveu qu'il sollicitait; il ne réussit qu'à les lui faire détourner; mais la main qu'il tenait dans les siennes répondit à son étreinte. Elle était satisfaite du moment actuel; et, quelque chose que l'avenir lui réservât, les jours qu'ils allaient passer ensemble seraient un trésor de bonheur pour toujours.

Le capitaine Gordon accorda un nouveau congé de quinze jours à son lieutenant; il avait grand'peur de le perdre et tenait à lui témoigner tout le bon vouloir possible. Alan avait quelque doute sur la convenance de partir, et un désir ardent de rester. S'il avait pu se marier tout de suite, il aurait quitté la marine; mais, puisque cela ne se pouvait pas, il se sentait engagé avec le capitaine Gordon, et, sans de fortes raisons, il ne se serait pas cru permis de l'abandonner. Henry lui tenait au cœur; ne le lui avait-on pas confié? Et d'ailleurs, ses amis, le capitaine, le docteur et Marguerite estimaient qu'une vie active lui convenait mieux que de rester auprès du canapé de sa fiancée; Marguerite eut le courage de le lui dire et de l'engager à ne pas abandonner sa profession; il finit par le reconnaître aussi et l'en remercier.

Quoique l'affection et de douces espérances ne puissent guère rétablir un mal à l'épine du dos, elles furent cependant un puissant stimulant pour engager Marguerite à faire de nouveaux efforts. Alan était aussi adroit et attentif que Richard, et en même temps plus hardi et plus courageux; la confiance parfaite qu'elle avait en lui donnait aussi à Marguerite du courage et des forces; aussi ils firent des merveilles, et lorsque son père la vit debout, à peine soutenue, avec toute l'apparence d'une bonne santé et un air si heureux, ses tristes prévisions s'évanouirent, et il parla avec joie de l'avenir. Le plus grand exploit que Marguerite parvint à accomplir, ce fut le tour du jardin, dans une étrange machine de l'invention d'Alan, et à laquelle elle ne se serait jamais confiée, si elle ne fût venue de lui, mais qui réussit si bien, qu'il fut question d'aller à la cathé-

drale le dimanche suivant. Cette seconde expédition réussit pleinement aussi; et, quoiqu'elle en revînt un peu fatiguée, Marguerite murmura à Alan qu'il avait par là mis le comble à tout le bonheur qu'il lui avait apporté.

Ethel les contemplait souvent et faisait remarquer à son père combien leurs physionomies étaient belles à observer; elle aimait à aider Alan dans ce qu'il entreprenait pour soulager Marguerite, et il ne l'appelait jamais maladroite comme les autres; quelquefois elle tombait comme nne bombe au milieu de leurs tête-à-tête, d'une façon qui aurait été assez désagréable, si son air décontenancé et sa vive rougeur ne les eussent fait rire aux éclats. Alan fut frappé que les quelques mots qu'il avait entendu lancer comme au hasard sur Cocks-moor lors de son dernier séjour eussent déjà produit autant de fruits; et, malgré les efforts de Richard et de Flora pour l'arrêter, Ethel lui imposa le torrent de ses récits un peu confus. Mais Marguerite la laissa parler, parce qu'elle voyait qu'Alan y mettait un intérêt véritable, et, en même temps, elle était reconnaissante de ce qu'il sympathisait si bien avec la chaleur de cœur et le zèle ardent de sa sœur.

Il voulut prendre une part active à l'œuvre de Cocks-moor et remit immédiatement une guinée à Ethel pour subvenir au plus pressé; puis, lorsqu'il se considéra comme un membre de la famille, il réclama auprès de la jeune fille son privilège de frère, de l'aider dans ce qui lui serait le plus utile. Ethel rougit, balbutia, ne sut que demander, et enfin, pour la mettre à l'aise, il lui proposa de lui laisser sur son banquier un bon de dix guinées par an pour son école.

Mille livres de rentes n'auraient pas fait un effet plus prodigieux à Ethel. « Oh! merci, quel bonheur! nous pourrons établir une école régulière. Charité Elwood fera justement notre affaire comme maîtresse. Vous avez fait notre fortune, Alan. Oh! Marguerite! Marguerite! Je cours le raconter à Richard et à Marie. Voici le premier pas de fait pour arriver à notre église.

— Puis-je le faire? demanda Alan, en se tournant vers Marguerite, comme Ethel sortait en courant de la chambre. J'aurais peut-être dû vous en demander la permission.

— J'allais vous en remercier ; c'est ce que vous pouviez faire de plus aimable pour ma chère Ethel et pour nous aussi ; elle ne se tourmentera plus, lorsqu'elle ne pourra pas aller à Cocksmoor.

— Que pourrions-nous faire pour l'aider plus efficacement encore ? dit Alan en réfléchissant. Je ne puis rien décider dans ce moment ; Maplewood, comme vous le savez, est encore entre les mains des hommes de loi, et je ne sais pas quels seront mes devoirs là-bas ; mais si, à mon retour, je n'en trouve point de trop considérables, pourquoi n'élèverais-je pas une église à Cocksmoor comme un gage d'action de grâces pour tout le bonheur que j'ai trouvé ici ?

— Oh ! Alan, quelle joie pour tous !

— Mais c'est dans un lointain bien éloigné, reprit-il tristement ; qui sait si d'ici là la force de volonté et la persévérance d'Ethel n'y seront pas parvenues sans nous.

— Il vaut mieux ne pas lui en parler, n'est-ce pas ? même comme une espérance vague.

— Non, non, c'est trop incertain ; je ne connais pas encore les besoins des habitants de Maplewood, et il faut que je songe à Hector ; il ne faudrait pas que des rêveries aussi vaporeuses empêchassent Ethel de travailler. Mais, Marguerite, je la vois cependant ; je vous vois posant la première pierre sur cette belle colline de bruyères.

— Ce sera votre filleule qui la posera.

— Oui, mais vous la conduirez ; Ethel, dont la figure intelligente exprimera un monde de pensées et de réflexions, sera en tête de son école ; Richard sera le ministre ; et votre père, la figure resplendissante de joie, sera entouré de ses enfants, et vous...

— Oh ! Alan, interrompit Marguerite, qui l'avait écouté avec un doux sourire ; c'est en effet bien loin de nous.

— J'y penserai comme au port où je désire arriver, » répondit le jeune marin.

L'heure du départ sonna enfin. Ethel ne sut jamais ce qui se passa dans le salon, d'où tout le monde avait été soigneusement écarté. Le docteur errait autour et montait la garde à la porte, sans perdre de vue la pendule ; enfin, au dernier moment, il frappa : Ernescliffe !

Alan, dit-il d'une voix tremblante, le quart est passé; il faut partir. » Les autres adieux furent précipités; Alan n'avait plus de voix, il fit un signe à Marie, qui lui donnait messages sur messages pour Henry, et murmura d'une voix étouffée à Ethel : « Bonne chance pour Cocksmeer ! » La porte se referma sur lui et le docteur. Flora se rendit auprès de sa sœur; Marguerite ne pleurerait pas, mais elle demanda qu'on la laissât seule.

Quand ses frères et sœurs la revirent, elle était calme, presque gaie; elle conserva son entrain et son animation, continua à faire de nouveaux efforts, parut décidément heureuse du temps qui venait de s'écouler.

Il arrivait chaque jour des lettres pour elle, et Alan envoya des présents à tout le monde; Ethel reçut pour sa part un lorgnon attaché à une chaîne d'or, dans l'espérance que cela la corrigerait de baisser la tête et de froncer le sourcil; mais la manière peu élégante dont elle portait sa nouvelle possession lui attira tant de quolibets de la part de Flora et de Norman, que, sans la crainte de blesser Marguerite, elle aurait renoncé à s'en servir.

Alan envoya la photographie de Henry à Marie. Quelle joie, quel triomphe pour la jeune fille! On avait beau lui dire qu'il avait de petits yeux de cochon, un air féroce, n'importe; c'étaient bien ses petites boucles de cheveux, sa casquette à galons d'or, ses boutons d'uniforme; que lui fallait-il de plus? Elle le montrait dix fois par jour aux cadets de la famille; elle l'embrassait soir et matin, et, dans sa lettre de remerciements, elle fit le vœu de ne dormir qu'avec sa chère photographie sous son *oreiller*, lettre que Marguerite fit partir telle quelle, malgré les hauts cris de Mlle Winter, qu'un pareil mépris de l'orthographe désolait.

Ce fut la dernière lettre de l'*Alceste* dans la rade de Spithead; elle mit à la voile enfin; on écrivit encore de Plymouth, et, pour la dernière fois, par un bateau de Falmouth; les quelques lignes écrites au crayon par le pauvre Henry ne témoignaient que trop qu'il était en proie au mal de mer.

« Cher papa et vous tous, adieu! nous ne voyons plus la terre; dans trois ans. Prenez courage! Bientôt je serai tout à fait bien. Votre H. MAY. »

Ce billet était renfermé dans une lettre d'Alan; celui-ci racontait que l'énergie de Henry ne l'avait pas abandonné un instant, qu'il avait lutté longtemps, et qu'il avait essayé d'écrire, quoique ses camarades eussent déjà cédé à l'empire du mal de mer; c'était un brave garçon; tout le monde l'aimait, et le capitaine, assez avare d'éloges ordinairement, l'avait donné aux jeunes aspirants comme un modèle de ce que doit être un marin. Marguerite souriait et pleurait en lisant ces détails à haute voix; et, quoiqu'elle préférât qu'on la laissât seule à écrire un journal qu'elle destinait à Alan, lorsqu'on ne pourrait envoyer de lettres, elle s'efforçait d'être toujours la même au milieu de la famille et de ne pas céder au penchant qui l'entraînait à rêver, à penser, à se souvenir.

Il était un sujet entre tous les autres dont elle n'était jamais lasse de s'occuper. Ethel l'avait toujours trouvée pleine de sympathie pour ce qui concernait Cocks Moor; mais, maintenant, elle y prenait un intérêt personnel; elle était la première à former des projets et à voir quel était le meilleur parti qu'on pourrait tirer du cadeau d'Alan.

La famille Elwood avait fait un chemin rapide dans l'estime de May; Charité avait pu arriver à l'église appuyée sur le bras de son père; on l'avait invitée à dîner chez le docteur, et la bonne avait déclaré que c'était une charmante fille. Quel dommage qu'elle eût eu un pareil accident! Si miss Ethel n'en amenait jamais d'autres, on les recevrait bien. Pauvre fille! qu'elle était fatiguée! La bonne avait en général un bon jugement, lorsque ses préjugés n'étaient pas en jeu; aussi Marguerite y prit confiance. Charité avait été bien élevée par un ministre et sa femme, et paraissait faite d'une étoffe toute différente des autres filles de la contrée. Les May, enchantés d'elle, offrirent de lui prêter des livres, et leur estime augmenta lorsqu'ils découvrirent qu'elle connaissait déjà leurs ouvrages favoris.

« C'est si triste quand on n'entend pas les cloches de l'église, disait Mme Elwood; la nôtre avait un si beau son, et mon mari était un des sonneurs; je suis tout éperdue depuis que je ne les entends plus, et Charité y allait tous les jours avec les enfants.

— C'était tout près, expliqua sa fille; j'y allais le soir et le matin.

— Cela doit vous manquer beaucoup ici, dit Ethel.

— Oh! oui, mademoiselle, cela fait tant de bien; mais M. Hazlewood dit que le Seigneur entend nos prières où que ce soit que nous les fassions. »

M. Wilmot se rappela M. Hazlewood comme un de ses anciens camarades de collège; il se mit en correspondance avec lui; et, d'après le bon témoignage qu'il reçut de la famille Elwood, on décida qu'on emploierait les dix livres annuelles d'Alan à fonder une école régulière, que chaque enfant payerait un sou par semaine, et que Charité en serait la maîtresse.

M. Hazlewood répondit des excellents principes de la jeune fille, de son talent pour s'occuper des enfants; mais il ne s'engagea pas à ce qu'elle fût un de ces génies comme on les exige de nos jours. Mais Cocksmoor n'aurait su que faire d'un génie! Charité fut humblement reconnaissante de la proposition qu'on lui fit, et ses parents très flattés de l'honneur et du profit. Il y avait une cuisine près de là qui conviendrait à merveille, et Richard, aidé de son charpentier, en fit une admirable salle d'école; Marguerite donnait de bons conseils, suggérait des idées, voyait souvent Charité, et par elle apprit à connaître les enfants aussi bien qu'Ethel elle-même. M. Ransdem vint ouvrir l'école en personne; il parla en termes si élogieux de l'obligation que les habitants de Cocksmoor devaient à ces jeunes demoiselles, qu'Ethel aurait été prête à rentrer sous terre, si Flora n'eût supporté avec bonté une telle décharge de compliments.

Tout le monde fut content, excepté Mme Green, qui s'empessa de répandre mille petites calomnies sur le compte de Charité; mais personne n'y fit attention, excepté Mme Elwood, qui se mit dans de telles colères, qu'Ethel en fut un peu désappointée; mais Charité supporta tout avec douceur, calma sa mère, pria les jeunes demoiselles de ne pas se tourmenter, et montra tant de dignité simple et modeste, que les commérages finirent par tomber d'eux-mêmes.

Tout allait bien; on avait une école au lieu d'un charivari, des figures propres au lieu de figures sales, des

cheveux peignés au lieu de crins ébouriffés, des enfants sages au lieu de petits sauvages. L'ordre et l'obéissance qu'Ethel n'avait pu obtenir pendant six mois parurent comme par enchantement au bout de six jours sous les soins de Charité. La peine qu'elle prenait la fit bien voir des mères; sa douce fermeté gagna le cœur des enfants, et peu à peu les maisons rapprochées entre Cocksmoor, Fordholm et Abbotstoke lui envoyèrent leurs enfants, et même elle reçut le petit garçon d'un fermier dont on n'avait jamais pu rien faire à la maison.

Marguerite prêta à Charité un fauteuil à roues dont elle ne pouvait pas se servir; et ses élèves la traînèrent à l'église tous les dimanches; les dames de l'école du dimanche commencèrent à voir les enfants de Cocksmoor d'un meilleur œil; elles ne se reculaient plus lorsqu'ils s'approchaient d'elles; il est vrai que les enfants de Stoneborough s'en chargèrent à leur place; Flora et Ethel rapportaient régulièrement à la maison des anecdotes sur les injustices réelles ou supposées faites à leurs élèves, ou sur leurs succès égaux, si ce n'est même supérieurs à ceux des enfants de l'école de la ville. L'enfant le plus retardé de Cocksmoor était à leurs yeux un aigle en comparaison du plus sage de Stoneborough, et l'école du dimanche aurait fini par devenir pour Ethel une école de rivalité si Richard ne lui eût démontré qu'elle éprouvait autant de malveillance pour les élèves de la ville que les dames du comité pour les élèves de Cocksmoor. Elle en convint, ouvrit les yeux et s'aperçut que ses jugements n'étaient pas toujours marqués au coin de l'impartialité. C'est ainsi que la personnalité gâte souvent les meilleures choses.

Charité ne donnait cependant pas une instruction assez remarquable à ses élèves pour qu'Ethel éprouvât souvent le danger du triomphe; elle était même quelquefois un peu impatientée contre la jeune maîtresse d'école. Il est vrai que Charité enseignait admirablement à coudre, à lire très couramment, qu'elle faisait réciter correctement; mais elle avait un accent et même un dialecte provincial qui désolaient Ethel; elle n'avait pu se mettre dans la tête le système raisonné d'arithmétique composé par Ethel; elle était incapable de faire une question sans consulter un livre; et, tout en conve-

nant que, sous le point de vue de l'ordre et de la discipline, elle tenait l'école d'une façon irréprochable, Ethel arrivait quelquefois à la maison furieuse contre l'insupportable bêtise de Charité.

Ces attaques contre la maîtresse d'école blessaient Marguerite; elle s'en était fait une espèce d'amie. Charité, qui venait dîner tous les dimanches, montait toujours auprès d'elle lui faire une visite; elles discutaient ensemble les nouvelles de Cocks Moor; elles dissertaient sur le caractère des enfants; et peu à peu Charité en venait à raconter ses souvenirs d'enfance et des traits de sa vie passée; elle avait eu beaucoup d'épreuves, et, à mesure que Marguerite les apprenait, elle retrouvait des traits de ressemblance avec les siennes, quoique la différence fût grande au fond.

Charité, vive et active jeune fille, était entrée dans une bonne place au sortir de l'école; elle y était restée longtemps. Elle avait été demandée en mariage par le boulanger de la maison; mais on attend longtemps dans cette classe, et il suffisait à son bonheur que son fiancé lui fit un signe de tête chaque jour en apportant le pain, et qu'il revint de l'église avec elle chaque dimanche. Mais la pauvre Charité fit une affreuse chute en nettoyant des fenêtres; elle se réveilla à l'hôpital, estropiée pour la vie.

Le boulanger n'était pas un Alan Ernescliffe! elle ne s'en plaignait cependant pas; il était venu la voir; il avait été désolé; mais elle lui dit qu'elle ne pouvait plus être sa femme, qu'elle ne lui serait pas assez utile; et, avant qu'elle eût appris à se servir de ses béquilles, il avait épousé une de ses camarades de service, jeune et jolie fille.

Charité raconta son histoire simplement; elle espérait que tout irait au mieux pour Long, et que Suzanne serait une bonne femme. Ethel la crut insensible, mais Marguerite la comprit mieux; elle caressait les doigts effilés de la pauvre fille et lui dit doucement :

« Pauvre Charité! »

Charité essuya une larme : « Je vous remercie, mademoiselle! cela vaut mieux pour lui, je le crois. Je n'aurais pas voulu qu'il se fit trop de chagrin de ce qu'on ne peut empêcher.

— La résignation est une source de grande consolation!

— Oui, mademoiselle; et j'ai beaucoup de sujets de reconnaissance; je ne veux blâmer personne; mais je vois bien des femmes mariées qui ne songent qu'aux choses de ce monde, et de temps en temps je pense que tout va bien pour moi. »

Marguerite soupira :

« Vous êtes donc un peu consolée à présent !

— Oui, mademoiselle, répondit Charité avec un brillant sourire, il me semble qu'il m'a donné une œuvre à faire et qu'il a permis que vous, M. Richard, Mlle Ethel m'aidassiez. Je désire, avec la volonté de Dieu, faire quelque bien à ces pauvres enfants.

— Et je suis sûre que vous réussirez; ah! je voudrais pouvoir en faire autant. »

Les yeux de Charité se remplirent de larmes : « Ah! mademoiselle! vous ! » Mais elle s'arrêta et se leva pour partir. Marguerite lui tendit la main en lui disant adieu.

« Je pensais, mademoiselle, avec votre permission, à ce que M. Hazlewood nous disait souvent : que Dieu nous prépare la place qui nous convient, et qu'il nous prépare aussi pour la place qu'il nous donne.

— Merci, Charité, vous me laissez là un bon souvenir. »

Et Marguerite se demanda si la pauvre maîtresse d'école n'avait pas eu plus d'abnégation qu'elle; mais ses regards tombèrent sur la bague de perles qu'Alan avait choisie comme anneau de fiançailles.

« La perle de grand prix, murmura-t-elle, si nous la possédons, le reste importe peu! « Que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, et ceux qui se réjouissent comme s'ils ne se réjouissaient pas. » Si Alan et moi nous sommes réunis une fois sur cette terre, que notre bonheur soit sanctifié par les angoisses et les inquiétudes par lesquelles nous avons dû passer! J'espère que cette épreuve me fera envisager les soucis et les avantages de sa position sous un autre point de vue que je ne l'aurais fait l'an passé; il me guidera, il m'aidera à élever mon âme en haut. Mais ce voyage! »



---

COULOMMIERS. — TYP. PAUL BRODARD.

---